

Le Nazi et le Psychiatre

El-Hai, Jack

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JACK EL-HAI

LE NAZI ET LE PSYCHIATRE

À LA RECHERCHE DES ORIGINES
DU MAL ABSOLU



**UN FACE-À-FACE
PASSIONNANT
ENTRE UN
GRAND CRIMINEL
NAZI ET UN JEUNE
PSYCHIATRE
AMBITIEUX.**

**QUI MANIPULE
L'AUTRE ?**

LES ARÈNES

JACK EL-HAI

LE NAZI ET LE PSYCHIATRE

Un face-à-face
passionnant entre
un grand criminel nazi
et un jeune psychiatre
ambitieux.

Qui manipule l'autre ?

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Daniel Roche

les arènes

*À Estelle El-Hai et au Dr Arnold E. Aronson,
avec mon affection et ma gratitude.*

TABLES DES MATIÈRES

Personnages principaux

CHAPITRE 1 La maison

CHAPITRE 2 Mondorf-les-bains

CHAPITRE 3 Le psychiatre

CHAPITRE 4 Au milieu des ruines

CHAPITRE 5 Taches d'encre

CHAPITRE 6 L'intrus

CHAPITRE 7 Le palais de justice

CHAPITRE 8 Le fonctionnement de l'esprit nazi

CHAPITRE 9 Cyanure

CHAPITRE 10 Post mortem

REMERCIEMENTS

Personnages principaux

Personnel de la prison de Nuremberg

ANDRUS BURTON C., colonel, commandant de la prison

DOLIBOIS JOHN, capitaine, officier de renseignements

GILBERT GUSTAVE MARK, lieutenant, psychologue

KELLEY DOUGLAS MCGLASHAN, major¹, psychiatre

TRiest HOWARD, interprète

Accusés de Nuremberg

DÖNITZ KARL, amiral, commandant en chef de la
Kriegsmarine et successeur désigné de Hitler

FRANK HANS, gouverneur général de la Pologne occupée

FRICK WILHELM, ancien ministre de l'intérieur, chef du
protectorat de Bohême-Moravie

FRITZSCHE HANS, responsable de la radio au ministère
de la Propagande

FUNK WALTHER, président de la Reichsbank et ministre
de l'Économie

GÖRING HERMANN, maréchal du Reich, commandant
de la Luftwaffe

HESS RUDOLF, dauphin de Hitler

JODL ALFRED, général, chef de l'état-major de la Wehrmacht

KALTENBRUNNER ERNST, chef du bureau central pour la
sécurité du Reich

KEITEL WILHELM, général, chef de l'état – major du haut commandement allemand

LEY ROBERT, directeur du Front allemand du travail

NEURATH KONSTANTIN VON, ancien ministre des Affaires étrangères (avant 1938)

PAPEN FRANZ VON, ancien chancelier d'Allemagne puis vice-chancelier du Reich (avant 1934)

RAEDER ERICH, amiral, commandant en chef de la marine allemande

RIBBENTROP JOACHIM VON, ministre des Affaires étrangères

ROSENBERG ALFRED, théoricien du parti nazi et ministre des Territoires occupés de l'Est

SAUCKEL FRITZ, responsable du Service du travail obligatoire

SCHACHT HJALMAR, ancien président de la Reichsbank et ministre de l'Economie (jusqu'en 1937)

SCHIRACH BALDUR VON, chef des Jeunesses hitlériennes

SEYSS-INQUART ARTHUR, ancien chancelier d'Autriche puis commissaire du Reich pour les Pays-Bas

SPEER ALBERT, ministre de l'Armement

STREICHER JULIUS, directeur du journal *Der Stürmer* et gouverneur général de Franconie

BORMANN MARTIN (jugé par contumace), chef de la chancellerie du parti, secrétaire de Hitler

Membres du Tribunal militaire international

WILLIAM « WILD BILL » DONOVAN, assistant particulier du procureur général Jackson Robert

JACKSON ROBERT, procureur général, représentant des États-Unis

LAWRENCE GEOFFREY, président du tribunal

Famille de Douglas McGlashan Kelley

MCGLASHAN CHARLES, grand-père

KELLEY JUNE MCGLASHAN, mère

KELLEY GEORGE « DOC », père

KELLEY ALICE VIVIENNE « DUKIE » HILL, épouse

KELLEY DOUG, ALICIA et ALLEN, enfants

CHAPITRE 1

La maison

C

'est une immense villa de style méditerranéen perchée sur les hauteurs de Kensington, au nord de Berkeley. Sa toiture rouge domine de très loin les eaux jamais apaisées de la baie de San Francisco. Plus près, passé les quatre terrasses et les allées en pierre jalonnant le jardin, un petit chemin bordé de séquoias et d'arbres fruitiers descend vers les tombes du cimetière de Sunset View.

Le grand patio de la maison en U abrite une pataugeoire et un manège infantin. La porte d'entrée ouvre sur un vestibule qui conduit à la cuisine, à gauche, où le docteur Kelley dispose d'un vaste four, d'un gril à hamburger et d'un hachoir à viande pour préparer les repas des siens. La cuisine donne sur un cellier équipé d'un congélateur. Un jour, l'aîné des fils s'y est juché avec en tête l'idée de tuer son père à coups de hachoir.

Sur la droite le couloir mène à une salle de bains puis au salon, où un canapé tout en longueur et un fauteuil en cuir vert font face à la cheminée. Les autres meubles ont été poussés contre les murs pour faire de la place aux invités. Le sol est recouvert de tapis. C'est là que le docteur Kelley joue parfois avec son fils aîné ; il lui demande de sortir de la pièce et, en son absence, déplace un stylo sur la table basse. L'enfant, à son retour, doit découvrir ce qui a changé dans le décor.

Après le salon vient la chambre à coucher du docteur Kelley et de son épouse, Dukie, qui surplombe le versant arrière de la propriété. À partir d'un petit cagibi attendant où il leur est facile de se glisser, les enfants ne ratent rien des disputes conjugales.

Depuis le salon, un escalier laqué de noir monte au premier étage. Là, une carpeste dissimule l'encoche qu'une balle de revolver a laissée dans le parquet. Un corridor que de grandes baies vitrées inondent de lumière aboutit au bureau du docteur Kelley, juste après le placard où il a remis ses accessoires de magie.

La fenêtre du bureau offre une vue spectaculaire sur le Golden Gâte et la prison de l'île d'Alcatraz. Il suffit au docteur Kelley de tourner son fauteuil et de regarder dans cette direction pour se remémorer les jours passés dans une autre prison, à Nuremberg. Son bureau est parfaitement rangé. Derrière des vitrines et dans un petit laboratoire, il a emmagasiné des scies à os, un banc de travail, des mortiers, des brûleurs à alcool, des pipettes et gobelets gradués, des collections de cristaux, des échantillons botaniques montés sous verre, deux crânes humains, ainsi qu'un assortiment de produits chimiques en tout genre, généralement toxiques.

Les enfants dorment dans les chambres du sous-sol. Ils redoutent le moment imprévisible où le docteur Kelley viendra leur dire « bonne nuit » : quand ils entendent craquer les marches de l'escalier, il ne leur reste qu'une poignée de secondes pour se préparer aux conséquences de son humeur du jour.

La dernière dispute a commencé dans la cuisine. Souvent, quand ils se querellent, Dukie finit par rassembler quelques affaires et part toute la journée. Cette fois, c'est Kelley qui fuse de la cuisine en hurlant et grimpe l'escalier quatre à quatre pour aller s'enfermer dans son bureau. Quand il en claque la porte, un butoir en porcelaine se brise en mille fragments qui s'éparpillent le long des marches. Le docteur émerge au bout de quelques minutes, cachant quelque chose dans sa main. Il redescend l'escalier et s'immobilise sur le palier qui domine le salon comme une scène de théâtre. Ce qu'il crie alors terrifie et laisse sans voix sa femme, son père et ses enfants. Puis il porte sa main à la bouche et avale ce qu'il vient d'y introduire.

CHAPITRE 2

Mondorf-les-bains

L

'avion, un petit Piper L-4, restait cloué au sol. Son unique passager, Hermann Göring – l'un des As de la Première Guerre mondiale, commandant en chef de la jadis redoutable Luftwaffe et plus haut dignitaire du III^e Reich encore vivant – pesait beaucoup trop lourd pour ne pas compromettre le décollage.

Cette accalmie avait pour Göring quelque chose d'inhabituel. Depuis des semaines, il évoluait dans une atmosphère de mouvement incessant, d'incertitude et d'appréhension. D'abord, il avait dû quitter Carinhall, son pavillon de chasse niché dans la forêt de Schorfheide, théâtre privilégié de ses bacchanales. Il lui avait aussi fallu accepter d'être placé en résidence surveillée, sur instruction d'Adolf Hitler, parce qu'il avait émis l'idée – héroïque à ses yeux – de prendre en main le gouvernement nazi. Prévenu que Martin Boorman, l'un de ses pires ennemis, avait donné l'ordre de le faire liquider, Göring s'était retrouvé contraint de s'envoler en toute hâte pour échapper à la surveillance des SS.

Le 7 mai, moins de quarante-huit heures avant de monter à bord du Piper, et à la veille de la capitulation nazie, Hermann Göring avait fait passer un message au commandement militaire américain à travers ce qui restait de la ligne de front. Il y prenait acte de l'effondrement imminent de l'Allemagne nazie et offrait d'aider les Alliés à constituer un nouveau gouvernement du Reich. Robert I. Stack, général de brigade de l'US Army, s'extasia d'une telle audace : il prit sur-le-champ la tête d'un convoi de Jeep pour aller arrêter l'expéditeur de la missive. Il rattrapa son cortège motorisé, une vingtaine de véhicules dont la Mercedes blindée du chef nazi, à proximité de la ville autrichienne de Radstadt.

À cet instant, le chauffeur de Göring lui donna un coup de coude : « Voilà les Américains, *Herr Reichsmarschall*. » Le fuyard se pencha

vers sa femme Emmy et lui souffla : « J'ai un bon pressentiment. » Stack descendit d'une voiture de l'US Army, les deux hommes échangèrent un salut militaire. Pour Göring et sa femme, qui avaient formé l'un des couples les plus puissants d'Europe, la guerre s'arrêtait là. Emmy sanglotait. Se retrouver ainsi nez à nez avec des officiers ennemis, sur une route de montagne envahie de réfugiés, représenta « un moment extrêmement douloureux pour nous », écrira-t-elle plus tard.

Stack téléphona au quartier général de campagne du général Dwight D. Eisenhower, commandant en chef des forces alliées en Europe, pour l'informer de la capture de Göring. Ce dernier se considérait comme le plus charismatique et le plus internationalement admiré des dirigeants allemands. Il pensait donc qu'Eisenhower allait séance tenante ordonner sa libération. Les soldats américains escortèrent le prisonnier et ses proches jusqu'au château de Fischorn, près de Zell am See, où Göring plaisanta avec ses gardiens pendant que sa famille s'installait dans des chambres au deuxième étage. Il dîna avec Stack et prévint Emmy qu'il irait le lendemain rencontrer Eisenhower, mais ne tarderait pas à revenir. « Ne t'inquiète pas si je reste absent un jour ou deux de plus », lui dit-il. Soudain songeur, il ajouta : « À vrai dire, j'ai le sentiment que les choses vont bien se passer. Pas toi ? »

Göring passa la nuit à Kitzbühel, au quartier général de la VII^e armée américaine, où il sollicita une nouvelle fois un sauf-conduit et un rendez-vous avec Eisenhower. Ses gardiens l'avertirent qu'il était improbable qu'une telle rencontre n'eût jamais lieu. Stack et ses hommes gratifièrent toutefois leur invité d'une considération particulière : le leader nazi put boire du champagne en compagnie de soldats américains, il posa pour des photographes et tint une conférence de presse. C'était la dernière fois qu'on le traitait comme le dignitaire de haut rang d'un État dont il se croyait toujours l'incarnation.

Le lendemain matin on conduisit Göring, vêtu de son uniforme gris de la Luftwaffe, vers une piste voisine. Une fois le passager recroquevillé dans la cabine exiguë du Piper L-4, il apparut clairement que le petit appareil serait bien incapable de transporter ses cent trente-cinq kilos. Quelqu'un parvint à dénicher un avion légèrement plus imposant, un Piper L-5, dont la puissance autorisait la prise en charge d'un tel colis. Göring embarqua donc et s'installa sur le siège arrière, mais il n'en avait pas fini avec les impondérables : impossible, cette fois, d'enrouler autour de son abdomen la ceinture de sécurité réglementaire. Le *Reichsmarschall* tint la sangle desserrée, haussa les épaules et souffla à Bo Foster, le pilote de l'US Army Air Corps qui

était aux commandes : « *Das gut* » (ça ira comme ça). Puis, dans un geste nonchalant, il sortit le bras par le hublot et s'accouda au fuselage pendant que l'avion commençait à rouler et s'élevait peu à peu dans les airs.

Le vol dura cinquante-cinq minutes jusqu'à Augsbourg, en Allemagne, où attendaient impatiemment des officiers de renseignements de la VII^e armée américaine. Dans l'avion, Göring et Foster mêlèrent allemand et anglais pour commenter les paysages survolés. Göring désigna notamment les aérodromes et les sites industriels qu'il reconnaissait. Ils évoquèrent également d'autres sujets. Foster voulut savoir quand l'Allemagne avait commencé à développer des avions à réaction. Réponse de Göring, qui éclata de rire : « Trop tard ! » Dans l'ensemble, le *Reichsmarschall* se montra cordial et pétillant. Sous l'épaule, Foster portait un Colt 45, mais si son prisonnier, pilote émérite, avait profité de leur promiscuité pour essayer de prendre le contrôle de l'avion, l'Américain aurait été impuissant à se défendre et à conserver les commandes en même temps. Le prisonnier de guerre le plus célèbre du monde et son geôlier temporaire étaient à la merci l'un de l'autre.

Après l'atterrissage, Foster demanda à Göring de lui dédicacer un rapport de vol vierge. Cette heure d'intimité l'avait désarçonné. « J'ai eu l'impression d'avoir été récupérer l'un de nos officiers », confia Foster bien longtemps après. « Je ne dirais pas que ma vision de la guerre s'en est trouvée modifiée, mais cela m'a montré qu'il y avait... » Il laissera sa phrase un moment inachevée. « Eh bien, je me suis interrogé sur ce que nous savions vraiment de ces êtres pervers. » Emmy Göring et sa fille Edda, âgée de cinq ans, furent conduites au château de Veldenstein, propriété de leur famille en Franconie.

À Augsbourg, Göring perdit ses privilèges. Ses gardiens commencèrent par le délester de l'attribut distinctif des maréchaux du Reich : son précieux bâton en ivoire constellé d'aigles d'or, serti de six cent quarante diamants et de croix gammées en platine, un objet de deux kilos et demi offert par Hitler en 1940. Sous le regard ébahi des soldats américains, il était néanmoins autorisé à se nourrir et à se fournir en alcools au mess des officiers (aux fins, peut-être, de l'inciter à se montrer plus coopératif durant les interrogatoires). Il avait également le droit de répondre aux sollicitations de la presse internationale. Pour la dernière fois, il eut l'occasion de parler à son jeune frère Albert, un antinazi qui avait soutenu la résistance tchèque et secouru à plusieurs reprises des juifs persécutés. Göring laissa

entendre à Albert qu'il se faisait peu d'illusions sur la durée probable de sa détention. « Toi tu seras bientôt libre, lui aurait-il confié. Alors prends soin de ma femme et de mon enfant. Adieu. » Eisenhower persista à ignorer la requête de Göring – l'organisation entre eux deux d'un rendez-vous « d'homme à homme ». Le prisonnier apprit peu après qu'il lui fallait se préparer à un nouveau transfert, prévu le 20 mai. Autorisé à se faire accompagner d'un aide de camp, il choisit son valet de toujours, Robert Kropp.

La destination, cette fois, s'appelait Wiesbaden, une localité luxembourgeoise où les Américains avaient installé un centre d'interrogatoire baptisé du nom de code Ashcan, qui signifie poubelle. Semblable irrévérence avait conduit les Britanniques à nommer Dustbin, autre traduction de poubelle, l'un de leurs centres de détention. Il est possible qu'en apprenant où on le conduisait, Göring ait retrouvé le moral : Mondorf, ancienne station thermale calée entre les frontières allemande et française, était en effet réputée pour ses fleurs, ses parcs, ses vignobles et ses grands hôtels. Avant son arrivée, cependant, les soldats américains avaient reçu l'instruction de vider de tout son mobilier le très rococo quoique déclinant Palace Hôtel : pour coucher leurs hôtes, les chambres dépouillées n'avaient plus à proposer que des lits-cages et des paillasses. Envolés les chandeliers et les grandes fenêtres qui offraient sur la ville une charmante perspective, remplacés par des barreaux en fer et des feuilles de Plexiglas incassables. Les militaires avaient également édifié autour de l'hôtel une palissade et quatre miradors armés de mitrailleuses, bientôt pourvus de projecteurs. Dispositif qui serait renforcé par une clôture électrifiée et barbelée d'une hauteur de quatre mètres cinquante, et par des emplacements supplémentaires de mitrailleuses.

Difficile, au vu d'un tel décorum, de garder le secret sur la nouvelle vocation du vieux palace. Le colonel américain Burton C. Andrus, commandant d'Ashcan, s'y essaya toutefois, même lorsque emménagèrent d'autres dignitaires nazis, et non des moindres. Parmi les premiers à arriver figurèrent en effet le grand amiral Karl Dönitz, dernier chef de l'État nazi (que Hitler avait désigné comme son successeur dans un ultime mouvement d'humeur contre Göring), le commandant des forces armées Wilhelm Keitel et son adjoint Alfred Jodl, Robert Ley, le directeur du Front allemand du travail, un déséquilibré qui, une fois en captivité, n'exprima aucune appétence pour la nourriture et la boisson mais réclama de la compagnie féminine... L'hôtel hébergea également Hans Frank, l'ancien gouverneur de Pologne, qui avait déjà tenté deux fois de se suicider

depuis sa capture, l'idéologue en chef et théoricien du nazisme Alfred Rosenberg, pas encore remis d'une entorse à la cheville contractée lors d'une beuverie à la fin de la guerre, et Hjalmar Schacht, le directeur de la Reichsbank, qui s'était opposé à Hitler et avait été envoyé dans un camp de concentration. À cet aréopage exceptionnel s'ajoutait Julius Streicher, éditeur de l'hebdomadaire antisémite *Der Stürmer*, arrêté fortuitement non loin de Berchtesgaden alors qu'il se faisait passer pour un petit peintre paysagiste. Au total, Andrus accueillit à Mondorf cinquante-deux officiers et officiels allemands de haut rang. Il confiera plus tard qu'il redoutait une éventuelle attaque extérieure, émanant « soit de nazis fanatiques résolus à les faire évader, soit de citoyens luxembourgeois opprimés [pendant la guerre] dont la haine ne se limitait pas aux nazis mais s'étendait à l'ensemble des Allemands ». Andrus devait avoir notamment à l'esprit ce groupe de cent soixante-seize Luxembourgeois alors en convalescence à Mondorf après avoir survécu aux atrocités du camp de Dachau. Il était difficile de leur reprocher d'avoir envie de lyncher les dirigeants nazis.

Andrus prenait son travail très au sérieux. Son port guindé, sa diction saccadée, son casque toujours étincelant et ses lunettes cerclées de métal concouraient à faire de lui l'incarnation de la raideur militaire. Des prisonniers nazis, il exigeait la même déférence que s'il avait été leur commandant. Bien que le magazine *Time* l'eût décrit comme un « petit personnage rondouillard qui ressemblait à un pigeon boursofflé », le colonel, natif de l'État de Washington, était un homme élancé – un mètre soixante-dix-huit pour quatre-vingts kilos –, amateur de water-polo. Décoré pour ses faits d'armes au cours de la Première Guerre mondiale (il était alors officier de cavalerie), il avait également dirigé le centre de détention militaire de Fort Oglethorpe, en Géorgie, où la discipline, avant son affectation, laissait terriblement à désirer ; les évasions y étaient monnaie courante et des criminels patentés faisaient régner leur propre loi lors de parodies de procès. Pour « saluer » l'arrivée d'Andrus, les détenus de Fort Oglethorpe avaient déclenché une émeute et vandalisé le quartier cellulaire. Le nouveau directeur obligea les meneurs à tout nettoyer, fit construire des cellules d'isolement et édicta un nouveau règlement intérieur. Puis il ordonna aux gardiens d'abattre tout prisonnier qui tenterait de s'évader. La discipline revint comme par miracle.

À la fin de la Première Guerre mondiale, Andrus avait été affecté au Presidio de Monterey, en Californie, une base militaire américaine où il servit à la fois dans le renseignement et l'administration pénitentiaire. En 1924, il partit aux Philippines commander un

peloton de cavalerie. Son côté péremptoire, empesé, tatillon, intransigeant sur les règles et leur stricte observance, à en croire ses collègues, le désignera naturellement, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, pour assurer la détention des dignitaires nazis.

Göring arriva à Ashcan de fort méchante humeur : les mâcheurs de chewing-gum américains qui composaient son comité d'accueil, à l'aérodrome, lui auraient manqué de respect. Toujours engoncé dans son uniforme de la Luftwaffe et suant à grosses gouttes, il se présenta au bureau d'Andrus, à qui il déplut aussitôt. « Il était énorme. Toute la graisse accumulée au cours de sa vie fastueuse tremblotait sous sa veste », racontera le commandant, qui qualifiera aussi Göring de « sagouin maniéré ». Le *Reichsmarschall* bouillait littéralement de se retrouver ainsi soumis à ce regard critique et implacable.

Aidé de son valet Kropp, Göring avait apporté avec lui une douzaine de valises marquées à ses initiales et un grand carton à chapeau rouge. Il fallut un après-midi entier au personnel de la prison pour en inspecter le contenu : médailles militaires incrustées de bijoux, bagues en diamant et rubis, joaillerie sertie de svastikas, boutons de manchette ornés de pierres semi-précieuses, croix de fer datant de la Première Guerre mondiale, sous-vêtements en soie, uniformes (au nombre de quatre), pantoufles, bouillotte, paires de lunettes (quatre), coupe-cigares (deux), sans oublier une panoplie de bracelets-montres, broches diverses et étuis à cigarettes. Göring s'était aussi lesté d'une somme de quatre-vingt-un mille deux cent soixante-huit reichsmarks en espèces – près d'un million d'euros. Il se vanta de posséder une bague sertie de la plus grande émeraude qu'il lui ait été donné de voir dans sa longue carrière de collectionneur de bijoux ; la pierre mesurait en effet deux centimètres et demi de long pour plus d'un centimètre de diamètre. La plupart de ces objets avaient été raflés dans des pays occupés. Glorieux butin.

Dissimulé dans un pot de café et dans les coutures de ses vêtements, un jeu d'ampoules de cuivre renfermait de petites capsules en verre contenant un liquide translucide : du cyanure de potassium, un poison mortel. De nombreux dignitaires nazis – dont le ministre de l'intérieur et chef de la police Heinrich Himmler, ainsi probablement que le ministre de la Propagande Joseph Goebbels – s'étaient donné la mort au moyen de capsules similaires, ou allaient le faire bientôt. Göring confia à Kropp, son serviteur, qu'il avait réussi à dissimuler dans sa cellule au moins une capsule de cyanure.

La cellule où le commandant expédia Göring avait été, dans une autre vie, une chambre avec vue luxueusement meublée, aux murs probablement couverts de tentures. Ne subsistaient désormais qu'une

table branlante, une chaise rudimentaire et un lit sans oreiller. La première fois qu'il tenta de s'y asseoir, racontera Andrus, Göring effondra la chaise. « S'il s'était assis sur la table, elle se serait également écroulée, ajoute Andrus, car elle était fabriquée de telle sorte qu'un prisonnier ne pût l'utiliser pour y grimper et se pendre. » Toujours dans le même souci d'éviter les suicides, le commandant fit distribuer aux détenus des lacets de douze centimètres, dimension impropre à l'auto-strangulation comme au serrage des chaussures.

Un premier examen médical confirma que Göring était largement en surpoids. Il avait un pouls irrégulier (quatre-vingt-quatre battements par minute), une respiration rapide et superficielle, les mains qui tremblent. Il paraissait « en très mauvaise condition physique », nota le médecin qui l'ausculta. Göring déclara qu'il avait déjà fait plusieurs crises cardiaques.

D'emblée grossier à l'égard des gardiens, et furieux d'être détenu comme un suspect, il ponctuait de saillies sarcastiques ses garde-à-vous, saluts militaires et claquements de talons en présence du personnel pénitentiaire. Il renouvela ses doléances auprès d'Eisenhower : le traitement qu'on lui faisait subir à Mondorf, disait-il, avait « profondément affecté en lui l'officier allemand de haut rang, de surcroît maréchal ». Il se plaignit que sa chambre était dépourvue d'éclairage comme de poignée de porte. Déplora que presque tous ses effets personnels lui eussent été retirés. Souligna qu'il s'était senti humilié par la confiscation de ses décorations et de son bâton de maréchal. Révéla que des officiers alliés subalternes disaient du mal de lui. Et surtout, regretta de ne plus pouvoir bénéficier des services de son valet personnel, Kropp, assigné autre part à un travail manuel en tant que prisoner of war (POW, prisonnier de guerre). Juste avant son départ, qui n'avait pas été loin de tirer des larmes à Göring, ledit Kropp avait rendu à son maître un dernier service : le vol d'un oreiller, presque aussitôt récupéré par les Américains.

Göring demanda aussi à Eisenhower de l'autoriser à rendre visite à sa famille et de lui rendre Kropp, ou à défaut de placer à son service un autre soldat allemand. Le commandant en chef des forces alliées ne lui répondit même pas. Andrus n'en manifesta pas moins son mécontentement, au point d'admonester les prisonniers en ces termes :

« Quoique je ne souhaite pas faire obstacle à vos courriers relatifs à des vols supposés ou à d'autres violations des droits de l'homme, les écrits faisant état de désagréments

ou d'un manque d'agrément, ou vos commentaires quant à quelque indignité subie ou déférence qui vous serait due, resteront vains et ne pourront qu'inspirer du dégoût aux autorités compétentes... Le commandant, ses supérieurs, les gouvernements alliés et les peuples des nations du monde ne sont pas indifférents aux atrocités commises par le gouvernement allemand, par ses soldats et par les autorités civiles. Les demandes de confort supplémentaire émanant des responsables de ces situations et de leurs complices ne peuvent qu'accroître la déconsidération dans laquelle ils sont d'ores et déjà tenus. »

En dépit de ces avertissements, Göring s'installa dans une posture de détracteur systématique : il trouvait à redire à tout, particulièrement à la nourriture. Andrus fit pourtant en sorte que les menus n'eussent rien à envier à ceux des gardiens. Le règlement de la prison obligeait l'ensemble des prisonniers à se réveiller aux aurores et à se rassembler à 7 h 30 au réfectoire, une pièce sombre aux portes voûtées où leur étaient servis une soupe, des céréales et du café. Le déjeuner leur proposait en général une soupe aux pois cassés, du bœuf en hachis et des épinards. La journée s'achevait par des œufs en poudre, des pommes de terre et du thé. Chaque prisonnier n'avait le droit qu'à une unique cuillère et devait rouler ses propres cigarettes. Le placement lors des repas dépendait du bon vouloir d'Andrus, qui s'arrangeait parfois pour asseoir côte à côte certains captifs se détestant cordialement. Le commandant raconte comment Göring, qui venait de recevoir son dîner, se lamenta auprès d'un serveur, lui-même prisonnier de guerre allemand : « Cette nourriture ne vaut même pas celle que je donne à mes chiens. » Le prisonnier répondit : « Eh bien si c'est le cas, vous avez mieux nourri vos chiens qu'aucun d'entre nous, qui avons pourtant servi sous vos ordres dans la Luftwaffe. »

Cette anecdote, peut-être apocryphe, confirme l'animosité qu'inspirait Göring au colonel Andrus. Comme nombre des contempteurs du *Reichsmarschall*, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, il est possible qu'Andrus ait considéré Göring comme un personnage de série B, une sorte de manipulateur mal dégrossi que l'enquêteur britannique du procès de Nuremberg, Airey Neave, présentera sous les traits du « gros lard qu'on retrouve dans d'innombrables scénarios, le type qui dirige un gang de tueurs depuis sa table de restaurant chic ». Cependant, comme Neave le constatera lui-même, Göring « était beaucoup plus rusé et dangereux que n'importe lequel de ces personnages de Celluloïd ».

Hermann Göring, âgé de cinquante-deux ans au moment de sa capture, était le fils d'un magistrat et fonctionnaire allemand en poste dans la colonie dite du Sud-Ouest africain, aujourd'hui Namibie. La Première Guerre mondiale fit de lui un as de l'aviation, crédité de vingt-deux victoires en combat aérien (et d'un atterrissage forcé). Ses exploits lui vaudront de recevoir des mains du Kaiser, en juin 1918, la médaille Pour le Mérite, alors la plus haute décoration militaire allemande. Il entra définitivement dans la légende lorsqu'il ramena son escadrille en Allemagne, à la fin de la guerre, refusant par ce geste la capitulation de son pays.

Au début des années 1920, Göring fréquente l'université de Munich où il suit des cours de sciences politiques. C'est à Munich qu'il entend pour la première fois Adolf Hitler haranguer l'assistance, juché sur une caisse à savon. Du message de Hitler, il retient surtout ceci : « Si vous voulez donner du poids à vos menaces, il vous faut des baïonnettes. » « Eh bien c'était justement ça que j'avais envie d'entendre. Hitler voulait bâtir un parti qui rendrait sa force à l'Allemagne et réduirait en poussière le traité de Versailles. Je me suis dit : "Bon, voilà le parti qu'il me faut ! À bas le traité de Versailles, nom de Dieu ! " »

Incertain quant à l'orientation de sa carrière et dépité par le démantèlement de l'armée allemande, Göring se jeta comme un affamé sur le cocktail de nationalisme, d'antisémitisme et d'anticommunisme proposé par Hitler. Il devint un militant du mouvement national-socialiste, alors encore embryonnaire, dont les nouveaux adhérents pouvaient espérer atteindre rapidement un poste de responsabilité. Il eut ainsi tout le loisir d'exprimer sa haine de la république de Weimar, le régime alors en vigueur en Allemagne, et de contribuer à sa destruction en espérant détenir une position éminente dans le gouvernement qui lui succéderait. Le parti nazi était jeune, mais « cela signifiait que je pourrais vite en devenir l'un des chefs de file », reconnaitra Göring. Son plan, nourri par l'opportunisme et la soif de pouvoir personnel, finira par réussir. « Hermann sera soit un grand homme, soit un grand criminel », avait prédit sa mère.

Adolf Hitler mesura tout l'intérêt, pour son mouvement naissant, de l'allégeance d'un Göring porté par son image de héros de la dernière guerre. Au bout de quelques mois, il lui confia le commandement des chemises brunes de la SA (Sturmabteilung ou « bataillon d'assaut »), une milice paramilitaire fondée et animée par Ernst Röhm. Ce titre inaugurait l'improbable succession de distinctions en tout genre que Göring allait désormais accumuler en tant que dignitaire national-socialiste. « Aux yeux de Hitler, Göring était un soldat issu de la classe moyenne supérieure qui pouvait se concilier le

respect des milieux d'affaires et des anciens officiers. Il était, surtout, un homme d'une fidélité à toute épreuve », observera l'historien Eugene Davidson. Sous la pression des autorités de la république de Weimar, Göring devra toutefois quitter l'Allemagne. Après un passage en Autriche, il vivra en Italie puis en Suède pendant plusieurs années, suivant à distance l'ascension du Parti national-socialiste.

Quand il revient en Allemagne en 1927, amnistié, le mouvement où l'accueille Hitler a pris de l'importance ; il enverra bientôt plusieurs députés au Reichstag, dont Göring, qui en prend même la présidence après la victoire des nazis aux élections législatives de 1932. Devenu l'un des principaux animateurs du parti, Göring joue alors, directement ou indirectement, un rôle déterminant dans quelques-unes des initiatives du régime les plus tristement célèbres : la Nuit des longs couteaux en 1934, autrement dit l'élimination de Röhm et de la primauté de la SA, qui inquiétait Hitler ; la création de la Gestapo ; l'ouverture des premiers camps de concentration destinés à accueillir les ennemis du nazisme ; la persécution des opposants politiques, indûment accusés de l'incendie du Reichstag en 1933. Il prendra aussi une part active à l'élaboration des lois de Nuremberg, qui restreindront les droits civiques des Juifs allemands, puis aux décisions légalisant l'extermination des Juifs. Hitler l'associera également de très près à la planification des préparatifs de guerre. Cette profonde implication dans les pires crimes de l'Allemagne nazie conduira le procureur américain du procès de Nuremberg, Robert Jackson, à déclarer que « Göring avait trempé son doigt boudiné dans tous les pots ». Lorsque les traducteurs répétèrent en allemand, non sans mal, la phrase de Jackson, l'intéressé éclata de rire.

La liste des titres amassés par Göring pendant la Seconde Guerre mondiale vaut d'être rappelée (seul Hitler pouvait en exhiber davantage) : président du Reichstag, adjoint du Führer, premier ministre de Prusse, ministre de l'Air et commandant en chef de la Luftwaffe, ministre de l'Économie, membre du Conseil secret des ministres, directeur des *Hermann-Göring Reichswerke* (un gigantesque cartel d'entreprises industrielles, essentiellement sidérurgiques), *Feldmarschall*, président du comité pour la défense du Reich, maître des chasses et des forêts du Reich... Mais la plus précieuse des distinctions de Göring était son titre de *Reichsmarschall* (maréchal du Reich) : le rang équivalait à celui de général à sept étoiles que seul le prince Eugène de Savoie, deux siècles plus tôt, avait détenu avant lui.

En 1935, Göring devint officiellement le successeur désigné du Führer, qui restait dès lors son unique supérieur dans la hiérarchie nazie. L'énergie considérable dont il fit preuve alors le rendit

incontournable. Dans le même temps, de rapines en dessous-de-table, son immense fortune ne cessait de s'accroître. Au contraire de beaucoup d'autres dirigeants nazis, Göring affichait une jovialité qui lui gagna l'affection des soldats et des pilotes au cours des premières années de guerre. Il aimait la magnificence, les déguisements, les médailles. Il lui arriva même, en un temps où les conférences diplomatiques exigeaient que l'on portât l'habit, de rencontrer le président américain Herbert Hoover accoutré d'une chemise en soie rouge et d'un petit foulard fixé par une broche en émeraude. À Carinhall, en Prusse, l'immense résidence de campagne qui devait son nom à Karin, sa première épouse décédée en 1931 d'une crise cardiaque, il faisait venir des lions apprivoisés ou se présentait devant ses invités casqué et harnaché tel un guerrier du XVI^e siècle. Là-bas, il pouvait jouer comme un enfant avec un train électrique d'une longueur exceptionnelle, quand il ne passait pas son temps devant les westerns qu'on lui projetait spécialement. C'était aussi à Carinhall qu'il exposait les œuvres d'art dérobées dans toute l'Europe aux musées et aux collectionneurs.

À mesure que la guerre prenait une tournure défavorable à l'Allemagne et que la Luftwaffe se désagrégeait, les extravagances de Göring cessèrent de fasciner. Il perdit de son influence auprès de Hitler, qui préféra s'appuyer sur Heinrich Himmler, Joseph Goebbels, Albert Speer ou Martin Bormann. Dès lors Göring se replia sur lui-même, se tint éloigné des zones de conflit et passa plus de temps encore à chasser, à amasser des œuvres d'art et à traîner avec ses jouets. Au moment de la capitulation allemande, il ne lui restait plus qu'un seul de ses titres, celui de *Reichsmarschall*. S'il n'a pas été éliminé alors, c'est que le chef de la Gestapo, Ernst Kaltenbrunner, hésita à faire exécuter l'ordre afférent de Hitler, faute de confirmation écrite.

En fouillant les bagages de Göring, les gardiens de la prison découvrirent des quantités phénoménales de comprimés à la composition mystérieuse. L'un des surveillants désigna au commandant une luxueuse mallette en cuir.

« À mon avis, vous devriez jeter un coup d'œil là-dessus, mon colonel. »

Andrus ouvrit la mallette et resta ébahi devant ce qu'il découvrait : « la plus vaste collection de pilules [qu'il ait] jamais vue de [sa] vie ». Une inspection méticuleuse en dénombra près de vingt mille. Immédiatement convoqué, Göring expliqua pour se justifier qu'il devait prendre quarante pilules chaque jour pour soigner ses

problèmes cardiaques. Or le contenu de ces tablettes n'avait rien de commun avec les thérapeutiques généralement prescrites en cardiologie. En vérité, Göring avait accumulé depuis le début de la guerre un stock de pilules encore plus important que celui qui sidéra Andrus, mais s'en était en partie débarrassé pour ne pas avoir l'air trop ridicule lorsqu'il serait capturé.

Les supposées propriétés cardiaques des pilules de Göring ne trompèrent personne, et surtout pas Andrus qui en expédia un échantillon au directeur du FBI à Washington, Edgar Hoover, lequel le transmit à Nathan B. Eddy, un toxicologue réputé travaillant pour le Bureau de recherche des narcotiques du Département de la santé publique américain. Les analyses d'Eddy confirmèrent les soupçons : les médicaments de Göring ne contenaient aucun remède pour le cœur mais bien de la paracodine, un antalgique puissant et « un narcotique relativement rare, non utilisé aux États-Unis » (Edgar Hoover). Le FBI compara le potentiel addictif de la paracodine à celui de la morphine et mit en garde les responsables de la prison de Mondorf contre les risques d'un sevrage trop brutalement imposé à Göring. Hoover demanda à être tenu informé de la récupération physique du nazi, qui ignore probablement, lui, le résultat de ces analyses. Lorsque deux agents du FBI se rendront à Mondorf pour qu'il leur remette un souvenir destiné au musée de l'agence fédérale à Washington, ses commentaires remonteront jusqu'à Hoover :

« Vous m'imaginez dans le célèbre musée du FBI, entre le revolver de John Dillinger et le masque de Baby Face Nelson ? »

C'est une idée géniale ! »

Mais il s'interrompit soudain, réalisant les conséquences de cette démarche.

« Tiens donc. Alors me voici déjà inculpé... je suis l'ignoble criminel ! Des générations de petits Américains vont pouvoir frissonner en contemplant le vestige de l'horrible maréchal dans la collection du FBI ! »

Les agents finirent par persuader Göring de leur offrir l'une des épaulettes de son uniforme.

En dépit des précautions qu'il avait prises, l'arsenal médicinal de Göring égalait pratiquement le volume des réserves mondiales de paracodine. En fait, il avait ni plus ni moins réquisitionné le laboratoire allemand qui fabriquait le produit... Développée quatre décennies plus tôt par des entreprises pharmaceutiques allemandes, la paracodine est un tranquillisant dont la substance active se rapproche, chimiquement, de celle de l'opium. « La paracodine comble un vide

entre la codéine et la morphine », écrivait une revue pharmaceutique allemande du début du XX^e siècle. « Quand la paracodine est délivrée à doses réduites, elle agit souvent avec plus d'intensité que la codéine. Comparé à la codéine, ce médicament présente des propriétés sédatives plus importantes. »

Göring était dépendant, et pour assouvir ses besoins, il avait demandé à des pharmaciens d'élaborer à son intention exclusive des comprimés faiblement dosés. Chacun d'entre eux renfermait dix milligrammes de substance, et cinq pilules procuraient un effet narcotique équivalant à soixante-cinq milligrammes de morphine : plus qu'il n'en fallait pour anesthésier un individu normalement constitué. Vers la fin de la guerre, Göring interrompait fréquemment ses activités, réunions comprises, pour aller prendre ses pilules.

Andrus n'avait aucune intention d'héberger un toxicomane au sein de sa prison. Le 26 mai, au sixième jour de présence de Göring à Mondorf, le commandant ordonna au personnel médical de l'établissement – un Allemand nommé Ludwig Pflücker et l'Américain William « Clint » Miller – d'entamer le sevrage du prisonnier. Ils commencèrent par réduire sa dose quotidienne à trente-huit pilules, puis à dix-huit (le 29 mai). De plus en plus angoissé, Göring entreprit de compter les pilules qu'on lui remettait. Il « manifesta son indignation, mais pas d'autres effets », nota Andrus dans le registre de la prison. Deux jours plus tard, Göring développait une bronchite qui entraîna l'interruption temporaire du processus de sevrage. « À mon avis, une réduction encore plus importante de la posologie ou un arrêt complet du produit déclencherait chez cet individu une réaction mentale et physiologique d'une extrême gravité », déclara à Andrus le docteur Miller. Plusieurs semaines passeront sans que personne ne se risque à reprendre le sevrage de Göring.

La situation n'avait pas évolué quand, au début du mois d'août, l'équipe de médecins de Mondorf accueillit un nouvel élément. Il arrivait tout droit du 130^e hôpital généraliste du Théâtre d'opérations Europe de l'US Army, où il exerçait en tant que psychiatre consultant, en charge des soins psychiatriques prodigués à des milliers de soldats américains. Le capitaine Douglas McGlashan Kelley avait les cheveux bruns et bouclés, et l'air juvénile. Solidement bâti, d'une beauté sans artifice, ce natif de Californie approchait le terme de ses trois années dans le service de santé de l'US Army. Sa responsabilité à Mondorf, comme allait bientôt lui expliquer Andrus, consistait à soutenir la santé mentale de Göring et des autres détenus nazis jusqu'à ce que leur sort fût déterminé.

Une fois installé, Kelley passa du temps avec tous les hauts

dignitaires nazis détenus à Mondorf, mais ce fut Göring qu'il rencontra le premier à l'occasion d'un examen médical approfondi. Le prisonnier sentit probablement très vite que ce nouveau psychiatre n'adoptait pas à son égard l'attitude distante et pontifiante à laquelle il s'attendait peut-être. Kelley s'exprimait sans ambages et d'une voix forte. Pour appuyer son propos, il fronçait souvent des sourcils qu'il avait broussailleux mais fit preuve, au début, de tout le ménagement possible. Il commença par s'intéresser au passé médical de son célèbre patient. En vérité, Kelley ne savait pas à quoi s'attendre. De Göring, on lui avait dit toutes sortes de choses et dressé les portraits les plus variés, « de la canaille machiavélique jusqu'à l'eunuque obèse et inoffensif ». « On avait tendance à le présenter comme un simple satellite de Hitler qui passait son temps à courir après les médailles, la gloire et les richesses », écrira le psychiatre.

Il se trouvait quelqu'un, à Mondorf, qui avait déjà noué avec Göring un semblant de relation. C'était l'aimable John Dolibois, un officier des services de renseignements américains que le hasard avait fait naître au Luxembourg. Enfant, il avait eu l'occasion de visiter le Palace Hôtel à son âge d'or, avant que la famille Dolibois n'émigrât aux États-Unis, plus précisément à Akron, dans l'Ohio. Affecté à la prison depuis mai 1945, il s'était présenté aux détenus sous le nom de John Gillen afin de protéger ses proches encore présents en Allemagne. Auprès des prisonniers, Dolibois cultivait une réputation de « bonne pâte ». Il les aidait à résoudre leurs problèmes et prêtait souvent à leurs doléances une oreille complaisante – et doublement intéressée : toute information utile était transmise aux enquêteurs militaires qui venaient régulièrement interroger les détenus. La plupart des nazis parlaient très librement, convaincus de n'avoir jamais à répondre de leurs crimes. « Pour faire parler nos prisonniers, nous n'avions pas besoin de recourir à des moyens artificiels, racontera Dolibois. Nous avons même parfois du mal à les faire taire. Tous les détenus d'Ashcan, ou presque, étaient avides de paroles. Si personne ne les interrogeait pendant quelques jours, ils se sentaient négligés. » Dolibois parlait couramment allemand, et il était titulaire d'un diplôme de psychologie de l'université de Miami. Compétences qui le désignaient tout naturellement pour servir d'interprète à Kelley, lequel n'avait de la langue de Goethe qu'une connaissance approximative.

D'un naturel sociable, Göring souffrait de son isolement. Aussi accueillit-il favorablement l'intérêt du médecin. Dans l'une de leurs premières rencontres, il se targua de faire très attention à son propre

corps. Le *Reichsmarschall* décréta qu'il possédait le physique le plus admirable d'Allemagne. Il décrivit « minutieusement toutes les taches et cicatrices présentes sur sa peau », racontera Kelley, qui amorça alors un premier historique médical de son patient :

« 12 livres à la naissance. Pas gros – fut un enfant élané. Commença à grossir en 1923.16 novembre 1916 : avion abattu. Balle dans flanc droit – éclats de métal et de cuir. Hospitalisé jusqu'à janvier 1917 – cicatrice de 16 cm... Prend une balle dans la région supérieure de la cuisse – en 1923 à Munich – 9 novembre 1923 à mars 1924. À cette époque reçoit des injections de morphine. Continue à prendre morphine par injection et voie orale pendant six mois à trois ans après avoir quitté l'hôpital. »

Kelley se montra très intrigué par la foule d'objets hétéroclites arrivée à Ashcan avec Göring. La collection de produits de beauté et d'accessoires en tout genre impressionna particulièrement le psychiatre, qui y recensa notamment de la crème hydratante et du talc mais pas de maquillage, comme la rumeur en avait couru. Surtout, les trois bagues qu'il découvrit dans le trésor du nazi le médusèrent : « Elles étaient vraiment énormes ! » L'une d'elles était couronnée par un fabuleux rubis, la deuxième sertie d'un diamant bleu et la dernière d'une émeraude. Jusqu'à son arrestation, Göring « ne s'était jamais séparé de ces bagues, afin de pouvoir choisir chaque jour la couleur la mieux adaptée à son humeur », ainsi qu'il le confia lui-même à Kelley. Le psychiatre remarqua aussi avec un intérêt particulier l'émeraude imposante qui figurait parmi les effets personnels du prisonnier.

Göring ne manquait pas une occasion de faire valoir sa bonne santé, sa force physique et ses prouesses athlétiques. « J'ai toujours été sportif », expliqua-t-il à Kelley un jour qu'ils étaient assis côte à côte sur le petit lit du prisonnier. « Jusqu'aux dernières années de la guerre, j'ai passé beaucoup de temps à skier, à chasser et à pratiquer l'alpinisme. » Göring semblait persuadé qu'aucun danger réel ne pourrait jamais le menacer. Un jour de sa jeunesse, dans les Alpes autrichiennes, il resta ainsi à contempler une avalanche qui emportait tout autour de lui, sans songer à fuir alors que ses compagnons avaient filé depuis longtemps. Une autre fois, il reprocha leur panique à ses amis lorsque le canoë dans lequel ils avaient pris place se mit à dériver en direction d'une chute d'eau à pic. « Si nous sommes emportés jusque-là, nous mourrons, et nous ne pourrions rien y faire. Alors pourquoi s'affoler ? » C'est du moins ce qu'il dira avoir crié à ses camarades.

Kelley l'interrogea sur ses habitudes personnelles. Göring répondit qu'il adorait manger, qu'il buvait avec modération et fumait parfois le cigare. « Il prétend avoir une vie sexuelle normale et déclare que sa prise de poids au cours des années 1920 n'y a rien changé », notera Kelley.

Le psychiatre s'intéressa ensuite à la toxicomanie de son patient. Göring lui raconta comment il avait participé, en 1923, au putsch manqué de la brasserie de Munich, qui aurait dû permettre aux nazis de prendre le pouvoir en Bavière. Göring était déjà, alors, l'un des premiers adjoints de Hitler. Il avait préparé l'insurrection, organisé les sections d'assaut chargées d'intimider la population et de prendre le contrôle des bâtiments officiels. C'était également lui qui avait mis sur pied l'occupation de la *Bürgerbräukeller*, la brasserie munichoise dans laquelle un des trois dirigeants du gouvernement de Bavière, Gustav von Kahr, devait prononcer un discours. Après vingt-quatre heures de prise d'otages et de confusion, nazis et police bavaroise s'étaient retrouvés face à face dans les rues de Munich. Les coups de feu échangés avaient fait vingt morts et de nombreux blessés. Pour Hitler et ses sympathisants, l'opération s'était transformée en fiasco. Quant à Göring, il avait pris une balle dans la cuisse. La blessure, infectée, lui avait valu un long séjour à l'hôpital et les premières atteintes de sa dépendance à la drogue : pour soulager ses douleurs, on lui avait en effet administré des doses répétées de morphine. L'état de sa jambe s'améliora, mais son besoin de morphine persista. Lorsque les médecins cessèrent les injections, il s'en procura au marché noir. Exilé hors d'Allemagne en raison de son rôle dans le putsch manqué, il envisagea de travailler comme consultant en aéronautique. En 1924, il s'installa en Suède avec sa femme Carin.

Mais dans ses bagages, il avait emporté sa nouvelle dépendance. La douleur à la jambe, disait-il, devenait insupportable. L'oisiveté forcée qui était alors la sienne lui inspirait qui plus est un pesant sentiment d'inutilité. Aussi augmenta-t-il ses doses quotidiennes de morphine. D'un moment à l'autre, la drogue pouvait le rendre délirant, versatile, volubile, surexcité, grandiloquent ou insomniaque. Elle allumait ses émotions comme autant de feux de Bengale et déclenchait chez lui des crises de rage et de violence : il se mettait à tout casser dans son appartement. La morphine avait sur son activité hormonale des effets hyperstimulants : il prit encore du poids, jusqu'à friser les cent cinquante kilos. Le svelte et fringant pilote de chasse de la Première Guerre mondiale avait enflé jusqu'au grotesque.

Göring imposait aussi à son épouse une vie infernale. En août 1925, sous la pression des médecins qui l'estimaient dangereux pour

lui-même et autrui, Carin le fit interner à l'hôpital d'Aspudden. Conformément aux pratiques de l'époque, il y fut soumis à un sevrage absolu. Cette hospitalisation, Göring l'avait acceptée de bon gré, sans anticiper cependant les angoisses qui l'attendaient. Il réclama davantage de morphine, les médecins refusèrent et l'enjoignirent d'endurer stoïquement sa cure de désintoxication. Rendu enragé par la douleur, le manque et la frustration, il agressa une infirmière, fractura l'armoire à pharmacie de l'hôpital et menaça de se donner la mort. On lui passa la camisole et il fut transféré dans un établissement beaucoup plus sévère, l'asile d'aliénés de Langbro.

Des trois premiers mois qu'il passa à Langbro, il garda le souvenir d'un magma d'images effrayantes. Après avoir été attaché et laissé plusieurs jours dans une chambre capitonnée pour éviter les risques d'automutilation, il passa par tous les symptômes et manifestations, extrêmement pénibles, de l'état de manque. Rendu aux soins de son épouse à l'automne 1925, il retombera rapidement dans la toxicomanie et devra retourner à Langbro au printemps 1926 pour une nouvelle cure de sevrage, plus courte. Il s'y soumettra de nouveau en 1927. Sa dernière dose de morphine, confiera-t-il à Kelley, il la prendra au cours de l'hiver 1928-1929 afin de traiter une angine. Sa narcodépendance cessa alors pendant plusieurs années, marquées par la mort de Carin, en 1930, et l'ascension des nazis vers le pouvoir. Il continuait certes à consommer stimulants et somnifères, de manière occasionnelle et contrôlée, mais semblait libéré de la toxicomanie. Pourtant, en 1937, une rage de dents le replongea dans la dépendance. Imputant ses douleurs à la nervosité et à l'angoisse, son dentiste lui prescrivit deux comprimés de paracodine, à prendre toutes les deux heures jusqu'à ce qu'il eût moins mal. Cinq jours plus tard, la douleur évanouie et les médicaments épuisés, le patient en réclama d'autres. Le dentiste le mit en garde contre les risques d'accoutumance et se refusa à satisfaire sa demande. Göring n'eut toutefois aucun mal à trouver un autre fournisseur et il en fut bientôt à dix pilules quotidiennes.

De fait, il aurait dû écouter les conseils de son dentiste. Bien que la paracodine ne lui procurât aucun sentiment d'euphorie, il s'en servait pour stimuler son optimisme, sa vivacité intellectuelle et son charme. Le médicament joua aussi sur son humeur, qui oscilla désormais entre exaltation et dépression. Exacerbées elles aussi, ses tendances à l'égoïsme, à la grandiloquence et à l'exubérance, notamment vestimentaire. Il conservait les pilules dans des coupes en verre de Murano qui lui permettaient d'avoir facilement accès au narcotique à chaque fois qu'il se retrouvait en manque.

Le *Reichsmarschall* expliqua à Kelley qu'avant 1940, il se contentait de doses relativement faibles. Mais avec la guerre et le stress associé, sa consommation explosa, pour atteindre jusqu'à cent soixante pilules par jour. Cette alarmante posologie diminua un peu plus tard, puis la perspective de la défaite la fit de nouveau remonter. « Au moment de sa capture, il prenait chaque jour, raconte-t-il, près de cent comprimés », écrira Kelley. Cent comprimés, c'est-à-dire près de trois fois la dose journalière maximale autorisée. Kelley ajoutait cependant qu'il ne s'agissait pas là d'« une dose exceptionnellement élevée ». « Elle n'était pas assez importante pour avoir affecté à quelque moment que ce fût son fonctionnement mental. »

Pour accélérer sa désintoxication, Kelley joua sur l'amour-propre de Göring et sur l'idée vaniteuse qu'il se faisait de sa force et de ses performances physiques. En vérité, le psychiatre ne se doutait pas qu'il lui serait aussi facile de convaincre le prisonnier de sa puissance hors normes – et dès lors de sa capacité à renoncer rapidement à toute dépendance. À la flagornerie, Göring répondit en effet avec enthousiasme. Il alla jusqu'à taire ses douleurs aux jambes et les autres symptômes provoqués par le sevrage, sauf si on l'interrogeait spécifiquement sur le sujet. Kelley parvint à réduire progressivement ses doses de paracodine, de sorte qu'à la date du 12 août, Hermann Göring était libéré de l'emprise de la drogue.

Le médecin apprenait ainsi à manipuler son patient. Mais il n'avait pas conscience de la façon dont le nazi influençait lui aussi sa réflexion : en dissimulant les désagréments liés au sevrage, Göring avait réussi à convaincre Kelley que sa dépendance à la paracodine était modérée, qu'il s'agissait d'ailleurs à peine d'une dépendance. Kelley préféra parler d'« habitude ». « C'était le besoin de faire quelque chose de ses mains et de sa bouche. Le besoin de réaliser un acte auquel il était accoutumé, et auquel il prenait plaisir, nota-t-il. De même que les fumeurs s'arrangent pour avoir à disposition chaque matin sur leur bureau leur ration de cigarettes ou de tabac, Göring posait sur le sien une coupe remplie d'une centaine de petites pilules. Ainsi, quand il était en réunion ou en rendez-vous, il se saisissait de la coupe, agitait quelques comprimés dans sa main et, après les avoir gobés, les mâchouillait nonchalamment tout en poursuivant sa conversation. » Kelley ajoutait : « Je peux témoigner que son accoutumance n'était pas très sévère. »

À ses autres interlocuteurs de Mondorf, Göring ne tenait pas le même discours. Pendant son sevrage, il confia ainsi au commandant Andrus qu'il avait mal à la tête et ne trouvait plus le sommeil. Il voulait revenir au dosage de paracodine antérieur. Fort peu ému,

Andrus nota que tout au long de la cure de désintoxication, Göring « avait pleurniché et s'était plaint comme un enfant gâté ».

La théorie de l'accoutumance « modérée », en réalité, ne cadrerait pas avec la très ancienne dépendance du dirigeant nazi aux dérivés opiacés, non plus qu'avec ses vains efforts pour limiter sa consommation en période de stress. Dans les années 1930-1940, ce fut l'angoisse accumulée, et non sa douleur à la jambe, qui poussa Göring à augmenter sa consommation de paracodine jusqu'à ingurgiter des dizaines de milliers de comprimés. Aujourd'hui l'administration américaine antidrogue, la Drug Enforcement Administration, classe la paracodine parmi les substances inscrites au tableau II de la Convention unique sur les stupéfiants de 1961. Autrement dit, son usage est susceptible de conduire à la dépendance, et il est limité par la loi. William Lee, le toxicomane du roman de William Burroughs *Le Festin nu*, cite la paracodine parmi ses drogues récréatives préférées.

Le *Reichsmarschall* jouait donc, lui aussi, sur l'orgueil professionnel de Kelley : en se soumettant à ses directives, il le flattait. Le psychiatre, de son côté, pensait avoir trouvé la bonne technique pour guider Göring dans le processus de désintoxication, à ceci près qu'on ne sait pas très bien, en réalité, lequel des deux guidait l'autre. Aux premiers temps de leur relation, Kelley n'avait pas pris la juste mesure des dons de son patient en matière de dissimulation et de manipulation. Il ne saisissait pas davantage sa capacité à percer à jour les motivations de son entourage. Ces dispositions, Göring les avait affûtées tout au long de son ascension au sein de l'Allemagne hitlérienne. Il n'avait rien d'un toxico ordinaire.

Tout en surmontant sa dépendance à la paracodine, Göring accepta également de perdre du poids. Au terme d'un programme de déstockage des graisses qui dura cinq mois, il s'allégea de trente kilos. Kelley voulait surtout, par ce régime, préserver la santé cardiaque de son patient, mais il lui servit une motivation différente : la cure d'amaigrissement allait lui donner meilleure allure. « Il avait envie de ressembler de nouveau au héros de la Luftwaffe, nota Dolibois. À l'as des airs bardé de décorations du cirque volant de Richthofen, la célèbre escadrille de la Première Guerre mondiale. » Göring se plia donc au régime d'amaigrissement et mangea moins. Il réclama aussi que l'on raccourcît de quinze centimètres la taille de ses pantalons. « La concession lui fut accordée, expliquera Kelley, non parce que nous portions le moindre intérêt à son apparence mais parce que, sans retouche, il aurait été incapable d'empêcher son pantalon de tomber. »

Désormais en bien meilleure santé, Göring modéra quelque peu son animosité à l'encontre de ses cerbères. Si son humeur s'améliora, il

restait néanmoins anxieux. Il lui arrivait ainsi d'accuser ses gardiens de comploter en vue de l'assassiner. Il détestait l'isolement. Une nuit, la violence particulière d'un orage qu'il vécut dans la solitude de sa cellule déclencha ce que les médecins prirent d'abord pour une crise cardiaque. Mais il ne s'agissait que de simples palpitations. Peu à peu le prisonnier se glissa de nouveau dans la peau de Hermann Göring, le stratège retors et sûr de lui, rompu aux jeux de pouvoir, qui avait régné sur une partie de l'Europe. Il retrouva son aisance et sa faconde, rassuré par l'attention fascinée du psychiatre qui lui faisait face et buvait patiemment chacune de ses paroles.

CHAPITRE 3

Le psychiatre

A

u moment où il entra en scène, Douglas Kelley n'avait aucune expérience des criminels de guerre, et les cures de désintoxication lui étaient à peine plus familières. Son affectation l'avait cueilli par surprise le 4 août 1945, à la réception de nouveaux ordres du commandement opérationnel de l'US Army. « Vous devrez contacter le capitaine Miller [...] [au] Palace Hôtel de Mondorf-les-Bains, une petite ville située à environ quinze kilomètres de *Luxembourg City* », indiquait le message. « Le capitaine Miller vous donnera des instructions particulières sur votre mission. » Kelley ignorait que ces ordres allaient propulser son existence dans une nouvelle direction.

Les semaines précédentes, un essaim de psychiatres et de médecins en tout genre avait demandé à pouvoir venir examiner les prisonniers nazis de Mondorf. Leur but : tenter de trouver des raisons à leur comportement. Ainsi, parmi eux, le psychanalyste américain John Millet espérait-il « enrichir ce [qu'ils savaient] du caractère et des désirs ordinaires du peuple allemand ». D'autres nourrissaient des projets autrement pragmatiques : « Certains allèrent jusqu'à proposer de disséquer les cerveaux des [...] criminels, ce qui aurait nécessité de les exécuter d'une balle dans la poitrine afin de ne pas endommager leurs tissus cérébraux », raconte l'historien Daniel Pick. Ces propositions, les autorités militaires américaines les rejetèrent en bloc, pour désigner l'un de leurs cadres – qui n'avait même pas sollicité semblable privilège.

C'était une mission en or. Un rendez-vous avec ce que le siècle avait produit de pire, pensait-on, en matière de criminels. Son expérience préalable dans différents établissements psychiatriques avait enseigné à Kelley qu'un comportement aberrant avait souvent une source mystérieuse autant que fascinante. Aussi se fixa-t-il des objectifs précis et personnels à l'occasion de sa plongée dans ce vivier particulier. Il entreprit d'abord de rechercher parmi les prisonniers les signes d'un vice spécifique aux dirigeants nazis : la volonté de faire le

mal. Avaient-ils en commun un trouble mental ou un mobile psychiatrique susceptibles d'expliquer leur comportement ? Existait-il une « personnalité nazie » à laquelle imputer leurs abominables méfaits ? Kelley comptait bien le découvrir. « La dévastation de l'Europe, la mort de millions de personnes, la quasi-destruction de la culture moderne n'auront servi à rien si nous ne tirons pas les leçons appropriées quant aux forces qui ont pu produire un tel chaos, écrira-t-il plus tard. Il nous faut découvrir les raisons du succès nazi, afin de pouvoir prendre les mesures nécessaires pour empêcher la répétition d'une telle calamité. »

À propos de Göring, Kelley n'avait pas été long à se forger une impression. De ses rencontres avec les autres prisonniers nazis, il inféra que Göring « était incontestablement la personnalité la plus marquante de la prison parce qu'il était intelligent », ainsi qu'il le consignera dans ses notes médicales. « Sur le plan mental il était bien développé – équilibré –, son corps dégageait une impression d'énormité et de force quand il était revêtu de sa cape, et lorsqu'il se déplaçait on ne pouvait pas distinguer le ballottement de la graisse. Vu de loin c'était un bel individu, dynamique et très puissant. » Mais pour avoir succinctement abordé les sujets politiques, militaires et la montée du nazisme dès leurs premières conversations, Kelley n'ignorait pas la face sombre de Göring. L'ex-maréchal du Reich témoignait d'une cruauté et d'un narcissisme flagrants, et portait sur quiconque n'appartenait pas au cercle de ses proches un regard impitoyable. Cette cohabitation de traits de caractère opposés – admirables ou sinistres – accrut précisément l'intérêt du psychiatre. Seul un homme séduisant, habile et intelligent, qui avait brisé et ravagé tant d'existences, pouvait guider Kelley vers les régions de l'âme humaine dont il avait le désir si ardent de se faire l'explorateur.

L'ambition démesurée n'avait jamais été tout à fait étrangère à la famille de Douglas Kelley. June, sa mère, était une McGlashan, c'est-à-dire qu'elle descendait de l'un des premiers clans installés en Californie, et pas le moins excentrique. Le jeune psychiatre éprouvait un sentiment de fierté à l'évocation de cette extravagante saga peuplée de collectionneurs, de gagueurs obsessionnels et de bâtisseurs de monuments (de préférence édifiés à leur propre gloire). Charles Lavette McGlashan, le patriarche, était arrivé en Californie à l'âge de sept ans, venu du Wisconsin. Avocat impétueux, éditeur de presse, amoureux de la nature, inventeur et historien amateur, il avait très tôt cultivé l'éclectisme.

Sa maison sur la colline, en ce début du xx^e siècle, dominait Truckee, une bourgade rude du nord de la Californie, tapie dans la

Sierra Nevada au-dessus de ce joyau bleu qu'est le lac Tahoe. Entourée de coquelicots, de lilas et de bleuets, perchée sur de hautes fondations au mica scintillant, la demeure des McGlashan était une impressionnante construction à deux étages, parée de blanches colonnes à la grecque et de grandes baies en ogive qui miroitaient au soleil. Les habitants de Truckee n'ont jamais pu oublier l'envoûtante vision de cette bâtisse étrange qui se découpait dans la neige, au clair de lune, en projetant une lumière chatoyante. Chacune de ses pièces recelait des trésors : tapis persans, caisses remplies de cylindres phonographiques, sculptures et souvenirs, meubles choisis avec le plus grand soin...

« Notre maison se détachait sur la colline, aussi voyante qu'une pièce montée », racontera l'un des cousins de Kelley. Souvent Charles McGlashan s'installait dans la rotonde au fond de son fauteuil préféré, tout en cuir noir, face au panorama spectaculaire que lui offraient les montagnes. Une passerelle reliait la maison à une tour circulaire conçue dans le même style, au sommet de l'une des curiosités naturelles de la région : la Rocking Stone Tower, seize tonnes de roche formant un bloc tout en subtil équilibre, célèbre pour basculer d'avant en arrière à la moindre pression. Des générations d'indiens de la tribu Washoe s'en étaient servies pour stocker leurs vivres, au pied de ce rocher dont l'instabilité effrayait les animaux errants.

Une passerelle reliait la maison à une tour circulaire conçue dans le même style. Cette tour abritait la vaste collection de McGlashan, qui rassemblait vingt-deux mille papillons, des bibelots indiens et différents objets rappelant l'une des plus terribles tragédies de la nation américaine : au cours de l'hiver 1845-1846, plusieurs familles d'émigrants en route vers la Californie, piégées par le blizzard, avaient été contraintes de passer plusieurs mois dans les montagnes glacées qui entourent Truckee. La plupart des membres de ce groupe de pionniers – « l'expédition Donner » – y laissèrent la vie. Quant aux rescapés, la faim les réduisit à dévorer les cadavres de leurs proches avant l'arrivée des secours. McGlashan consacra des années à explorer les montagnes alentour, en quête de vestiges des campements, et fit bâtir sa maison à moins de cinq kilomètres du lac Donner, théâtre des pires épisodes du drame. La tour-musée de Rocking Stone abritait quantité de sinistres reliques, comme l'os du petit orteil de l'une des victimes, retrouvé dans les cendres d'un feu de bivouac. Nulle part ailleurs, dans la Sierra Nevada, n'existait quoi que ce fût de comparable à ces deux édifices.

McGlashan était un personnage imposant, aux tempes

majestueusement dégarnies et au regard mordant. Pendant des années il avait parcouru la région à cheval, s'arrêtant çà et là pour ajouter quelques papillons supplémentaires à sa collection. Un jour, il avait dit à un ami : « Donnez-moi une prairie en montagne, je vous laisse toutes les métropoles du monde. » Et aussi : « Je préfère chasser les papillons dans les prairies de Truckee plutôt que d'aller courir après une promotion et un meilleur salaire dans n'importe quelle ville. Petit poisson dans un grand aquarium ? Cela me convient tout à fait. »

Cela dit, Charles McGlashan ne pouvait s'empêcher de rechercher la gloire et la controverse. Quand il était reporter, il s'était rendu dans le sud de l'Utah pour remonter la piste de mountain Meadows, où des colons avaient été massacrés par un groupe de mormons en 1857³. Deux décennies plus tard, sa rencontre avec James F. Breen, l'un des survivants de l'expédition Donner, fonda littéralement l'obsession qui durera toute sa vie et le ramènera sans relâche aux sources d'une tragédie que beaucoup d'habitants de la région auraient préféré oublier. Lewis Keseberg, le méchant de l'histoire telle qu'on la raconte (il aurait précipité la mort de certains de ses compagnons), l'intriguait tout particulièrement. Cet homme était-il aussi mauvais qu'on le disait ? McGlashan parvint à retrouver Keseberg à Sacramento. Il l'interviewa et s'en revint convaincu de son innocence. Puis il entreprit de localiser les huttes quasi décomposées des familles de l'expédition. Il avait trente et un ans quand il écrivit son *Histoire de l'expédition Donner*, basée sur des entretiens avec les survivants. L'ouvrage, qui fit autorité, est encore republié de nos jours. Quelques années plus tard il décida, au prix d'un effort colossal et finalement fructueux, de faire édifier un grand monument en hommage aux victimes de l'expédition, à l'emplacement de l'un de leurs campements. D'autres que lui auraient limité la tragédie de Donner à ce qu'elle était : une histoire affreuse qui n'apportait rien de positif à la région de la Sierra Nevada. Mais pour McGlashan, elle présentait une dimension plus importante, d'ordre personnel. Et de fait, la transmission à la mémoire contemporaine des douloureux événements vécus par les colons contribua à sa renommée ainsi qu'à celle de sa famille. Il s'appropriä ni plus ni moins ce calamiteux hiver 1845-1846 et en vint à considérer ses recherches sur l'expédition Donner non seulement comme une nouvelle interprétation du drame, mais comme une démonstration de sa propre valeur et de sa réussite. Perspective que ses descendants reprendront à leur compte. La notoriété des McGlashan se draperait désormais dans les détails atroces de la catastrophe survenue si près de chez eux. Ils s'en portaient garants : l'expédition Donner ne retomberait jamais dans l'oubli et deviendrait en retour un ingrédient constitutif de l'identité de leur famille. C'était

une dépendance réciproque, aussi puissante que singulière.

Pour le foyer de McGlashan, ce projet dévorant eut un coût. Sa femme Nona n'appréciait que modérément ses absences répétées et cet apostolat qui le rendait distant et tendu, même quand il était en famille. À la moindre occasion il partait randonner du côté des huttes de l'expédition, ravi d'errer entre les ruines et les arbres morts en songeant à ce qu'avait été cet épouvantable hiver, quelques décennies plus tôt. Il prélevait même des éclats de bois sur les rondins des huttes, qu'il vendrait plus tard un dollar pièce, embouteillés, afin de financer son monument commémoratif. Quand McGlashan manquait aux repas que Nona préparait à l'intention de leur famille, « son assiette vide grandissait à vue d'œil jusqu'à occuper toute la table », écrira l'une de leurs filles. « Si vous voulez tout savoir, confiera Nona, j'ai été la première victime de l'expédition Donner. »

L'universelle curiosité de McGlashan le conduisit dans les directions les plus variées, politique comprise : élu à l'Assemblée de l'État de Californie en 1884, il présida peu après la tristement célèbre Ligue antichinoise et fut proposé au poste de gouverneur par le Labor Party. Il se piqua aussi de biologie : en compagnie de June, la mère de Kelley, il découvrit une espèce de papillon qui prendra le nom de *Melataea macglashani*. À quiconque ignorait sa boulimie de travail, McGlashan apparaissait comme un homme attentif et courtois, sensible, servi par une vive intelligence. Le magnétisme de son regard, ses cheveux blancs et sa moustache lui conféraient une autorité naturelle. En public, il était parfaitement à son aise. Si la Californie, avant de se soumettre au règne du showbiz hollywoodien, avait eu ses familles impériales, Charles McGlashan aurait à coup sûr dirigé l'une d'entre elles.

Sa fille June, qui avait suivi ses pas, fut l'une des premières femmes admises au barreau de Californie. Elle travailla à ses côtés pendant plusieurs années, ce qui permit aux spectateurs des prétoires de constater qu'elle avait hérité de l'ardeur de son père, aussi persuasif qu'il était bon orateur. McGlashan enseigna à sa fille, introvertie comme lui, qu'il était vain d'essayer de faire comprendre aux autres ses propres motivations. Il lui fallait agir selon ce qu'elle croyait être le meilleur, sans s'essouffler à se justifier. Elle verrait bien si on la suivait ou non. Cette approche pour le moins arrogante déniait toute valeur aux divergences de vues, comme à l'importance des liens tissés avec autrui.

Souvent salué pour ses réalisations juridiques, législatives,

historiques ou scientifiques (la plupart des gens qui l'entouraient voyaient en lui un grand homme), Charles McGlashan se nourrissait des éloges publics. Lorsqu'il lui arrivait de se retrouver contesté, il se repliait sur-le-champ et cultivait l'amertume. C'est ce qui se passa par exemple lorsque le comité contrôlant l'édification du monument « Donner » décida contre son gré de modifier le libellé du texte à graver. Derrière un même flamboiement extérieur, June partageait la nature ombrageuse de son père. Elle refoulait sa colère et s'efforçait de contenir sa tension. Avant de plaider, elle serrait souvent les poings jusqu'au sang. Et comme son père, quand elle était vraiment à bout, elle filait s'isoler pour aller reconstituer son énergie.

En 1909, June épousa George « Doc » Kelley, un dentiste de Truckee, également juriste à ses heures, et quitta le cabinet de son père. Doc était un homme aux enthousiasmes simples et d'une affabilité notoire, très impliqué dans la vie de sa cité. Il avait, initialement, courtoisé la sœur de June. Cette dernière conserva encore quelques années son poste de procureur adjoint du comté, au risque de devoir parfois affronter devant la cour son avocat de père. « Le cliquetis des épées dans l'arène tenait en haleine jurés et témoins », se souvient un membre de la famille McGlashan. « Ils s'insultaient l'un, l'autre en termes feutrés et sophistiqués, affichant les marques du plus vif mépris réciproque, ce qui portait à incandescence leur tendance instinctive à la dramaturgie. »

En août 1912, June donna le jour à un fils, Douglas McGlashan Kelley. En 1919, la famille quitta Truckee pour San Francisco où Doc ouvrit un cabinet de dentiste. Il y exerça pendant plus de cinquante ans. Très tôt le jeune Douglas put ressentir l'amour intense et protecteur que lui portait sa mère, contrastant avec la présence placide de Doc. Pour June, en fait, le jeune garçon incarnait à lui seul l'héritage de la lignée McGlashan. Rien à voir avec ce que son mari était en train de devenir à ses yeux : un brave type insignifiant.

Étudiant, Douglas s'adonna très tôt à des activités particulièrement cérébrales. Il aida à fabriquer des dioramas pour des expositions scientifiques locales, vendit des cartes de vœux représentant les constellations, partait chasser les fleurs sauvages... Il collectionnait aussi les timbres et consacrait à la lecture autant d'avidité que d'éclectisme. Dans des notes de l'époque, il énumérait les caractéristiques des natifs du lion, son signe zodiacal, sans doute en se les attribuant : « Super-vitalité, courage, rudesse, ne perd pas son temps à se montrer poli, hommes d'action, énergie, esprit d'entreprise, jamais apathique, têtu, très susceptible, passionné, peut-être génial,

atteint généralement le sommet de ce qu'il entreprend, quoi que ce soit. »

De plus en plus sûr de ses jugements intellectuels et d'une confiance en lui impressionnante, ce garçon précoce ne tarda pas à attirer l'attention de Lewis Terman, un psychologue de l'université de Stanford. Terman démarrait alors un travail de recherches consacré aux enfants présentant une intelligence supérieure à la moyenne. Pleinement consciente de la singularité intellectuelle de son fils, June le confia à Terman afin qu'il lui fît passer l'un de ses nombreux tests et sessions d'évaluation. Le QI objectif de Douglas – au-dessus de 135 – lui permit d'être intégré à l'étude. Terman et lui correspondront ainsi régulièrement pendant quarante ans : le psychologue en tendait vérifier à long terme si les enfants exceptionnellement brillants le demeuraient une fois adultes. Terman surveillait certes de très près l'ensemble de ses sujets d'étude, au fur et à mesure qu'ils avançaient en âge, mais il en vint à considérer Kelley comme l'un des plus fascinants et des plus déroutants des mille quatre cent quarante-quatre enfants qu'il avait à observer.

À quinze ans, Douglas accumulait déjà les collections de fleurs sauvages, de champignons et de lichens, il était le leader de sa troupe de scouts et gagnerait bientôt ses galons d'éclaireur. Inscrit au club de discussion de son lycée, il en présidait aussi le club de botanique. Pour se faire un peu d'argent de poche, il travaillait sur un chantier de bois d'œuvre ainsi qu'à la cafétéria de son école. Passionné par ses recherches intellectuelles, il était ce qu'on appellerait aujourd'hui familièrement une « tronche ». Il était voué au succès, à engranger de la connaissance, à la trier et à sortir vainqueur de tous les défis qu'il se fixait. Des années plus tard, même ses enfants, encore jeunes, percevront son besoin de tout maîtriser et de s'assurer que sa maîtrise était reconnue comme telle.

C'est au cours de son adolescence qu'il se prit d'intérêt pour la magie de scène, un divertissement on ne peut plus approprié quand on est à ce point résolu à impressionner les autres. Qu'il manipule ses cartes ou en chaîne les tours de passe-passe, l'illusionniste conserve effectivement le contrôle de ce que son public va regarder et percevoir. À partir de tours rudimentaires appris dans des revues et manuels spécialisés, Douglas progressa peu à peu vers des numéros plus sophistiqués. Son engouement s'accrut encore pendant ses études préparatoires de médecine, sur le campus de l'université de Californie à Berkeley. Le journal de l'établissement publiait même la chronique amusée des tours de magie qu'il présentait à ses condisciples venus l'applaudir en nombre. Parmi ses prouesses, la conduite d'une voiture

les yeux bandés lui valut l'approbation critique du chef de la police de Berkeley, qui évoqua à cette occasion « les dangers que cette pratique faisait courir à la fois à Kelley et à la circulation des environs ». Douglas imitait aussi Harry Houdini lors de représentations publiques au cours desquelles, enfermé dans un sac postal et un coffre blindé, il parvenait à se libérer d'une paire de menottes... Il allait exécuter ses tours dans des soirées organisées par des clubs de la région, et fit imprimer des cartes de visite qui vantaient ses talents d'illusionniste. Bien plus tard, il assurera la présidence de l'Association des magiciens de San Francisco.

Comme Kelley le remarqua lui-même ultérieurement, l'activité d'illusionniste accroît la confiance en soi et confère à celui qui l'exerce un sentiment de supériorité sur le public. Il constata rapidement que les gens bien éduqués – ceux qui ont été entraînés à suivre les suggestions des autres, à se départir facilement de leurs capacités d'attention et à se fier aux conclusions que leur dicte l'observation – étaient les plus stupéfaits lorsqu'un tour de magie défiait leurs prévisions. Il entrevit également le revers de la médaille : si le public aimait à se laisser émerveiller, le magicien, lui, se faisait le dépositaire de la désillusion ; il savait bien que tout cela n'était qu'arnaque, et ingénieuse supercherie.

Avec le temps et la maturité, Douglas ne cessa de se rapprocher de la personnalité directive de sa mère et de s'éloigner de l'influence de son père. Celui-ci ne s'intéressait d'ailleurs que rarement à ses lectures, à ses expériences scientifiques ou aux activités de scout qui occupaient son temps. À ce fils dont la personnalité évoquait l'improbable croisement d'une éponge et d'un taureau de combat, Doc paraissait ne rien comprendre. Lui-même, comparé aux McGlashan, était clairement sous-performant : pour être heureux, il lui suffisait de bien faire son travail et de manifester sa bonne humeur ; une preuve de plus, aux yeux du clan, qu'il lui manquait cette énergie rageuse et dominante propre aux grands hommes.

D'après Douglas, bien placé pour les observer, la simplicité et le bon caractère de son père expliquaient l'impression de faiblesse qui se dégageait de lui. Les McGlashan, eux, ne s'étaient jamais laissé porter par le courant de la vie ; ils avaient vocation à atteindre les sommets, à maîtriser ce qui leur arrivait et à affirmer leur supériorité. Ils contrôlaient leurs territoires. Cette façon d'appréhender l'existence, June la transmet à Douglas qui ne s'en écarta jamais.

Charles McGlashan mourut le 6 janvier 1931. Dans ses derniers

instants, il demanda à voir June, alors elle-même malade et alitée. Nona le suivit dans la tombe trois ans plus tard. Quelques années à peine s'étaient écoulées qu'un incendie ravagea l'impressionnante maison de Truckee. La Rocking Stone Tower, épargnée par les flammes, n'en fut pas moins rasée. Pis encore, le rocher lui-même cessa de se balancer : les responsables de l'endroit comblèrent en effet l'espace instable pour éviter aux visiteurs d'être écrasés par le grand bloc branlant. La magie des lieux avait complètement disparu.

C'est à Berkeley que Douglas Kelley, un mètre soixante-quatorze, solidement charpenté et le teint sanguin, entama ses études de médecine. Dans un premier temps, il avait envisagé de choisir la neurochirurgie, mais ses mains trop petites, pensait-il, l'empêcheraient de devenir un maître en la matière. Aussi se tourna-t-il vers la psychiatrie, sans doute conscient, comme le soutient la légende familiale, que le clan McGlashan était un nid de cinglés. Il excella dans sa discipline et obtint une bourse de troisième cycle au Rockefeller Institute, à l'université de Columbia, dont il sortira diplômé en 1941. Le temps qu'il passera désormais à l'hôpital psychiatrique de New York et les recherches auxquelles il participera l'initieront à une nouvelle approche du fonctionnement de l'esprit, dans un registre très élargi.

Il travaillera ainsi avec certains collègues à la mise au point d'un test cutané destiné à évaluer la sensibilité à la consommation d'alcool, sur le modèle des tests allergiques alors déjà en vigueur. Il consacra aussi des recherches insolites, voire ésotériques, à des sujets aussi particuliers que l'effet de la pleine lune sur le comportement des malades mentaux, qu'il détaillera dans *The Psychoanalytic Review*.

Plus déterminante sera sa découverte du test de la tache d'encre, alors récemment élaboré par le psychiatre suisse Hermann Rorschach. Cet outil d'évaluation original permettait à des cliniciens dûment formés d'interpréter les réponses de leurs patients à une série standardisée de dix planches montrant des motifs d'encre symétriques et abstraits, noirs ou polychromes. Les taches d'encre, en elles-mêmes, n'avaient aucune signification précise. Dès lors, tout ce que les sujets pensaient y voir correspondait forcément à une projection de leur personnalité profonde.

« Pour chaque tache d'encre, l'individu moyen propose entre deux et cinq interprétations, constatait un magazine de l'époque. Dix réponses, ou davantage, signalent l'ambition – une force d'attraction puissante vers le succès, une détermination à réussir en termes quantitatifs, au cas où la qualité seule ne suffirait pas. Moins de deux réponses, surtout si elles sont vagues et indéterminées, dénotent un

individu retranché en lui-même, à court d'idées et d'imagination. Mais quand les réponses, même en nombre limité, sont nettes, clairement observées et correctement énoncées, le test révèle l'individu doué et confiant. Il sait ce qu'il veut et fait en sorte de l'obtenir. »

Le test durait près d'une heure. Tout ce que disait le sujet à propos des taches d'encre était consigné minutieusement par les évaluateurs. Ces derniers ne se contentaient pas d'étudier la teneur des réponses : ils vérifiaient aussi si le sujet se focalisait sur l'ensemble de la tache d'encre ou seulement sur une partie de celle-ci. Ils relevaient également le nombre d'animaux, d'êtres humains, de personnages imaginaires et de visions en tout genre perçus au cours du test. D'après Kelley, toute tricherie était impossible ; la personnalité du sujet transparaissait dans n'importe quelle réponse, quels que fussent ses efforts pour la travestir ou la déformer.

Depuis son introduction en 1921, le test de Rorschach, en tant qu'instrument d'exploration de la personnalité individuelle, n'avait cessé de gagner en influence dans les milieux de la psychiatrie d'abord, puis de la psychologie. Jusqu'aux années 1960, lorsque apparurent des modèles d'interprétation standardisés, la valeur du test dépendait principalement de la compétence et de l'expérience de l'évaluateur. S'il travailla un moment au côté de Bruno Klopfer, l'un des plus ardents défenseurs du test de Rorschach aux États-Unis, Kelley était lui-même, de toute façon, un interprète supérieurement doué. « La méthode doit toujours être considérée comme une aide au diagnostic, incomplète à elle seule, écrivit-il. C'est une technique qui, lorsqu'elle est correctement utilisée, ajoute à l'arsenal du psychiatre en lui fournissant des méthodes objectives de diagnostic supplémentaires. »

Kelley comparait parfois la collecte de données issues d'un test de Rorschach au découpage d'une petite part de tarte : « Comme le sait tout mangeur de tarte, une fine tranche donne une bonne idée de ce que vaut la totalité de la tarte. »

L'usage du test de Rorschach finit par se répandre au-delà du seul diagnostic des troubles mentaux. Gouvernement, armée, entreprises : quiconque, en vérité, cherchait à déterminer le type de personnalité d'un employé potentiel ou d'un candidat à une habilitation de sécurité, trouva une bonne raison de l'utiliser. Mais sa diffusion était encore embryonnaire dans les années 1930 et au début des années 1940, au moment où Kelley, justement, joua un rôle moteur pour le faire connaître. En 1942, il publia avec Klopfer *La Technique Rorschach*, un guide à la prescription et à l'interprétation du test, où il abordait surtout son usage en conditions cliniques.

Kelley était également fasciné par la sémantique générale, une nouvelle discipline développée en 1933 par Alfred Korzybski, un ingénieur et physicien original né en Pologne, où il portait le titre de comte. Avec son crâne chauve et son regard perçant, ses mains de lutteur et le long fume-cigarette qui le quittait rarement, Korzybski en imposait. La méthode de réflexion qu'il proposait devait permettre, selon lui, d'en finir avec la bêtise et de favoriser la raison, tout spécialement dans les relations interhumaines. Korzybski accordait la plus haute importance au principe du *time-binding*⁴, la capacité de notre espèce à transmettre le savoir collectif d'une génération à l'autre. La pensée émotionnelle et irrationnelle rend le *time-binding* difficile ou impossible, et freine ainsi le progrès humain. Korzybski formalisa ces idées dans son livre majeur, *Science and Sanity: An Introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics*⁵, dont il écrivit la plus grande partie chez lui, avec deux petits singes assis sur ses genoux.

Impatient d'appliquer ces théories à la psychiatrie, Kelley devint un adepte inconditionnel de Korzybski et de la sémantique générale, qu'il définissait comme l'étude de la communication et de la préservation des grandes idées, « Cette communication doit être libre et réciproque, sans quoi les individus et les nations se dirigeront vers l'autodestruction en régressant à un statut animal, expliqua-t-il. La préservation et l'amélioration des grandes idées constituent la principale distinction entre les êtres humains et les animaux. » Kelley envisagea ainsi d'innombrables applications de la sémantique générale à la psychiatrie clinique. À la différence des animaux, qui réagissent aux stimuli mais sont incapables de penser leurs explications rationnelles, les humains disposent de la capacité de modifier leur comportement parce qu'ils comprennent les causes, les circonstances et les solutions. Ainsi un soldat peut-il être amené à développer un état de conditionnement au danger du champ de bataille, et à ressentir par conséquent une angoisse paralysante chaque fois qu'il entend de fortes détonations. Dans son cas, un usage thérapeutique de la sémantique générale devrait pouvoir le persuader que ces bruits ne sont dangereux qu'associés à certains environnements précis, et seulement s'ils proviennent de sources spécifiques. Pour surmonter les effets négatifs des réactions émotionnelles, rien ne vaut la pensée rationnelle. De même, un débiteur talentueux saura convaincre un adversaire non en le querellant avec agressivité, mais en l'écoutant attentivement, en mettant le doigt sur sa pensée émotionnelle et en déterminant ce qui contraint cet interlocuteur à se comporter comme il le fait. Il est beaucoup plus facile de résoudre les différends, insistait Kelley, lorsque l'on comprend les signaux qui dictent le comportement

d'autrui.

Avec le temps, la passion de Kelley pour la magie s'était encore amplifiée. Au milieu des années 1930, il avait rejoint l'administration de l'auguste Association des magiciens américains, et signé plusieurs articles éducatifs dans *GENII*, un magazine destiné aux prestidigitateurs. L'un d'eux expliquait comment truquer le battage des cartes pour faire tirer à un membre du public les quatre as d'un paquet. Il initia ses lecteurs à d'autres trucs comme le *Kelley Gamble-Trophy Trick* (un autre tour de cartes), le *City Desk Trick* (un stratagème d'hypnose) et *Let Him Guess* (« laissez-le deviner », un tour de passe-passe). « Bien avant que le mot “psychologie” ne fût sur toutes les lèvres, écrivait Kelley, les illusionnistes se servaient de ses principes à travers la manipulation de l'attention. »

Il éveilla aussi l'intérêt de Korzybski pour la magie, à laquelle le Polonais fera souvent référence pour tenter d'expliquer les principes de la sémantique générale. Les tours de magie, disait le Polonais, cessent de nous abuser lorsque nous comprenons leur fonctionnement. Le *shell-and-pea game*, une variante du bonneteau qui consiste à cacher une fève sous l'une des trois coquilles présentées au public, perd de sa magie dès que l'on sait comment la fève est dissimulée à l'intérieur de la coquille. « C'est une question de structure, disait Korzybski. Et comme vous le savez, toute la science est une quête de structure. Quand nous comprenons la structure de quelque chose, alors nous nous épargnons l'illusion et l'auto-illusion. C'est la raison pour laquelle je m'efforce d'expliquer la structure des expériences ordinaires – y compris la guerre – et du langage. Mais ce n'est pas quelque chose qui se voit à l'œil nu. »

Douglas Kelley étudia pendant trois ans à New York et consacra son mémoire de Columbia à l'utilisation du test de Rorschach dans l'évaluation de l'alcoolisme. Il se soumit alors lui-même à une série de tests de personnalité et de compétence. À l'issue de l'un d'entre eux, il obtint de médiocres résultats dans les catégories mesurant l'aptitude aux professions de psychologue, d'architecte et d'ingénieur, alors qu'il répondait aux critères requis pour le métier d'agent immobilier et pour diverses activités solitaires – fermier, imprimeur, musicien, écrivain... Mais il avait suffisamment confiance en lui pour ignorer les recommandations du test. L'étape suivante de sa carrière, en 1941, le mena à la direction du service psychiatrique du San Francisco Psychopathic Hospital, une institution affiliée à la faculté de médecine de l'université de Californie, où il accepta également un poste de formateur en psychiatrie.

De retour dans la baie de San Francisco, près de sa famille et de ses meilleurs amis, Kelley attira l'attention lorsqu'il développa, sans crainte d'innover, une forme d'ergothérapie qui n'avait sans doute pas d'équivalent au sein du monde psychiatrique américain : il apprit à ses patients à réaliser des tours de magie. Une thérapie selon lui plus efficace que beaucoup d'autres pour rééduquer les malades mentaux. Dans un article publié en 1940 par la revue *Occupational Therapy and Rehabilitation*, il insistait sur le rôle prépondérant que jouent l'intelligence et l'imagination de l'illusionniste dans la séduction du public ; il décrivait également la façon dont l'esprit – et non l'œil – se laisse mystifier, et expliquait pourquoi il avait choisi de recourir à la prestidigitation : « Il n'existe pas de divertissement qui soit aussi efficace et réclame aussi peu d'entraînement. Après une seule leçon, on peut produire avec dextérité des effets mécaniques élémentaires. Le sentiment de succès généré par un acte ingénieux si rapidement assimilé en courage l'élève à tenter des tours plus difficiles. Il acquiert de la sorte, au fur et à mesure, l'authentique virtuosité et la subtilité du magicien accompli. »

D'après Kelley, la magie était donc parfaitement adaptée à la rééducation des patients dépressifs, schizophrènes et névrotiques. Elle les aidait à recouvrer leur amour-propre, à se distinguer au sein d'un groupe social et leur évitait de se sentir ignorés. Pour les mêmes raisons, il la jugeait en revanche inappropriée aux cas de paranoïa, de délire et d'ego surdimensionné. « Chaque fois qu'elle lui permet de berner le public, la magie confère au patient un sentiment de supériorité », confia-t-il à un journaliste venu l'interviewer. « Par voie de conséquence, elle encourage également une légère tendance à l'exhibitionnisme. C'est un élément très important dans le cas de personnalités timides et réservées. » Utilisée en tant que thérapie, la prestidigitation est en effet facilement modulable, peu onéreuse et sûre, même pour des patients à tendances suicidaires. Kelley passa ainsi des heures à enseigner à ses patients comment perfectionner le jeu de bonneteau, faire disparaître des dés, renouer une corde coupée et exécuter d'autres mystifications. Des tours, disait-il, qui « ne font en rien appel à l'intelligence et ne peuvent pas échouer ». Il était particulièrement fier de la thérapie qu'il avait prescrite à un vendeur paralysé par la peur de parler en public. « Une fois qu'il eut acquis la maîtrise de trois tours, exécutés devant d'autres patients, le vendeur guérit et put retourner travailler », témoigna un journaliste.

Cette thérapie eut un autre effet magique : elle orienta vers Kelley la curiosité de la presse, qui produisit quantité d'articles sur l'usage inattendu qu'il faisait de la prestidigitation. À San Francisco, il devint l'interlocuteur incontournable dès qu'il s'agissait d'évoquer une

question de psychiatrie, quelle qu'elle fût. On le citait sur des sujets aussi variés que la progression épidémique des troubles mentaux, le manque de structures et de moyens financiers dévolus au traitement des patients psychiatriques, le taux croissant de jeunes recrues refusées par l'armée pour raisons psychiatriques ou la difficulté d'apporter un soutien psychiatrique aux masses des anciens combattants de la Première Guerre mondiale, qui en auraient eu grand besoin.

Les journaux suivaient également de près les efforts de Kelley pour trouver une solution de rechange au test de Rorschach, lorsque les patients le refusaient. Une méthode de diagnostic involontaire retint plus particulièrement l'attention du psychiatre : l'utilisation (prudente) d'amytal sodique, un supposé sérum de vérité qui présentait l'avantage d'affaiblir la résistance des patients. Kelley appréciait ce produit, habituellement utilisé comme anesthésiant et sédatif, pour ses effets à petite dose ; les patients, légèrement grisés, se montraient alors plus coopératifs. Conduits à ce stade, qu'il était souvent nécessaire de conforter par une seconde injection, ils répondaient de bonne grâce aux questions et pouvaient mieux supporter les rigueurs du test de Rorschach.

Entre-temps, Kelley avait rencontré et séduit Alice Vivienne Hill, l'héritière diaboliquement brillante d'une vieille famille fortunée de Chattanooga, dans le Tennessee. Surnommée Dukie, un sobriquet affectueux qui convenait à sa joliesse blonde, elle avait fréquenté l'école préparatoire de filles de Chattanooga et le collège Ward-Belmont à Nashville, un établissement prestigieux où elle était la « présidente » (c'est-à-dire la représentante élue) des élèves de terminale et dont elle sortit avec mention.

Dukie avait de la famille en Californie du Nord et allait souvent lui rendre visite. C'est à l'une de ces occasions que l'un de ses cousins s'arrangea pour lui faire rencontrer son futur amoureux, lors d'un rassemblement d'éclaireurs scouts à San Francisco. Le second de patrouille Kelley y était notamment chargé d'enflammer un immense feu de joie, responsabilité ostensible s'il en est. Dès leur première conversation, la voix de stentor de Douglas – une bourrasque irrésistible capable de couvrir le son d'un orchestre, de perforer les foules les plus denses et d'être entendue au fond de presque n'importe quelle salle – et le contrepoint délicat de Dukie s'accordèrent naturellement.

La fréquentation du jeune psychiatre transporta Dukie. Elle le trouvait aussi drôle et débordant d'idées que magnifiquement bâti, et

la façon qu'il avait de moquer son air grave et solennel lui donnait le sentiment d'être unique. Mais il pouvait aussi lui faire la leçon, comme dans ce mot doux datant de la fin des années 1930 : « La vie est bien moins sérieuse que ça... et puis... nous arriverons probablement à destination – alors pourquoi tant s'inquiéter des détails qui nous attendent en chemin ? » Dukie était une jeune fille à la personnalité bien trempée, parfaitement assortie au tempérament hors du commun de son amant. Sa famille, si l'on se fie à la légende, était de celles qui avaient contribué à fonder le Connecticut. De son côté à lui, c'était la Californie. Ils se marièrent en octobre 1940. Dukie, comme le racontèrent les journaux de Chattanooga dans ces pages qu'on n'appelait pas encore *people*, portait un ensemble de laine bleu vénitien garni de lynx, un turban coordonné, des gants noirs et un bouquet d'orchidées au corsage.

Le temps qu'ils passèrent ensemble comme mari et femme leur fut très tôt compté. Six mois après l'entrée des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale, soit moins d'un an et demi après leur mariage, Kelley dut en effet rejoindre l'US Army. Un mois plus tard il était envoyé en Europe, avec le grade de capitaine. Peu avant son départ, Dukie lui remit un ordre militaire factice cacheté à la cire, artistiquement et ironiquement calligraphié, qui enjoignait le nouvel officier de rester en contact avec sa bien-aimée. Kelley avait l'obligation de lui adresser des lettres contenant « un remède à l'inquiétude et à la solitude », de penser à elle autant qu'il le pouvait, de faire d'elle des rêves agréables et de ne jamais oublier son « amour éternel + dévouement + attente impatiente ». Le document précisait que ces instructions resteraient en vigueur jusqu'à la fin de la guerre et le retour de Kelley à « l'étreinte de la susmentionnée, réitérée et éternelle M^{me} Kelley ». Une note enjouée, affectueuse et pleine d'esprit, de la part d'une jeune épouse qui ne pouvait alors imaginer les expériences que la guerre allait réserver à son mari.

Les champs de bataille de la Première Guerre mondiale avaient infligé aux combattants d'épouvantables blessures psychologiques, que neurologues, psychiatres, médecins et infirmières avaient eu le plus grand mal à appréhender et à soigner. Des hommes physiquement indemnes présentaient des traumatismes d'ordre mental alors même que certains d'entre eux n'avaient jamais approché de zone de combat. Paralysies, cécités, catatonies, vertiges, hallucinations, amnésies, états de terreur, cauchemars : pour les seules forces alliées, la Première Guerre mondiale causa des troubles psychiques à plus de 1,6 million de soldats. Des psychanalystes tentèrent d'expliquer cette nouvelle

forme de névrose par la réapparition d'anciens conflits inconscients, qui pouvaient remonter à l'enfance. D'autres préférèrent stigmatiser les tire-au-flanc. Isolement, alitement, sanctions disciplinaires, électrochocs, sermons édifiants, les individus touchés eurent le droit aux traitements les plus divers. Ceux d'entre les praticiens qui avaient connaissance des progrès psychiatriques les plus récents privilégièrent la thérapie par la parole, l'hypnose et la rééducation. Avaient-ils affaire à des patients déments, froussards, velléitaires ? S'agissait-il d'autre chose ?

La Seconde Guerre mondiale confronta les combattants à des horreurs non moins effrayantes. Les Américains, notamment, furent beaucoup plus nombreux qu'en 1917-1918 à faire l'expérience de traumatismes psychologiques. Entre Pearl Harbor et la fin de la guerre, l'armée américaine recensa 1,1 million de traumatismes psychiatriques invalidants. Premiers responsables : la peur et le stress. Kelley, qui servait comme psychiatre militaire, qualifiait le problème de « névrose de combat » et d'« épuisement de combat ». Quiconque réussirait à apaiser les souffrances des soldats et, mieux encore, à les renvoyer au front, aurait toutes les chances d'être accueilli en héros par l'état-major.

Sous les ordres du colonel Lloyd J. Thompson, le psychiatre le plus haut gradé du théâtre des opérations européen, Kelley mit en place le service neuropsychiatrique du 30^e hôpital généraliste, stationné en Angleterre. Cet établissement fut parmi les premiers, au sein du camp allié, à traiter les cas d'épuisement et à former les médecins à une meilleure prise en charge du stress de combat. Kelley avait à sa disposition une pléthore de soldats en état de détresse psychologique. Il réserva quatre-vingt-dix lits aux cas de névrose de combat les plus résistants au traitement. Il organisa également à destination des psychiatres militaires de petits spectacles décrivant les techniques de traitement qu'il préconisait. Originalité du procédé : patients et médecins y tenaient leur propre rôle. Kelley ne résista pas au plaisir de présenter au personnel de l'hôpital et à ses patients un certain Oscar le Canard, volatile mécanique dont il se servait pour tirer les cartes lors de ses tours de prédilection. Oscar se retrouva ainsi embauché à la rééducation des patients, comme cela avait déjà été le cas à San Francisco. L'hôpital sera par la suite déplacé dans les murs d'une ancienne école belge, à Ciney, plus près des combats. Là, Kelley et ses collègues eurent à déterminer s'il leur était possible de guérir les soldats traumatisés de sorte qu'ils pussent repartir sinon au front, du moins vers des tâches non combattantes, ou bien si leurs patients devaient être rapatriés aux États-Unis pour y recevoir des soins

supplémentaires. Kelley constata à cette occasion que de nombreux soldats, originellement psychotiques, psychopathiques ou handicapés mentaux, n'auraient jamais dû être incorporés.

La proximité du front permit à Kelley de dispenser sans délai à des soldats mentalement atteints – mais qui n'étaient en rien fous, insistait-il – les soins psychologiques appropriés. Il s'agissait de les guérir, si possible, en moins de trois semaines. Après les avoir reposés en leur offrant une douche chaude, un bon repas et un sommeil long et profond provoqué par une forte dose d'insuline, il leur prescrivait un régime qui débutait par de longues séances de psychothérapie individuelle. Programme difficile à mettre en œuvre quand les patients commencèrent à s'accumuler. À partir de janvier 1944, Kelley opta donc pour un nouveau protocole. Cette fois, le traitement démarrait en général par une phase de narco-hypnose : on injectait aux patients du Pentothal et de l'amytal sodique, pour déclencher une sorte d'ivresse mentale qui leur permettait de relâcher leurs inhibitions et de libérer le souvenir des événements douloureux associés à leurs traumatismes. Ensuite, Kelley proposait aux soldats des sessions intensives de psychothérapie de groupe, conçues pour les aider à prendre pleinement conscience de leurs problèmes. Dans ces séances qui pouvaient durer quatre ou cinq heures, des groupes de dix à vingt soldats épuisés par les combats assistaient aux causeries prodiguées par Kelley et les membres du personnel hospitalier formés aux applications cliniques de la sémantique générale. C'était une façon de fournir aux patients les explications médicales correspondant à leurs symptômes, tout en les préparant aux symptômes de la névrose de combat qu'ils risquaient de développer. Les sessions se terminaient toujours par une discussion consacrée aux questions des participants et à leurs réactions personnelles aux traumatismes liés à la guerre. Ce fut là l'un des premiers usages connus de la psychothérapie de groupe. Kelley attribua son succès à la méthode d'Alfred Korzybski telle qu'il l'avait appliquée, qui consistait à donner « au patient des raisons compréhensibles et acceptables expliquant le développement de ses symptômes et [à lui proposer] pour la première fois des techniques permettant d'en venir à bout. Pour l'essentiel, les techniques empruntées à la méthodologie de Korzybski représentent un moyen de mettre fin à une réaction conditionnée aiguë ». L'approche s'inscrivait en effet dans le cadre d'une application clinique de la sémantique générale : les patients y étaient invités à substituer à leurs pénibles symptômes névrotiques une explication rationnelle et scientifique de leur pathologie.

Dans la gamme des traitements psychiatriques proposés aux

troupes alliées, l'application du protocole de Kelley comblait un manque déjà ancien. Ainsi en 1943, soixante-quinze pour cent des pertes en registrées lors de la bataille de Kasserine, en Tunisie, avaient procédé d'une atteinte psychiatrique, sans blessures physiques apparentes. Tout au long de la campagne nord-africaine, dans les premières années de la guerre, seuls deux pour cent des victimes d'épuisement de combat étaient parvenus à recouvrer une condition compatible avec leur retour au front. En revanche, seize mois plus tard, lors du débarquement en Normandie, plus de quatre-vingt-quinze pour cent des soldats victimes de névrose de combat pourront être renvoyés au combat : la formation dispensée par Kelley aux médecins militaires américains y fut sans aucun doute pour quelque chose.

Pour l'essentiel, l'amélioration constatée découlait de la confiance retrouvée : en fournissant aux soldats traumatisés une explication à leur désarroi, Kelley les aidait à gérer leurs émotions. L'assurance qu'il dégageait, sa foi en sa méthodologie ainsi que son exubérance enfantine, voire malicieuse, firent aussi beaucoup pour l'aider à gagner cette confiance. Ses amis dans l'armée appréciaient son enthousiasme enflammé, même si ses méthodes pouvaient parfois décontenancer : avaient-ils affaire à un expert médical de très haut niveau... ou à un jeune charmeur particulièrement malin ?

Howard Fabing était alors l'un des copains et collègues de Kelley. Il admit qu'« il y avait en lui de la pure filouterie »... « Il adorait les entourloupes, les arnaqueurs, les micros cachés et les compères mélangés au public... Pendant les longs mois d'ennui que cette guerre nous a aussi fait traverser, il était l'un des rares à être toujours partant pour une bonne rigolade. » Un jour mémorable d'août 1944, à l'occasion d'une expérience scientifique inhabituelle, Kelley proposa son aide, non sans courage, à un médecin de l'air des Marines. Embarqué à près de huit mille mètres d'altitude à bord d'un avion parti de Ridgewell, dans le comté d'Essex, il accepta de retirer son masque à oxygène pendant quarante-cinq minutes pour étudier les effets ainsi ressentis. Même s'il manifesta les symptômes d'un manque d'oxygène (peau bleuâtre, euphorie, épuisement, voix pâteuse), « la tolérance de Kelley à la baisse de la pression atmosphérique [était] plus élevée que tout ce [qu'on avait] pu observer auparavant », selon le médecin. L'ancien éclaireur scout affichait une robustesse à toute épreuve.

Élevé au grade de major en mai 1944, Kelley exerça dès lors des responsabilités toujours plus importantes. Il lui revint notamment de superviser les recherches dédiées au développement de nouveaux traitements contre l'épuisement de combat ; il organisa également la prise en charge de tous les cas psychiatriques militaires en Europe et

structura les centres de soins psychologiques de l'armée. En mars 1945, il fut nommé consultant en psychologie clinique pour le théâtre des opérations européen, mais l'imminence de la capitulation allemande allégea *de facto* sa mission. « Je pense que dans un avenir pas si lointain, lui et d'autres pourraient bien être renvoyés au pays », écrivit l'un de ses collègues officiers à Dukie en mai 1945. Ce ne serait pourtant pas le cas.

Au milieu de l'été 1945, la santé de Göring s'était améliorée, au point qu'il se fit même l'animateur enflammé d'un groupe de plusieurs prisonniers accueillis à Mondorf, comme lui, à leur corps défendant. Karl Dönitz lui aussi avait protesté auprès du général Eisenhower : on ne le traitait pas, affirmait-il, comme l'eût exigé la convention de Genève sur les prisonniers de guerre de son rang. Mais Eisenhower refusa d'ordonner la moindre dérogation aux conditions de détention de Dönitz. Dans une déclaration publique, il alla même jusqu'à dénoncer le régime de captivité quasi luxueux réservé à certains nazis qui venaient de se rendre. Il annonça que « les plus hauts gradés allemands se verront attribuer des logements équipés du strict minimum, et tous les prisonniers recevront en tout et pour tout les rations alimentaires allouées aux prisonniers allemands de cette catégorie particulière ».

Deux mois après leur arrivée, la présence à Mondorf de Hermann Göring et des autres dignitaires nazis n'était plus un secret. La rumeur journalistique décrivait des prisonniers désœuvrés paraissant mollement dans un hôtel de luxe. Radio Moscou présenta à ses auditeurs le tableau incongru de nazis plus gras et insolents que jamais, reclus au cœur d'un palace où leur étaient servis vins millésimés et grande cuisine dans de la vaisselle d'argent, quand on ne les promenait pas en limousine avec chauffeur. Alarmé, le colonel Andrus décida d'organiser une journée « portes ouvertes » le 16 juillet : invités en nombre, les journalistes allaient pouvoir visiter la prison et constater de leurs propres yeux que sous son commandement, il ne saurait être question de traiter les nazis comme des coqs en pâte. Les reporters débarquèrent donc et racontèrent l'ordinaire de la cantine, l'état des sous-vêtements des prisonniers, la propreté (ou plutôt l'absence de propreté) de leurs cellules, la clôture électrifiée et les mitrailleuses qui entouraient la prison.

La discipline imposée par Andrus n'avait rien d'imaginaire. Indifférent à l'exaspération des détenus, il durcit même les règles de conduite à respecter. Devant des visiteurs alliés, par exemple, les nazis devaient se lever. Un jour Dönitz s'y refusa. « Debout, le grand homme ! » tonna Andrus. À contrecœur, Dönitz se leva de sa chaise.

La parution des premiers reportages complaisants avait néanmoins eu le temps d'influencer l'opinion. Les autorités alliées exigèrent le transfert de Göring et des autres dignitaires nazis dans une vraie prison.

Göring, lui aussi, se considérait toujours comme un chef d'État en captivité et ne manquait pas une occasion de clamer combien cette incarcération prolongée le surprenait. Incapable d'imaginer un éventuel procès à son encontre (il est vrai que la chronique historique compte fort peu de chefs d'État traduits en justice), il était persuadé qu'il finirait par être libéré. Autour de lui, certains se montraient plus clairvoyants. Franz von Papen, le vice-chancelier des premières années du régime nazi, redouta le pire lorsque les gardiens le déplacèrent dans une cellule voisine de celle de Göring. Les prisonniers n'étaient toutefois guère nombreux à avoir vraiment conscience de ce que les Alliés préparaient à leur intention. Ainsi au centre britannique de Dustbin, où les détenus avaient le droit d'écouter la radio, Albert Speer, l'architecte et ancien ministre des armements nazi, entendit évoquer les préparatifs d'un grand procès des crimes de guerre. Il tenta alors de se procurer auprès de ses codétenus une capsule de cyanure identique à celles que possédait Göring, mais sa requête resta vaine.

Le 8 août 1945, les quatre puissances alliées s'accordèrent en fin sur une charte déterminant la juridiction applicable en de telles circonstances. La France, le Royaume-Uni, les États-Unis et l'URSS s'apprêtaient certes à poursuivre et à juger collectivement les prévenus nazis, mais ce serait Washington qui tiendrait le rôle principal dans l'administration du Tribunal international, et l'un des juges de la Cour suprême américaine, Robert Jackson, en serait le procureur général. Son adjoint William « Wild Bill » Donovan, directeur de l'OSS (Office of Strategic Services) et futur fondateur de la CIA (Central Intelligence Agency), effectua plusieurs visites à Mondorf pour préparer l'action pénale en gestation contre les crimes de guerre. En l'absence de Hitler, c'est le prisonnier de rang le plus élevé, en l'occurrence Göring, que l'équipe de Jackson allait s'efforcer de faire condamner en priorité.

Trois mois étaient maintenant passés depuis l'arrivée de Hermann Göring à Mondorf. Un autre mouvement se préparait, pour lui et quelques autres nazis, dont ils ignoraient la date comme la destination. Sans doute en prévision de ce déplacement, Kelley rédigea le 6 août une évaluation physique, neurologique et psychiatrique de son patient. Il estimait Göring parfaitement adapté au cadre de son incarcération, et le jugeait coopératif. L'environnement carcéral du

Reichsmarschall affectait peu ses émotions, lesquelles, « puissantes et changeantes », « [prenaient] essentiellement naissance en lui ». En même temps, ainsi que l'observa Kelley, Göring ne manifestait aucun intérêt pour les affaires d'autrui. En vertu de sa formation militaire et de son autodiscipline, il affirmait que les souffrances des autres ne le dérangent pas. En conséquence, le psychiatre le qualifia d'« individu narcissique agressif », autocentré. Pour l'aider à dormir après l'arrêt de la paracodine, Kelley lui avait prescrit du phénobarbital, un barbiturique. Il termina son rapport psychiatrique comme suit : « Le détenu est sain et responsable et ne manifeste aucun signe d'aucun type de déviance psychopathique. » Cette évaluation de la santé mentale foncière de Hermann Göring ne devait pas varier au cours des mois suivants.

Aux premières heures de la matinée du 12 août, un convoi d'ambulances de l'US Army et d'autres véhicules se présenta devant le Palace Hôtel. Quinze prisonniers portant des sacs y montèrent tour à tour. À ces détenus appelés à endosser prochainement le statut d'accusés, on retira ceintures, cravates et lacets. Les autres prisonniers nazis voyageaient par transport séparé. Trois gardiens armés s'installèrent dans chaque véhicule. Andrus, lui, sauta dans la voiture de tête. Sans escorte, sirènes ni indications de l'importance particulière de ses passagers, le convoi traversa tranquillement Mondorf et se dirigea vers la ville de Luxembourg, où deux gros porteurs C-47 attendaient son arrivée sur un aérodrome.

Göring portait son carton à chapeau rouge. De sa main libre, il remontait sans cesse le pantalon en tire-bouchon qui tombait sur ses bottes. Il fut parmi les premiers à sortir des ambulances. Jusqu'alors ignorants de la cargaison qu'ils allaient transporter, les pilotes des C-47 contemplèrent avec stupeur le groupe de nazis qui montait à leur bord. Les prisonniers s'assirent sur des banquettes disposées longitudinalement à l'intérieur des deux avions, dépourvus l'un et l'autre de toute commodité, hormis un seau et un urinoir.

Deux gardiens les accompagnaient, armés l'un d'un Colt 45, l'autre d'une matraque fabriquée à partir d'un manche à balai. Les deux avions décollèrent et mirent le cap à l'est. La plupart des prisonniers se tenaient tranquilles, y compris Julius Streicher, qui ne supportait pourtant pas l'avion. La plupart, sauf Göring. « Regardez bien, dit-il à ses compagnons alors qu'ils survolaient le Rhin, c'est la dernière fois que vous le voyez. » Un peu plus tard il demanda à visiter le poste de pilotage, ce que lui refusa le colonel Andrus. Les toits de Nuremberg se rapprochaient.

Kelley suivit les nazis vers la prison de Nuremberg. Sa nouvelle

mission : évaluer la condition mentale des vingt-deux futurs prévenus les plus importants. Mais ce qu'il avait vécu à Mondorf avec les nazis – et plus particulièrement avec Göring – agitaient son esprit très au-delà de son cahier des charges officiel. Existait-il une faille mentale commune à tous ces prisonniers ? Partageaient-ils un même trouble psychiatrique qui pût expliquer leur participation aux monstrueuses exactions du III^e Reich ? À force de travailler au milieu de ces Allemands, Kelley s'était mis en tête de trouver une réponse aux questions qui l'obsédaient. Peut-être son étude scientifique du mental de ces individus permettrait-elle d'identifier un paramètre probant, qui servirait à prévenir l'apparition future d'un régime comparable au régime nazi. Il y avait urgence. Se passant d'accord formel, Kelley élaborait déjà toute une stratégie destinée à explorer les abysses psychologiques du cerveau des dirigeants nazis.

CHAPITRE 4

Au milieu des ruines

N

uremberg est une ancienne ville impériale, dignité singulière qui lui valut d'accueillir régulièrement, à partir de 1933, les gigantesques congrès organisés par le parti nazi. C'est également sous le nom de « lois de Nuremberg » que sont restés les trois textes adoptés par le Reichstag en septembre 1935, déniaient aux Juifs allemands les droits de l'homme fondamentaux. Plus que toute autre, la ville aura incarné et épousé la cause du fascisme européen. Mais au milieu de l'année 1945, elle tient à peine debout, comme pulvérisée par les quarante raids aériens et le pilonnage massif dont elle a fait l'objet. Début janvier, une seule attaque britannique a suffi à raser le centre historique et tué mille huit cents personnes. Un mois durant, les habitants se sont acharnés jour et nuit dans les décombres pour tenter de retrouver les victimes et les enterrer. Plus de la moitié des maisons ont été détruites, des centaines de milliers d'Allemands ont fui. Ceux qui ont choisi de rester se terrent, pour la plupart, dans des caves insalubres.

À la tête du cortège de prisonniers nazis dont il a la charge, le colonel Andrus traverse une ville jalonnée de scènes sinistres et irréelles : grappes humaines agglutinées en pleine rue autour de feux de bois où réchauffe un semblant de repas ; familles exposées aux regards dans leurs appartements aux murs éventrés ; habitants affamés surgis de taudis souterrains, errant parmi les ruines qui ont englouti leurs voisins. Des escaliers dénudés et grotesques conduisent droit dans le vide. Au marché noir on paie, faute d'argent, avec des cigarettes. L'eau n'est plus potable. La colère de la population reste palpable, et menaçante. L'endroit sent la mort, la cendre, le désinfectant. Comment imaginer que cette cité meurtrie sera bientôt le théâtre d'un événement plus historique encore que les célébrations nazies qui faisaient encore, dix ans à peine auparavant, la « une » de la presse mondiale ?

L'US Army a réquisitionné le Grand Hôtel, l'un des hauts lieux de la vie sociale de Nuremberg. C'est là que les invités des réunions nazies avaient l'habitude de descendre. Éventré par une bombe du toit jusqu'à la rue, il a été parmi les premiers bâtiments remis en état. Fréquemment pris d'assaut, pillé par des civils aux abois, le quartier est longtemps demeuré dangereux pour les soldats alliés. L'établissement héberge maintenant les personnels masculins affectés à la préparation du procès des crimes de guerre (les femmes habitent un autre hôtel à proximité, surnommé *Girls' Town*, la cité des filles). La nuit, épargné par les coupures d'électricité – au contraire de la plupart des édifices importants –, le Grand Hôtel scintille de tous ses feux au milieu des ténèbres.

« Pour atteindre ma chambre, au quatrième étage, il me fallait emprunter une passerelle provisoire, suspendue au-dessus du trou béant creusé par une bombe alliée, écrit un militaire. La passerelle était équipée d'une frêle rambarde, d'un seul côté. Lorsqu'on la traversait, tout le dispositif tanguait... »

C'est donc ici qu'est logé le personnel judiciaire, qui peut aussi y étancher sa soif et danser dans le restaurant bondé, au chic américain, baptisé Marble Room. Les civils allemands n'y ont pas accès, de même que les Américains présents à Nuremberg ne sont pas autorisés à fréquenter la plupart des cafés et restaurants locaux. Le bar est bien approvisionné et le dîner, servi par des garçons en queue-de-pie, coûte l'équivalent de soixante cents. De l'entrée de l'hôtel et par ses fenêtres s'échappe la musique des vainqueurs, une ambiance sonore « bas de gamme et trop forte », si l'on en croit le témoignage d'un visiteur. L'endroit accueille aussi à l'occasion les troupes d'occupation soviétiques, venues rompre leur isolement, faire la fête et s'abreuver dans des proportions souvent vertigineuses.

Le Palais de justice est l'un des rares bâtiments d'une certaine ampleur à avoir échappé à la destruction totale, en dépit d'un raid aérien qui a endommagé son toit, ravagé par le feu ses étages supérieurs et abattu la tour de l'horloge. Dans les derniers jours de la guerre il a abrité la résistance désespérée de plusieurs divisions SS, bientôt vaincues par les forces alliées – en mai 1945. Quelques mois plus tard, le parfum de la défaite flotte toujours dans ses six cents salles et ses galeries interminables.

Les Allemands en fuite et les combattants alliés ont laissé la principale salle d'audience du Palais dans un état déplorable : carreaux cassés, chaises renversées, caisses de Coca-Cola entassées sur les tables, sous le regard d'un lustre et d'une horloge baroque étonnamment intacts. Pendant la guerre, c'était là que siégeait la cour d'exception dirigée par un magistrat tristement fameux, Oswald

Rothaug, devant laquelle comparaissaient les adversaires politiques ou raciaux du régime nazi. Les Américains ont dépensé cinq millions de dollars pour faire venir de centaines de kilomètres à la ronde les matériaux nécessaires, réparer l'édifice et agrandir le prétoire : l'événement judiciaire qui se prépare justifie l'investissement. Des ouvriers allemands se chargent de balayer le verre cassé et tous les débris accumulés sous les hauts plafonds du palais. Ce qui n'empêchera pas la salle d'audience de s'effondrer un jour dans un grand fracas sur ses propres fondations. Le moindre bâtiment encore sur pied, à Nuremberg, constitue un danger permanent. Au-dehors, véhicules blindés, soldats en armes et batteries antiaériennes protègent l'édifice de toute menace extérieure : jusqu'au-boutistes nazis, opposants au régime déchu...

Toujours mené par Andrus, le convoi de dignitaires nazis se dirige maintenant vers un complexe pénitentiaire de trois étages attenant au Palais de justice. Construite au XIX^e siècle, la prison évoque, d'après Kelley, une gigantesque main gauche : trois ailes à son sommet comme autant de doigts, une autre figurant l'auriculaire à l'ouest, et à l'est, en guise de pouce, un dernier corridor, séjour promis à Göring et aux principaux chefs nazis. Une partie de la prison abrite des criminels de droit commun allemands placés sous l'autorité d'un autre commandant. La zone dirigée par Andrus accueille, elle, quelque deux cent cinquante hommes et femmes, détenus dans trois ailes distinctes. Parmi eux, quantité de témoins et de possibles prévenus pour les procès à venir. Le bâtiment est sévèrement endommagé : il a fallu installer des charpentes de bois afin de soutenir ses parois, et reconstruire un mur d'enceinte percé d'assez de brèches pour laisser passer un camion entier. Des prisonniers de guerre allemands, dont beaucoup portent toujours leur uniforme de SS, sont affectés à ces opérations de remise en état.

Certains d'entre eux ont leur cellule dans cette même prison, qui ne compte qu'un gardien pour cinquante détenus. « Ils peuvent contempler à loisir la cour de notre prison, constate Andrus, et se jeter dans le vide à tout moment... S'il prenait l'idée à une bande de fanatiques de foncer à travers le mur à bord d'un camion bourré d'explosifs, nous serions tous réduits en poussière. » Le manque de personnel américain est criant. Selon Andrus, les services de sécurité manquent autant de savoir-faire que d'ardeur à la tâche. Il qualifiera de « sombre secret de Nuremberg » l'inexpérience de ce personnel « de seconde zone » qui n'a alors qu'une idée en tête : rentrer à la maison. Il est vrai que certains gardiens s'amusent à gribouiller des graffitis sur les murs des cellules des prisonniers ; d'autres ignorent jusqu'au mode

d'emploi de leurs armes. Les gardes ne sont pas non plus assez nombreux pour aller surveiller les éventuels détenus suicidaires plus de deux fois par minute. Cette chienlit sécuritaire met Andrus hors de lui. À l'en croire, les prisonniers nazis ont été transférés bien trop tôt à Nuremberg. Malgré tous ses efforts, le colonel ne pourra jamais disposer de gardiens de haut niveau. Au contraire, au cours des dix-huit mois suivants, la rotation de ses effectifs atteindra même un taux record de six cents pour cent.

Le séjour de Kelley en Europe continue de se prolonger, au point que Dukie, si loin de lui, se considère déjà comme une veuve de guerre. La mission du jeune psychiatre a été élargie : il ne lui faut plus seulement surveiller l'état de santé des principaux prisonniers nazis, comme à Mondorf, mais également évaluer leur condition mentale. L'âge des détenus va de trente-huit ans (Baldur von Schirach, le benjamin) à soixante-douze ans (Konstantin von Neurath) : il revient à Kelley de déterminer s'ils sont, sur le plan psychique, en état de subir l'épreuve d'un procès. Kelley a endossé sa charge avec tout le sérieux qui le caractérise, d'autant mieux qu'elle sert les exigences de son ambition personnelle. Il s'agit « non seulement de veiller sur la santé de ces hommes confrontés à la justice pour crimes de guerre, mais aussi de les étudier, comme un chercheur dans un laboratoire », ainsi qu'il l'écrit lui-même. Si le nazisme est une pathologie capable de contaminer des populations en n'importe quel point du globe, voire de prendre des proportions épidémiques, alors chacun des hommes à qui le jeune docteur Kelley rend visite dans cette prison de Nuremberg représente un concentré du mal, susceptible, ainsi isolé, de servir à la fabrication d'un vaccin protecteur.

Le mandat officiel de Kelley ne lui demande en rien de se lancer ainsi à la recherche de la cause profonde des agissements nazis. Mais s'il entend satisfaire cette fameuse ambition personnelle, il lui faut creuser, creuser encore. Ainsi se fixe-t-il un objectif exaltant, théoriquement non autorisé et limité par le temps. « Je pris sur moi d'examiner la structure de la personnalité de ces hommes et, jusqu'à un certain point, les techniques qu'ils avaient utilisées pour conquérir et conserver le pouvoir », écrira-t-il. Sa mission autoproclamée revient à tenter de comprendre l'esprit nazi. « Évidemment nous nous moquions bien de savoir s'ils étaient coupables ou non, confiera-t-il plus tard. Pas plus que nous n'envisagions pour eux de prise en charge thérapeutique. Nous voulions seulement en apprendre le plus possible à leur sujet. »

Dès son arrivée à Nuremberg, il fait le tour de la prison. Les plus hauts dignitaires nazis occupent des cellules isolées au rez-de-chaussée

de la galerie est, une zone baptisée « l'aile des criminels de guerre ». « Il y avait des cellules des deux côtés du couloir. Aux extrémités de celui-ci, des escaliers en colimaçon menaient aux deux étages supérieurs. » Austères et dépourvues de tout ce qui aurait pu permettre à un prisonnier de se suicider, les cellules mesurent à peine dix mètres carrés. Les lits en acier ont été rivés aux murs, d'où suintent des plaques de plâtre humide, et les matelas bourrés de paille. Les effets personnels des prisonniers sont empilés au sol, à même la pierre, sauf les plus légers, posés sur des tables branlantes qui ne pourraient supporter le poids d'un homme, « instables constructions en bois fin sur lesquelles on a cloué une mince feuille de carton », ainsi que les décrira l'ancien ministre de l'Économie Hjalmar Schacht. « Écrire sur ces tables qui ne cessaient de vaciller était une vraie torture. »

Une étroite fenêtre à un seul barreau laisse passer un peu de lumière. Les chaises, réglementairement, doivent être placées à au moins un mètre vingt des murs, et on les retire à la tombée du jour. Les détenus n'ont alors d'autre choix que de dormir ou de tourner en rond toute la nuit. Dans les portes ont été percées des lunettes d'observation jamais fermées, par lesquelles sont servis les repas. Une ampoule unique fixée du côté extérieur de la porte assure l'éclairage pendant la journée. « Contraints de rester assis dans des cellules aussi petites, avec ce qu'ils avaient en tête, certains de ces types auraient pu devenir dingues », commentera Andrus.

Dans le quartier cellulaire, le colonel exige le silence. Même les surveillants doivent se taire, sauf pour donner des ordres aux prisonniers ou signaler une infraction au règlement. Comme n'importe quelle prison, la maison d'arrêt de Nuremberg n'en résonne pas moins de tous les bruits ordinaires caractéristiques de la réclusion forcée. Portes claquées, martèlements de talons, cliquetis des grosses clés. « Même l'air paraît emprisonné », constate Andrus, non sans satisfaction. Un grillage entoure les escaliers et prévient toute tentation de saut dans le vide. Les gardiens, un pour quatre prisonniers, restent en faction le long des couloirs, surveillant les détenus à travers les lucarnes. Ils jouissent ainsi d'une vue qui enveloppe la totalité de la cellule, à l'exception de la cuvette des W-C, sans siège ni abattant, placée dans un angle à côté de la porte. Mais même quand ils trônent en ce sanctuaire intime et exigu, les pieds des détenus peuvent être observés : les sentinelles les épient jour et nuit. Kelley notera que les dignitaires nazis jugeaient ces conditions d'incarcération indignes, humiliantes, et qu'elles les obligeaient à boire « le vin amer de leur propre suffisance ». De fait, comparé à

Mondorf, l'endroit est vraiment dur.

D'autres dispositions régissent le comportement des prisonniers. Ainsi Andrus ne tient-il aucun compte du rang antérieur des captifs. Ils n'ont le droit de conserver dans leur cellule qu'une quantité limitée d'objets personnels : photos de famille, livres empruntés à la bibliothèque de la prison (dûment purgée de son contenu nazi), produits de toilette, cigarettes et nécessaire d'écriture. Pendant leur sommeil, la tête et les mains des détenus doivent rester visibles, même si le froid pousserait plutôt chacun à se blottir sous sa couverture. Pour faire respecter cette règle, la nuit, les sentinelles n'hésitent pas à braquer dans les cellules leurs lampes torches aveuglantes ; les prisonniers, alors, ont interdiction de se retourner sur leur couche. Leur correspondance est restreinte et contrôlée. Ils ne peuvent recevoir que de rares colis. Une seule douche chaude, elle aussi surveillée, leur est accordée chaque semaine.

Dans une cour intérieure fortifiée, et sous une poignée d'arbres faméliques, les détenus – jamais plus de deux en même temps – peuvent faire les cent pas et s'exercer entre quinze et trente minutes chaque jour. Il leur faut marcher à dix mètres l'un de l'autre ou de chaque côté d'un mur de séparation, surveillés depuis des miradors par des sentinelles armées. Des fouilles fortuites sont organisées ; les gardiens ordonnent alors aux prisonniers de se déshabiller et de s'immobiliser dans un coin de leur cellule pendant que le personnel la passe au peigne fin, à la recherche d'objets introduits frauduleusement : accessoires pouvant servir à un suicide ou à une évasion, nourriture prohibée, lectures prohibées... D'après Kelley, « ces fouilles étaient si minutieuses que les prisonniers passaient près de quatre heures à remettre leur cellule en état ». En cas de tentative d'évasion, Andrus se réfère à la règle d'or qu'il faisait appliquer à Fort Oglethorpe : « S'ils en ont le temps, les gardes crieront "Halte !" avant de tirer. Le commandant couvrira leurs actes inconditionnellement. »

Brutalement déchus de leur pouvoir et des privilèges auxquels ils ont été habitués, fripés extérieurement comme intimement dans leurs défroques dépareillées, la plupart des prisonniers reportent leur animosité sur Andrus, qui leur fait l'effet d'un individu tyrannique et irritable, ridiculement obsédé par le protocole et surtout, irrespectueux. Le fait est que le commandant de la prison n'hésite pas à leur dire en face qu'il se soucie de leur statut et de leur destinée comme d'une guigne. Göring l'appelle le « colonel des pompiers » et Schacht se plaint de son haleine alcoolisée. Certains détenus enragent de devoir garder le silence, d'autres ressentent comme une humiliation personnelle l'obligation d'avoir à nettoyer leur propre cellule. En la

matière, Joachim von Ribbentrop est réputé pour sa faible efficience, alors que Keitel, lui, se distingue par sa méticulosité toute militaire.

À l'occasion, toutefois, il arrive à Andrus de manifester une amabilité inattendue. Lorsque l'ancien responsable de la radio au ministère de la Propagande Hans Fritzsche rejoint la prison en pleine nuit, en provenance de Moscou où les Russes l'ont interrogé après son arrestation à Berlin, le colonel s'excuse de ne pas être en mesure de lui proposer un repas chaud (à cette heure tardive, la cuisine est fermée). Il fera porter une part de gâteau dans la cellule du prisonnier affamé. Andrus revient aussi sur l'interdiction des lacets de souliers, au moins pour les prisonniers les plus âgés ; l'aide à la marche compense le risque de suicide. Le commandant se signale également par un sens de l'humour un peu lourd, et prévisible, qui l'amène parfois à répéter interminablement ses blagues favorites.

Le colonel Andrus considère ses prisonniers comme « un groupe d'hommes figurant probablement parmi les pires que le Seigneur ait jamais laissés vivre sur cette terre ». Aussi leur impose-t-il une routine quotidienne étouffante. Après un lever aux aurores, les détenus reçoivent l'eau qui va leur permettre de se laver, apportée par des prisonniers de guerre préposés à ce genre de tâche. Le petit déjeuner, le plus souvent constitué de céréales, de biscuits et de café, arrive dans des récipients en métal dépourvus de poignées. Le personnel surveille chaque cuillère (couteaux et fourchettes sont proscrits). Le déjeuner se compose généralement d'une soupe, d'un peu de pain, de viande et de légumes. La plupart des prisonniers mangent de bon cœur. Le dîner, servi à 18 heures, signe la fin des activités diurnes. Mais la différence est mince entre le somnambulisme atone de leurs longues journées et leur temps de sommeil, censé démarrer à 21 h 30.

Parmi les membres du personnel de la prison, Kelley est l'un des rares à bénéficier d'un accès illimité à l'aile des criminels de guerre. C'est aussi le cas de Ludwig Pflücker, un sympathique médecin allemand, prisonnier de guerre lui-même, qui subvient aux besoins sanitaires quotidiens au sein de la prison, comme il l'a fait à Mondorf. Pflücker règne sur une salle de soins où il vérifie la tension des détenus et traite certains problèmes spécifiques comme les pieds plats de l'ancien *Feldmarschall* Wilhelm Keitel ou la paralysie de la main du *Gauleiter* Hans Frank. L'aumônier luthérien Henry F. Gerecke et le prêtre catholique Sixtus O'Connor, qui parlent couramment allemand, assurent un service religieux hebdomadaire dans une chapelle improvisée, nantie d'un autel et d'un orgue.

Les enquêteurs alliés mandatés par les services de renseignements

et par le procureur du procès à venir ne sont pas autorisés à rendre visite aux prisonniers. Mais il leur arrive fréquemment de convoquer les dignitaires nazis hors de la prison pour des séances de questions-réponses. Privé de John Dolibois, qui a rejoint une autre affectation, Kelley se fait aider, pour la traduction, par d'autres agents compétents.

Les prisonniers les plus importants, reclus et condamnés au mutisme, ont soif de compagnie. « Quand leur était donnée l'occasion de parler à n'importe qui, même à un psychiatre, les détenus étaient ravis », constatera Kelley. Ils se livrent alors librement, sans y être obligés et souvent de façon diluvienne – beaucoup plus ouvertement que lorsqu'ils se confient aux enquêteurs officiels. Du coup, ces entretiens psychiatriques sont parmi les plus faciles que Kelley ait jamais menés. « Chacun était une autorité par rapport à son voisin, racontera le psychiatre. Si vous vouliez apprendre quelque chose de A, vous parliez de lui à B : vous pouviez être sûr que B allait vous raconter les pires horreurs à propos de A. Göring parla de Ribbentrop, Streicher, de Frick, et ainsi de suite. Ils ne parlaient d'eux-mêmes que pour mettre en avant leur rôle personnel et souligner leur propre intelligence ou leur innocence. »

La solitude et l'isolement favorisent certes leur volubilité, mais Kelley sait aussi mieux que d'autres inciter ses interlocuteurs à baisser leur garde. Il fonde ces entretiens sur un respect tacite et tangible entre patient et médecin. Aux yeux des prisonniers, Kelley désire simplement connaître leur façon de penser et leurs motivations ; il ne donne pas l'impression de vouloir les réduire à une caricature monstrueuse. Sa connaissance de la sémantique générale le rend par ailleurs sensible à leur langage, et capable d'interpréter leur débit verbal aussi bien que les mouvements de leur corps. Il recueille ainsi beaucoup d'informations à leur insu. Lui seul à Nuremberg parvient à convaincre cet aréopage d'hommes terrifiés, aux egos surdimensionnés, qu'il n'a pas seulement pour objectif de découvrir leurs méfaits mais qu'il veut les comprendre.

Chaque jour, Kelley passe plusieurs heures avec les dignitaires nazis. Il les écoute, les examine scrupuleusement et consigne leurs réflexions. Jamais aucun d'entre eux n'a été soumis, dans sa vie antérieure, à ce genre d'« inspection mentale ». La langue allemande fait parfois barrage, mais la plupart des prisonniers parlent un anglais suffisant. Göring, par exemple, le comprend bien : il suffit pour s'en convaincre d'observer ses mimiques lorsqu'il écoute la traduction de ses paroles. De toute façon, Kelley rencontre toujours les prisonniers accompagné d'un interprète, dont il change régulièrement pour en tester la compétence. Conscient que les détenus peuvent tenir

n'importe quel propos afin de produire une impression favorable, le psychiatre lit aussi leur courrier, ainsi que des transcriptions de leurs discours. Il épluche péniblement les livres souvent exécrables qu'ils ont publiés et visionne les actualités filmées nazies. Il interroge également leurs relations et leurs anciens collègues, quand il réussit à mettre la main sur l'un d'entre eux.

Le colonel Andrus considère la prison de Nuremberg comme une menace permanente pour les détenus nazis. Il redoute par exemple que des prisonniers de guerre ou des criminels de droit commun ne choisissent de s'attaquer à ces captifs d'exception sur le parcours de quelques centaines de mètres qui sépare la prison du Palais de justice. Ses craintes se vérifient un jour qu'une escorte conduit Göring de la maison d'arrêt jusqu'au bâtiment adjacent. Le gardien armé suit le prisonnier à six pas, comme l'exige le règlement. Soudain il entend quelque chose siffler à ses oreilles, puis un bruit sourd. Fiché dans une planche de bois juste derrière Göring, il découvre un poignard de combat SS d'une longueur de vingt centimètres. La sentinelle a beau lever les yeux, elle ne réussit pas à distinguer le lanceur. Impossible également de déterminer si Göring ou son garde en constituaient la cible. « Imaginez que Göring ait été tué, s'inquiète Andrus. Comment prouver que le coupable n'est pas un Américain ? » Le colonel conservera la dague en souvenir mais fait immédiatement ériger dans cette zone sensible du complexe judiciaire une passerelle couverte et murée, afin d'éviter tout risque de meurtre ou d'évasion.

De leur côté, les experts de la sécurité militaire américaine imaginent des procédures théoriquement susceptibles d'éviter toute fuite entre la prison et le Palais de justice. Ils font installer différents obstacles et barrières, poser des alarmes et des lucarnes d'observation, poster des sentinelles équipées d'armes à feu et de matraques. On grille les fenêtres, verrouille les portes, systématise les fouilles et nomme des fonctionnaires chevronnés. Tout déplacement exige désormais le port d'un laissez-passer. Des armatures blindées attendent quiconque tenterait de s'introduire entre les deux parties du complexe.

Aminci et délivré de sa dépendance à la paracodine, Hermann Göring figure parmi les prisonniers les mieux adaptés à leur situation. « Le changement soudain d'environnement, le passage d'une situation où le moindre de ses désirs était exaucé à l'incarcération dans une minuscule cellule pourvue seulement d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'une cuvette de W-C doivent avoir été profondément perturbants, écrit Kelley. Or Göring se plaignit probablement moins qu'avant et se plia à la routine de la prison avec une bonne grâce qui faisait défaut à

la quasi-totalité de ses comparses. » Le *Reichsmarschall* déchu ne peut néanmoins se retenir d'avouer à Kelley qu'il passe par des phases de déprime. « Psychologiquement, en ce moment, l'environnement me rend très sombre », confie-t-il dans une note envoyée au psychiatre. « Physiquement, à part les palpitations cardiaques, ça ne va pas trop mal. »

Les visiteurs de la cellule numéro 5 le trouvent souvent en train de lire et de mâchonner dans le même temps une grosse pipe artisanale. L'un d'eux observe que Göring surjoue la bonne santé, et qu'il a le teint hâlé « comme celui d'une vieille star habituée au maquillage et aux déguisements ». Comme si l'incarcération lui avait physiquement profité, même s'il émane toujours de sa personne un parfum de déliquescence, comparable à celui d'un homme autrefois raffiné et tombé dans la débauche.

Dans l'uniforme gris qui flotte sur sa silhouette amaigrie – un look « de femme enceinte », selon les termes de la correspondante du *New Yorker* Rebecca West –, Göring réussit malgré tout à conserver une allure énergique, voire enthousiaste. Kelley raconte : « Chaque jour, lorsque je lui rendais visite dans sa cellule lors de ma tournée, il sautait de sa chaise et m'accueillait avec un large sourire, la main tendue. Il m'escortait jusqu'à son petit lit et en tapotait le matelas de sa grande patte : "Bonjour docteur. Je suis si content que vous soyez venu me voir. Asseyez-vous, je vous en prie, docteur. Asseyez-vous ici." » On retrouve là le manipulateur aguerri dont le charisme agit aussi sur Kelley, très subtilement, en dépit de toute la compétence et de l'intelligence du jeune psychiatre. En fait, ces rendez-vous entre les murs humides et décrépits de la cellule de Göring confrontent deux mégalomanes, forts l'un comme l'autre d'une exceptionnelle assurance.

L'aisance de Göring et son autorité assumée exercent aussi un ascendant certain sur ses anciens collègues. Quand ils parviennent à discuter dans la cour, Göring s'efforce de remonter le moral des uns et des autres. Il se considère comme le plus illustre nazi vivant, et anticipe les honneurs futurs qui ne manqueront pas de couvrir les prisonniers de Nuremberg. Ainsi ces sarcophages de marbre que les Allemands reconnaissants, il en est certain, finiront par édifier pour abriter le dernier repos des membres du régime national-socialiste. Kelley le vérifie tous les jours : Göring vit au présent, avec une détermination farouche. Réaliste dans l'âme, il s'adapte merveilleusement à tous les changements. Il se concentre sur les obligations et les activités conduisant à ses objectifs, et se réveille chaque matin persuadé que le nouveau jour prépare pour lui « l'aube

dorée d'un avenir toujours meilleur », selon les termes de Kelley.

Armé d'un tel optimisme, Göring se découvre un humour inattendu. Il devient même le blagueur attitré de son quartier cellulaire. Kelley ne sourit que rarement à ses plaisanteries mais Göring, les yeux brillants, les apprécie pour deux, tout à son nouveau rôle de comique pénitencier, quand bien même il est le seul dans son cas. Kelley est fasciné, « non par les histoires, mais par celui qui les raconte », comme ici :

« Un Allemand tout seul, c'est un type bien ; deux Allemands réunis, ça fait un *Bund*⁶. Réunissez trois Allemands et vous avez une guerre. Un Anglais tout seul, lui, c'est un imbécile. Mais deux Anglais réunis formeront immédiatement un club. Et quand ils seront trois, vous aurez un Empire. Un Italien, c'est toujours un ténor. Deux Italiens : un duo. Trois Italiens ? C'est une débâcle. Un japonais, c'est un mystère. Deux Japonais, c'est un mystère. Et trois Japonais, alors ? Ça reste un mystère ! »

S'étouffant de rire, Göring peut à peine articuler la chute de ses histoires, qu'il pioche dans un petit carnet où il a recopié les blagues allemandes interdites, celles qui osent se moquer de ses faiblesses, de celles de Hitler ou d'autres dignitaires nazis. Il se consacre à sa vie personnelle, toutefois, avec le sérieux le plus absolu. Sur la table de sa cellule, il conserve les photos encadrées de son épouse Emmy et de leur fille, la petite Edda. Sa dévotion à leur égard impressionne Kelley. Göring est de loin l'épistolier le plus prolifique parmi les prisonniers. D'ailleurs, le seul désagrément carcéral dont se plaint encore le *Reichsmarschall* est sa difficulté à communiquer avec sa femme.

Dans les années 1920, Hermann Göring avait épousé une aristocrate suédoise, brune aux yeux bleus, du nom de Carin von Kantzow. Elle l'avait aidé à surmonter ses crises de toxicomanie et ils avaient, ensemble, énormément voyagé. En 1931, Emmy Sonnemann, une célèbre actrice, croisa pour la première fois le couple vedette alors qu'elle conduisait une automobile décapotable et s'apprêtait à donner un spectacle privé dans la ville de Kochberg. Le convoi de Göring dépassa la voiture à toute allure, aspergeant Emmy et ses accompagnateurs de boue et de graviers. Göring lui fut néanmoins officiellement présenté après le spectacle. Quelque temps plus tard, toujours en 1931, Carin, déjà malade, retourna en Suède où la tuberculose l'emporta. Elle mourut seule : Hitler venait de rappeler Göring auprès de lui en Allemagne. « Pendant la phase terminale de la maladie de sa femme, il était sous l'emprise de nouvelles exaltations », nota cliniquement Kelley.

En 1934, Göring fit transporter le corps de Carin de Suède jusqu'à sa magnifique propriété de la forêt de Schorfheide, au nord de Berlin, un domaine qu'il rebaptisa Carinhall. Réserves de chasse, salles de bal et grand appareil y composeraient désormais un sanctuaire dédié à sa défunte épouse. « Cet étalage de faste et de solennité permettait à Göring d'essayer d'apaiser sa conscience, observa Kelley. La façon dont il avait traité sa première épouse lui inspira probablement longtemps un profond sentiment de culpabilité. Après tout, elle avait quitté son mari pour l'épouser, et il avait été entraîné dans la politique à un point tel qu'il n'avait pu se trouver auprès d'elle le jour de sa mort. Cette désinvolture conjugale avait fait le tour de l'Allemagne. »

Göring épousa Emmy en 1935. Il conserva à sa retraite préférée le nom de Carinhall mais baptisa Emmyhall un autre pavillon de chasse. Lorsque Emmy donna naissance à Edda, trois ans après leur mariage, Göring ordonna à cinq cents appareils de la Luftwaffe de survoler Berlin en gage de célébration. Il déclara néanmoins qu'il aurait doublé le nombre des avions si Emmy avait enfanté un garçon. Bien que l'un de ses codétenus à Nuremberg, l'éditeur Julius Streicher, ait insinué dans un article que Göring était homosexuel et que la grossesse de sa femme résultait d'une insémination artificielle, Kelley se dira « tout à fait persuadé que l'enfant porté par sa femme en 1938 était bien le sien ». L'ardeur avec laquelle Göring écrit à Emmy achève de convaincre le psychiatre : cette union est un mariage d'amour heureux et non un arrangement politique.

À titre d'épouse et de soutien d'un haut dignitaire du parti, Emmy Göring ne peut s'exonérer des exactions sans pareilles imputables au régime nazi. De fait, après la capture de son mari, elle aura son lot d'épreuves à affronter. Au château de Veldenstein, où elle vit alors, un soldat américain viendra ainsi lui faire croire qu'un tribunal militaire américain a acquitté Göring de tout crime, et que son retour auprès d'elle est imminent. Emmy le récompensera en lui offrant une bague en émeraude. Un autre soldat, malveillant ou mal informé, lui annoncera peu après que Göring a été abattu. À chaque fois, Emmy saura garder la contenance qui sied à l'épouse d'un maréchal du Reich. La petite Edda, qui ressemble à son père, passe quant à elle pour une enfant enjouée et bien élevée.

Kelley est un psychiatre assez averti pour traiter Göring et ses autres sujets de Nuremberg comme il traiterait des patients « civils », sans jamais exprimer l'opinion que lui inspirent leurs crimes atroces. S'abstenant de tout jugement, il les encourage à répondre librement

aux questions qui leur sont posées à propos de leur action passée. Avidé d'attention, Göring est enchanté d'avoir ainsi l'occasion de discuter avec un homme intelligent. À plusieurs reprises au cours de leurs conversations, Göring évoque l'attachement affectif qu'il voue aux animaux. À l'instar de nombreux chasseurs, il aime ses proies. Il a d'ailleurs réformé la législation allemande en matière de chasse et de foresterie, afin d'assurer aux bêtes un meilleur traitement. Il a également présenté une loi contre la vivisection particulièrement compassionnelle et progressiste, qui conduisait ses contrevenants directement en camp de concentration. Kelley, en tant que médecin, voit là surtout un recul scientifique et sanitaire, préjudiciable au développement des vaccins. « Depuis que Hermann Göring a interdit la production de l'antitoxine adéquate, l'Allemagne compte plus de cas de diphtérie au mètre carré que n'importe quel autre pays au monde », note-t-il.

C'est en vain que Kelley s'évertue à réconcilier l'empathie du *Reichsmarschall* à l'égard des autres espèces et sa cruauté exceptionnelle vis-à-vis de ses frères humains. Göring pèse de tout son poids pour protéger les chiens et les chats errants mais ordonna des purges sanglantes parmi ses adversaires, s'arrogea le droit d'exécuter des opposants sans procès et autorisa, en tant que chef de la Luftwaffe, le bombardement des habitants de Rotterdam lors de l'invasion des Pays-Bas en 1940. Une offensive qui fit mille morts civils et quatre-vingt-cinq mille sans-abri. « Pour ses amis, pour sa famille, rien n'était trop beau. Au-delà de ce cercle, son intérêt pour toute autre créature vivante approchait le mépris presque absolu », observera le psychiatre.

Par touches successives, Kelley continue de tracer le portrait de son patient le plus célèbre. Les efforts de celui-ci pour se comporter en prisonnier modèle et se présenter sous le jour le plus flatteur ne restent pas vains. Ils passèrent assez de temps ensemble pour que Kelley constate le charme, la force de conviction et l'« intelligence excellente, frisant le plus haut niveau », de Hermann Göring. Et c'est un fait que le nazi sait se montrer drôle et charismatique, courtois et cultivé. Qualités certes admirables, mais qui ne vont pas jusqu'à aveugler le psychiatre et lui dissimuler l'intrinsèque férocité de son interlocuteur. Ce qui intrigue Kelley, chez Göring, c'est sa « détermination politique, si brutale soit-elle ».

Il est clair que le *Reichsmarschall* apprécie leurs fréquentes conversations sur des sujets qui courent de la stratégie militaire jusqu'aux perspectives annoncées de la guerre froide. Göring intéresse Kelley, et le prisonnier remarque cet intérêt. Il préfère de loin ce psychiatre vif d'esprit aux autres membres du personnel pénitentiaire.

Dans l'enceinte de la prison, Kelley est peut-être même la seule personne à qui Göring pense pouvoir accorder sa confiance. Un jour, Kelley lui demande ce qu'il pense de la position du parti nazi quant à l'infériorité raciale des non-Aryens. « Personne ne croit à ces balivernes », répond Göring. « Lorsque je lui ai fait remarquer que cette théorie avait causé la mort de près de six millions d'êtres humains, racontera Kelley, il a ajouté : "Eh bien, c'est que c'était de la bonne propagande politique." » De cet échange, Kelley conclut que le prisonnier présente une « absence totale de sens moral ».

Göring voudra remercier Kelley pour l'attention qu'il lui porte. Lors de l'une de leurs rencontres, il propose de lui léguer l'énorme bague en émeraude qu'il avait en sa possession quand il a été arrêté. Elle vaut, dit-il, près de cinq cent mille dollars. Kelley répond qu'il lui est impossible d'accepter un présent d'une telle valeur – et que les prises de guerre de Göring ne lui appartiennent plus. Göring a l'air chagriné, « non comme un homme qui réalise soudain qu'il est devenu pauvre, mais plutôt comme un petit garçon à qui on défend de faire ce qu'il avait prévu ». Le prisonnier se reprend rapidement. « Bon, eh bien voilà quelque chose qui fera tout aussi bien l'affaire », fait-il en dédicaçant à Kelley une photo de vingt centimètres sur vingt-cinq qui le représente en grand uniforme d'apparat.

Malgré ses affinités avec Göring, Kelley ne néglige pas les autres prisonniers qu'il a en charge. Chez chacun d'entre eux, il découvre des éléments qui le fascinent. De leur côté, ils réagissent diversement à l'omniprésence du psychiatre américain. La plupart le traitent avec respect, l'estiment en tant que médecin et voient en lui un professionnel qui fait simplement son boulot, et non un ennemi cherchant à leur soutirer des informations compromettantes. Quasiment tenus au secret, ils tiennent en lui l'un de leurs rares contacts avec le monde extérieur, aussi accueillent-ils ses visites comme autant d'intermèdes opportuns dans l'existence morne et solitaire qui est devenue la leur. Seuls quelques-uns n'apprécient pas ses fréquentes visites, ainsi Schacht, qui qualifie le métier de Kelley de « sinistre vocation ».

Dénué de tout humour et rendu boiteux par son arthrite, Alfred Rosenberg, écrivain et théoricien de l'idéologie nazie, s'était retrouvé à l'hôpital après une chute alcoolisée. Les Alliés n'avaient eu qu'à le cueillir. De sa prose laborieuse, rares sont les Allemands à avoir lu plus que le strict minimum. La pesanteur physique de certaines de ses œuvres, en revanche, ne manque pas d'impressionner, tel ce *Mythe du XX^e siècle* qu'un psychiatre américain qualifiera de « réécriture prodigieusement paranoïaque de l'histoire, de la religion et de

l'importance de l'Allemagne en ces deux domaines ». Né en Estonie et élevé en Allemagne, Rosenberg avait rejoint le Parti ouvrier allemand (DAP), qui préfigurait le Parti national-socialiste des travailleurs allemands (NSDAP), c'est-à-dire le parti nazi, avant même Adolf Hitler.

En dépit de sa formation académique, qui aurait dû faire de lui un ingénieur ou un architecte, Rosenberg consacra l'essentiel de ses écrits à la suprématie raciale des peuples nordiques et à la supériorité du mouvement national-socialiste sur le christianisme, en tant que force motrice et inspiratrice de l'Europe. Il disserta également à l'envi sur la conspiration des Juifs marxistes et capitalistes attelés à s'accaparer le contrôle politico-économique du continent. Ces idées s'enracinaient naturellement dans le *Mein Kampf* d'Adolf Hitler. Médiocre stratège politique, Rosenberg servait surtout aux nazis de caution érudite pour justifier les objectifs et les théories du parti. Quant à son patronyme à consonance juive, il remontait à l'un de ses ancêtres islandais, répondait-il invariablement quand on l'interrogeait sur le sujet.

Il occupa plusieurs fonctions dans le gouvernement nazi, notamment le titre pompeux de « chargé d'affaires par le Führer pour la surveillance de l'éducation et de la formation idéologique et spirituelle du NSDAP ». Il n'accéda cependant jamais au poste dont il rêvait, ministre des Affaires étrangères. Son influence réelle atteignit son apogée en 1941, après l'invasion de l'URSS, lorsque Hitler le nomma *Reichsminister* pour les territoires occupés de l'Est. Sous son autorité, des millions de civils furent déportés et assassinés. Piètre administrateur (ses subordonnées avaient tendance à ignorer ses directives), il se distingua aussi en dérobant des œuvres d'art et du mobilier pour le compte de Göring et de différentes institutions allemandes. Se retrouver embastillé, ainsi et ici, équivalait à une déchéance spectaculaire : huit ans plus tôt, le même Rosenberg avait reçu des mains d'Adolf Hitler la première médaille des Arts et Sciences nationaux allemands, une version nazie du prix Nobel. La cérémonie avait eu lieu à Nuremberg...

À la différence de Göring, arrivé à la prison avec une montagne de possessions en tout genre, le bagage de Rosenberg se bornait au strict minimum : un chapeau, un pardessus, un mouchoir, un trousseau de clés, un tampon encreur et une chemise de nuit. Jamais avant lui Kelley n'a eu le privilège de rencontrer un philosophe « gouvernemental ». Il le considère donc comme un sujet des plus fascinants. Rosenberg lui fait l'impression frappante d'« une longue créature mince, flasque et féminine dont l'apparence dément le fanatisme et la cruauté ». Le psychiatre est sidéré par la monomanie de cet homme qui peut faire dévier n'importe quelle conversation vers

une apologie de la pureté raciale. « En tant que psychiatre, j'éprouvais le plus vif intérêt à découvrir en Rosenberg un individu qui avait développé un système de pensée différant considérablement de la réalité connue – un homme qui refusait farouchement de remettre en question ses théories, animé par une foi profonde en la puissance miraculeuse des mots par lesquels il les exposait. »

Malgré cette puissance supposée, Rosenberg échoue pourtant souvent à finir ses phrases ou à poursuivre ses propres raisonnements. Jamais il n'envisagera, en ce qui le concerne, la possibilité d'une quelconque culpabilité criminelle. Kelley parviendra rapidement à la conclusion que l'insignifiance et la confusion mentale du prisonnier le privent, plus que la majorité de ses codétenus, d'une conscience des limites et des falsifications de sa propre pensée. D'après Kelley, il se réduit à une sorte de butor intellectuel, un pourvoyeur de philosophie absurde autant que fumeuse.

Éditeur du journal antisémite *Der Stürmer* et dirigeant important du parti nazi, Julius Streicher compte alors à son actif moins de références intellectuelles que Rosenberg. Streicher a été le *Gauleiter* de Franconie, la province allemande dont fait partie Nuremberg, jusqu'à ce que ne lui vienne la malencontreuse idée d'émettre d'imprudentes insinuations quant à la virilité de Göring. Cinq ans plus tard, il figure parmi les codétenus du *Reichsmarschall*, mais traité comme un paria. Kelley aura du mal à croire, lorsqu'il le rencontrera dans sa cellule, que l'homme qui lui fait face ait pu être l'influent colporteur d'une idéologie aussi haineuse que le nazisme. « Avachi sur son lit-cage, la peau fripée, chauve et bedonnant dans son treillis échappé d'un surplus de l'US Army », Streicher figure un personnage on ne peut moins imposant.

Plus encore qu'Adolf Hitler, dont il a été l'un des premiers fidèles, l'ex-éditeur mal dégrossi, à la voix rauque et au verbe intarissable, considère les Juifs comme des sous-hommes nuisibles : l'antisémitisme constitue le pivot de sa pensée politique. Malgré des relations personnelles tendues avec les autres nazis, Streicher ne mesura jamais le soutien vigoureux et bruyant qu'il portait à son Führer. Dans ses articles, ses caricatures violentes et ses éditoriaux, *Der Stürmer* applaudit l'incendie des synagogues, la destruction des biens juifs et les agressions physiques perpétrées contre leur communauté. En guise de journalisme, il répandait des rumeurs spécieuses : origines aryennes de Jésus, lois juives censées autoriser la pédophilie et interdire les cadeaux aux chrétiens, croyance juive faisant de la mère du Christ une prostituée... En Allemagne, cet antijudaïsme n'avait rien de marginal ; sous une forme moins radicale, il alimentait les objectifs politiques,

militaires et économiques du régime nazi. La quasi-totalité des responsables du parti y souscrivait largement.

À Mondorf, cependant, les codétenus de Streicher refusaient de lui adresser la parole comme de manger en sa compagnie. L'amiral Karl Dönitz avait même remis une pétition à Andrus pour réclamer que Streicher fût banni de la table commune. Cet ostracisme procédait pour partie de la réputation de sadique, de violeur et de pornographe qui lui collait à la peau. Selon la presse, il possédait, en matière pornographique, « la plus grande bibliothèque que le monde ait jamais connue ». Il inspirera en fait un dégoût immédiat à la plupart des gens qu'il croisera à Nuremberg. « C'était un vieux dégueulasse, du genre de ceux qui sévissent dans les jardins publics », écrira Rebecca West dans le *New Yorker*. « Une Allemagne sensée l'aurait depuis longtemps envoyé à l'asile. » Streicher s'entête à refuser d'être tenu pour responsable de la haine antijuive qui a conduit aux crimes de masse et à l'Holocauste, et qu'il a pourtant encouragée. La maison d'arrêt de Nuremberg ne lui est d'ailleurs pas inconnue : lui qui portait souvent une cravache l'a visitée par le passé, afin d'y faire fouetter des prisonniers.

Streicher n'est jamais non plus à court d'allusions salaces à sa vigueur sexuelle. Sa cellule est toujours impeccable. Le matin, il fait de la gymnastique dans le plus simple appareil avant de s'asperger la tête d'un seau d'eau pour conclure l'exercice. Il aime à se voir en martyr de la cause nazie et ne peut discuter d'aucun sujet pendant plus de quelques minutes sans verser dans un soliloque dédié au « problème juif ». « Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, chacune de ses pensées, chacun de ses actes comportaient une référence à ses convictions », écrira Kelley. D'après Streicher, même sa vaste et sinistre collection pornographique permet de mieux comprendre la pensée juive car la littérature obscène, insiste-t-il, a toujours été l'œuvre des Juifs. « L'enthousiasme avec lequel il décrivait ces ouvrages m'amena à suspecter qu'il ne s'intéressait pas seulement à leur genèse supposée », notera Kelley.

Un seul prisonnier parvient à tolérer la présence de Streicher. Il s'agit de Robert Ley, l'ancien directeur du Front allemand du travail, qui s'était substitué aux syndicats et gérât la main-d'œuvre nazie, dont le travail forcé. Ley se cachait sous une fausse identité dans un petit village bavarois, non loin du nid d'aigle du Führer à Berchtesgaden, lorsqu'il fut capturé par des parachutistes américains. Après son arrestation, il tenta de se suicider à trois reprises. Sur le plan physique, Kelley lui trouve de nombreuses similitudes avec Streicher : trapu, ventripotent, il a le crâne dégarni et porte un vieil

uniforme de GI qui ne lui va pas du tout. Ancien combattant des forces aériennes allemandes, il avait été abattu en vol, en 1917, et sérieusement blessé. Kelley consignera en détail les circonstances du crash : « Fit une chute de 2 900 mètres, pilote tué. Ley projeté contre le cockpit – inconscient deux à trois heures, touché au front – pas de fracture. Restait incapable de parler pendant une demi-journée – puis amélioration progressive de la parole. Bégaie encore légèrement. » De fait, le bégaiement de Ley s'accusait surtout lorsqu'il s'échauffait, ce qui arriva souvent à partir de 1924, dès lors qu'il se rangea avec ardeur dans le camp des partisans d'Adolf Hitler. Il suffisait de deux rasades de whisky américain, disait-il, pour l'aider à surmonter son trouble de l'élocution. Une thérapie à laquelle il s'adonnait fréquemment.

Robert Ley travaillait dans l'industrie chimique, mais perdit son emploi à la suite de dissensions politiques avec son employeur. Il se lança alors à plein temps dans la politique et devint l'un des porte-parole les plus zélés du parti nazi. « Une voix intérieure me poursuivait comme un gibier traqué, racontera-t-il à Kelley. Mon esprit me dictait le contraire, ma femme et ma famille ne cessaient de m'exhorter à renoncer à mes activités et à retourner à la vie ordinaire, mais la voix au fond de moi me donnait un ordre. "Tu dois. Tu dois." Et moi j'obéissais à cette force, à ce destin irrésistible. On peut appeler ça du mysticisme. On peut appeler ça Dieu. »

Ley ne retira jamais à Hitler son fervent soutien, même dans la défaite. « Il donnait l'impression d'être intellectuellement doué, solide et plein de vitalité, raconta un interprète. Mais en fait, c'était juste un mythomane de première. »

Kelley détectera chez lui une faille psychologique : bavarder avec lui se révèle tout simplement impossible, et revient à plonger dans une sorte de chaos verbal. « Souvent, quand nous discutons dans sa cellule, il commençait une conversation ordinaire puis, à mesure qu'il s'intéressait au sujet évoqué, il se levait, marchait de long en large, levait les bras au ciel, gesticulait de plus en plus violemment et commençait à crier. » Le psychiatre américain découvrira également que l'ancien responsable du Front du travail avait à ce titre présenté certaines propositions tout à fait délirantes en faveur de la population laborieuse allemande. On relevait notamment dans ce programme irrationnel la construction de cent navires destinés à emmener les ouvriers en croisière, l'édification de résidences majestueuses pour résoudre la pénurie de logements du pays et la distribution de voitures neuves aux travailleurs. Il idéalisait Hitler au point de lui avoir consacré un livre ruisselant d'éloges. Effet raté : même le Führer en fut choqué, lequel ordonna la destruction des exemplaires imprimés.

Manifestement, le prisonnier manque de discernement et ne maîtrise pas ses émotions. Quel est exactement son problème ? Désireux d'en savoir plus, Kelley va s'arranger pour interroger l'ancienne secrétaire de Ley. Elle le décrit alors comme un idéaliste qui « regardait le monde à travers ses lunettes roses, était toujours ivre et, par conséquent, voyait toujours les gens meilleurs qu'ils ne l'étaient en réalité... [Ley] habitait un monde déconnecté de la réalité ». Pour Kelley, le manque de maîtrise verbale de Robert Ley, sa faible clairvoyance et son absence globale d'inhibitions ouvrent la voie à un diagnostic de lésion cérébrale.

Plusieurs autres détenus piquent la curiosité de Kelley. Ainsi Joachim von Ribbentrop, le rival de Rosenberg en matière de politique extérieure, ministre des Affaires étrangères de Hitler de 1938 jusqu'à la fin de la guerre. Il occupe la cellule numéro 7 et se trouve dans un état d'extrême instabilité. Aux agents qui l'interrogèrent, il déclara avoir été, en tant que membre d'un gouvernement légitime, extrêmement choqué par son arrestation. Il n'a pour s'appuyer qu'un bagage scolaire rudimentaire, et une carrière dans le commerce des vins et spiritueux qui n'a guère contribué à son expertise politique. Or Ribbentrop supporte très mal l'évocation de ses faiblesses, notamment les persiflages venus de ses collègues diplomates, laissant entendre qu'il ne serait qu'un « vendeur de champagne ». On l'appelle aussi « l'acteur de cinéma », en raison de ses mimiques et de sa gestuelle théâtrales. La conscience de son infériorité l'a conduit à s'attacher fortement à Hitler en qui il voyait, d'après Kelley, une figure paternelle. Le suicide du Führer le plongea dans un profond sentiment d'abandon. Du reste, le désordre de sa cellule semble refléter sa propre confusion mentale. Souvent, il mitraille Kelley de questions : « Docteur, qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais faire ? » Il se lève et se rassoit en marmonnant dans sa barbe. Il ressemble à un petit garçon à qui ses parents ont été enlevés, et à qui on dit de se débrouiller tout seul. Il ne sait pas quoi faire. »

Ancien avocat, Ernst Kaltenbrunner est le plus important responsable de la Gestapo en captivité. Il dépasse aussi par la taille les autres prisonniers. Les nombreuses cicatrices du chef de la terreur nazie, qui donnent à son visage une apparence sinistre, ne proviennent pas de quelque duel, comme ont pu l'imaginer ses malheureuses victimes, mais d'un banal accident de voiture qui l'a projeté à travers la vitre. Malgré ses airs intimidants, Kelley le classe dans la catégorie des couards. Il décrit « une brute typique, un être dur et arrogant lorsqu'il avait le pouvoir, veule et insignifiant dans la défaite, incapable de supporter les pressions de la vie carcérale ».

Pendant que Kelley se forge une idée plus précise des prisonniers, le Tribunal militaire international qui va avoir à juger les dignitaires nazis se met peu à peu en place. Saisies au sein de l'administration nazie, des masses considérables de documents officiels parviennent progressivement aux enquêteurs et procureurs alliés. Les représentants des États-Unis, du Royaume-Uni, de la France et de l'URSS se sont entendus pour rejeter le principe d'exécutions sommaires et discutent maintenant des modalités applicables à une juridiction ainsi dédiée aux crimes de guerre. Ils se posent notamment cette question : lequel d'entre les prévenus faut-il juger le premier ? Jamais auparavant une cour internationale de ce type n'a été convoquée. Les Soviétiques indiquent clairement leur souhait : tout procès devra se conclure par des peines capitales. Plus discrètement, les Britanniques soutiennent la même position. L'arrivée à Nuremberg du personnel juridique américain, fort de plus d'une centaine de membres, démontrera cependant que les États-Unis joueront un rôle moteur dans la détermination des procédures et la construction des principes juridiques appliquées en la circonstance.

L'enquête officielle a été confiée à l'OSS (Office of Strategic Services), l'agence de renseignements créée en 1942 après l'entrée en guerre américaine. Son ancien directeur, William « Wild Bill » Donovan, aidera le procureur général Robert Jackson à rassembler contre les nazis les éléments de preuve nécessaires à leur inculpation. Les fourgons au monoxyde de carbone ayant servi à assassiner des populations juives et les chambres à gaz d'Auschwitz constituent en l'occurrence d'accablantes pièces à conviction, auxquelles s'ajoutent beaucoup d'autres preuves de crimes de guerre et de violations de la législation internationale.

Kelley, de son côté, commence à appréhender plus clairement la hiérarchie sociale et politique de ses « patients ». Il a l'impression d'avoir affaire aux différents directeurs d'une grande entreprise, orphelins de leur PDG unanimement regretté, un certain Adolf Hitler. Une sorte de clique qualifiée par Kelley de « groupe cerveau », composée, autrement dit, des individus qui avaient façonné l'idéologie et la politique nazies. Il y a parmi eux des « commerciaux » – Baldur von Schirach, Franz von Papen, Konstantin von Neurath, et Joachim von Ribbentrop – chargés de vendre à la planète les idées de Hitler. Les exécutants militaires et administratifs, parmi lesquels Ernst Kaltenbrunner, Wilhelm Keitel, Alfred Jodl, Erich Raeder et Karl Donitz, s'occupaient de mobiliser bataillons et armements pour réaliser les transactions programmées. La société III^e Reich et associés employait enfin également, en guise de soutien discret mais efficace,

des juristes et des bureaucrates. Une fois réunis, les leaders nazis capturés composaient le « conseil d'administration » de leur régime vaincu, un groupe décisionnaire qui dirigea une nation mais dont les membres ne se fréquentaient que très peu.

À la différence d'un conseil d'administration ordinaire, toutefois, celui-ci a à son actif rien de moins que le déclenchement d'une guerre mondiale de six ans. Avec un incomparable cynisme, il a piétiné les traités et les accords internationaux, anéanti d'innombrables communautés humaines innocentes, asservi des millions d'êtres humains et parqué plusieurs millions d'autres dans des camps conçus en vue de leur assassinat clinique. Ce conseil d'administration a légalisé le racisme et la terreur. Comment ces hommes sont-ils devenus des criminels ? Ont-ils saisi une occasion qui aurait pu tenter nombre d'entre nous ? Sont-ils nés porteurs de tendances maléfiques ? Partagent-ils certains troubles psychiatriques (une sorte d'« esprit nazi ») qui pourraient expliquer leur comportement ? Kelley, au moins, a pris la mesure de sa propre situation : il sait qu'avoir ainsi accès à cette clique regroupant quelques-uns des pires criminels du siècle peut non seulement lui livrer de précieuses réponses scientifiques, mais aussi lui valoir la célébrité.

Les autorités de la prison, sans parler des procureurs du futur procès, ne s'intéressent guère aux questions qui excitent la curiosité de Kelley. Personne, à Nuremberg, ne veut vraiment savoir ce qui a poussé ces êtres, une fois devenus de hauts dignitaires nazis, à commettre des actes aussi abjects.

À vouloir ainsi isoler et caractériser le fonctionnement particulier de l'esprit nazi, Kelley s'aventure sur un terrain controversé, à la croisée de la psychiatrie et de la criminologie. Les sociologues se sont de longue date interrogés sur les origines du comportement criminel, et penchés sur les forces sociales génératrices de crime. L'exploration psychiatrique, en la matière, a été moins fructueuse, se cantonnant généralement à l'examen des états émotionnels, des motivations inconscientes et des troubles mentaux. Pendant des décennies, même en remontant aux travaux avant-gardistes de l'éminent Benjamin Rush, l'un des pères fondateurs des États-Unis d'Amérique (1746-1813), la médecine s'est bornée à rechercher les vices susceptibles de provoquer, chez certaines personnes, un comportement déviant.

Ces failles insondables, pensait-on alors, relevaient d'un désordre biologique : au plus profond de l'organisme des individus concernés, quelque chose ne fonctionnait pas, ou fonctionnait à rebours de l'évolution. Mais si c'était dans l'esprit, et non dans la physiologie,

qu'il fallait rechercher la fêlure coupable ? L'un des pionniers de la science criminelle, le médecin légiste italien Cesare Lombroso (1835-1909), défendit en son temps la thèse du « criminel-né », examinant à cet effet les caractéristiques physiques et mentales innées des criminels. Le discrédit finira par recouvrir ses travaux, contestés dans leur rigueur, accusés de racisme et assimilés à une forme de darwinisme social. Mais en tentant d'évaluer la condition psychologique de ses sujets, Lombroso avait attiré la criminologie sur le terrain de la psychiatrie. Les criminels, à ses yeux, étaient des êtres impulsifs, immatures, sevrés d'affection et manquant de contrôle sur eux-mêmes, autant de « signes distinctifs » que les études réalisées bien après lui finiront par corroborer. Dès lors certains chercheurs en viendront à se demander si un limier plus fin que les autres, dans le cas où le ferment de la criminalité serait en effet d'ordre psychologique, ne pourrait pas se faire un nom en identifiant précisément le ou les troubles mentaux menant à de tels agissements.

De fait, les psychiatres vont se trouver de plus en plus souvent appelés à témoigner devant les tribunaux de la santé mentale des inculpés. Mais l'intervention des spécialistes de l'esprit se limite généralement à une question : l'accusé est-il oui ou non capable de distinguer le bien du mal ? Ils ne s'interrogent pas sur sa conformité au profil psychologique du criminel pénalement irresponsable. Dans les premières années du xx^e siècle, des scientifiques de différents horizons se sont focalisés sur les différentes anomalies mentales que les criminels sont censés partager. En 1913, le Britannique Charles Buckman Goring (1870-1919, sans lien de parenté avec Hermann Göring) distinguera une seule caractéristique commune aux criminels qu'il a examinés : leur faible niveau intellectuel. Par la suite, certaines psychoses et névroses seront considérées comme des marqueurs criminels plus significatifs encore. C'est au cours des années 1930, après une gigantesque étude réalisée dans les prisons de l'État de New York, que l'on commencera à prendre conscience de la responsabilité des troubles de la personnalité dans le déclenchement de nombreuses conduites criminelles : comportement antisocial, narcissisme, paranoïa... Par voie de conséquence, les professionnels amenés à travailler auprès de criminels inclineront de plus en plus à considérer le crime comme un problème médical. La compétence des psychiatres pourra désormais s'exercer dans des centaines d'établissements pénitentiaires.

En 1943, au milieu de la Seconde Guerre mondiale, le psychiatre américain Richard Brickner publie *L'Allemagne est-elle incurable ?*. Dans

ce livre, qu'a lu Kelley, l'auteur s'efforce d'observer les crimes du gouvernement allemand comme il étudierait le comportement d'un patient. Il y affirme que si beaucoup de citoyens allemands, à titre personnel, jouissent d'une bonne santé mentale, les actes de leur pays « ont été caractéristiques de ce qu'un psychiatre retrouve dans certains comportements individuels alarmants ». Il relève notamment des indices du trouble mental germanique dans les reportages que le journaliste américain William Shirer réalisa au cours des premiers mois de la guerre. Shirer y décrivait en particulier un hommage de masse à Hitler, organisé à l'opéra de Berlin : « Leurs visages étaient déformés par l'hystérie, leurs bouches béantes hurlaient, hurlaient et leurs yeux brûlaient de fanatisme, braqués sur le nouveau dieu, sur le Messie. » Shirer rapporta également l'indignation des Allemands après le bombardement anglais de la ville de Fribourg, alors qu'ils se réjouissaient ouvertement des dévastations provoquées par leur armée en Belgique et aux Pays-Bas. Brickner souligne dans son livre la déclaration de Göring selon laquelle le Reich est prêt à réduire toute l'Europe à la famine si cela peut permettre à l'Allemagne d'assurer son autosuffisance alimentaire. La marque d'une conception de la justice pour le moins singulière : « Ce qui vaut pour moi ne vaut pas pour autrui », commente Brickner.

Plus précisément encore, Brickner s'attache à déterminer que la nation allemande, régime nazi compris, souffre de paranoïa, « la seule pathologie mentale que le psychiatre lui-même redoute parce que, si elle n'est pas traitée, elle peut finir en meurtre... Le meurtre est l'issue logique de cette vision particulière du monde ». Les individus paranoïaques souffrent de mégalomanie, du besoin de dominer les autres, de complexes de persécution et d'une puissante tendance à falsifier le passé pour faire coïncider leur vision et la réalité. Dès lors le fascisme, l'agressivité et l'antisémitisme trahissent d'abord les symptômes du mal dont l'Allemagne nazie est la proie. « Nous sommes confrontés à un groupe qui utilise tout le pouvoir dont il dispose, quel qu'il soit, et sous n'importe quelle forme de gouvernement, d'une manière terrifiante et mystérieusement violente. » De nombreux Allemands, pense Brickner, sont eux-mêmes paranoïaques, à tout le moins fortement perméables aux influences paranoïaques. L'auteur veille cependant à éviter d'assimiler la totalité de la population à une masse de criminels mentalement détraqués. Il reconnaît que les phases de comportement paranoïaque peuvent frapper bien d'autres pays, et prend pour exemple le Ku Klux Klan américain. Il tient toutefois à montrer comment la paranoïa a infiltré la culture dominante de l'Allemagne. Ainsi les autres nations peuvent-elles réfléchir aux moyens d'y répondre, comme un psychiatre le ferait dans le cadre du

traitement de son patient.

Brickner propose ainsi de placer l'Allemagne, après la guerre, en conditions de « reconstruction mentale », c'est-à-dire de soutenir les Allemands éclairés tout en démontrant au reste de la population que les comportements sains présentent eux aussi des avantages, et que leurs tendances paranoïaques ont causé un tort immense à leur pays. L'auteur estime néanmoins qu'il serait vain de traduire les nazis devant un tribunal international. D'après lui, un tel procès ne ferait que renforcer le délire paranoïaque et le complexe de persécution allemands.

Diagnostiquer un désordre partagé par l'ensemble des membres d'un groupe, et susceptible de créer de l'agressivité parmi les citoyens d'une nation en guerre, c'est une chose. C'en est une autre que de se lancer à la recherche des caractéristiques psychologiques éventuellement communes à une bande de criminels de guerre notoires. Kelley est bien incapable, alors, de prédire si un homme comme Göring pourra ou non être un jour guéri de ses tendances criminelles ; jamais, pour traiter ses patients de Nuremberg, il ne se placera dans une telle perspective. Mais en revanche, il va commencer à les étudier comme des sujets, ainsi qu'un biologiste examinerait des animaux confinés dans leurs cages de laboratoire. Et il peut faire mieux encore que seulement les observer : il est en mesure d'évaluer leur psychisme en s'aidant d'instruments comme le test de Rorschach, qui l'intéresse depuis si longtemps. En fait, Kelley fait face à un dilemme d'ordre éthique : pour qui travaille-t-il ? Pour les prisonniers, ou pour le tribunal qui va requérir à leur encontre et les punir ? Lorsqu'il rencontre les détenus afin de discuter avec eux et d'identifier leurs problèmes, doivent-ils voir en lui un représentant de l'administration pénitentiaire, ou le garant de leur santé ?

Il affronte ces questions avec la raideur qui est la sienne (et que ses propres enfants découvriront plus tard), respectueuse, avant tout, de l'autorité. Son travail de médecin à Nuremberg consiste à préserver – non à traiter ni à améliorer – la santé de ses prisonniers. Dès lors il exercera sa mission avec diligence et précision. Il ne causera aucun préjudice aux détenus. La pression est générale, alors, pour que les seigneurs de la guerre nazis soient traduits en justice. Kelley sera heureux de contribuer à cet effort, aussi longtemps qu'il pourra satisfaire sa propre curiosité professionnelle à leur égard. Il l'a bien compris : pour un psychiatre, la prison de Nuremberg est le meilleur des terrains de jeu.

CHAPITRE 5

Taches d'encre

Les administrateurs militaires des autres puissances occupantes ont dû se rendre à l'évidence : à leur grande surprise, le major Kelley est devenu indispensable au bon fonctionnement de la prison de Nuremberg. Comme le souligne le Britannique Airey Neave, « la surveillance psychologique et psychiatrique des détenus est l'un des aspects essentiels de l'*American way of life* à Nuremberg ». Ce recours aux méthodes et au langage de la psychiatrie, a priori étranger à la culture militaire des Alliés, y compris jusqu'alors aux Américains eux-mêmes, Kelley en a fait un atout décisif. Sa compétence et son autorité naturelle font de lui un interlocuteur privilégié des dignitaires nazis qui bavardent volontiers en sa compagnie, allant pour certains jusqu'à le choisir comme confident : ce qu'ils ont tu aux enquêteurs chargés des interrogatoires préliminaires, ils consentent à le lui livrer. Kelley ne perd pas de vue son objectif : décrypter les arcanes de la psychologie nazie. Pour y parvenir, il doit s'employer à instaurer des échanges familiers et chaleureux avec ses patients.

Le problème, c'est que le docteur Kelley baragouine un fort mauvais allemand. Il a donc absolument besoin auprès de lui d'un bon traducteur. Après une absence de quelques semaines, l'officier de liaison Dolibois est de retour, au grand soulagement du psychiatre. La compétence en psychologie du jeune officier, frais émoulu de l'université, est certes des plus minces, plus encore, sans doute, que ne le suppose Kelley, mais les deux hommes s'entendent bien.

Quelques semaines plus tard, à la fin de septembre 1945, le sergent Howard Triest, un autre traducteur de qualité, va rejoindre le tandem. De langue maternelle allemande, Triest, né à Munich, a débarqué avec les troupes américaines à Omaha Beach le 6 juin 1944. Ce grand blond aux yeux bleus est juif, mais il se garde bien de le révéler à ses interlocuteurs nazis pour ne pas les indisposer. Il faut à Triest des nerfs d'acier pour côtoyer ces hommes : il a perdu une grande partie de sa famille à Auschwitz. « Mon histoire personnelle était trop triste pour que je pusse éprouver la moindre sympathie envers aucun d'entre eux. Et je savais que tout ce qu'ils pourraient inventer pour me

séduire ne serait que fieffé mensonge. » Triest se souviendra des rapports excellents qu'il entretient alors avec Kelley. « Il ne me semblait pas du genre à se laisser facilement impressionner... Il ne parlait pas de sa vie privée ni de son histoire. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit d'où il venait, de ce qu'il faisait avant la guerre ni de ce à quoi pouvait bien ressembler sa famille. »

Kelley affirmera par la suite avoir consacré au moins quatre-vingts heures à chacun des vingt-deux accusés – ce qui est sans doute exagéré, parce qu'il n'aurait alors plus disposé d'une seule minute à lui, que ce fût à Mondorf ou à Nuremberg –, mais que c'était avec Göring, par obligation professionnelle et par préférence personnelle, que les entretiens avaient été les plus longs. Dans la cellule à peu près nue de l'ex-*Reichsmarschall* (quelques paquets de sucre, des cartes à jouer American Legion étalées sur une table, parfois un ou deux ballots de linge sur son lit), Kelley et Göring vont nouer une relation chaleureuse et développer une fascination mutuelle, quelle que soit la part de sympathie et de respect qu'elle recouvre. Les deux hommes sont en phase, ils se découvrent des affinités de caractère et d'analyse, savent qu'ils peuvent tomber le masque ensemble, bref, ils s'apprécient. Göring est ragaillardi par la présence de cet auditeur intelligent qui lui permet de faire valoir son rôle historique et à qui il demande, de temps à autre, une faveur. Quant au psy, il est ensorcelé par ce sujet d'étude aussi énigmatique que passionnant qui est également une source d'informations absolument unique : il a en face de lui un détenu confronté à l'évidence flagrante de son comportement criminel et dont il va pouvoir scruter toutes les réactions émotionnelles.

Comme le découvre alors Kelley, l'adhésion de Göring au nazisme s'explique d'abord par son ambition personnelle et par sa soif effrénée de pouvoir. Ce n'est pas pour Hitler ni pour l'Allemagne, encore moins au nom de la préservation de la prétendue race aryenne, qu'il est resté loyal au NSDAP. Göring n'avait qu'un objectif, parvenir au sommet, et s'il a rallié le parti nazi dès l'origine, c'est avec l'intention de prendre la tête d'un mouvement qui avait le vent en poupe. En matière de narcissisme, Göring n'a guère de concurrents. Avant lui, jamais Kelley n'a croisé d'être humain à l'égoïsme à ce point exacerbé.

Le psychiatre découvre alors la malédiction du maréchal – telle, du moins, que ce dernier la conçoit : successeur en titre de Hitler jusqu'à l'imbroglio et aux trahisons des derniers jours de la guerre, Göring a bien failli réaliser son rêve et devenir le maître de l'Allemagne, le deuxième Führer, après le suicide de Hitler. Mais à ce moment, la cause était perdue. « Il a réalisé son objectif trop tard, constate Kelley.

À Nuremberg, il n'était plus qu'un Führer sans Reich, un maréchal sans armée, un criminel accusé d'avoir fomenté une guerre de conquête contre des peuples pacifiques et d'avoir exterminé des millions d'hommes. »

Göring avait par ailleurs à cœur de persuader Kelley qu'il n'avait pas été un simple « larbin » du Führer. Il affirmait avoir peu à peu pris conscience des bévues stratégiques et des jugements erronés d'Adolf Hitler et affirmait avoir été l'un des rares chefs nazis à l'avoir mis en garde. Göring prétendait être le seul, parmi les détenus de Nuremberg, à avoir tenu tête au Führer. Kelley ne se priva pas de répondre, perfide, que les Américains considéraient tous les dignitaires nazis comme les béni-oui-oui du dictateur. « C'est bien possible, répliqua Göring, mais montrez-moi, s'il vous plaît, un "Monsieur Non", en Allemagne, qui ne soit pas aujourd'hui six pieds sous terre ! »

Dans ses échanges avec Kelley, le détenu le plus gradé de la prison se montre en général chaleureux et amical. « En fait, quand Göring l'avait décidé, il essayait toujours de nous amadouer en se montrant charmeur et décontracté dans la conversation, se rappellera Dolibois. Et alors même qu'il pressentait ce qui l'attendait à l'issue du procès, il gardait le sourire et lançait volontiers un sarcasme en forme de clin d'œil. Bien sûr, Göring ne montrait ses bons côtés que s'il pensait que son visiteur y serait sensible. »

Si Kelley avait lu *The Mask of Sanity* de Hervey Cleckley, le psychiatre américain qui a le premier défini la notion de psychopathe, il aurait sans doute rangé Göring dans cette catégorie. Mais rien ne laisse penser que Kelley connaissait cet ouvrage. D'après Cleckley, les psychopathes ont pour caractéristique essentielle d'afficher un comportement normal en public et de se conformer ostensiblement aux normes sociales ; c'est l'écran opaque derrière lequel bouillonnent des impulsions sauvages et une absence d'empathie qui ne se dévoile qu'en privé. Kelley n'a jamais utilisé le terme de psychopathe pour décrire Göring ni aucun de ses acolytes détenus à Nuremberg, mais dans les transcriptions de ses échanges, on reconnaît le profil type du psychopathe.

Ainsi, dans l'une de ces conversations, alors qu'il évoque ses débuts au NSDAP, Göring mentionne sa collaboration, dans les années 1920, avec Ernst Röhm, le fondateur des SA (sections d'assaut), qui servaient en quelque sorte de milice au parti nazi. L'histoire accidentée des SA, qui accompagnèrent l'essor du parti, avait permis à Göring et Röhm de forger ensemble des liens d'amitié. Après quoi, explique Göring d'un ton anecdotique, Röhm et lui se sont disputé la confiance du chef suprême. Une lutte d'influence qui s'est terminée abruptement lors de

la sanglante Nuit des longs couteaux, déclenchée par Göring et conclue par l'arrestation puis l'assassinat de Röhm. Une fois cet épisode prestement évoqué, l'interlocuteur de Kelley lui fait comprendre qu'il peut passer au sujet suivant.

« Mais comment avez-vous pu en arriver à ordonner le meurtre de votre vieil ami ? » s'exclame alors Kelley. Göring fixe l'Américain en silence. Son regard exprime la stupéfaction et un agacement teinté de pitié. Le psy lit dans son regard : « Docteur Kelley, je vous ai peut-être surestimé. Et si vous étiez un imbécile ? » Des années plus tard, Kelley n'oubliera pas la réaction du *Reichsmarschall* : « Il haussa alors ses larges épaules, tendit vers moi les paumes de ses mains et articula lentement : "Mais enfin, il me barrait le passage..." »

Par ce haussement d'épaules, il fallait comprendre que le bien-être ou les intérêts de son vieux camarade Röhm ne représentaient pas plus que le cadet de ses soucis. Quelle autre attitude attendre de Göring ? Il avait des préoccupations bien plus importantes. Kelley ne stigmatise pas toujours le caractère pathologique de ces réponses qui, selon lui, révèlent moins la folie d'un individu qu'elles ne trahissent la dérive socioculturelle d'une nation. Les psychopathes, tels que nous les connaissons bien à présent, obsédés par la réalisation de leurs objectifs narcissiques, insensibles aux autres, n'étaient pas dans le collimateur de Kelley.

Cela dit, à d'autres moments, Kelley parvient à argumenter avec Göring. Quand le *Reichsmarschall* lui déclare un jour que l'obéissance aux ordres, même illégaux, est justifiée si l'on entend préserver l'ordre social et la discipline militaire, Kelley s'insurge : « Au diable la discipline militaire ! Quand le sort de la civilisation est en jeu, c'est un devoir de mettre fin au militarisme une fois pour toutes et de tout faire pour éviter une guerre supplémentaire, car la prochaine signera l'anéantissement de l'humanité. »

L'ex-commandant de la *Luftwaffe* répond sans se démonter : « Oui, c'est ce que je pensais après la fin de la dernière guerre. Mais tant que les nations poursuivent leurs intérêts égoïstes, il faut se montrer pragmatique. Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que les hommes, en dépit de tous leurs efforts pour contrôler leur destinée, sont les jouets d'une puissance supérieure. » Un échange après lequel Kelley soulignera dans ses notes le « fatalisme mystique », teinté de cynisme, de Hermann Göring.

Une fois surmonté le traumatisme de l'incarcération, le nazi confie d'ailleurs à Kelley qu'il se sent bien dans sa cellule, grâce, notamment,

au silence qui y règne. Il lui cite un passage de la Bible : « Il fit lever le vent d'orient dans les cieux, et amena par sa force le vent du midi » (Psaumes, 78-26), qui évoque l'intervention miraculeuse de Dieu prodiguant la manne céleste aux Juifs errants et affamés. Il veut que son psy comprenne qu'il est un survivant et qu'il ne capitulera jamais.

Si Göring accepte sa condition présente, c'est pour une bonne raison : il a une mission à accomplir. Il dénie vigoureusement aux Alliés le droit de le faire comparaître, lui et ses semblables, comme criminels de guerre, mais il s'incline devant la prérogative du vainqueur, qui est de châtier le vaincu. Il y voit même une occasion ; il compte profiter du procès pour défendre la politique nazie et réhabiliter son action. Des objectifs qui lui font oublier les inconvénients de la vie de détenu et les doléances qui en découlent. « Göring passe le plus clair de son temps à tenter de discréditer ses anciens compagnons d'armes, à commencer par Hitler, afin que la postérité garde de lui, et de lui seul, une image positive. Il tient beaucoup à être considéré comme le plus haut dignitaire nazi, une étrange compensation », déclarera Kelley à un journaliste quelques mois plus tard. « Comme ses comparses, il se défend de toute implication dans les atrocités : à l'entendre il y est complètement étranger, bien qu'il soit prouvé que celles-ci ont commencé dès 1933-1935, à l'époque où les camps de concentration étaient placés sous son autorité. Les massacres à grande échelle, l'extermination proprement dite, ne débiteront effectivement que bien plus tard, sous l'égide de Himmler. »

Les seules récriminations de Göring, qu'il les adresse à Kelley ou aux autres responsables de la prison, concernent sa famille, lorsqu'il considère qu'elle n'est pas traitée correctement. Il confie à Kelley qu'au moment de sa reddition aux Américains, il n'a demandé qu'une faveur : qu'Emmy (sa femme) et Edda (sa fille) fussent bien traitées. Il consacre une grande énergie à leur écrire, insiste auprès de Dolibois et de Kelley pour qu'on retrouve leur trace et que ses lettres leur soient transmises. Fritz Sauckel, qui a été de 1942 à 1945 le haut fonctionnaire nazi en charge de l'emploi de la main-d'œuvre étrangère, fait également appel à Kelley pour qu'il l'aide à retrouver sa femme et ses enfants, dont il n'a plus de nouvelles. Dans une lettre à Emmy datant d'octobre 1945, le *Reichsmarschall* donne libre cours à ses frustrations, tout en exprimant sa confiance en Kelley :

« Cela fait trois mois que je t'écris sans recevoir de réponse... Aujourd'hui ma lettre te parviendra directement : le major Kelley, le médecin qui me soigne et qui jouit de toute ma

confiance, va te l'apporter. Tu peux toi aussi te confier à lui librement. Le plus grand tourment de mon âme était et reste le fait que jusqu'à maintenant je ne savais où vous étiez ni comment vous alliez. Tu peux m'envoyer la réponse par le truchement du docteur Kelley et tu comprendras à quel point je l'attends... Je n'ai pas besoin de te dire ce que je traverse ici. Le cruel destin de notre patrie et les inquiétudes qui me rongent à ton sujet et quant à ton avenir sont les fardeaux les plus lourds à mon âme. Ma femme bien-aimée, je te suis si sincèrement reconnaissant de tout le bonheur que tu m'as toujours donné, de ton amour et de tout. Comment la petite Edda prend-elle tout cela... Donne à Eddalein un baiser de son Pappi et salue tout le monde pour moi. Tu es enlacée et embrassée avec un amour sincère par ton Hermann à qui tu manques beaucoup. »

Emmy Göring, qui évitait tout contact avec les Américains, accepta aussitôt de recevoir Kelley. Au moment de prendre la lettre qu'il lui apportait, de crainte d'y trouver l'adieu final de son mari elle la tendit à sa nièce qui lui confirma qu'elle contenait de meilleures nouvelles. Elle se décida alors à la lire. Elle conversa ensuite avec Kelley qu'elle estima être « un homme très honnête et très humain ». À sa question : « Comment va mon mari ? », le médecin répondit : « Il se conduit comme un rocher dans une mer déchaînée. » Emmy rédigea aussitôt une réponse qu'elle chargea Kelley de transmettre à son mari.

« Enfin, enfin une lettre de toi ! Je ne peux te dire à quel point je suis heureuse. Mon amour et mes pensées t'accompagnent à chaque seconde. Nous allons bien, nous avons de quoi manger et nous avons du bois... Ma seule pensée, ma prière chaque nuit est que tu puisses de nouveau être avec nous. Reste en bonne santé. Dieu merci, Edda est encore trop petite pour partager nos soucis... Hermann, je t'aime par-dessus tout, garde la foi et Dieu nous réunira encore une fois. Tout le monde ici t'envoie son amour et nous t'embrassons tous. Je t'envoie tous les baisers que je t'ai donnés dans le passé et que je veux te donner dans les années qui viennent. Je t'aime, pour toujours à toi, Emmy. »

À quoi sa fille ajoute une ligne :

« Mon très cher papa, reviens-moi très bientôt. Tu me manques terriblement. Des milliers de baisers, ton Edda. »

Göring est heureux de recevoir la lettre d'Emmy, mais dans sa

réponse, il exprime aussi scepticisme et regrets :

« Tu t'imagines sans peine à quel point la lecture de ta lettre m'a transporté de bonheur. C'était le premier rayon de soleil de cette triste période... Tu as sans doute déjà appris par les journaux que mon procès comme prétendu criminel de guerre va commencer le 20 novembre. Nous devons nous préparer au pire. Néanmoins je prie le Tout-Puissant afin que nous soyons de nouveau réunis. Je prie chaque jour pour que me soit – donnée la force de finir avec dignité, car mieux vaut finir dans la dignité que vivre dans le déshonneur. Je ne pense qu'à toi et mon seul souci est celui de ton bien-être. J'ai toujours su et senti à quel point je t'aimais, mais c'est à présent seulement que m'est révélée la vraie profondeur de notre amour, je te remercie éternellement du grand bonheur que ton amour m'a donné. Je veux que tu saches à quel point vous me manquez, toi et Edda. Parfois je me dis vraiment que j'en mourrai. Pourquoi a-t-il fallu que les choses tournent de cette façon ? Si nous avions seulement soupçonné une telle évolution, nous aurions certainement pris une autre voie... Maintenant nous nous en remettons entièrement à la volonté de Dieu..., Fais en sorte de ne jamais être séparée d'Edda. »

Au dos de la lettre, Göring a ajouté un post-scriptum :

« Le Major Kelley, qui t'apporte cette lettre, est vraiment un gentleman remarquable. Le lieutenant [Dolibois] qui l'accompagne est un être très chaleureux et humain et je les connais tous les deux depuis plusieurs mois. Tu peux te fier à eux entièrement. »

Göring écrivit par la suite à Emmy :

« Voir l'écriture chérie d'Edda, savoir que tes mains ont touché ce panier, et le contenu lui-même, tout cela m'a bouleversé et, en même temps, rendu fou de joie... Parfois j'ai l'impression que mon cœur va exploser d'amour et de désir pour toi. Ce serait une belle mort. »

« Je suis convaincu que M^{me} Göring partageait pleinement les sentiments de son mari et lui est restée complètement loyale », devait écrire Kelley par la suite. Personne ne sait cependant si Emmy Göring aurait approuvé le projet sidérant que Göring forme alors pour l'avenir d'Edda. Il demande en effet à Kelley d'adopter la jeune Edda et de

l'emmener aux États-Unis, dans le cas où son épouse et lui viendraient à décéder. À son retour quelques mois plus tard, Kelley fera part de cette proposition à Dukie, dont on ignore la réaction à la perspective d'adopter et d'élever la fille d'un chef nazi. Cette surprenante requête – révélatrice de l'estime de Göring pour Kelley – émut le psychiatre qui savait à quel point Edda comptait pour son père. Bien qu'il n'ait jamais rapporté ce que fut sa réponse à Göring, on peut supposer qu'il la déclina pour des raisons déontologiques.

Le 8 octobre, une ambulance escortée par deux Jeep militaires bourrées de gardes armés fonce à vive allure vers la prison de Nuremberg, où elle pénètre aussitôt. Un homme émacié aux sourcils broussailleux, vêtu d'un uniforme gris de la Luftwaffe, d'un vieux pardessus et d'un chapeau cabossé s'extrait de l'arrière du véhicule et balaie la cour de son regard fiévreux en clignant des yeux. Il ne porte aucun insigne militaire, mais ses hautes bottes en cuir noir souple, avec leur fermeture Éclair en zigzag, lui confèrent une allure typiquement militaire. C'est la première fois depuis quatre ans que Rudolf Hess foule le sol de sa patrie.

Le 10 mai 1941. Hess, alors âgé de quarante-six ans, parvenu au faite du pouvoir puisqu'il est le bras droit du Führer et le troisième plus haut dirigeant nazi après Hitler et Göring, sain de corps et d'esprit et chaussé de ces mêmes bottes d'aviateur, a engagé, sur la suggestion de son astrologue, un pari insensé : il a pris les commandes d'un chasseur Messerschmitt sur un aérodrome de Bavière et rallié l'Ecosse où il a sauté en parachute. À Kelley qui lui demandera pourquoi il s'est éjecté de son avion, Hess répondra : « Je n'avais jamais piloté ce type d'appareil auparavant et je n'étais pas sûr de pouvoir le poser. Et puis je n'étais pas certain de la localisation exacte des terrains d'atterrissage. Mais j'ai fait du bon travail et j'ai atterri à quatre mètres de l'endroit que je visais. »

Hess est alors arrêté et interrogé par la milice d'autodéfense britannique (British Home Guard). Il accomplit une mission de paix, explique-t-il en claudiquant parce qu'il s'est cassé la cheville en arrivant au sol. Il désire parler à Douglas Douglas-Hamilton, treizième duc de Hamilton, un politicien conservateur qu'il a rencontré aux Jeux olympiques de 1936, à Berlin. Hess s'imagine sans doute que le duc éprouve de la sympathie pour la cause allemande. Lord Hamilton, convoqué par les autorités, entend, stupéfait, le nazi annoncer qu'il désire rencontrer le roi George VI, obtenir la révocation de Winston Churchill et négocier avec les Britanniques une trêve qui permettra aux deux nations d'unir leurs forces pour vaincre l'URSS. Les Britanniques resteront maîtres de leur empire tandis que l'Allemagne

pourra librement étendre son emprise sur toute l'Europe continentale. Les deux puissances pourront coexister pacifiquement une fois la menace bolchevique définitivement écartée. Hitler, qui n'a nullement approuvé l'initiative de Hess, la condamne avec vigueur en public dès qu'il en est informé, traitant même son auteur de « fou ».

Churchill apprend l'arrivée surprise de Hess alors qu'il regarde un film des Marx Brothers. Le premier ministre décide qu'une rencontre entre Hess et le roi George VI est exclue. « J'ai été conduit dans une prison quelque part en Angleterre où tout ce qu'ils ont fait, c'était me poser des questions militaires, déclarera Hess à Kelley. J'ai nié avoir une quelconque connaissance des opérations militaires et j'ai demandé l'immunité diplomatique. Les Anglais m'ont alors objecté : "Avez-vous un document prouvant que vous êtes en mission ?" Ce à quoi j'ai répondu : "Bien sûr que non, je suis l'adjoint du Führer." Alors ils ont demandé : "Est-ce le Führer qui vous envoie ?" Et j'ai répondu : "Il ne sait rien de ma mission." Les Anglais ont répliqué : "Alors vous êtes un aviateur ennemi capturé. Un prisonnier de guerre. Parlez-nous du déploiement de vos forces." »

Pendant ses quatre années de captivité en Grande-Bretagne (dont quelque temps à la Tour de Londres), Hess rencontra surtout des officiers du renseignement militaire, des hauts fonctionnaires sans réelle envergure et des psychiatres. Ses interrogateurs connaissaient bien son histoire personnelle. Hess est né à Alexandrie (Égypte) où ses parents étaient commerçants. Durant la Première Guerre, il a appartenu au 16^e régiment bavarois, où il a côtoyé Hitler et est devenu pilote de chasse (les deux hommes ne se lieront qu'après la guerre). Il subit l'influence d'activistes antidémocrates au cours de ses études à l'université de Munich et adhère au NSDAP peu après sa création. Après l'échec du putsch de Munich, il est incarcéré à la prison de Landsberg avec Hitler qu'il aide à rédiger *Mein Kampf*. À mesure que croît l'audience du parti, Hess consacre toute son énergie et son attention à la glorification et à l'ascension de son chef. Pour les compagnons de route de l'époque, il est sans le moindre doute son soutien le plus inconditionnel.

Hitler fait de Hess son secrétaire particulier et lui confie le contrôle de l'appareil du parti avant de le nommer, en 1933, Führer adjoint. Mais cette confiance a toutefois une limite puisque c'est Göring, de préférence à Hess, que Hitler va désigner comme son successeur. Il se murmurait à l'époque que les goûts de Hess en matière de décoration intérieure déplaissaient au Führer... Au fil des années 1930, l'influence de Hess ne cesse d'augmenter. Il prend part aux actions les plus répressives du NSDAP : l'assassinat des responsables SA lors de la Nuit

des longs couteaux, la rédaction des lois de Nuremberg et d'autres législations antijuives, la création de partis pro-allemands dans divers pays européens et la persécution des minorités qui conduira à l'Holocauste. Hess est à l'origine du slogan « les fusils avant le beurre », destiné à accélérer le réarmement. Il prend souvent la parole aux rassemblements du parti, présente Hitler aux foules qui s'y pressent et qu'il appelle à soutenir l'effort militaire de l'Allemagne. Terne et effacé, il manque totalement de charisme. Hess est à ce point soumis au jugement de Hitler qu'on disait même que le Führer lui avait choisi son épouse.

Dans les conclusions de l'examen de Hess pratiqué juste après sa capture, le docteur Dicks avançait l'hypothèse selon laquelle Hitler aurait joué auprès de lui le rôle du père, jusqu'au déclenchement de la guerre. Hess aurait alors pris conscience de la cruauté et du cynisme de son mentor, et transféré ses sentiments filiaux vers le roi George VI, jusqu'à ourdir son plan de paix. Le principal psychiatre anglais de Hess, J.R. Rees, qui approuvait ce diagnostic, supervisera le traitement du troisième homme de la hiérarchie nazie. Mais en octobre 1943, Hess déclare qu'il a perdu la mémoire des événements passés, y compris de son enfance. Ses médecins britanniques le soumettent alors à une narco-hypnose provoquée par une injection d'Evipan, un anesthésiant censé lui permettre de retrouver ses souvenirs par l'effet de la suggestion. La thérapie échoue et Hess refuse de se soumettre à d'autres traitements du même genre. En février 1945, il affirmera que son amnésie était feinte. Kelley observera par la suite que « ce type d'allégation mensongère est typique de personnalités telles que celle de Hess ». En juillet, ce dernier traverse une nouvelle crise et affirme qu'il est de nouveau amnésique. Il explique à ses geôliers que les Juifs contrôlent par l'hypnose les peuples du monde entier, y compris ses propres psychiatres.

Irrité et frustré de l'échec de sa mission de paix, Hess s' imagine que ses geôliers britanniques veulent l'assassiner. Hypochondriaque et adepte de longue date d'une alimentation naturelle, il inspecte avec méfiance les repas qu'on lui sert et échange parfois son assiette avec celle de son geôlier pour prévenir toute tentative d'empoisonnement. Il surveille aussi attentivement le dosage des médicaments que ses médecins lui administrent. Hess reste convaincu que sa vie est menacée. Il met de côté des rations de nourriture qu'il emballe soigneusement et prétend qu'elles sont gâtées. Sa paranoïa s'accompagne d'un délire de persécution par les Russes, les Juifs ou d'autres.

Pendant sa captivité en Grande-Bretagne, Rudolf Hess va tenter à

deux reprises de se suicider. La première fois, en 1941, il fait appeler un psychiatre dans sa cellule et à l'arrivée de celui-ci, le repousse vivement, fonce vers l'escalier, plonge par-dessus la rambarde et atterrit maladroitement à l'étage inférieur. La chute lui vaut trois fractures à la cuisse gauche. En 1945, il s'enfonce un couteau à pain dans la poitrine et avertit son gardien : « Regardez, je viens de me frapper au cœur ! » La lame, émoussée, forme une plaie qui ne nécessitera que deux points de suture. Hess clame alors que les Juifs ont délibérément laissé traîner le couteau dans sa cellule afin de le tenter. Il semble si dérangé mentalement que Churchill hésite même à le renvoyer en Allemagne où il doit comparaître comme criminel de guerre devant le Tribunal international de Nuremberg. Mais les Russes insistent pour qu'il soit jugé. À la veille de son départ pour Nuremberg, un psychiatre britannique l'examine et conclut à une démence paranoïde avec bouffées délirantes.

Escorté du colonel Andrus, Rudolf Hess rencontre Göring dans un couloir de la prison quelques instants après son arrivée. « Hess reconnaît aussitôt Göring, se fige sur place et exécute le salut nazi, la paume brandie en avant, se souvient Andrus. Göring paraît surpris mais ne retourne pas le salut, qui est interdit aux détenus. Je lance à Hess : "Ne faites plus jamais ce salut ! Ce ne sera pas toléré. Dans cette prison ce geste est considéré comme vulgaire." Ses yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites me fixent : "Le salut nazi, réplique-t-il calmement, n'est pas vulgaire." »

Andrus détaille à l'ex-numéro 3 du Reich les autres règles en vigueur à Nuremberg. Hess ne répond rien, son visage reste inexpressif. Il fixe toujours son interlocuteur d'un œil froid et vitreux. Quand il se décide enfin à parler, c'est pour protester avec véhémence contre les tentatives des Britanniques de l'empoisonner. Hess remet tous les objets en sa possession, ses effets personnels, une montre de gousset, une montre-bracelet de la Luftwaffe, son sceau en argent, des clés, sans oublier les rations alimentaires prétendument avariées, sucre, chocolat et biscuits, scellées à la cire rouge, qu'il a apportées de Grande-Bretagne. L'opinion d'Andrus est faite : les troubles psychologiques de son prisonnier sont feints. « Il était, comme je l'ai dit à l'époque dans des rapports écrits et oraux, un simulateur intégral. »

Lors d'une rencontre ultérieure avec Kelley, Hess se plaindra de crampes d'estomac, un mal dont il souffre depuis des années. Il refuse pourtant les médicaments qu'on lui propose et assure préférer se soigner avec des remèdes homéopathiques ou phytothérapiques et des vitamines. Il est vrai qu'il a fondé, en Allemagne, un hôpital dédié à la

médecine alternative qui porte son nom, « dont la seule exigence était que ceux qui y exerçaient ne fussent pas docteurs en médecine », précise Kelley.

Au cours de l'une de leurs premières rencontres, dans sa cellule, Hess fait forte impression à Kelley. Il porte son vieil uniforme de la Luftwaffe et les bottes d'aviateur en cuir de son parachutage écossais. Hess prétend ne pouvoir se souvenir de rien de son passé, pas même de sa date ni de son lieu de naissance, mais il s'inquiète de savoir ce que sont devenus ses paquets de nourriture supposément empoisonnés (Kelley en rapportera quelques-uns avec lui aux États-Unis).

L'illustre prisonnier inspire un profond malaise à Dolibois, le traducteur de Kelley. Hess, au demeurant, parle et comprend parfaitement l'anglais. « Malgré la politesse rigoureuse, militaire, de ses manières, il me glaçait... » Après le portrait qu'on lui en a tracé (son hypocondrie, sa paranoïa, sa passion pour l'astrologie et les rebouteux, son amnésie supposée concernant son passé nazi), cette rencontre ne lui laisse plus de doute : « [Hess est bel et bien] un taré... et je me suis dit qu'il nous jouait sacrément bien la comédie. »

Le comportement de l'ancien Führer adjoint laisse souvent ses gardiens perplexes. Un jour l'un d'entre eux, qui a recueilli les signatures de quelques chefs nazis sur un billet d'un dollar, vient lui demander son autographe. « Hess sourit, accepte de signer, prend le billet et retourne au fond de sa cellule, raconte Kelley. Il fait alors volte-face, sourit de nouveau, s'incline et se met à déchiqueter le billet en mille morceaux qu'il jette par la fenêtre. Hess sourit encore une fois au soldat avant d'ajouter d'un air entendu : “Nos signatures allemandes sont précieuses.” »

Kelley craint que Hess, qu'il diagnostique comme atteint d'une grave névrose de type hystérique, et bien qu'il ne présente pas de signes avant-coureurs d'une crise psychotique, s'effondre à l'annonce du verdict. « Toute ma vie j'ai redouté d'être assassiné », a expliqué Hess au psychiatre. Une tentative de suicide n'est donc pas à exclure et « il est très probable qu'il commettra quelques gestes hystériques avant d'être évacué ».

Pour le psychiatre américain, Hess peut très bien avoir feint l'amnésie depuis si longtemps qu'il a fini par se duper lui-même. Il conclut en expliquant que cette amnésie de Hess résulte à la fois d'une autosuggestion hystérique et d'une falsification consciente. Pour ce qui est de sa santé mentale, ajoute-t-il, Hess a passé l'essentiel de sa vie en équilibre instable sur la frontière ténue qui sépare normalité et folie.

La meilleure méthode pour traiter l'amnésie de Hess, estime Kelley, consiste à reprendre le traitement de narco-hypnose prescrit par les médecins anglais. Mais de préférence à l'Evipan, il opte pour l'amytal ou le Pentotal, médicaments avec lesquels il a guéri des soldats qui présentaient un syndrome d'épuisement. « Avec une simple injection intraveineuse, on aurait découvert en deux jours à quel point son amnésie était réelle ou simulée », regrettera-t-il plus tard, lui qui soigna aussi des combattants atteints de stress post-traumatique, Il concède alors toutefois qu'il existe un risque minime de réaction létale, « bien que sur le millier de cas [qu'il a] traités personnellement, [il n'en ait] jamais observé une seule ». Le rapport bénéfice-risques de la narco-hypnose est favorable. Si l'amnésie de Hess est authentique, Kelley prédit une récupération complète. Si le chef nazi joue la comédie, l'absence de récupération en sera la preuve éclatante. Kelley demande donc à Andrus d'approuver le traitement.

Ce dernier réagit avec prudence. « Hess croit ou teint de croire que les Britanniques ont tenté de l'empoisonner », écrit-il au procureur Robert Jackson. « Un traitement à base de drogues de cette nature pourrait justifier les mêmes soupçons ou allégations de sa part à notre rencontre. L'anxiété induite pourrait s'avérer nuisible au patient. » Et à l'accusation, pouvons-nous ajouter. Le procureur américain, tout en admettant qu'il approuverait le traitement si on lui proposait de l'utiliser sur un membre de sa propre famille, le rejette dans le cas de Hess, au cas où existerait ne serait-ce qu'une infime possibilité qu'il puisse lui nuire. Avant d'apprendre la décision de Jackson, Kelley demande à Hess de réfléchir à la narco -hypnose pour surmonter son amnésie. L'Allemand semble ouvert à l'idée jusqu'au moment où Kelley lui fait remarquer que « cela marche toujours ». Hess rejette alors la proposition et refuse de se soumettre à l'hypnose, sous quelque forme que ce soit. « Il a longtemps refusé une prise de sang pour un test Wassermann (syphilis), mais sur ce point nous avons obtenu l'accord des hautes autorités. »

Pendant ce temps, les officiers du renseignement américains s'efforcent de percer l'amnésie de défense de Hess. Ils font venir son ex-professeur et mentor en géopolitique, Karl Haushofer. « Vous ne vous souvenez pas de moi, Rudolf ? Vous ne vous rappelez pas les promenades que nous faisons ensemble et nos discussions sur nos lectures ? » Hess semble avoir tout oublié. On convoque aussi huit de ses anciennes secrétaires, qu'il fixe d'un regard vide. On le confronte même avec Göring, son rival de toujours. Dans l'agressivité du maréchal devant l'amnésie réelle ou feinte de Hess, on devine une vieille rivalité, mais la transcription de leur conversation révèle

surtout la vanité de Göring plus qu'elle ne réveille la mémoire morte de Hess.

Göring : Tu ne sais pas qui je suis ? Tu ne me reconnais pas ?

Hess : Pas personnellement, mais je me rappelle votre nom.

G : Mais nous avons si souvent discuté ensemble...

H : Nous étions ensemble donc cela a dû arriver, forcément. En tant qu'adjoint du Führer... J'ai sans doute dû rencontrer les plus hauts responsables, comme vous. Je ne me rappelle personne, malgré tous mes efforts.

G : Écoute, Hess, j'étais le commandant en chef de la Luftwaffe, et c'est dans l'un de mes avions que tu t'es enfui en Angleterre. Tu ne te souviens pas que j'étais commandant en chef de la Luftwaffe ? D'abord j'étais maréchal et par la suite maréchal du Reich, tu ne t'en souviens pas ?

H : Non.

G : Tu ne te rappelles pas que j'ai été nommé *Reichsmarschall* lors d'une séance du Reichstag à laquelle tu assistais ? Tu ne te souviens vraiment pas ?

H : Non.

G : Tu te rappelles que le Führer a annoncé devant le Reichstag... que si quelque chose lui arrivait, alors je serais son successeur, et que si quelque chose m'arrivait, c'était toi qui me succéderais ? Tu ne te souviens pas ?

H : Non...

G : Tu ne te rappelles pas que tu as déménagé de la Wilhelmstrasse dans un palais qui m'était réservé, en tant que premier ministre de Prusse, mais que je t'ai autorisé à t'y installer ?

H : Je ne sais pas.

Göring, qui, d'après Kelley, « [veut] préserver la fiction selon laquelle le parti nazi [est] composé d'hommes forts », finit par renoncer, écoeuré, et va jusqu'à déclarer que Hess est « complètement fou ». Il confie à Dolibois : « Nous savions depuis longtemps que Hess n'était pas tout à fait normal. Sa fuite pour la Grande-Bretagne en a fourni la preuve flagrante. » Göring se dit très perturbé par l'inaptitude de Hess à se rappeler les années glorieuses du régime, mais Dolibois suspecte que le *Reichsmarschall* redoute surtout de comparaître devant le tribunal flanqué d'un compagnon de route mentalement diminué.

À l'autre extrémité du couloir, Streicher a noué des liens cordiaux avec Howard Triest. Triest est juif, comme on le sait, mais Streicher, qui l'ignore, le décrit comme un « parfait Nordique ». Chargé par le Tribunal de recueillir des informations sur les crimes contre les groupes religieux en Allemagne, Triest écoute calmement l'éditeur nazi fulminer contre les Juifs, et prend des notes. « Je peux sentir un Juif à deux kilomètres, clame Streicher. Je le vois à leur visage, dans leurs yeux, leurs cheveux, à leur façon de marcher et même à leur façon de s'asseoir. Et je sais que vous êtes un pur Aryen. » En revanche, il soupçonne fortement Kelley d'être juif. À titre personnel, prétend Streicher, il n'éprouve pas de haine pour les Juifs. Il va même jusqu'à faire l'éloge d'un médecin juif qui le soigna jadis, mais il maintient que ses ouvrages antisémites ont rendu le monde meilleur en exposant les dangers du mélange des races. Quand il souhaite faire traduire en anglais certains textes, sa méfiance envers Kelley ou d'autres Juifs éventuels reprend le dessus, et il se tourne vers Triest. « Tenez, chargez-vous de la traduction, vous êtes un bon Allemand, vous. »

Alfred Rosenberg, lui, reste réservé et distant. Dans ses discussions avec le personnel de la prison, il se cantonne presque toujours aux spéculations sur l'essor du nazisme et de l'antisémitisme allemand. Quand il aborde ces sujets, son visage endormi s'éveille. Rosenberg adore parler de son livre, *Le Mythe du XX^e siècle*, que Kelley a parcouru et jugé « incroyablement obscur et nébuleux ». Bien que le philosophe reconnaisse que les peuples européens se sont tellement mélangés que les distinctions raciales ont pratiquement disparu, il soutient que si les Juifs ont su préserver leur pureté raciale, c'est grâce à leurs origines asiatiques et arabes, et à leurs traditions religieuses : en tant que race distincte, ils risquaient, par le jeu des mariages mixtes, de dégrader ce qu'il restait d'homogénéité aux peuples nordiques. La criminalisation de ces mariages « interracialisés » a constitué la première étape vers l'élimination des impuretés raciales chez les Allemands. Les Américains d'origine nordique, poursuit Rosenberg, n'ont pu protéger leur nation d'une contamination raciale qu'en exilant certains groupes humains dans des réserves reculées. Si on l'avait laissée faire, l'Allemagne nazie aurait pu adopter semblables mesures, mais l'ingérence étrangère l'a contrainte à opter pour l'extermination. Rosenberg explique à Kelley qu'en trois ou quatre générations, son plan destiné à régénérer les peuples nordiques en soumettant les autres groupes au travail forcé et en les supprimant aurait pu produire des effets spectaculaires.

Lors de l'une de ses visites à Rosenberg, en compagnie de Dolibois, Kelley entreprend d'interroger le prisonnier sur l'un des ouvrages qu'il

a publiés. Rosenberg, qui n'ignore pas que Dolibois est catholique, referme brutalement le livre entre les mains de l'interprète et refuse d'en discuter en sa présence. « Ce jeune officier travaille pour son pays, explique le nazi à Kelley. C'est un bon soldat et un bon catholique, et je ne veux pas modifier sa façon de vivre. Si jamais il lit ce livre, il quittera aussitôt son Église. » Dolibois, de son côté, qualifiait ces échanges avec Rosenberg de « stupides », tout simplement.

Ribbentrop, l'ancien ministre des Affaires étrangères du Reich, présente quant à lui tous les signes d'un abattement plus spectaculaire encore : le personnel de la prison le décrit comme un individu geignard, replié sur lui-même, passif, frustré et déprimé. Il paraît beaucoup plus que ses cinquante-deux ans, dort mal, souffre de migraines chroniques. À la vue du désordre qui règne dans sa cellule, ses visiteurs retirent pour la plupart l'impression d'un être à la dérive. Cette situation n'étonne guère les autres prisonniers. Ainsi Schacht évoque-t-il froidement « l'extraordinaire stupidité de Ribbentrop », ainsi que son absence de manières et de cordialité. Kelley, lui, le croit suicidaire, sans exclure la « sérieuse possibilité qu'une fois le jugement prononcé et le fardeau de la dépression disparu, il puisse redevenir l'arrogant personnage d'antan. Si cela arrive, il affrontera sa sentence avec une formidable force d'âme. Cependant, il pourrait bien finir par s'effondrer ».

Pour fuir ses ennuis, Baldur von Schirach, l'ex-dirigeant des Jeunesses hitlériennes et *Gauleiter* de Vienne, consacre ses journées à composer des poèmes. L'un d'entre eux, intitulé *À la mort*, qu'il fait lire à Kelley, trahit son angoisse face à l'avenir :

*J'ai si souvent vu ton œil noir,
Que tu es devenue une vieille amie pour moi.
Quand les balles cinglaient l'air tu te dressais là et
Tu m'observais. À gauche et à droite tombaient
Mes voisins. Pourtant de moi tu te détournais.
Et j'étais seul à me recueillir sur leur tombe ensuite.
Quand les bombes tombaient du ciel en explosant,
Tu attirais vers moi l'invité silencieux de la maison.
Pourtant tu n'as pas accompli ion œuvre avec moi.
Je sais, mon amie, que tu me tiens à l'œil.*

Les visiteurs de Schirach le trouvent émacié et hagard, expression peut-être adéquate si elle désigne un poète emprisonné. Il va confier à Kelley quelque chose qu'il ne veut révéler à personne d'autre, pas même aux avocats qui préparent sa défense.

« Il est intervenu pour sauver plusieurs Juifs des camps de concentration, au risque de sa vie – parce qu'on lui avait interdit de faire la moindre exception », écrit Kelley après un entretien avec son prisonnier le 27 octobre. « Mais compte tenu des meurtres de masse commis par le régime, il ne veut pas s'abaisser à demander la clémence pour quelques personnes qu'il a contribué à sauver, ni se donner ridiculement en spectacle comme certains de ses compagnons. »

À la prison de Nuremberg, la vie poursuit son cours. Les détenus se promènent ou s'exercent, sur le terrain réservé à cet effet, dans des tenues disparates qu'ils ont apportées avec eux ou que le personnel leur a fournies. Göring arbore de magnifiques bottines de gymnastique en cuir jaune que les gardiens convoitent et qu'ils finissent par lui échanger contre des cartouches de cigarettes, Rosenberg arpente le terrain en survêtement et Schirach a déniché une veste de camouflage. Hormis Streicher, tenu à l'écart, et Schacht, qui évite ses compagnons, les autres prisonniers se rassemblent par petits groupes pour échanger nouvelles, conjectures sur le sort de leurs proches, doléances et spéculations diverses quant à leur avenir. Göring s'efforce toujours de leur remonter le moral et ne manque pas une occasion de les rappeler à leur statut de hauts dignitaires. La seule faute qu'ils ont commise, leur martèle-t-il, c'est d'avoir été vaincus par les Alliés. Le maréchal a fort à faire, car ses compagnons souffrent presque tous de dépression.

Le colonel Andrus, qui s'informe sur le contenu de leurs rêves, n'est pas surpris d'entendre qu'il en est lui-même souvent le sujet. « Je symbolisais l'épreuve qu'ils traversaient, soulignera-t-il. On observe fréquemment chez les détenus une tendance à haïr leurs gardiens, incarnations du châtiment à endurer pour expier le mal qu'ils ont commis. » Les aumôniers de la prison, en revanche, sont l'objet d'une bienveillance plus grande de la part des prisonniers, au moins ceux qui assistent aux offices, ce qui exclut Rosenberg, Streicher et Hess. Le pasteur Henry Gerecke et le prêtre catholique Sixtus O'Connor, très appréciés, échangent à l'occasion quelques piques sur leurs ouailles : « Au moins nous autres catholiques ne sommes responsables que de six de ces criminels. Vous, sur votre ardoise, vous en comptez quinze », glisse ainsi le père O'Connor à son confrère protestant. Lequel se déclare convaincu que les chefs nazis ne forment pas une espèce à part : il voit en eux des êtres empoisonnés par leurs préjugés et leur

ambition, tout à fait semblables aux gens ordinaires.

Göring arrive souvent en avance à l'office, afin de bénéficier d'une meilleure place. Aussi fait-il partie des prisonniers que Gerecke voit le plus souvent. Assis près de l'autel très dépouillé, que flanque un orgue à bout de souffle, Göring vocifère les hymnes d'une voix de stentor : « On l'entendait presque plus que l'orgue », racontera Andrus. Mais sans doute ne fréquente-t-il la chapelle que pour des raisons mondaines : il a expliqué à Gerecke qu'il était luthérien non pratiquant.

Hans Frank, personnage froid et austère, putschiste de 1923 et ancien gouverneur de la Pologne occupée, est devenu une sorte de détenu modèle sous l'influence du père O'Connor, qui a baptisé le nazi dans sa cellule le 25 octobre. Avocat, ex-conseiller juridique personnel de Hitler, il s'est mué, en Pologne, en tyran implacable, responsable de la mort de millions de personnes, pour la plupart juives, et d'une politique qui a fait table rase de la culture du pays. Ostensiblement reconnaissant envers le personnel de la prison, il affiche une certaine quiétude qu'il attribue à son retour au catholicisme (dont il s'était écarté lorsqu'il avait adhéré au NSDAP). Le revirement date de 1942, lorsque Hitler décida de le démettre de toutes ses fonctions au sein du parti. « Il éprouve une profonde culpabilité mais depuis qu'il a réintégré l'Église, il affiche une sérénité qui le protège », observe Kelley. « Il est évident que Frank est, à ses propres yeux, une grande figure tragique, un représentant de Dieu sur terre qui a vendu son âme mais la rachète au prix de sa propre vie », poursuit Kelley ; le psychiatre américain qualifie de « tranquillité béatifique » cet état de moralisme permanent auquel il trouve des relents assez nauséabonds.

L'amiral Karl Dönitz fait à Kelley une meilleure impression. Cheveux gris et regard malicieux, Dönitz est plutôt cordial, quoique distant. Il se départit rarement d'un sens de l'humour aigu, et semble épargné par la dépression. Il multiplie ainsi les plaisanteries bon enfant sur les inconvénients de la vie en prison, à propos des menus de la cantine ou du Spartiate W-C à la turque installé dans sa cellule. Dans un rapport psychiatrique adressé à Andrus, Kelley décrit Dönitz comme un individu doté de « l'une des personnalités les plus intégrées de toute la bande », un être doué de « capacité créative, d'imagination et d'une bonne vie intérieure ». Décidé à améliorer son anglais, il lit de la poésie et impressionne Kelley par son intelligence. « Je suis d'avis que Hitler a démontré sa sûreté de jugement en choisissant Dönitz comme successeur. Dönitz est sans conteste un chef doué d'une grande stature et un homme extrêmement compétent », affirme le psychiatre.

Certains des prisonniers se préparent à affronter les accusations de

crimes de guerre, qu'ils pressentent inévitables, tandis que d'autres écrivent des lettres ou se plongent dans la lecture. Le bibliothécaire de la prison souligne le haut niveau des ouvrages que lui demandent les nazis – Goethe est l'auteur le plus réclamé. Hess, l'un des lecteurs les plus boulimiques au cours de cette période, dévore jusqu'à deux livres par jour. Schacht, lui, parcourt plusieurs volumes de la correspondance de Beethoven.

Le psychiatre fréquente aussi l'autre aile de la prison de Nuremberg, qui héberge des responsables de second plan soupçonnés de crimes de guerre et des individus dont le témoignage pourrait s'avérer précieux dans les procédures qui vont s'ouvrir. Il y discute notamment à maintes reprises avec Karl Brandt, ancien médecin personnel de Hitler et responsable du programme d'euthanasie pour les citoyens mentalement ou physiquement handicapés. Brandt était placé sous l'autorité de Leonardo Conti, qui dirigeait les programmes médicaux du III^e Reich. Dans les derniers jours de la guerre, Hitler ordonna l'exécution de Brandt, coupable d'avoir quitté Berlin avec sa famille, désobéissant aux ordres. Dans un carnet où il a transcrit ses entretiens avec les détenus de Nuremberg, Kelley note à son sujet : « A autorisé la mort de ces gens qui sont d'un point de vue humain incurables... [et mènent] une existence sans vie. » Kelley rapportera de Nuremberg un jeu de radiographies du crâne d'Adolf Hitler, prises en 1944 alors que ce dernier souffrait d'une infection des sinus. Il est possible que ce soit Brandt qui l'ait aidé à les dénicher.

Kelley répertorie systématiquement les profils psychologiques nazis. Collectionneur-né, à l'image de ses ancêtres McGlashan, il sait sûrement à quel point le goût de l'accumulation et de la catégorisation est profondément ancré dans sa famille. Son grand-père McGlashan s'était constitué une collection de vingt mille spécimens de papillons, naturalisés et exposés dans des coffrets dont il avait conçu et fait breveter le modèle. Il pouvait ainsi les observer à loisir, les examiner d'aussi près qu'il le souhaitait. Leur mystère désormais figé était offert sans limites à sa passion de naturaliste : chaque papillon contenait un monde. Des décennies plus tard, le petit-fils de McGlashan se plonge dans l'étude des spécimens de Nuremberg avec la même passion que son grand-père à l'égard des papillons.

Il reçoit bientôt d'Andrus la permission de soumettre ses patients nazis au célèbre test de Rorschach. Kelley est bien conscient que les résultats du test seront de peu d'utilité à court terme ; de fait, le Tribunal international n'en prendra même pas connaissance. Mais s'il décide d'y recourir, c'est parce qu'il le maîtrise parfaitement et qu'il dispose d'une occasion unique d'observer à la loupe sa collection de

spécimens humains. Comme d'autres techniques de décryptage psychologique, le test de Rorschach sollicite l'imaginaire du sujet pour scruter ses émotions, ses réactions et sa personnalité. Même dans le cadre artificiel d'une prison, il permet de sonder les zones fondamentales d'un individu qui se montre réfractaire à d'autres formes d'examen. Kelley y voit « la technique d'examen mental la plus précieuse » qui soit. Si les résultats des détenus de Nuremberg révèlent des schèmes récurrents ou des similitudes, Kelley aura réussi à dévoiler la structure fondamentale de l'esprit nazi. Mais l'intuition du psychologue joue ici un rôle majeur : tout va dépendre de la finesse de son empathie et de ses talents d'interprète.

C'est dans leur cellule que Kelley fait passer le test aux prisonniers. Ils sont en général assis sur leur lit. Chaque fois, le médecin préfère se faire assister d'un interprète, même si son patient parle couramment l'anglais. Auparavant, Kelley a passé au crible une série d'analyses de Rorschach en compagnie de Dolibois et Triest, afin d'éviter toute erreur de traduction. La plupart des détenus (mais pas tous) acceptent de se soumettre au test. C'est pour eux une façon de briser la monotonie de leur vie quotidienne. Mieux : « Ils font des commentaires positifs à propos du test », écrit Kelley. Parfois il leur demande de clarifier une réponse, privilège réservé à un psychiatre qui travaille dans une prison où les sujets sont « à portée de main ». Il décide de répéter le test un mois plus tard.

Bien entendu, les interprétations des célèbres taches d'encre diffèrent d'un détenu à l'autre. La planche VII, qui montre une zone vide entourée d'un demi-cercle de taches grises et noires reliées entre elles, suscite notamment une remarquable diversité de réponses. Voici l'interprétation de Karl Dönitz : « C'est très joli. Les visages de deux jeunes filles qui se regardent. Leur expression exprime la curiosité, le besoin de découvrir les secrets de la vie. Il se peut aussi qu'elles dansent ensemble. » Robert Ley, après avoir regardé la même image, y voit une « formation nuageuse ; des nuages orageux ». Joachim von Ribbentrop fixe l'image une dizaine de secondes et garde le silence.

Le test de Rorschach intrigue particulièrement Göring, qui a un échange animé avec Kelley pendant le test. Tout le temps de l'examen, le maréchal s'esclaffe, claque dans ses doigts, commente la difficulté d'interpréter certaines planches et montre une attention soutenue, accompagnée d'un plaisir manifeste. Il va même jusqu'à regretter expressément que « la Luftwaffe n'ait pas disposé de techniques aussi remarquables », note Kelley dans un rapport préliminaire. Il fait observer à son interlocuteur que c'est le fait des nazis eux-mêmes s'ils

n'ont pas utilisé ces outils ; il précise que « si les nazis n'avaient pas si vigoureusement cloué le bec à l'intelligentsia allemande, le recours à ces méthodes, qui ont souvent été développées en Allemagne, aurait été beaucoup plus répandu ».

Kelley axe son interprétation des réponses de Göring sur certaines particularités. La plupart des descriptions du *Reichsmarschall* font ainsi allusion au mouvement humain ou animal, ce que Kelley appelle des « déterminants kinesthésiques ». À la grande surprise du psychiatre, ce type de réaction révèle la personnalité introvertie de Göring et non l'extraversion très prononcée qu'il s'attendait à trouver. Kelley note également la passion du chef militaire pour le terme « fantastique » et ses évocations fréquentes de sorcières, animaux préhistoriques, fantômes, derviches tourneurs... Kelley perçoit dans les descriptions de Göring une grande préoccupation narcissique. Il est ainsi question, dans la planche IX, d'un « fantôme avec un gros ventre ». De façon tout aussi significative, Göring décrypte ces images comme des situations complètes, et non comme les détails de scènes plus larges. « Il n'y a pas de réelle tentative d'analyse critique, ni d'analyse des détails eux-mêmes ou de leur relation au concept général dont ils formeraient une partie, commente Kelley. La situation est résumée avec maestria et Göring passe à la planche suivante... C'est sa façon naturelle de se conduire. »

Les réponses de Göring donnent à Kelley « l'image d'une personnalité extrêmement douée sur le plan intellectuel, très imaginative, expansive et agressive, pourvue d'une forte ambition et d'une volonté de soumettre le monde à ses schémas de pensée, schémas qui divergent nettement de l'expérience des hommes ordinaires ».

Kelley estime que l'imagination de Göring, jointe à son ambition débridée, peut le conduire à des accès de folie, et que le nazi « est un homme avec lequel il faut toujours compter ». Un non-psychiatre aurait pu tirer les mêmes conclusions du comportement passé de Göring, et l'on peut se demander dans quelle mesure la connaissance qu'a Kelley de la personnalité et du parcours de son détenu préféré n'a pas orienté son interprétation du test du maréchal.

Avec Hess, le Rorschach va présenter des obstacles particuliers. Coopératif en apparence, l'ancien numéro 3 du régime nazi s'efforce de contrôler ses réponses, « ne sachant pas à quel point la réponse même la plus banale est révélatrice », écrit Kelley. Hess est assis sur le lit de camp de sa cellule entre Kelley et Dolibois, qui le soumettent à un questionnaire très méticuleux, notant chaque remarque. Devant les

planches qu'on lui présente, Hesse a souvent la même réaction : il rit, secoue la tête, les juge « absurdes ».

Devant Andrus et l'équipe de procureurs chargée de préparer le procès, Kelley justifie l'utilisation du test de Rorschach. D'après lui, il permet de prédire la survenue d'une éventuelle dépression nerveuse et d'évaluer la santé mentale des détenus, à commencer par Ley, Hess et Streicher, dont l'équilibre mental est douteux. Hess présente une « personnalité introvertie, timide, renfermée, systématiquement suspicieuse, et il plaque sur son environnement des concepts qu'il développe dans son for intérieur ». Streicher, lui, témoigne d'un profil clairement paranoïde. En revanche, Hess et Streicher « ne montrent aucun signe de psychose déclarée et doivent être considérés comme légalement sains d'esprit ».

En conclusion, les tests montrent que « bien que nombre des prisonniers ne soient pas à proprement parler idéalement normaux, aucun d'eux n'est assez déviant pour nécessiter des soins en détention conformément aux lois de notre pays. Ils peuvent être considérés pour la plupart comme excentriques ou fanatiques ». Cette définition s'applique particulièrement à Ley, dont les résultats au test sont, selon Kelley, de loin les plus intéressants. Le psychiatre américain pose un diagnostic de lésion cérébrale dans un lobe frontal, alors même que les résultats des examens cliniques n'avaient pas révélé de problèmes neurologiques. Mais les réponses imprécises, voire incohérentes de son patient, ses descriptions d'images confuses et le fait qu'il confonde les couleurs suggèrent à Kelley qu'il a gardé des lésions neurologiques de l'accident d'avion dont il a été victime pendant la Première Guerre mondiale.

Kelley commence à réfléchir, par-delà le procès et son futur retour aux États-Unis, à un projet qui lui trotte dans la tête et concerne ces tests. L'idée dépasse en vérité le cadre médical qu'il a fait valoir auprès des autorités de Nuremberg. Il écrit ainsi à Andrus qu'il veut soumettre ces résultats à des experts du monde entier « afin de produire l'image la plus claire possible de ces individus, qui forme le plus important groupe de criminels que la race humaine ait jamais connu ».

Kelley en est convaincu : ces résultats ont une valeur historique. Ils expliquent peut-être pourquoi les citoyens allemands ont été amenés à suivre ces hommes dans leur désastreuse fuite en avant vers la guerre. Peut-être permettront-ils d'éclairer les mobiles de ces individus singuliers mais pas fous, qui savaient exactement ce qu'ils faisaient quand ils servaient sans remords un régime attelé à la persécution et à

l'assassinat de millions d'êtres humains.

Le 8 octobre, Kelley fait passer à Göring un test d'aperception thématique (TAT), examen qui vise à révéler la perception qu'a le sujet du monde, ses relations avec autrui ainsi que l'image qu'il se fait de lui-même. Kelley n'a jusque-là soumis que quelques détenus à cette évaluation. Il présente à Göring un jeu de vingt-huit planches montrant des hommes et des femmes dans un cadre sommairement esquissé, ou parfois des scènes sans aucun être humain. Il demande à Göring de relater en cinq minutes l'histoire symbolisée par l'image, les événements qui y ont conduit, ce que les personnages pensent et ressentent, et enfin, comment elle se termine.

Voici l'histoire forgée par Göring à partir de la seconde planche que lui montre Kelley :

Il y a un homme, un fermier, entièrement dévoué à son travail et amoureux de la nature. Son destin est lié à deux femmes. L'une d'elles, enceinte, est adossée à un arbre, visiblement une femme de la campagne. L'autre, une jeune fille à l'esprit plus agile, est une citadine. L'homme est sous le charme de la fille la plus jeune. Il est tiraillé entre les deux, mais à cause de l'enfant à venir et de son attachement à la terre, il retournera vers sa femme tandis que la jeune fille retournera à la ville et suivra sa voie.

On ignore la façon dont Kelley a interprété cette histoire. Un psychologue se demanderait sans doute si Göring n'évoquait pas inconsciemment ses deux épouses et la fidélité que toutes deux ont exigée de lui.

Voici ce que la neuvième planche inspire à Göring :

Ce sont des hommes qui se reposent dans l'herbe après une dure journée de travail. Un jeune garçon les observe et étudie leurs visages. Il se dit qu'il n'aimerait pas mener une vie comme la leur. Il scrute ces visages et étudie leur type afin de ne jamais être obligé de mener ce genre de vie dure et monotone.

Un psychologue lirait sans doute ici un mélange de crainte et de détermination. Il est question de rejeter un sort pénible auquel d'autres se sont résignés par ignorance. On peut aussi y distinguer la volonté de sortir l'Allemagne de l'ornière dans laquelle elle s'était

enlisée au cours des années 1920.

Le 6 octobre, le personnel de la prison de Nuremberg apprend avec stupéfaction qu'un détenu (incarcéré dans une autre aile) a mis fin à ses jours. Et ce en dépit des mesures prises par le colonel Andrus pour prévenir les suicides. Il s'agit de Leonardo Conti, l'un des principaux conseillers de Hitler en matière de santé publique et le supérieur de Karl Brandt. En tant que secrétaire d'État à la Santé (chef de la Santé du Reich) et directeur de l'Hygiène nationale, Conti a été notamment responsable du lancement du sinistre programme d'« euthanasie » visant à éliminer les personnes âgées invalides, les handicapés mentaux et les patients atteints de maladies incurables. Il supervisait également les expériences scientifiques menées sur les êtres humains dans les camps de concentration : études sur les effets des poisons et des bactéries, patients congelés vivants, entre autres expériences atroces. Kelley, pour l'avoir un jour interrogé dans sa cellule, décrit le médecin nazi comme un « petit homme timide » qui se défendit mollement en affirmant avoir été contraint de diriger le programme en question.

Conti s'est pendu : il a noué une manche de sa chemise autour de son cou, a attaché l'autre aux barreaux de sa cellule et s'est laissé tomber d'une chaise. Alerté, Kelley s'est précipité dans la cellule où il n'a pu que constater le décès. Le médecin nazi a laissé une note détaillant les remords éprouvés pour avoir menti aux enquêteurs alliés. Il déclare cependant : « Je n'ai jamais été un lâche. J'aurais tant voulu revoir ma famille une dernière fois. » Andrus dissimule le suicide de Conti aux journaux, ordonne qu'on retire les chaises des cellules de tous les prisonniers le soir et multiplie les fouilles inopinées.

Le psychiatre américain constate la dégradation de l'état mental de Robert Ley. Au cours de leurs entretiens, il voit celui-ci passer de l'exaltation à la dépression. Ley parle tellement (de plus, il bégaye) que « [c'est] une véritable épreuve de rester assis et de l'écouter pendant une heure d'affilée », expliquera Kelley. Il pense que ce comportement, pour partie, est lié aux lésions cérébrales qu'il suspecte, mais les codétenus de Ley, qui subissent ses accès de rage et de désespoir sur le terrain de gymnastique, ne le supportent plus. « Ils ignoraient que les centres inhibiteurs du cerveau de cet homme plein de vitalité, dur, impulsif et intellectuellement doué, avaient cessé de fonctionner – qu'il n'avait littéralement plus de jugement, mais seulement des réactions émotionnelles spontanées. Presque tout le monde le détestait. »

Ley évoque son angoisse à l'idée d'être considéré comme un voyou de la politique et d'être jugé comme criminel. Pour sa défense, il se borne à répéter qu'il n'a commis aucun crime, déclaré aucune guerre, qu'il a instauré des réformes sociales remarquables quand il dirigeait le Front allemand du travail et n'a agi qu'en vue du progrès de son pays. D'après Ley, les faire passer en jugement, lui et ses pairs, n'aboutirait qu'à renforcer l'adhésion de l'opinion allemande au nazisme et à camper les Alliés en ennemis de la future Allemagne.

Pendant la troisième semaine d'octobre, les procureurs du Tribunal international rédigent l'acte de mise en accusation des vingt-deux hauts responsables nazis. Un groupe comprenant Kelley, Andrus, le représentant britannique Airey Neave, un traducteur et un aumônier est chargé de lire les textes qui les accusent aux prisonniers, désormais formellement inculpés. Parmi les chefs d'accusation retenus contre les dignitaires nazis, outre diverses infractions au droit international, certains sont inédits dans la jurisprudence ; ainsi l'appartenance à une organisation criminelle comme la SS ou la Gestapo et le complot destiné à déclencher une guerre d'agression, à commettre des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité. Kelley est chargé de consigner les réponses des détenus à mesure qu'ils prennent connaissance de ces accusations.

Göring est le premier visité. Par le guichet ménagé dans la porte de sa cellule, on l'aperçoit, assis sur son lit de camp, débraillé, le visage renfrogné. Il a l'apparence de quelqu'un qui vient de se réveiller d'une sieste et n'attend pas de visiteurs. Quand la porte s'ouvre, il se lève d'un bond. L'espace d'une seconde, un tic de surprise lui tord la bouche. Les talons des bottes de ses visiteurs résonnent sur le sol de pierre mais seuls Andrus et Neave le Britannique pénètrent dans la cellule, trop exigüe pour accueillir l'ensemble du groupe. Les autres, massés sur le seuil, s'efforcent d'apercevoir la scène. Sur la petite table de Göring trônent, à côté d'une pile de livres, les photos d'Emmy et d'Edda. Pendant quelques secondes le détenu ne regarde pas ses geôliers puis il lève ses yeux perçants et luisants, qui déstabilisaient nombre de ses opposants, en direction de Neave, planté en face de lui.

« Hermann Wilhelm Göring ? » demande Neave.

Le *Reichsmarschall* sent que se joue là quelque chose d'important. « *Jawohl* », répond-il.

Neave lui annonce qu'il vient lui faire part de la mise en accusation prononcée par le Tribunal. Göring saisit le document qui

lui est tendu, tout en écoutant Neave lui signifier qu'il a le droit à un conseil juridique. Il n'a pas un regard pour la liasse de papiers, mais semble curieusement intéressé par l'uniforme de son visiteur. Kelley note les mots que prononce alors Göring : « Le moment est donc arrivé. » Plus tard, Neave commentera : « Ces mots semblent très ordinaires, ils ne signifient pas la fin de douze ans de pouvoir absolu. Dans cette cellule banale, ils ne prennent pas une résonance dramatique. On aurait dit que Göring ignorait la présence d'un public, et pensait à haute voix. »

Le prisonnier est donc informé qu'il peut choisir son propre avocat ou en sélectionner un, sur une liste établie par le Tribunal. Göring se cabre : « je ne connais aucun avocat. Je n'ai rien à faire avec eux. » Une réponse guère étonnante de la part d'un homme qui s'est placé si longtemps au-dessus du commun des mortels. Quand Neave lui suggère de se trouver néanmoins un conseil, Göring affiche son scepticisme : il doute qu'un avocat puisse l'aider. « L'affaire me semble passablement désespérée, dit-il avec une sereine fermeté. Je vais lire cette mise en accusation très soigneusement mais je ne vois pas quel pourrait être son fondement juridique », ajoute-t-il. Andrus, qui doit rendre visite à vingt et un détenus, s'impatiente. Neave insiste : il faut que Göring se fasse seconder par un avocat. « Les avocats ! reprend Göring, ne seront d'aucune utilité dans ce procès. Ce qu'il faut, c'est un bon traducteur. Je veux mon propre traducteur. » Andrus a un sourire narquois : il se rappelle les demandes de traitement de faveur que sollicitait Göring à Mondorf. Mais la réponse est négative, le maréchal n'aura pas son traducteur attitré. Neave salue Göring qui s'incline. Le groupe se retire et la porte de la cellule se referme.

Hess reçoit ses visiteurs comme à l'accoutumée. Il se lève en voyant le petit groupe envahir sa cellule et fixe Neave « de son regard brûlant », se souvient l'Anglais. « Son coup d'œil sur mon uniforme britannique n'est pas amical... Puis il lève une main menottée dans un étrange geste de dérision et, sarcastique, esquisse un sourire de défi. » Neave interroge, d'un ton officiel : « Rudolf Hess ? » Le détenu reste silencieux, mais Neave lui glisse la mise en accusation dans une main maintenant libre de menottes. Là encore il mentionne le droit du prisonnier à une assistance juridique. La réponse de Hess provoque une certaine alarme : « Puis-je me défendre moi-même ? » Oui, lui répond-on. « Alors c'est ce que je souhaite. » Le prisonnier grimace, pris d'une violente gastralgie. Il s'assied sur son lit et se balance jusqu'à ce que la douleur s'apaise. Puis il se lève de nouveau et demande s'il sera jugé avec ses compagnons nazis. Neave acquiesce et

Hess répond : « Comparaître avec Göring ne me plaît pas. » Il retourne au roman d'Edgar Wallace qu'il est en train de lire, mettant un terme à la discussion.

Le suivant sur la liste est Ribbentrop, qui se plaint de ne pas connaître d'avocats. La nouvelle de la mise en accusation bouleverse Rosenberg. Keitel, chaussé de pantoufles, claque des talons de façon dérisoire. Jodl se tracasse au sujet du choix de son défenseur. Walther Funk, l'ex-ministre de l'Économie qui souffre de douleurs urinaires, sanglote et ne se lève pas à l'arrivée des émissaires du Tribunal. « Soyez un homme, Funk ! » lui crie Andrus. Ley, « complètement perturbé, déclame et tempête, affirme son innocence et jure qu'il n'affrontera jamais un tribunal sous le coup d'une telle accusation », observe Kelley. Seul Dönitz semble préparé à la mise en accusation. Il indique calmement le nom de l'avocat qui devra assurer sa défense.

À la fin d'octobre 1945, il ne reste que quatre semaines avant l'ouverture du procès. Une nouvelle équipe doit prendre la relève des hommes qui secondent Andrus. John Dolibois, vingt-six ans, a décidé qu'il avait déjà passé plus qu'assez de temps à côtoyer les nazis et à traduire leurs propos. Il a envie de changer d'air et fait part au colonel Andrus de son désir de retourner à Oberursel (Allemagne), où il était précédemment stationné. Andrus accepte de le décharger de sa mission d'officier de liaison et assistant de Kelley. Dolibois effectuera ses derniers mois de service en Europe comme responsable d'une flotte de véhicules militaires. Il reviendra cependant à Nuremberg à plusieurs reprises pour assister au procès, mais comme simple spectateur. Par la suite, Dolibois regrettera sa décision et son départ de Nuremberg. « Je m'en suis voulu de ne pas être resté plus longtemps, de ne pas m'être davantage impliqué dans l'Histoire en train de se faire. »

L'arrivée de son remplaçant est prévue pour la dernière semaine d'octobre. En prenant ses fonctions, celui-ci, comme Kelley, va se fixer un double objectif : assurer une progression spectaculaire à sa carrière professionnelle et s'inventer un rôle inédit, plus valorisant que celui de traducteur : psychologue de prison. Il ne sait pas grand-chose de Kelley ni du travail qu'il a accompli. Il se doute encore moins que son arrivée à Nuremberg va se traduire par un conflit avec son supérieur.

CHAPITRE 6

L'intrus

L

e 20 octobre, les procureurs alliés remettent au Tribunal la mise en accusation officielle des dignitaires nazis. Ce jour-là, un homme trapu qui porte des lunettes cerclées d'acier et affiche un sérieux imperturbable arrive à la prison en même temps qu'un nouveau contingent de prisonniers nazis. Son nom est Gustave Mark Gilbert. Il a trente-quatre ans, il est né dans l'État de New York. Ses parents, immigrants juifs autrichiens, ont veillé à ce qu'il soit parfaitement bilingue allemand-anglais. Titulaire d'un doctorat en psychologie de l'université de Columbia en 1939, il a servi pendant la guerre comme lieutenant et soigné ceux qu'il appelle des « soldats marginaux ». Après la capitulation allemande, il a travaillé pour le renseignement militaire. « J'avais vu l'effondrement de la machine de guerre nazie et l'évidence de sa barbarie dans des endroits comme le camp de concentration de Dachau avant le 8 mai 1945 », écrira-t-il. L'intérêt professionnel de Gilbert pour Nuremberg est semblable à celui de Kelley. « J'étais tout naturellement captivé par la découverte des mobiles qui avaient poussé des êtres humains à rallier le mouvement nazi et à commettre les actes qu'ils ont commis. »

Jusque-là, ses recherches en la matière n'ont pas été très fructueuses. Quand on leur demande de justifier leurs actions criminelles, les militaires allemands de rang subalterne ou les civils qu'il a eu l'occasion d'interroger se contentent de répondre qu'ils ont suivi les ordres et n'avaient pas d'autre choix. Gilbert espère que les chefs militaires et politiques détenus à Nuremberg pourront lui apporter des informations plus éclairantes. Dès son arrivée à la prison, où il doit remplacer Dolibois à titre d'interprète et de *morale officer* (officier chargé du moral), il sollicite auprès du colonel Andrus un élargissement de ses prérogatives. Il espère saisir cette chance unique de devenir ce qu'il appelle un « observateur participant », afin d'étudier et de juger les prisonniers en tant qu'être humain et non comme un spectateur détaché. Le rôle auquel il aspire est parfaitement

compatible, estime-t-il, avec ses responsabilités de psychologue : « La psychologie consiste d'abord et avant tout à exercer la compréhension humaine de manière scientifique... La seule profession à laquelle j'aie jamais été confronté et qui sépare les comportements privé et professionnel d'un être humain, c'est celle de SS. » Mais Gilbert n'insiste pas sur le fait qu'il est diplômé de psychologie sociale et peu versé en psychologie clinique. De toute façon, pourquoi perdre son temps en travaux de traduction et autres tâches secondaires ?

À Andrus, qui semble tout ignorer de son cursus universitaire, Gilbert demande si un psychologue ne pourrait pas être de quelque utilité dans la prison de Nuremberg. « Avec tout le respect que je lui dois, racontera Dolibois, Andrus était incapable de faire la différence entre un psychologue et un cordonnier. » Ce qui ne l'empêche pas d'accepter la requête du nouveau venu. Celui-ci va donc travailler au sein de la prison comme psychologue sous la direction nominale de Kelley, bien que tous deux servent dans des unités administratives distinctes et que leurs affectations n'aient jamais été officialisées. Seul son grade vaut à Kelley sa position hiérarchiquement supérieure. Les deux hommes partagent le même bureau.

Au mess des officiers, Gilbert rencontre Dolibois, qui remarque que le nouvel arrivant « est impatient de commencer son travail avec les nazis. Il a tout de suite laissé entendre qu'il avait l'intention d'écrire un livre, se souvient Dolibois. Son comportement, sa recherche constante de citations et d'infos inédites ont fini par le rendre assez agaçant ». Dolibois accepte de rester quelques jours supplémentaires pour aider Gilbert à poser les premiers jalons d'une mission qui n'a ni définition ni dénomination officielle, et pour lui présenter tout le monde. « Je suppose que j'aurais pu moi aussi [à l'instar de Gilbert] me présenter comme "psychologue de prison", commentera Dolibois, en analysant ce que j'avais traduit pour le docteur Kelley et en furetant dans la prison afin de dialoguer avec les détenus. » Mais lui n'accorde pas à ses fonctions (pas plus qu'à celles de Gilbert) une importance exceptionnelle.

C'est donc au tour de Gilbert de soutenir le moral des détenus, à force de visites et de conversations. Avec Kelley, il fait partie des *happy few*, autrement dit le personnel soignant et les officiers de sécurité, qui disposent d'un accès illimité aux grands chefs nazis.

À cette mission s'ajoute leur évaluation psychologique, que Gilbert effectue en tandem avec Kelley et, parfois, certains intervenants extérieurs. Tout comme son supérieur, il est quelque peu tiraillé entre

sa déontologie de thérapeute recevant les confidences des détenus et son devoir d'officier de renseignements, chargé de les surveiller et de rapporter chacun de leurs faits et gestes. Dès le début, Gilbert comprend que ses responsabilités militaires sont primordiales. « Il n'y avait qu'une limite à tout cela », expliquera-t-il bien des années plus tard lorsqu'il témoignera lors du procès d'Adolf Eichmann en Israël : « Comme les nazis se répandaient en perfidies et en injures les uns sur les autres, certains m'ont demandé de n'en rien dire jusqu'à la fin du procès. J'ai respecté leur volonté. »

Gilbert niera avoir collaboré avec les procureurs pour renforcer les thèses de l'accusation. « Je n'étais aux ordres ni de la défense ni de l'accusation. Je faisais partie du personnel de la prison et j'étais, bien sûr, aussi objectif qu'il est humainement possible de l'être dans ces circonstances », dira-t-il. De fait, le jeune psychologue s'acquitte de sa mission avec énergie et efficacité. Sa maîtrise de l'allemand facilite le contact avec les détenus. S'il ne prend pas de notes en présence de ses interlocuteurs, ses entretiens sont scrupuleusement retranscrits dans son journal, y compris de longues citations – le tout à l'insu des prisonniers. Son objectif (comme Kelley) est de profiter de l'enquête judiciaire pour « sonder le système nazi et les hommes qui l'ont bâti ». Gilbert reconnaîtra aussi qu'il consignait ses échanges avec les prisonniers : « Certains d'entre eux étaient si incroyables que je ressentais le devoir d'en garder des traces écrites, faute de quoi mes collègues ne m'auraient jamais cru. » Il décide donc, dans un premier temps, de se familiariser avec les détenus et de recueillir leurs réactions personnelles aux mises en accusation qui leur ont été notifiées. Après quoi il les soumettra à une nouvelle batterie de tests psychologiques qui doivent permettre de mieux comprendre leur fonctionnement mental.

Gilbert ne révèle pas immédiatement aux prisonniers qu'il est juif. Il veut les mettre à l'épreuve, eux qui prétendent reconnaître un Juif à tous les coups. « Aucun d'entre eux ne m'a identifié comme tel », dira-t-il, à commencer par Streicher qui s'est déjà trompé deux fois (avec Triest et lui), et dont le flair racial prétendument infaillible a désigné comme Juifs deux juges du Tribunal qui ne le sont nullement. Quand Gilbert leur confie en fin la vérité, la plupart de ses interlocuteurs lui répondent qu'ils ne s'en soucient pas le moins du monde. Ils affirment « qu'ils n'ont rien contre les Juifs personnellement, que tout cela n'est qu'une absurdité idéologique et que certains de leurs meilleurs amis étaient juifs ». Seuls Streicher et Rosenberg témoigneront d'une certaine nervosité après les révélations de Gilbert.

L'arrivée de son nouvel adjoint, qui est aussi son aîné d'un an, déstabilise Kelley. S'il a formé un tandem efficace avec Dolibois, détenteur, tout de même, de quelques notions psychologiques de base, il ne veut pas à ses côtés d'un docteur en psychologie. Il a d'ailleurs déjà soumis les détenus à tous les examens nécessaires. Il se dit que faire passer aux chefs nazis une nouvelle batterie de tests ne fera que brouiller les résultats des premiers examens. Il est également convaincu que son expertise en la matière surpasse de loin celle de Gilbert. Kelley considère enfin que son nouvel adjoint n'a pas son autorité professionnelle et semble fort peu apte à nouer des liens de confiance avec les prisonniers. Mais il finit par accepter qu'Andrus nomme Gilbert psychologue parce qu'il voit en lui « un jeune homme dont la carrière pouvait bénéficier d'une telle mission », se rappellera Dukie quelques années plus tard. « Doug faisait souvent ce genre de chose. »

Le 23 octobre, c'est donc ensemble que Kelley et Gilbert rendent visite à Robert Ley dans la cellule numéro 11. Le prisonnier tourne en rond et semble bouleversé. Il clame son incapacité à se défendre contre des crimes dont il ignorait tout et répète incessamment que Hitler et lui n'ont travaillé que dans le meilleur intérêt de leur pays. Après quoi Ley s'adosse au mur et écarte les bras comme un homme cloué à une croix. Il supplie qu'on l'abatte sur-le-champ plutôt que de le contraindre à affronter un tribunal, comme un vulgaire criminel. Kelley rédige un rapport sur l'état mental du détenu à l'attention d'Andrus et du major William Donovan. Il décrit son patient comme impulsif, émotionnellement instable et déprimé. Mais il ne signale pas de symptômes de psychose.

Malgré la lésion cérébrale dont il pense que Ley est sans doute atteint, il le déclare juridiquement apte, sain d'esprit et responsable de ses actes. Kelley souligne que le prisonnier s'est consacré à la préparation de sa défense et, malgré ses craintes passées, il ne décèle pas chez son patient d'« intention suicidaire ».

Le lendemain soir vers 20 h 15, un gardien déclenche l'alarme dans le couloir où se trouve la cellule numéro 11. En cachette, Ley a confectionné un nœud coulant avec une serviette et la fermeture Éclair de sa veste. Puis il en a trempé les nœuds dans l'eau pour rigidifier cette corde de fortune, avant d'en nouer une extrémité au tuyau des W-C. Il s'est ensuite enfoncé un sous-vêtement dans la bouche pour s'empêcher de crier et s'est suspendu au-dessus du siège en se penchant en avant. Comme le cabinet d'aisance n'est pas visible de l'extérieur et que Ley est trop petit pour qu'on l'aperçoive quand il y est assis, il faut plusieurs minutes au factionnaire pour remarquer

qu'il se passe quelque chose d'anormal. On retrouve Ley inconscient, recroquevillé sur la cuvette. Dolibois, dont la mission à Nuremberg touche à son terme, est parmi les premiers à se précipiter dans la cellule.

« Le corps sans vie de l'ex-ministre du Travail allemand était assis sur le petit siège du W-C, ses jambes raides étendues devant lui, le visage rouge betterave, les yeux exorbités », se souvient-il. Le docteur Pflücker accourt, mais ses tentatives pour ranimer le prisonnier restent vaines. Robert Ley est déclaré officiellement décédé à 20 h 35. Les prisonniers des cellules voisines, qui ne dormaient sans doute pas tous, ne se manifestent pas.

« Une telle mort est à la fois lente et douloureuse, écrira Kelley. Elle révèle une inflexible volonté d'en finir. » Certains des Américains plaisantent de l'événement. Quand Drexel Sprecher, l'un des procureurs, rejoint son poste le lendemain matin, il croise une procession de traducteurs qui défilent dans les bureaux avec une solennité affectée. « Ils fredonnaient vaguement une sorte de marche funèbre et l'effet n'était pas très heureux », se souvient-il. Dans ses conversations privées, Andrus souligne à quel point le suicide de Ley l'a choqué. « Quelle façon de mourir... », confie-t-il à l'un des procureurs. « Étranglé par son slip sur un tas d'excréments... »

L'éventuelle survenue de nouveaux suicides inquiète beaucoup les Américains. Andrus prend aussitôt des mesures pour renforcer la sécurité. Alors que jusqu'ici, pour les dignitaires nazis de haut rang, un garde était préposé à la surveillance de quatre cellules, ce qui permettait de les vérifier toutes les trente secondes, chaque détenu se voit désormais attribuer un garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La surveillance est donc ininterrompue : les sentinelles ne perdent pas de vue une seconde leur prisonnier. « Un suicide comme celui de Ley ne doit plus jamais se produire », exige Andrus. Quand arrive un colis destiné à l'un des témoins et contenant une ampoule de cyanure avec une seringue et des aiguilles, l'administration de la prison interdit définitivement l'envoi de vêtements et de nourriture aux détenus.

Le 29 octobre, les chefs nazis apprennent la nouvelle du suicide de Ley. « C'est aussi bien, explique Göring à Kelley, j'avais des doutes sur la façon dont il risquait de se comporter pendant le procès. Il se serait sans doute donné en spectacle et nous aurait infligé un discours grandiloquent et aberrant. C'est une bonne chose qu'il se soit effacé. »

La réaction de Kelley à la mort de Ley manque tout autant d'empathie. Il qualifie le suicide d'événement bienvenu parce que le

procès de Ley « n'aurait jamais pu aboutir »... « Il était trop largué pour ça. Robert Ley a donc fait une faveur au monde en se pendant, et il m'a fait une faveur particulière parce que je suppose que son cerveau présente des lésions organiques. »

Et Kelley veut en avoir le cœur net. Il assure ses collègues, au culot, que Ley a « obligeamment accepté que son cerveau soit examiné post-mortem ». Dans l'espoir que l'examen confirmera son diagnostic de lésion organique et expliquera la détérioration mentale de Ley, Kelley dénêche un collègue de l'armée, le pathologiste Najeeb Klan, qui accepte d'effectuer le prélèvement du cerveau à la morgue de Nuremberg. Kelley va ensuite l'expédier d'une étrange façon : un GI portant une valise de bois carrée étiquetée « ÉPICES » se présente au bureau de poste 124 de l'armée et demande à ce que son colis soit envoyé en recommandé au ministère de la Santé, à Washington. Les postiers présents lui répliquent qu'il est très onéreux d'envoyer des épices en recommandé. « C'est le cerveau de Robert Ley », glisse alors le soldat laconique, comme le relate un article paru dans un journal américain que Kelley fera parvenir à Webb Haymaker, neuropathologiste de l'institut de pathologie de l'armée.

Haymaker est le destinataire de ce colis maquillé. Dans son compte-rendu, il évoque « un processus de dégénérescence cérébrale ancien des lobes frontaux », la zone même que Kelley supposait lésée. Son hypothèse est donc confirmée par l'analyse histologique des tissus. À la lecture de ces conclusions, Kelley jubile. « Je serai éternellement reconnaissant à Robert Ley de m'avoir donné son cerveau », clame-t-il.

Mais la jubilation de Kelley est prématurée. En effet, en 1947, Haymaker expédiera des échantillons prélevés sur le cerveau de Ley à une équipe de pathologistes de la Langley Porter Clinic, à San Francisco, pour un contre-examen. Cette fois les conclusions sont différentes : les médecins ne trouvent pas de traces évidentes de lésions organiques. Haymaker annonce la nouvelle à Kelley dans un courrier daté de décembre 1947 : « [Les anomalies constatées sur le cerveau de Ley] sont moins importantes que nous ne l'avions d'abord estimé. Personnellement, je crois que nous ferions mieux de ne rien divulguer de ce cas, car le degré des modifications observées [dans le cerveau] peut faire l'objet d'appréciations divergentes. »

Au cours de ses études à l'université de Columbia, Gilbert a appris à faire passer le test de Rorschach. Ce type d'évaluation, toutefois, ne le passionne pas outre mesure. Il va tout de même présenter les célèbres planches aux nazis que Kelley n'a pas encore testés, et soumettre les autres à un deuxième examen. Sur les réponses de

Göring, ses conclusions divergent de celles de Kelley. Il considère ainsi que les résultats du maréchal trahissent surtout « la qualité médiocre de son intellect ». Dans ces taches d'encre, Göring veut voir une intense activité animale et humaine, mais Gilbert ne trouve guère d'intérêt à cette interprétation qui « révèle son réalisme superficiel et trivial plutôt qu'une intelligence brillamment créative ». En d'autres termes, Göring est intelligent (et cynique) mais n'a rien d'un génie. Gilbert range aussi son sujet parmi les déprimés et les débauchés.

Deux Rorschach, deux évaluateurs, deux interprétations très différentes... Pourquoi ? Si Kelley a décelé imagination, puissance et audace dans les réponses de Göring, c'est sans doute parce que le psychiatre, en deux mois d'échanges quasi quotidiens, avait noué avec son patient un lien inhabituellement profond. Les deux hommes partagent certaines qualités : confiance en soi, entêtement, ardeur au travail, égocentrisme. Tous deux très talentueux dans leur domaine, ils sont experts en manipulation d'autrui. Sans le savoir, Kelley s'identifie à Göring. Gilbert, lui, a une relation beaucoup plus distante et froide avec son patient.

Dans les résultats du test de Rorschach auquel il a soumis Hess une deuxième fois, Gilbert relève une carence émotionnelle, une absence d'empathie et de maturité. Dans les taches d'encre, le sujet ne reconnaît jamais de créatures vivantes de quelque sorte que ce soit ; il décrit peu de mouvements et se contente de percevoir dans les images « des détails sans vie ». « Tout cela manifeste une certaine apathie et des ressources mentales manquant de vitalité », conclut Gilbert qui juge la personnalité de Hess « sérieusement limitée, avec une très faible prise sur la réalité ».

Le psychologue entame une nouvelle série d'examens des détenus en s'aidant d'une traduction allemande du test de QI Wechsler-Bellevue, qui prétend évaluer les performances verbales, arithmétiques, conceptuelles et mémorielles des sujets. Ces derniers doivent assembler les pièces d'un puzzle, trouver les parties manquantes d'une image, associer des symboles à des chiffres, etc. Göring relève ce nouveau défi avec enthousiasme, « comme un écolier brillant et égocentrique, impatient de faire son numéro devant le professeur », se souvient Gilbert. Lorsque le *Reichsmarschall*, après avoir réussi une série de tests de mémoire, échoue à se rappeler une suite de nombres à neuf chiffres, il s'exclame en assénant un coup de poing à son lit de camp : « *Ach !* Donnez-m'en un autre, je peux y arriver ! » Et en effet, le maréchal réussit sa deuxième tentative, au grand étonnement de Gilbert. Göring, qui « peine à contenir sa fierté et sa joie », encense ces tests psychologiques américains qu'il estime

« bien meilleurs que les trucs avec lesquels nos psychologues perdaient leur temps ». Keitel lui aussi se plaindra à Gilbert des « inepties ridicules » qu'utilisaient les psychologues militaires allemands pour évaluer les soldats de la Wehrmacht ; des tests qu'il avait d'ailleurs supprimés après l'échec de son propre fils à l'examen d'officier.

Tout comme Kelley avant lui, Gilbert comprend rapidement qu'il peut obtenir de Göring une collaboration pleine et entière en flattant sa vanité et son désir d'impressionner. Les résultats de ces tests, dont l'échelle de notation tient compte de l'âge des candidats et du déclin relatif des fonctions cérébrales qui l'accompagne, placent nombre de ces hauts responsables très au-dessus de la moyenne. Le banquier Schacht surclasse ses collègues avec une note de 143, suivi par Arthur Seyss-Inquart (141), Göring et Dönitz (138), von Papen (134), Frank et Schirach (130), Ribbentrop (129), Rosenberg (127), Hess (120). Streicher est bon dernier avec 106 points. Göring est évidemment déçu de ne pas être le meilleur. Quant à la terne performance de Streicher, elle ne surprend personne.

Gilbert expérimente d'autres types dévaluations psychologiques, dont un test qui invite les prisonniers à former une bande dessinée cohérente à partir d'une série de planches. Tous les nazis échouent. Il essaie aussi le *Thematic Aperception Test* auquel Hess répond alternativement par « je ne sais pas » et par « regarder ça me donne envie de dormir ». Un autre exercice, qui consiste à faire de la monnaie pour d'imaginaires achats de timbres poste, embrouille les idées de Streicher, et plus surprenant, celles de Schacht. « Un financier génial bon en arithmétique a toutes les chances d'être un escroc ! » s'exclame Schacht pour minimiser ses bourdes. Gilbert en conclura que les gens qui réussissent, dans n'importe quel domaine, y compris à la tête d'un régime totalitaire, possèdent presque à coup sûr une intelligence au-dessus de la moyenne. Même s'il pense que l'intelligence de ces hommes aurait dû leur interdire d'autoriser des crimes de guerre et des atrocités, Gilbert sait aussi qu'un quotient intellectuel élevé « ne conditionne que la simple efficience intellectuelle de l'esprit et n'a rien à voir avec le caractère ou la moralité, pas plus qu'avec les différentes facettes qu'englobe une évaluation de la personnalité ». Nullement impressionné par ces scores élevés, Andrus ne considère pas que ses prisonniers sont particulièrement intelligents : « Pour ce que j'ai vu de leur intellect et de leur caractère, je ne voudrais pas de ces Supermen comme sergents dans mon régiment », raille-t-il.

En théorie, on l'a dit, le major Kelley est le supérieur hiérarchique

de Gilbert, qui n'a qu'un grade de lieutenant. Ce dernier jouit pourtant d'une grande autonomie dans l'accomplissement de ses tâches. Les deux hommes ne partagent pas toujours les données qu'ils recueillent et semblent se consulter rarement. Ils évoquent cependant la possibilité de collaborer à un livre sur le fonctionnement de « l'esprit nazi ». Une étude de ce genre vaudrait à ses auteurs un prestige immense, estiment les deux hommes, qui se mettent d'accord pour collaborer à un tel ouvrage et en partager le succès. Mais les événements vont mettre à mal leur partenariat.

Leurs différences de personnalité et d'approche conduisent certains prisonniers à préférer Gilbert à Kelley, et vice versa. La judéité de Gilbert entraîne par ailleurs des tensions avec certains des dignitaires nazis. D'autres apprécient sa serviabilité plus démonstrative et sa personnalité énergique. Après avoir été testé par Gilbert, Hans Fritzsche confie aux psychologues sa certitude qu'il finira pendu.

« Ce ne serait pas trop grave si on avait l'impression de mourir honorablement, comme un sacrifice pour protéger l'honneur de l'Allemagne, explique le nazi. Mais mourir dans la honte, sentir le mépris du monde entier sur vous – *pfui Teufel !* (Pouah !) c'est dur à avaler ! » Gilbert se rappellera avoir écouté sans mot dire, en se bornant à remarquer la teinte grisonnante des cheveux de son patient. Franz von Papen, l'ex-vice-chancelier, déteste autant Kelley que Gilbert et se plaint quant à lui d'avoir à faire à des « messieurs qui se prétendent psychiatres... et ne donnent pas l'impression de posséder d'authentiques qualifications scientifiques ».

Göring, pour sa part, préfère de loin le professionnalisme carré de Kelley à ce qu'il perçoit chez Gilbert comme une hostilité manipulatrice. À ceux qui l'interrogent, comme au personnel de la prison, il clame sa réprobation envers le Tribunal international dont il conteste la légitimité et la moralité. L'avocat qu'il finira tout de même par engager, l'ancien magistrat Otto Stahmer, affirmera sa conviction que Göring est innocent de toutes les charges retenues contre lui. Le *Reichsmarschall* confie toutefois à Kelley d'autres inquiétudes : cinq jours après que le psy lui a remis la dernière missive de son époux, Emmy Göring a été arrêtée à son domicile de Veldenstein pour suspicion de complicité de vol d'œuvres d'art (avec son mari). Elle est enfermée dans un camp d'internement à Straubling, près de Ratisbonne. La petite Edda est séparée de sa mère et envoyée avec sa nourrice dans une résidence de Neuhaus tenue par des sœurs catholiques, quelque quinze kilomètres plus loin. Aucun contact n'est autorisé entre la mère et la fille. Emmy décrira cet événement comme l'un des plus sombres de sa vie. « J'ai été forcée de me séparer de mon

enfant sans même savoir où elle dormirait cette nuit-là. » Dans la voiture qui l'emmène à Straubling, Emmy porte à sa bouche un bonbon à la menthe, ce qui sème la panique chez ses gardes qui craignent qu'elle n'ait avalé du poison.

La dispersion de sa famille scandalise Göring, qui rappelle qu'on lui a promis que ses proches seraient bien traités. Séparer la mère et la fille contrevient à cet engagement, souligne le maréchal. Emmy est démoralisée et sept longues semaines se passent avant qu'elle reçoive des nouvelles d'Edda. Kelley soutient la demande de Göring auprès d'Andrus, dont l'intervention sera suivie d'effet : l'anxiété de Göring à propos de sa famille est « dommageable pour sa santé physique et morale », écrit Andrus au commandement de la III^e armée des États-Unis, qui détient Emmy. Quelques semaines plus tard, le 24 novembre, le directeur du camp d'internement entre dans la chambre d'Emmy et lui annonce : « Edda est là. » Mère et fille tombent dans les bras l'une de l'autre. Edda sera désormais détenue avec sa mère. Un ex-officier de la Luftwaffe offre à Emmy une paillasse pour la petite fille. Quand il apprend la bonne nouvelle, Göring est à la fois soulagé et reconnaissant. Il est parvenu, à l'insu de ses gardes, à faire passer clandestinement une lettre à Emmy, par l'entremise de la détenue qui lui apporte ses repas. La preuve que les murs de la prison de Nuremberg restent perméables.

Göring raconte ses souvenirs à Kelley et lui parle assez franchement de sa relation avec Hitler et les autres dirigeants nazis. Lorsque le Führer l'a désigné comme son successeur officiel, au début de la guerre, il dit avoir été content : « Ce n'était que ce que j'attendais, ajoute-t-il. Par contre, j'étais furieux que Hitler ait désigné ce cornichon de Hess comme mon successeur. Je l'ai dit à Hitler et j'ai fait tout un foin. » Assis sur son lit de camp, Göring fait une pause, se penche en avant, pose ses mains sur ses genoux et se tourne vers Kelley : « Savez-vous ce que Hitler a répondu ? Il m'a dit : "Allons, Hermann, soit raisonnable. Rudolf a toujours été loyal, il a travaillé dur. Je dois le récompenser, donc je lui donne ce titre publiquement. Mais Hermann, quand tu deviendras Führer du Reich, pouf ! Tu pourras débarquer Hess et nommer ton propre successeur." » En finissant de raconter cette anecdote, Göring a les yeux qui luisent, son excitation comme ravivée à la perspective d'exercer le pouvoir – en dépit de son incarcération.

Lors d'une autre conversation, Göring raconte à Kelley comment il a pris la décision de rallier le parti nazi à la fin de la Première Guerre mondiale. Il affirme avoir passé méticuleusement en revue les divers groupuscules d'extrême droite qui foisonnaient alors en Allemagne et

s'être rallié aux nationaux-socialistes en raison de leur appel aux anciens combattants mécontents des termes du traité de Versailles. C'est aussi grâce à ces anciens combattants qui l'ont rejoint que le NSDAP est devenu assez puissant pour fomenter le putsch de Munich en 1923.

L'antisémitisme nazi, avec ses résonances émotionnelles pluses profondes que la simple exigence de révision d'un traité, Göring le perçoit avant tout comme un appât utile pour attirer des adhérents potentiels. « Vous voyez, j'avais raison, explique-t-il à Kelley. Les gens nous ont rejoints, les vieux soldats nous ont prêté serment et je suis devenu le chef de la nation. » Puis le *Reichsmarschall* semble se souvenir qu'il n'a jamais vraiment assumé le rôle de chef d'État et que cette fonction a failli lui coûter la vie. « Trop tard, selon vous ? poursuit-il. Peut-être pas. En tout cas j'y suis arrivé. »

La déclaration est digne d'un McGlashan, et elle a dû frapper Kelley. Göring paraît suggérer que son ascension au sommet du parti nazi, promotion qui devait survenir après la mort de Hitler et promesse jamais tenue, gardait pour lui une valeur d'avenir, malgré sa certitude que les Alliés le condamneraient à la peine capitale. « Vous savez que je vais être pendu. Je suis prêt. Mais je suis décidé à rester dans l'histoire de l'Allemagne comme un grand homme. Si je ne parviens pas à convaincre la Cour, je convaincrai au moins le peuple allemand que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour la grandeur du Reich. Dans cinquante ou soixante ans il y aura des statues de Göring dans toute l'Allemagne. Des petites statues peut-être, mais dans tous les foyers allemands. »

La perspective de la mort ne le trouble pas, explique-t-il. En tant que chef militaire qui a conduit des centaines et des milliers d'hommes à la mort sur les champs de bataille, il a toujours accepté la possibilité d'affronter l'ennemi. Maintenant qu'il est aux mains des Alliés, Göring a décidé de « pousser une gueulante » et de ne pas disparaître sans faire le maximum de dégâts possible. « Je ne reconnais pas la légalité de ce tribunal, mais puisqu'ils ont le pouvoir d'imposer leur volonté, je suis prêt », fanfaronne-t-il. Son approche, insiste-t-il, est pragmatique. Elle est la conséquence de son entraînement de soldat et de chef militaire. Mais est-ce vraiment si « pragmatique », pour un homme qui se considère comme un chef vénéré, que de se laisser passer la corde au cou sans résister ? Le bien-fondé de son incarcération laisse Göring pour le moins dubitatif. « C'est la seule fois que je l'ai vu prendre conscience qu'il ne pouvait à lui seul affronter et conquérir le monde entier », remarque son interlocuteur.

Certes, le nazi considère sa détention et le procès à venir comme autant d'injustices, qui expriment en tout et pour tout la volonté de revanche du vainqueur. Mais il préfère de loin se trouver ainsi affalé sur son lit de camp, derrière des barreaux, qu'imaginer un Hitler encore vivant dans la cellule voisine. « De la part de Hitler, cela ne fut pas une lâcheté de mettre fin à ses jours, répète Göring. Après tout il était le chef de l'État allemand. Il aurait été absolument impensable pour moi de le savoir enfermé dans une cellule de ce genre à attendre un procès comme criminel de guerre devant un tribunal étranger. Même si, à la fin, il me haïssait, il reste pour moi, après tout, un symbole de l'Allemagne... Je préférerais subir n'importe quelle humiliation plutôt que de voir Hitler vivant comparaître comme accusé devant un tribunal étranger. » Le maréchal considère sans ambages le suicide comme un choix logique, dès lors que l'honneur et la dignité nationale sont en jeu.

Quant aux rumeurs anciennes qui ont trait à son homosexualité, ranimées, en 1940, par les accusations de Streicher, Kelley conclut à leur plausibilité. « Il niait naturellement toute forme de penchants homosexuels et mes observations en tant que psychiatre, tout comme les conversations que j'ai eues avec les autres prisonniers qui ont bien connu Göring, semblaient corroborer ses dires », observera le psychiatre. Comment expliquer l'énergie sexuelle qui émane de lui et le soin maniaque qu'il prend de son apparence ainsi que de ses tenues vestimentaires ? « Sans doute sublimait-il ses pulsions sexuelles dans un travail acharné, ce qui lui donnait cette étonnante capacité d'aligner des journées de dix-huit heures, écrit Kelley. Il ne fait pas de doute que chez cet homme, l'ambition a pris le pas sur l' "amour". Quoi qu'il en soit, sa vie familiale était heureuse et la vénération qu'il vouait à sa seconde femme semblait combler celle-ci. »

Kelley découvre aussi que des considérations personnelles ont pu parfois ébrécher la loyauté de Göring envers Hitler et la politique du régime. Ainsi Göring évoque-t-il devant Kelley et Triest ses efforts pour venir en aide à la famille de l'infirmière juive qui lui avait prodigué des soins après le putsch de Munich en 1923. Des années plus tard, il fit accélérer le traitement de son dossier afin de lui permettre de quitter l'Allemagne pour l'Angleterre et d'échapper ainsi aux persécutions. Göring est très clair sur ce point : il s'agissait là d'une décision individuelle, qui ne modifie en rien son opinion sur les Juifs ou sur leur influence dans la société allemande.

Pour Kelley, ces confidences confirment que le chef nazi a besoin d'accaparer l'attention, et que c'est pour lui le meilleur moyen de

retrouver le moral. Il admire la volonté de Göring d'assumer la responsabilité de ses actes et l'énergie avec laquelle il se défend, mais n'oublie pas pour autant les aspects les plus sombres de son patient. « Göring n'a pas changé d'un iota », confiera-t-il aux journalistes plusieurs mois plus tard. « Il reste le fanfaron vaniteux et futile qu'il a toujours été. Comme il est arrivé à la conclusion qu'il sera de toute façon exécuté, il désire de toutes ses forces être considéré comme le numéro 1 nazi. »

Hess, lui, oscille toujours entre amnésie et lucidité. Le 30 octobre 1945, il prétend avoir oublié le contenu des paquets de nourriture qu'il a si précautionneusement rapportés d'Angleterre. « Il reconnaît bien volontiers que l'écriture sur le paquet est la sienne ; et il identifie différents documents, mais après y avoir jeté un coup d'œil et reconnu son écriture, il les rend sans chercher à en savoir plus, écrit Kelley. Sa seule explication, devant le laborieux travail qui a consisté à emballer et à sceller l'ensemble, fut : « Ce doit être un bon moyen de tuer le temps. » Deux semaines plus tard, les autorités tentent de stimuler sa mémoire en lui montrant des films d'actualités sur lesquels il figure avec ses coaccusés. Il s'agit de réunions et de défilés nazis. Menotté à deux gardes et installé dans la salle de projection improvisée, où l'éclairage permet de lire les expressions de son visage, Hess est observé par le procureur général Jackson, son adjoint Donovan et le colonel John Amen, chargé des interrogatoires, ainsi que par Kelley et un autre psychiatre américain. La projection commence par un torrent de musique wagnérienne. En se voyant aboyer un discours sur l'écran, qu'il conclut par de sonores *Sieg Heil !* à la visible satisfaction du Führer, Hess se penche et se lève. Puis il se rassoit et se calme durant les séquences consacrées à Göring, Ley et Streicher. Les lumières se rallument. Hess laisse passer une minute avant de commenter le film. « J'ai reconnu Hitler et Göring, dit-il. J'ai reconnu les autres, mais seulement parce que j'ai vu leurs noms mentionnés et que je les avais vus sur les portes des cellules de cette prison. » Il assure ne pas se rappeler avoir assisté à aucun des événements filmés. « Je devais y être parce que de toute évidence j'y ai participé. Mais je ne m'en souviens pas. »

Pendant la projection, Kelley ne regarde pas l'écran. Il fixe les mains de Hess qui trahissent la tension inconsciente du détenu. « Il serrait les poings, c'était facile à voir pour peu qu'on fût attentif à ce symptôme, écrit le psychiatre. Il a certainement reconnu certaines des scènes présentées dans ce film, bien qu'il l'ait vigoureusement nié. Il a pris conscience de sa tension intérieure et peut-être compris qu'elle

s'exprimait dans la crispation de ses mains. »

À mesure qu'approche l'ouverture du procès, l'accusation s'inquiète des dégâts qu'un Hess au mental dérangé pourrait déclencher si son témoignage attirait l'attention sur ses problèmes psychologiques, et qu'il se montrait incapable de conduire sa propre défense. Pour s'assurer que l'ex-Führer adjoint est bien capable de comparaître en justice, les Alliés demandent à deux experts de relire les rapports de Kelley et d'examiner le prisonnier par eux-mêmes. Ces experts sont Nolan D. Lewis, le directeur du New York Psychiatric Institute, et Donald Ewen Cameron, un psychiatre d'origine écossaise qui se fera connaître ultérieurement pour ses recherches sur les techniques de manipulation mentale associées à diverses drogues, pour le compte de la CIA.

Lewis et Cameron passent de nombreuses heures avec Hess (Gilbert fait office de traducteur). Ils recueillent les témoignages de Kelley, Andrus et d'autres personnes qui le côtoient depuis des semaines. La conclusion de leur rapport de huit pages corrobore le diagnostic de Kelley : Hess est sain d'esprit, il n'est pas psychotique. L'amnésie du prisonnier, estiment-ils, est incohérente. Même s'il prétend n'avoir aucun souvenir d'individus qu'il a connus ou d'ouvrages qu'il a lus, il pourrait du moins se rappeler certains événements et certaines idées liées à ces gens et à ces livres. D'ailleurs, inexplicablement, il se souvient très bien d'autres événements survenus aux mêmes endroits et aux mêmes moments. Les psychiatres estiment qu'« une part de la perte de mémoire est simulée et il est probable que la part hystérique ou inconsciente est assez superficielle ». Les réponses réflexes de Hess, ses « je ne sais pas » ou « je ne me souviens pas » à tant de questions, ont sans doute été « développées consciemment comme manœuvres de protection dans une période de stress... laquelle est devenue habituelle et donc en partie inconsciente ».

En d'autres termes, Hess a simulé l'amnésie pour se simplifier la vie au début de sa captivité anglaise et il a persisté – parfois de façon automatique et inconsciente – au cours de ses semaines de détention à Nuremberg. Il est possible que cette amnésie initialement simulée soit devenue au moins partiellement réelle. En tout cas Hess, à ce moment précis, n'éprouve aucun désir de recouvrer la mémoire. Toujours instable et anxieux, « il veut évidemment rester amnésique », diagnostiquent les psychiatres. Dans ses interviews à la presse, Kelley compare la mémoire de Hess à un membre atrophié qui aurait perdu sa tonicité musculaire, à « une étendue d'eau ponctuée d'îlots d'oubli », ou encore à un océan prisonnier des glaces : « ouvrir les

bons canaux ferait fondre ces icebergs ». Les médecins se succèdent sans interruption. Trois Soviétiques, un Français, trois Anglais et un autre psychiatre américain auront examiné le mystérieux prisonnier. L'équipe anglaise l'estime assez lucide pour comprendre les charges retenues contre lui et le fonctionnement du Tribunal. Son amnésie risque toutefois de perturber sa collaboration avec son avocat et la préparation du dossier de sa défense. De concert, les psychiatres français et russes estiment que Hess n'est pas « dément » au sens strict du terme. Kelley, pour sa part, soutient toujours que le prisonnier est vraiment amnésique mais qu'une bonne part de ses absences résulte d'un « fort blocage volontaire ». Il prédit que cette amnésie disparaîtra d'elle-même, pendant ou après le procès. Compte tenu de la dimension partiellement intentionnelle du handicap de Hess, il revient donc au Tribunal de déterminer s'il peut ou non être soumis à l'épreuve d'un procès. Kelley estime que la meilleure solution consiste à examiner Hess et à demander aux psychiatres si une sentence de mort, pour autant que telle soit la perspective, serait justifiée au regard de sa santé mentale.

Si Andrus a accepté que Hess soit soumis à des examens psychiatriques répétés, il refuse en revanche que les autres détenus nazis les subissent également. Quand arrive un psychiatre chargé de rencontrer Hess, Andrus conseille de ne pas lui accorder la permission d'examiner les autres prisonniers. « Tous les autres détenus sont à l'évidence en bonne santé mentale et des examens spécifiques ne sont pas souhaitables car de telles procédures attirent inutilement l'attention sur l'état mental du prisonnier, une situation qui doit être évitée. » Du reste Andrus, peu impressionné par les diagnostics savants, n'a pas changé d'avis à propos de Rudolf Hess : celui-ci n'est qu'un simulateur accompli. Il note que le chef nazi, à qui l'on demandait s'il avait étudié l'astrologie, a répondu « non » au lieu de « je ne me souviens pas ». « Je voyais clair dans son jeu et il le savait, note le colonel. Je lui ai dit plus d'une fois que son attitude n'était pas très virile. » Hess répond alors par le silence ou en secouant la tête, et répète qu'il ne se souvient de rien.

L'ancien numéro 3 du Reich témoigne toutefois de l'intérêt pour les tests qu'il subit, même si son approche n'est guère orthodoxe. Un jour, de but en blanc, il demande à Kelley s'il connaît « les études réalisées sur la taille de la pupille de l'œil ». Le psy réplique qu'il connaît le principe de dilatation et de contraction de la pupille, destiné à laisser passer plus ou moins de lumière. « Il m'interrompt alors de façon un peu dédaigneuse parce que je ne comprenais

manifestement pas où il voulait en venir », écrira Kelley. Hess reprend : « Je parle de la science du diagnostic basé sur la taille et la forme de la pupille. N'en avez-vous pas entendu parler ? » Kelley ignore de quoi il s'agit. « Les médecins, en Allemagne non plus, ne l'ont pas vraiment acceptée, poursuit Hess. Mais un scientifique – ce n'était pas un médecin – et moi-même l'avons étudiée pendant longtemps. La modification de la pupille peut révéler non seulement ce qui ne va pas chez un individu, mais aussi permettre de localiser sa maladie. »

Devant le scepticisme qu'exprime ouvertement Kelley, Hess devient aussitôt glacial. « Je comprends très bien qu'un médecin américain ne puisse croire à ce que j'avance, dit-il. Mais c'est tout à fait exact. Même moi, je sais un peu utiliser cette technique. » Hess fixe alors Kelley dans les yeux comme un hypnotiseur : « Pendant quelques instants j'ai craint qu'il ne décelât une maladie, reconnaîtra Kelley. Apparemment il ne lut que du scepticisme, car il me fit comprendre que l'entretien était terminé. »

Avec Ernst Kaltenbrunner, personnage à la mâchoire carrée et au visage couturé de cicatrices, c'est à une tout autre énigme qu'est confronté Kelley. L'implacable brutalité de Kaltenbrunner a volé en éclats : dans sa cellule de Nuremberg, il multiplie les accès de dépression et les crises de larmes. La perspective d'un procès le terrifie. Les psychiatres le soupçonnent de vouloir mettre fin à ses jours et le décrivent comme « un nourrisson pleurnichard convaincu que tout le monde lui en veut. La dureté de caractère qui caractérisait le grand ordonnateur de massacres a été remplacée par cette personnalité veule et larmoyante qui cherche désespérément à se rassurer sur son futur ». La réaction de Kaltenbrunner au stress est courante chez les individus agressifs, qui se montrent durs quand tout va bien mais craquent dès que les revers s'accumulent, constate Kelley. Le 17 novembre, Kaltenbrunner se plaint soudainement de fatigue et de terribles maux de tête. Kelley le met en observation mais le lendemain, son patient évoque une nuque rigide et des douleurs quand il tourne la tête. Suspectant une méningite spinale ou quelque autre maladie contagieuse qui entraînerait la mise en quarantaine de tous les prisonniers et l'ajournement du procès, Kelley envoie Kaltenbrunner à l'hôpital. Là, une ponction lombaire révèle qu'il est victime d'un accident vasculaire cérébral, avec épanchement de sang dans le liquide céphalo-rachidien. Bien que l'évolution d'un tel accident puisse être mortelle, Kelley pressent que le chef SS a échappé au pire et s'en tirera avec quelques semaines de repos. Il ne présente pas de séquelles intellectuelles, bien que son anxiété au sujet du

procès qui approche ait pu causer l'hémorragie en faisant grimper sa tension artérielle. L'épisode le privera néanmoins du début du procès. Andrus résumera comme suit son impression de l'époque : « Kaltenbrunner, l'homme qui a terrifié des millions d'êtres humains, a failli mourir de peur. » Le prisonnier sera d'ailleurs frappé d'une deuxième hémorragie cérébrale quelques jours après son retour en prison, mais il s'en remettra rapidement. Kelley juge son état psychique satisfaisant, mais avertit les autorités de la prison : une autre attaque pourrait lui être fatale. Mais il est naturellement impossible de prédire si et quand elle pourrait survenir.

Ce même automne, Kelley et Howard Triest, le traducteur, se rendent ensemble à Erlangen, petite ville située à une quinzaine de kilomètres de la prison. Dans les réserves d'une bibliothèque universitaire, ils découvrent un stock de livres saisis par les Alliés au titre de la dénazification en cours. Kelley et Triest sautent sur cette occasion d'enrichir leur bibliothèque et rapportent à Nuremberg, dans un camion militaire quelques dizaines de livres dont les auteurs sont parfois leurs prisonniers. Ils conserveront cette prise de guerre, non sans avoir demandé leur dédicace aux auteurs. Kelley n'expliquera jamais pourquoi il a tenu à rapporter tous ces ouvrages nazis, mais il est certain qu'ils devaient notamment lui permettre d'alimenter ses conversations avec les prisonniers, et que sa demande d'autographes, ainsi que les réactions qu'elle a suscitées, ont dû le renseigner sur les sentiments de ses patients à son égard. En outre, Kelley reste intrinsèquement un collectionneur de spécimens rares, étranges, exotiques, dans ce cas, nazis. Interrogé sur ce point soixante-cinq ans plus tard, Triest décrira sa propre collection ainsi : « Un souvenir de mon séjour à Nuremberg et un rappel tangible d'une période difficile sur le plan personnel. C'était quelque chose que je pouvais montrer à mes amis et à ma famille quand je suis rentré aux États-Unis pour leur dire que j'étais vraiment allé là-bas. J'avais côtoyé les chefs militaires qui avaient tué mes copains. Pour moi c'était avant tout un souvenir, un souvenir de Nuremberg. Je n'ai jamais pensé à l'époque que le procès susciterait l'intérêt et hériterait du statut qui est le sien aujourd'hui. »

Kelley va transmettre aux procureurs du Tribunal les informations qu'il juge les plus sensibles parmi celles que ses patients ont pu lui confier au fil de leurs conversations. Il résume dans une série de rapports les modifications de l'état de santé des prisonniers et leur évolution psychiatrique, mais les renseignements les plus précieux, parmi ceux qu'il fournit à Donovan, concernent les stratégies de défense des accusés. Dans une note datée du 11 novembre, par

exemple, Kelley évoque l'intention de Göring d'appeler à la barre lord Halifax, un homme politique britannique conservateur qu'il a rencontré huit ans plus tôt quand les Anglais cherchaient à freiner les visées annexionnistes de l'Allemagne en Autriche et en Tchécoslovaquie. Halifax était le secrétaire d'État aux Affaires étrangères de Grande-Bretagne quand la Wehrmacht viola impunément les frontières de ces pays. Au moment où va débiter le procès de Nuremberg, il est ambassadeur aux États-Unis.

Göring explique à Kelley qu'il a envoyé une lettre à Halifax en 1936, un dernier gage d'ouverture de paix avant les hostilités. « Il affirme que Halifax a reçu cette lettre qui aurait pu empêcher la guerre », explique Kelley à Donovan. Dans le même texte, Kelley rapporte que Baldur von Schirach admet sa culpabilité en tant que membre du parti nazi, qu'il accepte ses responsabilités de dirigeant des Jeunesses hitlériennes et reconnaît avoir signé les décrets qui ont déclenché les persécutions des juifs d'Autriche. Quant à Jodl, rapporte Kelley, il souligne que les Russes ont eux aussi commis des atrocités sur le front de l'Est et projette de se défendre en rappelant son devoir militaire d'obéissance aux ordres. Il nie vigoureusement s'être enrichi par le pillage de biens civils. Frank, à l'inverse, accueille l'accusation avec joie et « s'est imprégné de la conviction que les accusés doivent endurer un châtiment divin, écrit Kelley. Il est devenu très exalté lorsqu'il a pris conscience que tout le groupe avait fait preuve de faiblesse en n'assassinant pas Hitler il y a au moins deux ans ». Les chefs nazis, clame Frank, étaient « en cheville avec le diable » et doivent maintenant affronter la punition divine « sous une forme plus dévastatrice qu'aucune punition jamais conçue par l'homme ». De leurs échanges, Kelley retient que Frank critique ses codétenus qui ne songent qu'à sauver leur peau au lieu d'accepter le châtiment céleste. « Il semble en être arrivé au point où il est tenté de rejeter la responsabilité sur les maillons les plus faibles du groupe des accusés, écrit Kelley à Donovan. Il a déclaré à deux reprises que s'ils ne plaidaient pas coupables, lui au moins le ferait. »

Les échanges de Kelley avec Donovan inspireront une autre missive à l'assistant spécial du procureur, de la part de quelqu'un qui n'est identifié que par ses initiales « J.E.S. » :

« Quand le major Kelley dictait le rapport qu'il vous a adressé aujourd'hui, il m'a parlé de certains des accusés et j'ai pensé que les informations suivantes pourraient vous intéresser, même s'il ne les a pas incluses dans son rapport.

« Il devient de plus en plus clair que les accusés vont former un groupe homogène, qu'ils considèrent tous Göring comme leur chef et que chacun de ces bons esprits contribuera à la défense générale. Ce qui, selon le major, compliquera beaucoup l'affaire.

« Kelley, poursuit J.E.S., est convaincu que le projet de l'accusation, qui vise à étayer la culpabilité des accusés en s'appuyant sur une abondante documentation écrite de leurs crimes, n'inspire guère d'appréhension aux nazis. Selon eux, ces documents qui prouveront sans l'ombre d'un doute la culpabilité d'un ou deux des accusés ne manqueront pas d'exonérer tous les autres... Dönitz a fait cette remarque : "Les Américains préparent ma défense à ma place – typique humour yankee !" »

Kelley complète sa première communication à Donovan sur la stratégie de défense par une seconde qu'il lui envoie quelques jours plus tard. Cette fois, il écrit que Göring projette de citer, à l'appui de sa défense, son ouvrage de 1933 *Aufbau Einer Nation* (« Construire une nation »). Cet ouvrage, affirme Göring, renforce sa thèse selon laquelle il n'a créé la Gestapo que dans le but de combattre les communistes, et que l'organisation de sa police – tant qu'elle était placée sous son autorité – poursuivait cet unique objectif. Toujours selon le maréchal, le livre démontre aussi que la prise du pouvoir par Hitler était une révolution qui « bien qu'un peu sanglante, n'a jamais été aussi impitoyable que les révolutions française ou russe » (dans la marge on peut lire cette annotation : « Peut-on avoir le bouquin ? »). Göring affirmera à Triest, le traducteur, avoir écrit *Aufbau Einer Nation* en un week-end.

Le 17 novembre, c'est un point de vue plus médical que Kelley adopte pour affirmer que les bancs de bois sans dossier réservés aux accusés dans la salle du tribunal « se révéleront une dure épreuve [pour les accusés les plus âgés], pour peu que le procès traîne en longueur ». Il est particulièrement inquiet pour Keitel, Dönitz, Funk, Göring et l'ex-commissaire nazi aux Pays-Bas, Seyss-Inquart. Il évoque leurs douloureuses crises de rhumatismes et d'éventuelles syncopes après de longues stations assises. Kelley recommande donc de leur fournir des sièges plus confortables avec dossier et assise rembourrée, comme c'est le cas pour presque tous les autres protagonistes du procès. Les photos du tribunal dont nous disposons montrent que les accusés ont en effet eu le droit au dossier, mais pas aux coussins.

Donovan ne dispose que d'un temps limité pour faire bon usage des informations de Kelley. Lui et le procureur Jackson s'opposent

fréquemment sur la meilleure approche à adopter pour préparer l'accusation des chefs nazis. Donovan donne la préférence aux auditions des témoins, interrogés alternativement par l'accusation et la défense, tandis que Jackson entend surtout étayer l'accusation sur l'épaisse documentation recueillie par les Alliés. Donovan se montre également sceptique sur la stratégie consistant à poursuivre les accusés, surtout les chefs militaires, au titre de dirigeants d'organisations responsables de crimes. Après une série de querelles de procédure, Donovan quitte l'équipe et à la fin de novembre, il rentre chez lui.

À Chattanooga, Dukie attend le retour de son époux en compagnie de sa sœur Leora Brooke et de leurs parents. Une photo de journal la montre avec Leora – dont le mari a servi sur le théâtre européen comme officier du génie – dans le salon de la maison de leurs parents. Dukie tient à la main une théière en argent ouvragé, un accessoire pour le foyer qu'elle espère partager bientôt avec Kelley. Vêtue d'une veste et d'une jupe plissée qui lui arrive aux genoux, elle a beaucoup plus d'allure que sa sœur aînée, plus âgée et plus grande. Elle n'a pas revu Kelley depuis trois ans, ils n'ont communiqué que par lettres et à travers quelques discussions avec des collègues à lui de retour aux États-Unis.

Peu avant le cinquième anniversaire de leur mariage, un journaliste de Chattanooga interviewe Dukie à propos des activités de son époux à Nuremberg. On lui demande à quoi ressemble la vie d'une femme de psychiatre. « Parfois ils devinent ce que vous pensez, répond-elle, et c'est quand vous ne le voulez pas. »

Certes, la vie conjugale de Kelley est alors suspendue. Mais cette disposition particulière à l'empathie, il s'en sert désormais chaque jour pour sonder le mystère des accusés de Nuremberg.

CHAPITRE 7

Le palais de justice

Le procès approche. Les dignitaires nazis ont tous engagé des avocats et préparent leur défense. Les avocats allemands « sont légalement et politiquement respectés », admet le colonel Andrus, mais leurs visites en prison renforcent considérablement les contacts des prisonniers avec le monde extérieur, et donc les risques de fraudes. Les suicides de Conti et de Ley hantent le commandant qui a mis en place de nouvelles mesures destinées à renforcer la sécurité de la prison et fait confisquer tous les objets (lacets, lames de rasoir, cravates) qui pourraient servir à un suicide. Même les lunettes sont retirées la nuit. Chaque fois qu'un prisonnier et son avocat échangent un document, un garde en vérifie la teneur. Les détenus sont fouillés à chaque retour dans leur cellule ou quand ils prennent un bain, et les cellules inspectées de fond en comble en leur absence. « Et nous trouvons quand même des objets passés en fraude ! » se lamente Andrus. Ainsi une fouille de la cellule du général Jodl met-elle au jour un clou dissimulé dans une blague à tabac, un morceau de fil de fer d'une vingtaine de centimètres de longueur, neuf comprimés au contenu mystérieux et quelques bouts de chiffon. Keitel a accumulé une réserve d'aspirine, une plaque métallique, une poignée de comprimés de belladone (pour traiter les problèmes digestifs), une vis, deux autres clous et il cachait dans sa sacoche une pièce de métal provenant d'une talonnette. Interrogé sur l'origine de ce dernier objet, qui ne vient pas de sa propre chaussure, Keitel se contentera de répondre avec une certaine insolence : « Je l'ai avec moi depuis longtemps. »

Dans la cellule en désordre de Ribbentrop, les gardes découvrent neuf cachets non marqués (dont quatre cachés dans une chaussette) et un morceau de métal aiguisé de cinq centimètres de long. Même le spirituel Dönitz possède sa petite collection personnelle : des lacets, un bout de ficelle, une vis et une épingle à cheveux. « Nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'il projetait de faire avec tout ça », note Andrus. Schacht dispose d'une réserve secrète de trombones, Sauckel a

dissimulé une cuillère cassée. Dans les cellules, les gardes retrouvent aussi des morceaux de verre brisés, des clous descellés et un fragment de lame de rasoir. Seules les cellules de Göring et de Hess ne renferment rien de compromettant.

Les mesures de sécurité sont également renforcées dans l'ensemble du Palais de justice. Une employée allemande de la bibliothèque du Palais, la jeune nièce du maréchal Erwin Rommel, a mis en garde contre la possibilité d'attentats fomentés par des *werewolf* nazis prêts à tout pour empêcher la tenue du procès. Ils seraient tentés de faire exploser le bâtiment pour anéantir prisonniers, procureurs, juges, dossiers, etc. « Il y a tant de choses qu'ils ne veulent pas voir exposées, et ils éprouvent tant de rancœur... », explique la jeune femme. Les autorités alliées, elles aussi, ont eu vent de rumeurs similaires. Cinq chars équipés de canons de soixante-quinze millimètres sont déployés ostensiblement devant le bâtiment. Des soldats prennent position autour du périmètre de l'immeuble ainsi qu'en son sein, dans les couloirs, sur le toit et à chaque entrée. Les sentinelles contrôlent les laissez-passer de tous ceux qui vont et viennent, y compris les plus hauts magistrats.

La salle numéro 600, au deuxième étage, où doit siéger le premier Tribunal international du genre, a été réaménagée. Débarrassée du bric-à-brac qui l'encomrait, elle a été équipée d'une série de plafonniers à haute intensité qui projettent une vive lumière, ce qui va éviter aux photographes d'utiliser leurs flashes. Les anciennes cloisons ont été abattues afin d'accueillir un large public. La salle est assez spacieuse pour recevoir plus de cinq cents personnes, mais la zone où se déroulent les débats n'occupe qu'une superficie assez réduite, à l'extrémité sud de l'étage.

Le banc des accusés est situé à proximité de l'entrée principale de la salle d'audience, avec deux longues banquettes réservées aux chefs nazis. Leurs avocats prendront place sur la rangée de sièges située juste devant. Quant aux juges, ils siégeront en face, sur un gradin derrière lequel on aperçoit quatre grandes fenêtres aux rideaux verts, tirés pour masquer la lumière du jour. Les juges représentant les quatre puissances alliées siègent sous les drapeaux de leurs nations respectives. Les interprètes à qui reviendra la lourde charge de la traduction simultanée en allemand, anglais, russe et français sont installés dans des boxes vitrés, disposés le long du mur à la droite des juges. Serpenteant sur le sol, les faisceaux de câbles entremêlés reliant les interprètes aux micros et aux casques audio des intervenants feront trébucher plus d'un participant. Les différentes équipes de procureurs, regroupés par nationalité, sont installées autour de quatre tables

devant la zone réservée à la presse. Puis vient l'estrade d'où les représentants de l'accusation et ceux de la défense s'adresseront à la Cour. Les journalistes qui couvrent le procès sont les mieux lotis, disposant de sièges rembourrés et espacés. Au fond de la salle d'audience, un box est réservé aux caméras des actualités. Quant au public, il se tiendra dans la partie nord de la salle d'audience, plus spacieuse, ou dans la mezzanine qui la surplombe. Un fauteuil trône solitaire, dérisoire, quelque peu écrasé par l'estrade des juges et par les zones assises réservées aux différentes catégories d'intervenants, comme aux spectateurs. Ce siège est celui des témoins. Mais c'est un endroit stratégique de la salle d'audience, comme Göring se fera un point d'honneur de le rappeler à tous.

Le personnel du Tribunal international au complet (délégations des quatre puissances alliées et équipes des avocats de la défense) comprend plus de treize cents personnes. Plus de deux cents journalistes envoyés par des journaux et stations de radio du monde entier sont accrédités. Chaque jour, les employés de la cafétéria du Palais servent plus de quinze cents déjeuners aux participants au procès.

Andrus veille personnellement sur les tenues dépareillées des détenus, afin de montrer qu'ils ont reçu les soins et l'attention appropriés. « Nous ne voulons pas que leur apparence extérieure puisse inspirer la pitié », insiste-t-il. Il ordonne qu'uniformes et vêtements soient nettoyés et repassés chaque jour que durera le procès. Il fait même confectionner de nouveaux costumes pour plusieurs prisonniers. Plus connaisseur que la plupart de ses collègues, Schacht se plaint de l'étoffe dans laquelle sont fabriqués les costumes fournis par la prison, « très médiocre » à ses yeux. La veille de l'ouverture du procès, Andrus organise une répétition plutôt sinistre : il traverse avec les détenus les quelques centaines de mètres qui séparent la prison du tribunal, en empruntant les tunnels qu'il a fait creuser pour se protéger d'agresseurs éventuels. Le groupe prend l'ascenseur et arrive dans la salle d'audience. Là, Andrus ordonne aux sentinelles d'ôter les menottes des prisonniers qu'il fait aligner comme des écoliers, dans l'ordre où ils prendront place le lendemain sur les deux rangées du banc des accusés. Cet ordre reprend celui de la liste dressée par l'acte de mise en accusation : d'abord Göring, puis Hess, Ribbentrop, Keitel, Rosenberg, Frank, Frick, Streicher, et les autres.

Le lendemain matin, 20 novembre 1945, les gardes distribuent costumes, ceintures, cravates et rendent aux prisonniers les lunettes qu'ils leur ont confisquées la veille. Les détenus s'habillent, dans une

atmosphère tendue qui dénote, ainsi que le fait remarquer Andrus, un remue-ménage inhabituel dans la prison. Pour les raisons sécuritaires qu'on devine, les cellules ne disposent évidemment pas de miroir. Göring va donc inventer une manière astucieuse de procéder à l'important examen de son apparence : il scrute son reflet dans la vitre de protection qui le sépare de son avocat, dont le costume sombre fait toile de fond. Il prête une attention particulière à sa chevelure.

Au regard des normes de sécurité modernes, la salle d'audience contient étonnamment peu de gardes armés. Andrus redoute en effet qu'un prisonnier ne dérobe l'une de ces armes et provoque une catastrophe. Le commandant a donc décidé qu'il serait l'une des deux seules personnes, avec l'un de ses adjoints, à porter une arme à feu pendant que la Cour siégerait : il a enfilé sous sa veste holster et pistolet. Les nombreux gardes qui escortent les prévenus et surveillent les débats portent des matraques blanches, assez menaçantes pour « dissuader n'importe quel prisonnier s'il devenait incontrôlable ou empêcher un spectateur de commettre une agression », espère Andrus.

Göring entre le premier. Vêtu de son uniforme gris perle à boutons dorés de la Luftwaffe, dépouillé de tous ses insignes de rang, il semble avoir recouvré l'énergie nécessaire pour reprendre son rôle sur la scène du monde. Ses mois de détention l'ont débarrassé de sa morphinomanie et de son obésité. Ils lui ont aussi donné le temps de réfléchir à son passé, de préparer sa défense, et lui ont rendu une acuité intellectuelle qu'il avait perdue au cours des derniers mois de la guerre. Mais les spectateurs peuvent aussi déceler une certaine mollesse, déconcertante, derrière son indéniable force : il flotte dans un uniforme qui n'est plus à sa taille, et son visage pâle, ridé quoique étrangement jeune, arbore l'expression impassible et effrayante d'un mannequin de cire. Par moments, il jette à ceux qui l'entourent des regards qui cherchent peut-être à deviner quelle empreinte il laissera dans l'Histoire. L'envoyée spéciale du *New Yorker*, Rebecca West, pour traduire le mélange de calcul, d'humour cinglant et de féminité composant le personnage, le compare à une tenancière de bordel qui « conserve une expression d'amabilité toute professionnelle, même dans les moments de détente, avec son gros chat qui se frotte contre les pans de sa jupe... Il était le seul parmi les accusés qui, s'il en avait eu la possibilité, serait reparti derechef à la conquête de l'Allemagne, prêt à rejouer sur sa scène favorite les fantasmes auxquels il doit sa présence sur le banc des accusés ».

Göring s'assied à la première place, celle qui lui revient de droit, à l'extrême gauche du banc des accusés. Rudolf Hess, lui, pénètre dans

la salle d'audience d'un pas hésitant. Il semble presque indifférent au protocole judiciaire. Sa conduite insolite intrigue les observateurs. John Dos Passos, l'écrivain et journaliste américain, décrit son visage « décomposé comme s'il n'en restait qu'un nez étroit, des yeux caves et une bouche sans menton ». Il lance aux coins de la salle des regards d'animal pris au piège et laisse parfois échapper une sorte de gloussement anxieux et déroutant. Rebecca West le juge « manifestement fou. Si manifestement qu'il semble honteux de le faire comparaître devant un tribunal. Il a le teint cendreau et possède cet étrange pouvoir, commun aux aliénés, de conserver longtemps des postures crispées qu'aucun individu normal ne pourrait soutenir plus de quelques minutes... Son esprit donne l'impression d'être dépourvu de surface, comme entièrement soufflé par une explosion, à l'exception du gouffre où logent les cauchemars ».

Dans cette apparition en public, la première depuis qu'il s'est installé aux commandes de son Messerschmitt pour rallier l'Angleterre quelques années plus tôt, on ne retrouve plus rien de l'ancien chef nazi dont l'assurance fanatique soulevait des foules gigantesques lors des réunions de son parti. Hess sort cependant parfois de sa réserve morbide pour échanger de brefs commentaires avec ses voisins Göring et Ribbentrop, lequel porte des lunettes de soleil.

Les autres dignitaires nazis font aussi forte impression à leur entrée dans la salle d'audience. Dos Passos écrit que Streicher ressemble « à une horrible caricature de Foxy Grandpa⁷ » et Rebecca West égratigne le jeune Schirach pour son androgynie « inhabituelle chez les hommes qui ressemblent à des femmes... On dirait une petite institutrice soignée et effacée, pas jolie mais sans une mèche qui dépasse ».

Frick, en veste à carreaux, est le seul des accusés à ne pas porter d'uniforme militaire ni de costume sombre. Mais dans sa tenue voyante, il semble déplacé. Certaines entrées sont par ailleurs quelque peu bouffonnes. Ainsi celle de Fritzsche, qui pour rejoindre sa place doit bousculer d'autres accusés entrés par erreur avant lui. Schacht, lui, évoque un morse en colère. En attendant le début des audiences, certains prisonniers lisent des journaux. Dans l'ensemble, ces hauts responsables du III^e Reich ont l'air morne et éteint, comme si seule leur absolue banalité avait pu les conduire à précipiter le monde dans la guerre. Derrière eux, debout et vigilants, des gardes en casque blanc. Seul Kaltenbrunner, encore convalescent après son hémorragie cérébrale, manque à l'appel. Absent les quinze premiers jours du procès, il est représenté par son avocat.

Les juges font leur entrée solennelle le 20 novembre à 10 heures

du matin. La première tâche de la Cour, la lecture de l'acte d'accusation, va prendre cinq heures aux différents procureurs. Pendant ce temps, dans la chaleur de la salle bondée et l'odeur de peinture fraîche, les chefs nazis bavardent les uns avec les autres et contemplent ce spectacle d'un œil ennuyé – ils ont déjà pris connaissance de l'accusation. Göring rayonne quand il entend qu'on l'accuse d'avoir « pillé » en France l'équivalent de quatre – vingt – sept millions de bouteilles de champagne. Il redouble de grimaces, secoue la tête et multiplie les commentaires. Hess passe le plus clair de son temps plongé dans un roman (*Der Loisl*, l'histoire d'une jeune fille), lecture qu'il n'interrompt que pour sourire quand le nom de Hitler est cité pour la première fois. Plus tard, pendant une interruption de séance, on le voit grimacer de douleur, tordu de crampes abdominales ; il se balance sur son siège en se tenant le ventre, la tête appuyée contre la rambarde du box. Kelley vient l'ausculter, mais ne lui donne aucun médicament et lui conseille de continuer à se balancer. Il se remet rapidement, se rassoit bien droit et se montre alors « alternativement poli et intéressé, ou ennuyé par les débats ».

La brève crise de Hess a laissé la plupart de ses collègues indifférents. Schacht, l'un des rares accusés à écouter attentivement ce qui se dit, éclate de rire lorsque les procureurs mentionnent l'accusation de complot. Certains chefs nazis tuent le temps en passant d'une traduction à l'autre sur les casques audio qu'on leur a procurés. Puis les détenus vont avoir le droit à un déjeuner en commun dans la salle d'audience pendant la pause de midi (le reste de l'assistance a fui ce huis clos étouffant). Grand seigneur, Göring distribue des cigarettes à ses coaccusés. Au cours du repas, les Allemands discutent des événements du jour mais tous snobent Streicher, qui se retrouve de fait exclu de la conversation. L'ancien éditeur se rabat sur Gilbert et lui explique qu'il lui est déjà arrivé à douze ou treize reprises de comparaître devant un tribunal ; l'un de ces procès se serait déroulé dans cette salle même. Quand Ribbentrop raconte à Hess que les Américains ont largué deux bombes atomiques sur le Japon, l'ex-adjoint du Führer lui répond qu'il n'est pas au courant et déplore ce qu'il appelle l'illégitimité du Tribunal international. Le numéro 1 de la diplomatie nazie se plaindra un peu plus tard de vertiges et d'acouphènes, avant de s'évanouir. Brièvement évacué, il retrouvera, après administration d'un sédatif, le banc des accusés. Parfois Hess se penche vers Göring, il lui chuchote : « Tu vas voir, cette hallucination va se dissiper et d'ici un mois tu seras Führer d'Allemagne. » Göring confie à Gilbert qu'il est désormais certain de la folie de Hess. À la fin de cette journée, la plupart des accusés sont fatigués. Rentré dans sa cellule, plus d'un s'endormira dès 19 heures.

Le lendemain, il leur faut présenter leur défense, en réponse aux charges énumérées par l'accusation. Göring est le premier à se lever. Il entame la lecture d'un long plaidoyer qui réhabilite l'action du régime nazi et justifie les actions des accusés. Le président du Tribunal, le Britannique Geoffrey Lawrence, l'interrompt et prie le *Reichsmarschall* de se contenter de reprendre la formule « non coupable au sens de l'accusation » – comme le feront après lui tous les chefs nazis présents.

Le procureur général Robert Jack son prononce en suite un discours inaugural admiré pour son éloquence. Il y expose la signification de ce procès au regard de la législation internationale. Les Alliés, explique-t-il, n'accusent pas le peuple allemand de crimes inextinguibles mais entendent fixer une fois pour toutes un droit international qui s'applique dans le futur, en temps de paix comme en temps de guerre aux dirigeants politiques, aux généraux et aux armées. « Il ne faudra jamais oublier que les faits sur lesquels nous jugeons ces accusés aujourd'hui sont ceux mêmes sur lesquels L'Histoire nous jugera demain », déclare solennellement Jackson.

La suite du procès se concentre sur les préparatifs de guerre allemands : les fallacieuses initiatives de paix du régime, l'agression nazie contre l'Union soviétique, les actions de propagande pendant la guerre, les atrocités en Pologne et l'anéantissement des Juifs ou des opposants chrétiens. La presse se fait l'écho des moindres faits et gestes des accusés. « Si Göring jure entre ses dents contre un témoin (ce qui lui arrive souvent), son juron fera le tour de la planète en quelques minutes, note Andrus. Si Hess entame la lecture d'un nouveau roman pendant l'audience, des millions de gens en connaîtront le titre dès le lendemain. »

Au moment où s'ouvre le procès, Göring brûle de faire chatoyer une dernière fois aux yeux du monde la grande saga nazie. Le prestige qui en rejaillira sera essentiellement le sien, et il n'a rien à perdre. Il se donne un objectif : convaincre ses coaccusés de se défendre par eux-mêmes, d'assumer fièrement leurs actes et d'accepter, collectivement unis, le châtiment des vainqueurs. En l'occurrence l'exil, escompte-t-il dans un premier temps, avant de se raviser. Il déclare alors probable une exécution collective qui fera d'eux des martyrs de la nation. Le maréchal persiste visiblement dans sa vision d'une Allemagne future adulant ses héros valeureux, et peuplée de monuments érigés à leur gloire : pourvu qu'ils présentent un front uni au procès, c'est le destin qui les attend.

Les longs mois de réclusion derrière les barreaux ont rendu Göring

agressif et défiant. Il a soif de revanche. Contrairement à tant d'autres, il ne diabolise pas Hitler pour s'exonérer lui-même de tout ce qui fut commis, pas plus qu'il ne rejette sur ses collègues la responsabilité des crimes du pouvoir nazi. Il reconnaît avoir pris sa part des décisions et se décrit lui-même comme un des piliers du régime. Plusieurs semaines après le début du procès, il résume sa position d'une remarque qu'entendent toutes les personnes présentes dans la salle : « Nom d'un chien, je voudrais seulement que nous ayons tous le courage de limiter notre défense à ces trois simples mots : lèche mon cul ! »

Göring profite des déjeuners en commun pour combattre les opinions qu'il estime néfastes à leur cause. « Dès le début du procès, il a affiché son ambition de présider le groupe en s'arrogeant la place d'honneur à table, observe Kelley. Personne n'a émis d'objection. Son droit à commander était apparemment une évidence pour l'ensemble des prisonniers... Il m'a dit : "Nous qui avons été accusés, nous sommes comme une équipe, et nous devons être solidaires pour produire la défense la plus solide possible. Naturellement en tant que chef, il me revient de veiller à ce que chacun de nous apporte sa pierre à l'édifice." »

Pour Göring, il est hors de question que ses pairs reconnaissent des fautes ou, pis encore, renient publiquement le régime. Lorsque Keitel, au cours d'un déjeuner, suggère timidement que Hitler devrait porter l'essentiel de la responsabilité de l'effondrement du pays, Göring le coupe. « Vous connaissiez tous le Führer, s'exclame-t-il. Il aurait été le premier à se dresser et à dire : "J'ai donné les ordres et j'endosse toute la responsabilité." Mais je préférerais mourir dix fois que de voir le souverain de l'Allemagne soumis à une telle humiliation. » Frank, irrité, prend la défense de Keitel : « D'autres souverains ont bien été jugés par des tribunaux. C'est lui qui nous a mis dans ce pétrin, lance-t-il, et tout ce qu'il reste à faire, c'est de dire la vérité ! » Sur ce, Frank, suivi de trois autres accusés, se lève et quitte la pièce. Il est vrai que certains d'entre les dignitaires présents, à commencer par Frank, ont exprimé leur consternation en découvrant dans l'acte d'accusation que Göring avait soumis les territoires conquis au pillage et accumulé frénétiquement œuvres d'art et trésors variés. À leurs yeux, disent-ils, il s'agit d'actes criminels qui ternissent la crédibilité du *Reichsmarschall*.

Malgré ces revers, Göring exerce une forte emprise sur la plupart de ses codétenus, car il sait adapter ses arguments à leurs préoccupations et attentes particulières. Il assure certains d'entre eux

qu'il endossera la responsabilité de leurs méfaits. À d'autres il démontre les yeux dans les yeux l'indignité qu'il y aurait à décrier aujourd'hui le gouvernement auquel ils ont appartenu. À un petit nombre, Göring exprime sa défiance absolue envers les Alliés. Il affirme que les vainqueurs ne détiennent aucun droit moral qui les autorise à juger les décisions intérieures de l'Allemagne. Dans sa cellule, entre les audiences, il reprend les mêmes arguments face à Kelley. Sur les préparatifs de guerre de l'Allemagne dans les années 1930, qui violaient les clauses du traité de Versailles issu de la Première Guerre mondiale : « Bien sûr nous avons réarmé », déclare Göring assis sur son lit de camp. « Nous avons réarmé l'Allemagne jusqu'à ce qu'elle croule sous les armes. Mon seul regret, c'est que nous n'ayons pas réarmé davantage ! Bien sûr que pour moi les traités ne valent pas plus que du papier hygiénique. Bien sûr que je voulais restaurer la grandeur de l'Allemagne. Si nous avons pu le faire pacifiquement, tant mieux. Sinon ? Eh bien tant pis. Mes plans de guerre contre les Britanniques allaient bien plus loin que ce qu'on me reproche aujourd'hui. Quand ils m'ont dit que j'avais joué avec le feu en bâtissant la Luftwaffe, j'ai répliqué que je ne dirigeais pas un pensionnat de jeunes filles... »

Kelley conseille certains accusés sur la meilleure manière de résister à l'emprise de Göring. Fritzsche l'interroge ainsi quant aux intentions du maréchal déchu et à la dose de cynisme qui sous-tend ses remontrances aux accusés. Réponse du psychiatre : Göring veut que la postérité retienne de lui l'image d'un héros de la nation allemande, objectif incompatible avec la reconnaissance d'une quelconque culpabilité morale collective. « Si telle est sa stratégie, qu'il parle pour lui-même, réplique Fritzsche, mais qu'il s'abstienne de nous entraîner dans son baroud d'honneur. » C'est pourtant exactement ce que Göring a l'intention de faire.

Au déjeuner et dans la salle d'audience, Kelley et Gilbert surveillent les conversations des prisonniers. Le premier intervient à l'occasion pour rectifier certains propos. Il évoque un jour avec certains accusés les questions raciales en Allemagne et aux États-Unis. Rosenberg, à qui il explique que les lois américaines sont loin d'être aussi répressives que celles du III^e Reich, rétorque : « Oh, mais vous y viendrez. Attendez un peu. Si vous n'avez pas de problème juif, vous aurez au moins un problème nègre. » Streicher mentionne un leader d'opinion noir qui voudrait fomenter une révolution. Kelley répond qu'il n'en a jamais entendu parler. « C'est le genre d'illuminé qui disparaît comme il est apparu et auquel les gens sensés ne prêtent aucune attention. » À quoi Streicher répond : « Oh, mais vous aurez

forcément un problème racial. C'est écrit dans le Talmud. » Rosenberg ajoute : « C'est une nécessité biologique. » Sur cette conclusion sans appel, les nazis regagnent le banc des accusés.

L'après-midi du 29 novembre, tous ceux qui assistent au procès vont être bouleversés par un événement qui en constitue sans doute le tournant. La Cour a décidé de projeter des films tournés par les soldats britanniques et américains dans les camps de concentration au moment de leur libération, moins d'un an plus tôt. Lorsque les lumières s'éteignent et que le projecteur commence à diffuser les images sur l'écran, Kelley et Gilbert prennent place aux deux extrémités du banc des accusés, lesquels sont éclairés par des spots, ce qui permet au psychiatre et au psychologue de scruter leurs réactions, et les éventuelles émotions que vont trahir leurs visages. Les images de détenus squelettiques, leurs visages marqués par l'horreur, les portes béantes des fours crématoires où l'on peut voir des squelettes incinérés, les cadavres empilés et les bulldozers charriant des monceaux de corps vers les fosses communes, images que nous ne connaissons que trop bien, produisent l'effet d'un séisme sur un public non prévenu. Les sanglots et les cris d'effroi venus de la galerie des spectateurs se mêlent au ronronnement du projecteur. Toussant nerveusement, Göring appuie le front sur la rambarde de son box et le couvre de son bras droit. Hess jette vers l'écran un regard éperdu, sans toutefois trahir le moindre sentiment. Funk et Fritzsche pleurent, mais ceux qui le remarquent supposent que c'est sur le sort qui les attend. Schacht, qui a passé quelque temps dans un camp de concentration avant d'être arrêté par les Alliés, détourne la tête. Ribbentrop plaque sa main sur ses yeux mais lance parfois un regard vers l'écran. Sans cesser de s'agiter sur son fauteuil, Rosenberg glisse des regards furtifs à ses voisins. Dönitz ne cesse de détourner le regard et de revenir au film, d'ôter et de reposer ses lunettes sur son nez. Seul parmi les officiels nazis, Streicher semble profondément captivé.

Une fois la projection achevée, les accusés « restent assis, comme pétrifiés », se rappelle un témoin de la scène. « Ils ont mis un certain temps à se lever alors que les juges quittaient la salle dans un silence écoeuré. » Sous le choc, le président du Tribunal, le juge Lawrence, a oublié de clore officiellement la séance. Les prisonniers reviennent lentement à eux-mêmes. Hess proteste – « Je n'y crois pas ! » –, mais Göring lui intime de se taire. Les gardes font finalement sortir tout le monde – Frank a besoin qu'on l'aide à trouver la force de se lever.

Lorsque Gilbert et Kelley, ce soir-là, rendent visite aux prisonniers dans leur cellule, ils ont le droit à un concert de jérémiades et de

protestations : *les autres* sont responsables, eux n'étaient pas au courant de toutes ces atrocités. Frank est le seul à remettre en perspective ces plaidoyers *pro domo* : « Ne les laissez pas vous faire gober qu'ils ne savaient rien. Tout le monde sentait qu'il y avait quelque chose d'horriblement détraqué... Même si nous ne connaissions pas tous les détails. Ils ne voulaient pas savoir. » Sur un ton glacial, Streicher juge le film « terrible », puis il demande aux gardes de faire moins de bruit afin qu'il puisse dormir.

La projection a dynamité le plan de défense de Göring. « C'était un si bel après-midi, jusqu'au moment où ils ont passé ce film, commente-t-il. Ils étaient en train de lire mes conversations téléphoniques lors de l'affaire autrichienne, et tout le monde riait avec moi. Et puis ils ont montré ce film affreux et ça a tout gâché. »

Confronté à l'évidence des crimes que ses collègues et lui-même ont couverts, Göring s'incline à contrecœur. « Pas facile de garder votre équipe en ordre de bataille, n'est-ce pas ? » lui fait observer Kelley pendant le troisième week-end de pause du procès. Göring acquiesce : « Il me semble que les éléments de l'accusation vous placent en mauvaise posture, insiste Kelley. Vous êtes bien obligé de le reconnaître, ne serait-ce que pour vous. » Göring ne répond pas aussitôt. Finalement, il se décide : « Croyez-vous que si quelqu'un était venu me dire que l'on menait des expériences horribles sur des cobayes humains, ou que des gens étaient obligés de creuser leur propre tombe et qu'ils étaient abattus par milliers, j'y aurais cru ? J'aurais répondu : "Foutez-moi le camp tout de suite avec vos balivernes !" » Ça m'aurait paru tout simplement impossible. J'aurais balayé tout ça comme de la propagande ennemie. »

L'accusation établira cependant, preuves en main, que Hermann Göring n'ignorait rien des atrocités et des détails de la « solution finale » planifiée contre les Juifs. C'est avec son plein accord et son concours que l'Holocauste a été mis en œuvre.

Le lendemain de la projection des films, soit au neuvième jour du procès, le Tribunal soulève la question de l'amnésie de Hess qui est, pour l'occasion, le seul des chefs nazis à avoir pris place sur le banc des accusés. Il s'agit de déterminer s'il est assez sain d'esprit pour être jugé. C'est alors que le défenseur attitré de Hess, Gunther von Rohrscheidt, demande à ce que le prévenu soit autorisé à ne pas assister aux débats, jusqu'à ce qu'il puisse prendre une part plus active à sa défense. La Cour avait déjà adopté une telle ligne de conduite en ajournant le procès du magnat de l'armement Gustav Krupp von Bohlen, inscrit sur la liste des criminels de guerre en 1945 ; Krupp

mourra en 1950 sans avoir jamais dû s'expliquer devant la justice. Rohrscheidt reconnaît toutefois à contrecœur que Hess, lui, s'estime tout à fait apte à assurer sa défense. Les juges examinent alors les différents aspects de la santé mentale de l'accusé et s'interrogent sur son aptitude à affronter un procès. Le procureur général, Robert Jackson, ajoute que l'accusé ne devrait pas pouvoir utiliser l'amnésie comme moyen de défense ni comme motif d'ajournement de son procès, puisqu'il a refusé d'entreprendre le traitement par narco-hypnose suggéré par Kelley pour l'aider à recouvrer la mémoire. « Il appartient à la catégorie des amnésiques volontaires », déclare Jackson, intimement persuadé que Hess « bloque » intentionnellement ses souvenirs.

Pendant les deux heures que dure le débat, Hess griffonne des notes, murmure et agite les bras à différentes reprises afin d'attirer l'attention de son avocat. Il est visiblement anxieux et agité. Le juge Lawrence finit par lui jeter un regard et lui lance : « Le Tribunal voudrait entendre Hess sur cette question. » Le prévenu se lève et se dirige vers le centre de la salle d'audience. Trois gardes bondissent pour l'arrêter, le ramènent sur le banc et lui tendent un micro. Hess demande alors à lire une déclaration à propos de son état mental, qu'il vient de rédiger. Il la lit d'une voix posée mais haut perchée, trahissant une excitation qu'il peine à contenir.

« Je dispose désormais de ma mémoire dans mes rapports avec le monde extérieur. C'est pour des raisons tactiques que j'ai simulé une perte de mémoire. Au vrai, seule ma capacité de concentration est quelque peu réduite. Néanmoins mon aptitude à suivre le procès pour me défendre, à poser des questions aux témoins ou même à répondre aux questions n'en est nullement affectée.

« Je souligne que je porte la responsabilité entière de tout ce que j'ai fait ou signé en tant que signataire ou cosignataire. Mon attitude de principe selon laquelle le Tribunal n'est pas compétent n'est pas affectée par la déclaration que je viens de faire. Jusqu'à présent, dans les conversations que j'ai eues avec mon avocat officiel, j'ai également simulé l'amnésie. C'est donc de bonne foi qu'il m'a représenté. »

Un silence stupéfait accueille la déclaration de Hess. Après quoi, bizarrement, Rohrscheidt se met à rire, bientôt imité par d'autres. Le président Lawrence lève la séance abruptement. Rohrscheidt, exaspéré, explique aux reporters qu'il est complètement surpris par la déclaration de son client. Mais il s'empresse d'ajouter que la saynète à laquelle on vient d'assister le renforce dans sa conviction que Hess n'est pas sain d'esprit. Ce dernier regagne sa cellule où Andrus lui

lâche : « Content d'apprendre que vous n'allez plus simuler. » Hess est apparemment du même avis : « Ach, je me sens soulagé. Je me sens mieux. » Un peu plus tard il se vante auprès de Rohrscheidt d'avoir ridiculisé Kelley et Gilbert en les persuadant de son amnésie. Il poursuit son récit euphorique de la journée : il se rappelle désormais certains événements de son passé qu'il prétendait jusqu'alors rayés de sa mémoire. Lorsque Kelley lui demande les raisons de cette déclaration publique, Hess répond, luisant d'excitation « comme un acteur après une première », mais sans comprendre que sa sortie a exaspéré son avocat plus encore que les procureurs.

« Quelle impression ai-je faite ? Bonne, n'est-ce pas ? interroge-t-il. J'ai vraiment surpris tout le monde, vous ne croyez pas ? » Kelley répond que non, tout le monde n'a pas été surpris. « Alors je ne vous avais pas berné en simulant l'amnésie ? J'avais peur que vous ne deviniez. Vous avez passé tant de temps avec moi. » Kelley évoque alors la séance de projection de films d'actualité nazis, qui a eu lieu en novembre. Hess avait prétendu ne reconnaître personne, pas même sa propre image. « J'ai bien pensé alors que vous aviez compris que je simulais, se souvient Hess. Vous regardiez tout le temps mes mains. Ça me rendait très nerveux de savoir que vous aviez percé mon secret. »

Kelley écrira par la suite : « Bien sûr je n'avais pas percé son "secret" de la manière qu'il croyait. Je savais simplement qu'il avait davantage de souvenirs qu'il ne voulait l'admettre. » Le psychiatre refuse d'abandonner sa conviction selon laquelle Hess souffre bel et bien d'une authentique amnésie, qui aurait débuté pendant les interrogatoires suivant sa capture par les Britanniques ; il était alors aisé, pour lui, de feindre la perte de mémoire. Kelley persiste à penser qu'avec le temps, « des pans entiers de son existence ont disparu de sa mémoire... Au bout du compte, il est devenu une authentique victime d'un état d'amnésie induit et même rationalisé ». Pourtant, contrairement à ce qu' imagine Kelley, Hess est parfaitement capable de se rappeler certains événements prétendument évaporés de sa mémoire.

Gilbert et Kelley décident d'informer quelques prisonniers du revirement de Hess. Ribbentrop est complètement désarçonné. « Hess ? Le Hess qui est avec nous ici, il a dit ça ? » s'exclame-t-il. Schirach qualifie la supercherie d'amusante, mais la juge indigne de l'honnêteté d'un Allemand sain d'esprit. Quoique étonné de la duplicité de son compagnon de route, Göring lui en veut de l'avoir mystifié comme les autres. Quand Hess et lui se retrouvent le lendemain sur le banc des accusés, ils commencent par plaisanter de la duperie, comme deux collégiens qui se sont payé la tête du proviseur.

Devant l'ancien chef de la Luftwaffe, Hess se sent maintenant libre de se vanter des périls encourus lors de sa fuite aérienne en Angleterre ; une conversation dont Göring se lasse d'autant plus vite qu'« il réalise en balayant la salle du regard que Hess concentre toutes les attentions, note Gilbert. Hess était manifestement aux anges ».

Pour certains observateurs, la déclaration de Hess pourrait avoir déconsidéré Kelley, en l'occurrence abusé par une simulation de trouble mental. Le psychiatre, quand on lui pose la question, s'empresse de répondre que la déclaration de Hess ne l'étonne pas. Compte tenu de la personnalité hystérique de l'accusé, il s'attendait à cette exhibition devant le Tribunal, explique Kelley aux reporters. Le psychiatre insiste : la perte de mémoire de Hess est pour partie authentique, pour partie simulée, « mais il est évident qu'il a utilisé l'amnésie comme moyen de défense ». Hess reconnaîtra plus tard devant Gilbert et d'autres que sa déclaration à la Cour était fausse, et qu'une part de son amnésie est bien réelle. L'état mental de l'ex-numéro 3 du Reich va d'ailleurs se détériorer de plus en plus à mesure que le procès avance. Il s'avérera incapable d'assurer sa propre défense « parce qu'il est trop déséquilibré pour témoigner », dira plus tard Kelley.

En privé, c'est sur Gilbert que Kelley rejette la responsabilité de la déclaration inopinée de Rudolf Hess. Juste avant l'audience fatidique, écrit Kelley, Gilbert a expliqué au prisonnier que la Cour pourrait le déclarer inapte et renoncer à le faire passer en jugement. Or Hess voulait rester sur le banc des accusés « parce que se voir refuser un procès aurait dénoté une infériorité mentale, et il se sentait le devoir d'affronter le Tribunal avec ses compagnons, explique Kelley. Ce type de réaction met une fois de plus en évidence sa personnalité hystérique et son désir d'accaparer l'attention, si fatal que cela puisse-t-il se révéler, plutôt que d'essayer de fuir en simulant continuellement ».

Une fois passés les remous consécutifs à cette confession, les juges ne vont pas tarder à trancher : Rudolf Hess a simulé son amnésie, il est capable de subir un procès et ils n'ordonneront pas d'examen médicaux complémentaires. Kelley approuve ces décisions. À la mi-décembre, au moment de remettre au Tribunal ses conclusions définitives sur les dignitaires nazis, il écrira à propos de chacun des accusés – Hess compris : « Cet homme est compétent et ne présente aucun symptôme de psychopathologie. Il est apte à comparaître en justice. »

Par la suite, les accusés se montrant de plus en plus grincheux et Göring dominateur, Andrus ordonnera à Gilbert de répartir les détenus

en deux groupes distincts qui déjeuneront dans des salles à manger séparées. Le psychologue compose ces groupes de façon à contrer l'influence de Göring sur ses coaccusés : le maréchal déjeune désormais seul dans une pièce réservée. « Il était furieux de manger seul et fit savoir que j'étais un "moins que rien", face à des "personnalités historiques" telles que lui et ses compères », se souvient Gilbert. De fait les plans de table de Gilbert obéissent à d'autres considérations. Comme l'ont noté les historiens Ann et John Tusa, « Hess et Ribbentrop ont été placés côte à côte parce que Gilbert pensait qu'ils trouveraient difficilement quelque chose à se dire et que cela les neutraliserait ». Ces nouveaux voisinages ont pour effet immédiat de pousser Schacht et Speer à critiquer ouvertement la politique du régime, ainsi qu'à rejeter la responsabilité de la défaite allemande sur Hitler, en exonérant les Alliés. Plusieurs officiels nazis prennent désormais leurs distances avec Göring. Même le *Reichsmarschall* doit renoncer à canaliser ses collègues et à captiver plus longtemps l'imagination du public. Dans ses mauvais moments, il vitupère (« Nom de Dieu ! ») et jure (« Salopard ! Traître ! ») à l'adresse, notamment, des témoins appelés à brosser le sinistre tableau que l'on sait.

Dès les premières semaines du procès, alors que les éléments à charge vont s'accumuler dans les mois à venir, le poids des informations accablantes mine déjà le moral des accusés. Keitel confesse à Kelley que les atrocités militaires qu'il a entendu évoquer l'accablent de honte et qu'il regrette amèrement le temps passé loin des champs de bataille, isolé dans le quartier général de Hitler. Après une visite, alors que Kelley et Gilbert s'apprêtent à quitter la cellule de Keitel, l'ex-chef d'état-major général des forces armées du Reich leur présente une supplique inattendue : « S'il vous plaît, laissez-moi vous parler de temps à autre, tant que je ne suis pas un criminel condamné. Ne me méprisez pas non plus. Passez me voir de temps en temps. Ça me remonte un peu le moral et ça m'aide à supporter cette épreuve, simplement de pouvoir parler à quelqu'un. » Gilbert juge la prière de Keitel si indigne qu'il ne la traduit à Kelley « qu'après avoir quitté le couloir ».

À la fin de décembre 1945, Kelley a annoncé son intention de quitter Nuremberg pour rentrer aux États-Unis. Le psychiatre a recueilli assez de confessions d'hommes aux abois dans leur cellule, et cet interminable procès lui pèse. Kelley n'a pas revu Dukie depuis 1942 et n'a alors qu'un désir : rentrer chez lui. Dans les lettres qu'ils échangent, les jeunes mariés ne cessent d'évoquer ce retour. En outre,

Kelley souhaite reprendre sa carrière et commencer à rédiger l'ouvrage sur la psychologie des dirigeants nazis qu'il doit publier avec Gilbert. Il n'a pas encore tiré de conclusions définitives de ce qu'il a vu à Nuremberg, mais sait qu'il a rassemblé assez d'informations pour rédiger son livre. Il dispose de dossiers remplis de tests de Rorschach et de QI, sans oublier les nombreux entretiens qu'il a menés. L'objectif personnel de Kelley à Nuremberg, on l'a vu, était assez différent de celui du Tribunal. Il s'est davantage soucié du fonctionnement psychologique de Göring et de ses collègues nazis que de leur destin judiciaire : pour lui la culpabilité des officiels allemands n'a jamais soulevé le moindre doute. En vérité, Kelley ne s'est intéressé qu'aux mécanismes psychologiques profonds qui les ont animés et aux causes de leur conduite aberrante en tant que dirigeants. Plus que jamais, il veut aujourd'hui mettre en lumière un éventuel dénominateur commun aux vingt-deux accusés. Il est capable de prédire le sort qui attend la plupart d'entre eux, mais pour examiner leur profil psychologique à la loupe, il lui faut d'abord quitter Nuremberg.

Kelley a rempli ses obligations envers le Tribunal. Sa mission officielle est terminée. Il juge les prisonniers « en bonne santé mentale ». Après un mois de procès, « ils n'ont plus rien à voir avec les individus trop sûrs d'eux, presque enjoués, qui ont pris place dans le box des accusés », répond-il à un reporter. Avant le procès, certains riaient à la perspective de se balancer au bout d'une corde. Maintenant ils sont terrifiés par l'exécution imminente qui attend la plupart d'entre eux.

Dans les jours qui précèdent son départ, Kelley rend visite aux détenus pour recueillir leurs ultimes pensées et leur faire part de ses pronostics quant à leur avenir. Hess reconnaît à cette occasion avoir été perturbé par ses incessants soupçons visant la nourriture (qu'il croyait empoisonnée). Parfois, révèle-t-il, il a tenté de surmonter son obsession en mangeant les plats suspects, mais il était alors pris de violentes crampes d'estomac ou de vertiges. « Il voulait savoir si ce genre de pensées pouvait affecter un individu doté d'un mental fort ou si elles indiquaient un processus de dérive vers la folie », écrit Kelley. On ignore ce qu'il a répondu aux inquiétudes de Hess, mais il ne pouvait pas faire grand-chose pour lui venir en aide. Hess fut le seul des prévenus qui ne remercia pas Kelley pour son oreille attentive au cours des mois qui venaient de s'écouler.

Un témoignage de reconnaissance, toutefois, étonnera Kelley plus particulièrement : il vient de Rosenberg, dont il reçoit le 26 décembre une longue lettre empreinte d'une cordialité inhabituelle. Adressée au

« Major Kelley, médecin-chef du personnel », elle commence comme suit : « je regrette votre départ de Nuremberg, comme tous mes camarades enfermés avec moi. Je vous remercie pour votre comportement humain ainsi que pour avoir essayé de comprendre nos motifs... J'exprime ici ma conviction que de nombreux conflits ne seraient arrivés à de telles extrémités, dans le monde, si les lois de la nature, en politique, avaient été respectées. » Rosenberg, repris par ses vieux démons, enchaîne sur un discours en cinq paragraphes contre le judaïsme, prône le « respect » pour la domination naturelle de certaines races sur d'autres et le caractère inévitable d'une « catastrophe juive et nègre » aux États-Unis, à moins que les Américains ne se mobilisent pour protéger la « race blanche ». Ce n'est qu'à la dernière ligne de sa lettre qu'il revient au ton plus personnel qu'il utilisait au début : « je vous souhaite bonne chance dans votre vie future. Avec mes meilleures salutations et tous mes remerciements, Alfred Rosenberg. »

Lors de l'une de leurs dernières rencontres, Kelley et Göring évitent d'aborder les questions politiques ou de parler du procès. Göring évoque l'une de ses dernières conversations avec Hess, qui s'est plaint du bruit des générateurs électriques installés sous leurs cellules. Il suspecte que ce bourdonnement lancinant est destiné à empêcher les prisonniers de dormir et à les fragiliser psychologiquement pour le procès. Göring rit de cet incident, mais il n'en informe pas moins Kelley. Et lorsque le maréchal apprend que le psychiatre va quitter la prison, il s'effondre et éclate en sanglots.

Aux yeux de Kelley, le procès et la période qui l'a précédé ont servi de laboratoire fascinant, propice à l'étude de la dynamique de groupe agressive, de la motivation criminelle et des mécanismes de défense des coupables ; l'occasion d'examiner également au plus près la dépression et les réactions de personnalités déviantes face à un processus judiciaire. Kelley a accompagné ces détenus confrontés à un jugement imminent sans jamais cesser d'observer les émotions qui les agitaient dans cette période critique. Il a aussi vu les vainqueurs exprimer leur colère (et peut-être se libérer de leur propre culpabilité pour les atrocités qu'ils ont eux-mêmes commises) en accumulant des preuves accablantes contre les chefs nazis, puis en les déférant devant la justice. Peut-être a-t-on fait porter sur ces quelques individus emprisonnés la responsabilité de la guerre et de ses horreurs collatérales, afin que d'autres pussent commencer à se sentir allégés de leur culpabilité. Ainsi le chaos meurtrier et le déchaînement de haine des champs de bataille se sont-ils trouvés transmués en un affrontement de stratégies argumentatives, reposant sur la seule

logique et conclus, *in fine*, par un verdict qui ne pouvait être que satisfaisant. Après avoir pesé de tout leur poids, au sein du Tribunal, pour terrasser une idéologie qui avait décidé de régner sur le monde, les États-Unis sont prêts, désormais, à dominer la plus grande partie de la planète.

Le 8 janvier 1946, un médecin de trente-quatre ans originaire de Newark, Leon Goldensohn, arrive pour remplacer Kelley comme psychiatre de la prison. Le nouveau venu impressionne les détenus et le personnel par ses manières avenantes, son style dénué d'agressivité et sa volonté affichée d'écouter longuement les prévenus sans les contrarier, et en se bornant à des réponses brèves.

À la fin de janvier, Douglas Kelley retrouve Dukie à Chattanooga. Il rapporte de Nuremberg des cartons bourrés de dossiers, de mémos et de notes. Gilbert entre en rage quand il réalise l'ampleur de la documentation que Kelley a emportée – autobiographies manuscrites que le psychiatre a demandé aux prisonniers de rédiger et copies des notes de Gilbert relatant ses entretiens avec les chefs nazis. Et sa colère redouble lorsqu'il découvre que Kelley n'a pas laissé d'adresse où faire suivre son courrier. Deux mois plus tard, Gilbert reçoit une lettre de son excollègue. Ce dernier lui fait part de son intention d'écrire un ouvrage sur Nuremberg... sans lui. Gilbert est stupéfait. Sans doute Kelley a-t-il estimé qu'en tant que supérieur hiérarchique de Gilbert, il détenait une sorte de préséance morale sur l'ensemble de leurs recherches communes. Ainsi, alors que Gilbert poursuit sa mission à Nuremberg, Kelley va prendre une sérieuse longueur d'avance sur son ex-partenaire en commençant à établir le profil type de ses fameux patients.

Après cinq ans d'un mariage au cours duquel ils se sont à peine entrevus, l'époux revenu promet à Dukie une deuxième lune de miel. Il a entre-temps bénéficié d'une promotion : le major Kelley est devenu lieutenant-colonel. Lorsqu'il rencontre les reporters américains, il comprend vite une chose : la presse s'intéresse beaucoup aux peccadilles des nazis de Nuremberg. Et Kelley est un bon client. Il fait savoir qu'il a pratiquement partagé la vie de Hess pendant plusieurs mois. Il ajoute n'avoir pas apprécié que celui-ci ait refusé de se soumettre au traitement de narco-hypnose qu'il préconisait. Il évoque aussi la toxicomanie de Hermann Göring ; il va répétant, ainsi qu'il le fera pendant de nombreuses années, que le *Reichsmarschall* gobait les comprimés de paracodine « comme des cacahuètes qu'il lançait dans sa bouche quand il lisait ou parlait ». Il racontera également comment le nazi accepta de se soumettre à une cure de

désintoxication sous la supervision du psychiatre. « Privés de Hitler, ces gens ne sont ni anormaux, ni pervers, ni géniaux, explique Kelley. Ils ressemblent à des hommes d'affaires agressifs, malins, ambitieux, sans scrupule, dont le business consistait à établir un gouvernement planétaire. »

Le procès se poursuit sans Kelley. Göring, quoique maintenant dépossédé d'une grande part de l'influence qu'il exerçait sur ses coaccusés, s'en tient à son plan : défendre vigoureusement le III^e Reich chaque fois qu'on lui en donne l'occasion, et préserver son honneur dans l'esprit de ses compatriotes. En mars 1946, il témoigne sur son propre rôle. Ses échanges animés avec Jackson vont rester dans les annales du procès. Accusé par le procureur d'avoir tout su de l'existence des camps, Göring, dans un premier temps, se défend d'une manière peu convaincante, au point que Schacht confie à Gilbert : « Pour le moment, le gros est en train de se prendre une raclée. » Mais l'atmosphère de la salle d'audience va rapidement changer. L'attitude de Göring, jusqu'alors défensive, se fait plus agressive. Il parvient à répondre aux questions qu'on lui pose par de longues justifications de son rôle au sein du régime nazi. « Le seul mobile qui m'a guidé a été l'amour ardent de mes compatriotes, de leur destin, de leur liberté, de leur vie, et de ceci je prends à témoin le Tout-Puissant et le peuple allemand », déclare-t-il. « On aurait dit qu'il parlait à une réunion de Nuremberg, et non au tribunal de Nuremberg », note Airey Neave, l'observateur britannique.

Au gré d'un Niagara verbal qui durera douze heures (réparties sur deux jours), Göring va broser un portrait des plus élogieux de l'Allemagne nazie et du rôle qu'il a joué au gouvernement. Sa passion et son expertise stupéfient ceux qui l'écoutent. Grâce, en grande partie, au talent et aux soins de Kelley, le vieux Göring, le bâtisseur de la redoutable Luftwaffe, qui avait su gagner la confiance d'un Führer soupçonneux et maintenir la discipline au sein du parti nazi, est de retour, remonté comme jamais maintenant que le chef suprême n'est plus là pour le surveiller. Expressif, souriant et jubilant ouvertement de la situation, il a retrouvé son charisme d'antan. « Il me fait l'effet d'un lion en cage », écrit le procureur américain Thomas J. Dodd. Bien qu'hésitante, une certaine admiration pour le flair politique de Göring commence à transparaître dans les comptes-rendus du procès. « Ses compagnons d'infortune le suivent avec une attention extrême, note Neave. Certains d'entre eux, à commencer par Rudolf Hess, son inséparable voisin de banc, sont visiblement subjugués. Je m'attends plus ou moins à les voir se lever, saluer et crier "*Sieg Heil* !". J'ai compris à cet instant pourquoi il avait exercé une telle influence, au

début, sur le régime national-socialiste. » Avec le témoignage captivant de Göring, l'apologie du régime nazi atteint à un paroxysme que le procès ne connaîtra plus.

C'est maintenant à Robert Jackson que revient la mission peu enviable de soumettre à un contre-examen le maître manipulateur qui vient de réussir une percée spectaculaire. Göring est prêt à rendre coup pour coup. Il anticipe les questions, offre son assistance quand l'Américain se perd dans ses documents et corrige ses erreurs factuelles d'un ton suffisant. Le maréchal répond aux interrogations de Jackson par des exposés condescendants et hors sujet que le président Lawrence se garde d'interrompre. Selon certains témoins, le mépris manifeste de Göring et le refus de la Cour d'interrompre ses harangues poussent Jackson à bout. Le procureur américain est au bord des larmes. « Quand l'ex-*Reichsmarschall* est revenu de la barre des témoins au box des prévenus, après son dernier échange avec M. Jackson, il a été félicité par ses compagnons tout sourire, comme un gladiateur qui vient de remporter un combat », écrit Janet Flanner dans le *New Yorker*.

Il faudra quelques semaines supplémentaires de travail pour réparer les dégâts que vient de causer Göring, et ternir son image. Les débats vont connaître à cet égard un tournant décisif lors de la production de documents attestant que l'ancien numéro 2 du régime a autorisé l'exécution de cinquante officiers britanniques capturés en 1944, un abominable crime de guerre. Göring nie toute implication mais perd son sang-froid un jour qu'il témoigne à la barre. Rejetant les preuves indéniables de sa vilenie, il déclare avoir tout ignoré de la « solution finale », le génocide des Juifs, et sidère l'assemblée en exonérant également Hitler de toute responsabilité. Le scepticisme est général, la crédibilité de Göring s'effondre.

Les accusés nazis ne peuvent désormais ignorer que la partie est perdue. Göring se replie quant à lui dans un mélange de méfiance et d'animosité, une réaction que Gilbert qualifie d'« ébauche de réaction agressive explicite ». À la mi-juin, par exemple, quand le juge du Tribunal Francis Biddle se lève pour aller aux toilettes au milieu d'une audience, Göring pivote sur lui-même pour murmurer une perfidie à l'un des autres prévenus. Un garde le retient par l'épaule pour contrer son mouvement. Le chef nazi époussette alors ostensiblement sa veste, pour montrer tout le mépris qu'il lui porte.

L'effondrement de la solidarité entre accusés semble avoir amèrement affecté l'ancien dauphin d'Adolf Hitler. « En comparant mes notes avec celles d'autres officiers qui le suivaient à cette époque,

écrit Gilbert, il était intéressant de constater qu'il dénigrerait le psychiatre devant le psychologue, l'aumônier catholique devant l'aumônier protestant et vice versa, les deux aumôniers face au psychologue et au psychiatre, et inversement. Tout en se montrant obséquieux avec chacun d'entre eux, pris séparément. »

Sur le banc des accusés, Göring s'en prend à tous ses compagnons. Frustré et stressé, « il ne peut plus réclamer de drogues, à présent, mais on a l'impression qu'il donnerait son bras droit pour une bonne injection de cocaïne ou une forte dose de paracodine », observe Gilbert. À la clôture des débats, Göring est terrassé par les montagnes de preuves et d'arguments solides que même la force de sa personnalité et ses talents d'acteur ne peuvent contrecarrer. Un autre élément joue en sa défaveur : le public et la presse commencent à se lasser de la durée du procès. Göring « n'est plus d'actualité. Tout ce qu'on peut dire pour lui, c'est qu'il a tenu le coup et bu le vin jusqu'à la lie... assis la tête dans les mains ou le menton contre la poitrine, perdu dans ses pensées ou abîmé dans sa dépression », résumeront ses biographes Roger Manvell et Heinrich Fraenkel.

Jackson, qui depuis quelques semaines a retrouvé son éloquence, met fin aux débats sur un réquisitoire que beaucoup d'observateurs jugeront magistral. Il énumère les arguments des accusés à l'appui de leur innocence et ajoute : « C'est dans un tel contexte que les inculpés demandent maintenant à ce Tribunal de les déclarer non coupables d'avoir planifié, exécuté ou conspiré en vue de commettre cette longue liste de crimes et d'injustices. Ils ressemblent, face aux preuves rassemblées par ce Tribunal, à Gloucester⁸, maculé de sang devant le corps de son roi assassiné. Il suppliait sa veuve comme ils vous supplient maintenant : "Dites que je ne les ai pas tués." Et la reine répondit : "Alors dis qu'ils n'ont pas été tués. Et pourtant ils sont morts."

« Si vous disiez de ces hommes qu'ils ne sont pas coupables, cela reviendrait à dire qu'il n'y a pas eu de guerre, qu'il n'y a pas eu de meurtres, qu'il n'y a pas eu de crime. »

Le 21 juin 1946 les juges se retirent pour délibérer sur la culpabilité des accusés. Après deux mois supplémentaires, les chefs nazis sont invités à présenter devant la Cour leurs ultimes plaidoiries. Dans la sienne, Göring multiplie les affirmations aberrantes, notamment celle-ci : « Je voudrais affirmer clairement une fois de plus devant ce Tribunal qu'à aucun moment, jamais, je n'ai ordonné le meurtre d'un individu, et que je n'ai pas non plus ordonné ni même toléré d'atrocités quand je détenais le pouvoir et que j'avais les

informations me permettant de les prévenir. »

La déclaration de Hess frappe par son incohérence. Il taxe l'accusation d'avoir fabriqué des documents à charge et d'avoir eu recours à des témoins malhonnêtes. « Un état d'esprit anormal », affirme-t-il, a conduit les nazis à diriger l'Allemagne comme ils l'ont fait. Göring tente d'interrompre cette litanie sans queue ni tête. « Je ne regrette rien... Peu importe ce que les êtres humains ont pu faire, je comparaitrai un jour devant le trône de l'Éternel. Je lui répondrai et je sais qu'il me jugera innocent », ajoute Hess juste avant que le président Lawrence ne l'avertisse que son temps est écoulé.

Göring puise un peu de réconfort dans les bonnes nouvelles qui lui parviennent de son épouse et de sa fille. En mars 1946, Emmy et Edda, libérées du centre de détention de Straubling, ont emménagé comme locataires dans un pavillon de chasse situé à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Nuremberg. Leur nouvelle résidence, où elles vont passer les deux années suivantes, est si éloignée de toute école que sa mère va se charger elle-même de l'instruction scolaire d'Edda, maintenant âgée de six ans. Emmy envoie aussitôt une requête au Tribunal international de Nuremberg :

« J'ai une importante requête à vous soumettre. Serait-il possible que je voie mon mari quelques minutes ? Je n'ai pas vu mon mari depuis un an et trois mois et il me manque si douloureusement que je me trouve dans une impasse complète. J'ai besoin de force pour continuer sans mon mari. Le voir quelques minutes et tenir sa main m'aiderait infiniment. Du fond du cœur, je vous supplie de ne pas rejeter ma demande. »

Les administrateurs du Tribunal ne voient pas d'objection à la visite d'Emmy mais le procès n'est pas achevé, et compte tenu des mesures de haute sécurité alors en vigueur dans la prison, Andrus s'y oppose. « C'est contraire au règlement », explique-t-il. C'est aussi contraire aux souhaits de Göring. Il a toujours refusé de laisser Emmy ou d'autres proches lui rendre visite à Nuremberg ou témoigner en sa faveur.

Une fois le procès terminé, en revanche, Andrus autorisera les visites des familles aux détenus avant l'exécution des sentences. Hess refuse toute visite, tandis que le *Reichsmarschall* revient sur sa position antérieure. « Quoique je puisse penser de Göring, il m'était difficile à ce moment de faire abstraction du pathos de séparation », reconnaît Andrus. Emmy et Edda arrivent donc à Nuremberg le 14 septembre, avec l'intention de passer deux semaines chez l'avocat de Göring. Les

reporters se précipitent pour photographier la mère et la fille cheminant dans les rues de la ville. Emmy rend visite à son mari tous les jours ; sauf le dimanche. Un jour elle amène avec elle la petite fille, qu'elle avertit en ces termes : « Il ne faut pas que tu pleures, quoi qu'il arrive. » Un grillage à fines mailles sépare Göring de sa famille. Les requêtes d'Emmy, afin d'embrasser son mari ou au moins de lui tenir la main, sont rejetées. Un contact physique « signifie une occasion supplémentaire de faire passer [au prisonnier] un moyen de suicide », justifie Andrus. Au moment où il voit arriver Edda, Göring, flanqué de ses deux officiers de sécurité, perd son aplomb et fond en larmes. « Tu as grandi ! » s'écrie-t-il. Edda lui récite une poésie que sa mère lui a apprise.

Les familles des accusés doivent quitter Nuremberg le 29 septembre 1946. Quelques jours plus tard, après une déclaration de la Cour annonçant la clôture d'un procès qui aura duré deux cent dix-huit jours, les juges reviennent une dernière fois en séance pour rendre leur verdict. Des tireurs d'élite sont postés sur le toit du Palais de justice en ce jour où les juges déclarent coupables dix-huit des accusés. Sont acquittés Fritzsche, von Papen et Schacht. Sept des hauts responsables nazis (Hess, Funk, Dönitz, Raeder, Schirach, Speer et Neurath) sont condamnés à des peines de prison allant de dix ans à la perpétuité. Les autres, dont Martin Bormann par contumace, sont condamnés à mort. C'est donc la mort par pendaison qui attend Göring, Rosenberg, Streicher, Ribbentrop, Jodl, Keitel, Kaltenbrunner, Frank, Frick, Seyss-Inquart et Sauckel. Emmy annonce la nouvelle de la condamnation à sa fille, mais elle ajoute : « La sentence ne sera sans doute pas exécutée. Papa sera sans doute exilé dans une île quelque part », comme Napoléon ; Les autorités alliées programment les exécutions pour le 16 octobre.

En condamnant Hess à la réclusion à vie, les juges reconnaissent que la santé mentale du prévenu est sérieusement altérée. Avoir affirmé que son amnésie était simulée n'a pas empêché Hess de connaître de nouveaux troubles de la mémoire quand il a été confronté aux preuves de la barbarie de la politique hitlérienne, ainsi qu'aux actes et aux décisions criminelles prises par ses compagnons présents sur le banc des accusés. Kelley approuve la relative clémence de la Cour envers Hess, lequel présente des troubles hystériques, une tendance paranoïde, une affectivité émoussée et un délire de grandeur dès qu'il est question du III^e Reich. « Les lois de la démocratie interdisent de condamner à mort un fou, écrit-il, le Tribunal a donc trouvé un compromis consistant à l'enfermer à jamais derrière des

barreaux. » Kelley risque un pronostic : « Dans quelque temps, réalisant qu'il va échapper à la pendaison, il se détendra peut-être et semblera aller mieux. Mais une telle réaction demeurera superficielle et Hess passera toute sa vie à la frontière de la folie. »

En public, Kelley s'affirme globalement satisfait des sentences, avec une restriction au sujet de von Papen qui aurait mérité, d'après lui, un verdict de culpabilité. « Passer un bon moment en prison lui aurait fait un bien immense », souligne Kelley. Quant aux accusés acquittés, il leur prédit un avenir sombre : « Leur vie est fichue. Leurs compatriotes leur feront payer non leurs péchés, mais d'avoir perdu la guerre. Ces trois-là étaient les plus éloquents : c'est à leur habileté verbale qu'ils doivent de sortir de prison. Mais leur habileté verbale ne les protégera pas des ennuis qui les attendent. » Sa prédiction se vérifiera en partie : un tribunal allemand de dénazification condamnera Hans Fritzsche, pour ses crimes, à neuf ans de prison, et il mourra d'un cancer peu après sa sortie. Franz von Papen sera lui aussi déclaré coupable par un tribunal allemand, avant de recouvrer sa liberté en appel. En revanche Hjalmar Schacht ne sera plus jamais présenté à un juge et poursuivra sa carrière de banquier en Allemagne jusqu'à, sa mort en 1970.

Condamné à l'indignité de la pendaison, Göring demande aux autorités alliées d'être fusillé par un peloton d'exécution. C'est Gilbert qui lui annoncera que sa requête est rejetée. Les Alliés tiennent au symbole d'une mort ignominieuse. Devant le psychologue, Göring reconnaît que ses seize mois d'efforts pour redorer la gloire du régime nazi et susciter l'admiration du peuple allemand ont été réduits à néant par le procès. « Vous n'avez plus à vous inquiéter de la légende de Hitler, admet-il. Quand le peuple allemand apprendra ce qui a été révélé durant ce procès, il ne sera pas nécessaire de le condamner. Il s'est condamné lui-même. » Gilbert avertit les responsables de la prison de la possibilité d'un suicide du *Reichsmarschall*. La pendaison est réservée aux criminels ordinaires ? Göring a en effet un plan pour y échapper.

La veille de l'exécution, exceptionnellement il demande à l'aumônier Gerecke de lui administrer la communion. Il croit en Dieu, déclare-t-il, mais pas dans la divinité du Christ, ni dans la sainteté de la Bible, ce qui conduit Gerecke à refuser. Quelques heures plus tard, assis à sa table, le prisonnier rédige une note. Puis il replie le papier et se rend aux toilettes dans un coin de la pièce dissimulé aux regards. Après quelques minutes il revient s'étendre sur son lit où il reste

allongé, prenant soin que ses mains restent visibles du factionnaire chargé de le surveiller en permanence. Mais à cet instant, Göring n'a plus besoin de ses mains : il a dans la bouche une ampoule de verre qu'il vient juste d'extraire d'une partie de son corps ou de la cuvette des W-C. L'espace de quelques secondes il tourne les yeux vers le garde, puis referme ses mâchoires. Le cyanure de potassium s'écoule de l'ampoule brisée dans sa trachée. Göring halète, s'agite et convulse. Le garde donne l'alarme et entre aussitôt dans la cellule. Mais à ce moment, le *Reichsmarschall* est probablement déjà mort. Andrus, l'un des premiers arrivés sur les lieux, constate que les yeux de Göring sont clos. Il a la mâchoire inférieure pendante et sa peau a pris une teinte verdâtre.

C'est à Andrus, justement, qu'est adressée la note que Göring a rédigée dans les instants précédant sa mort. Elle réussit à le narguer intelligemment, tout en exonérant ses subordonnés de leur responsabilité :

Nuremberg, le 11 octobre 1946

À l'attention du commandant,

J'ai toujours eu la capsule de poison sur moi, et ce dès que j'ai été arrêté. Lorsque j'ai été transféré à Mondorf, j'avais trois capsules. J'ai laissé la première dans mes vêtements pour qu'elle soit trouvée lors d'une fouille. Je mettais la seconde sous le cintre lorsque j'ôtais mes vêtements, puis je la récupérais lorsque je devais me rhabiller. Je l'ai si bien dissimulée à Mondorf et ici dans ma cellule que, malgré des inspections fréquentes et minutieuses, elle n'a pu être trouvée. Pendant les audiences je la gardais sur moi, dissimulée dans mes bottes. La troisième capsule se trouve encore dans ma petite trousse de toilette, dans le pot contenant la crème pour la peau... J'aurais pu l'utiliser à deux reprises à Mondorf si j'avais voulu. Aucun des soldats chargés des inspections n'est à blâmer, car il était presque impossible de trouver la capsule. Cela n'aurait été que pur hasard.

Le docteur Gilbert m'a informé que le conseil de contrôle interallié avait refusé ma demande d'être exécuté par un peloton.

Il faudra attendre plusieurs décennies pour que Telford Taylor, qui

fut l'adjoint du procureur Jackson puis lui-même procureur en chef lors des autres procès de nazis tenus à Nuremberg, finisse par confier qu'à son avis, un soldat américain affecté à la garde de la prison, le lieutenant Jack « Tex » Wheelis, avait aidé Göring à récupérer les capsules dissimulées dans ses bagages. Un ouvrage de Ben E. Swearingen⁹, *The Mystery of Hermann Goering's Suicide* (« Le Mystère du suicide de Hermann Göring »), rassemble de nombreuses preuves qui indiquent que Wheelis avait noué des liens d'amitié avec Göring et peut-être accepté cette faveur en échange d'objets de valeur appartenant au chef nazi. Mais en 2005, une nouvelle confession va venir compliquer la donne. Herbert Lee Stivers, l'un des gardes casqués de blanc et affectés à la surveillance de la salle d'audience, avoue alors qu'à la demande instantane de sa *girl-friend* de l'époque, une jeune Allemande, il a transmis à Göring un stylo contenant la capsule fatale. Stivers pensait, prétend-il, que le stylo contenait un médicament, et non du poison.

Le fait est que le suicide de Göring prend Kelley par surprise. À San Francisco, où il donne une conférence, il a déclaré la veille à la presse qu'en raison du quotient intellectuel élevé du maréchal et de son obstination, il s'attend à ce que le nazi fasse bonne figure jusqu'au bout. « Il ne s'effondrera pas devant la potence. Il fait son entrée dans l'Histoire, déclare alors Kelley. Quand la trappe s'ouvrira, il crierà "*Heil Hitler !*" non parce qu'il est courageux, mais parce qu'il se voit déjà dans les livres d'histoire. »

La nouvelle du suicide l'aura donc certainement saisi. Hermann Göring, ce leader charismatique, son sujet, son patient qui avait fini par devenir un intime avec lequel il s'était découvert une communion d'intérêts et de caractère, a tiré sa révérence. Dans un ultime tour de passe-passe, le magicien s'est volatilisé. Le psy s'est trompé, son intuition professionnelle a été prise en défaut. Peut-être Kelley, à ce moment précis, a-t-il senti vaciller une intime conviction. Peut-être aussi a-t-il admiré le grand manipulateur, dont la présence aura dominé sa vie pendant cinq mois, d'être parvenu à commettre ce geste qu'il n'avait pas prévu. Mais *a posteriori*, il n'est pas vraiment surprenant que le maréchal du Reich ait transformé sa mort en ultime défi. Le coup s'accorde parfaitement avec l'idéal et l'image de Göring. Pour Kelley, ce suicide n'est pas un acte lâche. Au contraire, « il démontre son intelligence et son ingéniosité », explique le psychiatre aux reporters, et son « dernier geste dame le pion à toute l'armée américaine. Pour un esprit allemand, cet acte est clairement héroïque et il devient ainsi la quatrième grande figure nazie suicidée après

Hitler, Himmler et Goebbels ». Si tous les hauts dignitaires nazis ont échappé au déshonneur de la pendaison, pourquoi pas Göring ?

Kelley poursuit : « Mais Göring a été plus loin que ses exassociés. Il a stoïquement enduré sa longue captivité dans l'espoir qu'il parviendrait à tenir en respect ses procureurs et, peut-être, à faire plier le Tribunal allié. Cette stratégie était dédiée à ses compatriotes. Enveloppé de mystère et soulignant l'impuissance des gardes américains, son suicide ajoute une touche finale habile, brillante même, la dernière pierre du mausolée que les Allemands du futur seront censés admirer. »

Voilà une interprétation frappante et élogieuse du dernier acte de Göring. Plutôt que l'aboutissement d'une existence, Kelley décrit, semble-t-il, l'ultime rebondissement d'une intrigue. De fait, exécuté avec brio, un suicide peut porter un coup sévère à l'ennemi et laisser d'impérissables souvenirs en un seul et unique geste théâtral. L'image de Göring organisant son propre adieu, dans la forme qu'il a choisie, hantera probablement longtemps la mémoire de Kelley.

Les autres condamnés à mort seront conduits à la potence dans un ordonnancement supervisé par Andrus, qui s'est senti personnellement outragé par le suicide de Göring. La réaction de Ribbentrop à l'approche de son exécution impressionnera particulièrement Kelley, qui avait auguré que les gardes devraient le traîner jusqu'à la potence. Il remarque que l'ex-ministre des Affaires étrangères « a montré un certain courage à la dernière extrémité. Probablement la nouvelle du suicide de Göring et la révélation qu'il serait désormais le premier des condamnés à mort exécutés, qu'il jouerait donc le rôle principal, ont-elles ragaillardé Ribbentrop, conférant à ses derniers instants plus de lucidité qu'il n'en aura jamais connu tout au long de sa vie ». Quand il passe la tête dans le nœud coulant, Ribbentrop proclame son espérance que l'Allemagne demeurera unie.

Rosenberg refuse de prier et même qu'on dise pour lui une prière. Il rejoint la potence en titubant et en tremblant, peut-être, comme l'anticipait Kelley, parce qu'il est en train de réfléchir à un point délicat de la philosophie nazie. Streicher, dont Kelley avait prédit qu'il ferait « un pendu heureux », meurt en effet avec le nom de Hitler sur les lèvres. Frank, suppose le psychiatre, « mourra convaincu que son sacrifice final suffira à effacer les cinq millions de croix noires inscrites au débit de son âme ». Comme Kelley l'a par ailleurs prévu, aucun des autres condamnés ne devra être traîné à la potence. « Exactement comme dans le cas d'une bonne action bien exécutée, ou d'une mauvaise accomplie comme il faut, les hommes montrent le type de

caractère dont ils ont été dotés », conclut-il dans une épitaphe qui pourrait s'appliquer à tous les dignitaires nazis de Nuremberg.

Le cabinet du ministre de la Santé américain, Thomas Parran fils, demande à recevoir des échantillons des cerveaux des nazis pendus. Andrus s'insurge contre cette « requête macabre à laquelle, bien sûr, il n'a jamais été donné suite ». En gage d'ultime pénitence, tous les corps seront transportés au cimetière est de Munich où ils seront incinérés avant que leurs cendres ne soient dispersées dans l'Isar. Il n'y aura pas de rassemblements de nostalgiques du nazisme devant des mausolées de marbre, ni même de monuments somptueux et funéraires dédiés aux héros.

Condamnés à perpétuité par la justice des hommes, Hess et ses compatriotes sont transférés à Berlin, très exactement à la prison de Spandau, pour y effectuer leur peine. Dans un ultime geste d'effaçage, Andrus veille à ce que tous les bijoux et objets de valeur en possession de Göring soient démontés, le métal fondu, rendu méconnaissable et inutilisable. Les autorités américaines restituent ce trésor, pierres précieuses et débris de métaux, à la nouvelle Allemagne qui lutte pour se relever.

CHAPITRE 8

Le fonctionnement de l'esprit nazi

À

mesure qu'avance le procès, plusieurs questions restent sans réponses. Des questions relatives aux hommes qui ont commis ces atrocités et instauré le régime criminel brossé par les multiples témoignages et documents présentés devant la Cour. Pourquoi les nazis et leurs adeptes ont-ils agi de la sorte ? Étaient-ils fous ? Est-il possible de repérer chez eux un désordre mental spécifique qui permette d'expliquer leur conduite criminelle ? Ces questions se posent jusqu'à la Chambre des représentants américaine, par la voix d'Emily Taft Douglas, élue de l'Illinois. M^{me} Douglas assure douter que les Américains, et le monde en général, puissent vraiment comprendre l'origine des monstruosités dont sont accusés les nazis de Nuremberg.

« Nous ne savons pas ce que c'est qu'un crime de guerre, déclare-t-elle. Nous n'en avons aucune idée. Nous connaissons certaines atrocités particulières, mais nous ne comprenons pas la psychologie des crimes de guerre... Ces crimes ont été déclenchés par une maladie psychologique qu'il est de notre devoir de comprendre, faute de quoi nous ne pourrions pas y faire face à l'avenir. »

Dans le même temps, beaucoup de ceux qui ont collaboré aux travaux du Tribunal ou les ont observés ont compris que le simple châtimement des coupables ne suffirait pas à garantir la réussite du procès. Il faut qu'émerge autre chose de ces longs mois d'audiences ; les preuves irréfutables que l'Allemagne nazie et ses idéologies ont été définitivement terrassées, et que les leçons tirées de ces douze ans d'horreur vont permettre d'éviter le retour de catastrophes similaires. Ainsi le président américain, Harry Truman, peut-il espérer « de tout cœur que la dénonciation publique de la culpabilité de ces scélérats suscitera parmi les populations de nos anciens ennemis une révolte globale et permanente envers la guerre, le militarisme, l'agression et les "nations racialement supérieures" ».

De retour à Chattanooga, la ville natale de Dukie, Kelley brasse déjà toutes sortes de desseins, sans rapport, pour la plupart, avec le « fonctionnement de l'esprit nazi ». Il est « impatient d'oublier les années de guerre et de s'attaquer à de nouveaux plans et projets », écrira Dukie par la suite – de façon peut-être un peu convenue. À l'évidence, Kelley doit retrouver un travail, mais pas n'importe lequel : il ambitionne de décrocher rapidement un poste universitaire de premier plan. Et puis il doit s'occuper enfin d'une épouse qui l'attend depuis des années, et fonder une famille.

Kelley continue pourtant à songer aux criminels nazis qu'il vient de quitter. À ses moments perdus, il consigne les réflexions que lui inspirent ces hommes et l'origine de leur malfeasance. Il tente aussi de formuler les leçons que l'Amérique doit retirer de la guerre. À son retour aux États-Unis, « un certain nombre de gens l'ont pressé de publier ses études sur la psychologie nazie », écrit Dukie à un ami. « Il rechignait à le faire parce que, après presque quatre ans d'une guerre sans répit, il était fatigué et ne souhaitait qu'une chose, traverser les États-Unis en voiture et revoir les paysages que nous aimions tant – ce que nous avons fait. » Mais au cours de ce voyage, le manuscrit auquel il songe depuis ses premières semaines à Nuremberg va justement prendre forme, peu à peu. Kelley ne parvient pas à tirer un trait sur l'expérience qu'il vient de vivre : elle le poursuit jusqu'à Chattanooga.

Pour étayer sa réflexion, le psychiatre a constitué des dossiers où il a classé les centaines de pages de notes rapportées d'Allemagne. Ses cartons regorgent de documents, dont beaucoup de pièces uniques. Il a aussi fait expédier au Tennessee sa collection d'ouvrages dédicacés par leurs auteurs nazis, les copies des lettres échangées par son entremise entre Hermann et Emmy Göring, un échantillon des comprimés de paracodine que consommait le *Reichsmarschall*, des radiographies du crâne d'Adolf Hitler ainsi que des échantillons de paquets de biscuits et de bonbons (ceux que Hess croyait empoisonnés). Une masse de papiers et d'objets, souvent macabres ou intrigants, est à sa disposition, prête à être exploitée. Une documentation impressionnante qui le met au défi. À l'année qu'il vient de vivre, il voudrait en effet donner un sens personnel autant que professionnel. Tant d'autres psychiatres, psychologues et universitaires auraient rêvé de traverser semblable expérience, quel qu'en fût le prix ! Plus ou moins à contrecœur, d'autant qu'il a commencé à prendre un peu de distance, Kelley commence donc à mettre en ordre les idées qu'ont engendrées en lui les nazis de Nuremberg. Quelles hypothèses sur la cruauté et la monstruosité de ces hommes va-t-il être capable d'avancer à partir des matériaux qu'il a recueillis ?

L'examen des résultats des tests de Rorschach suggère qu'aucun des grands dignitaires nazis, excepté Lev, dont le cerveau semble lésé, ne présente de symptômes de maladie mentale ni de troubles psychiques permettant de lui coller une étiquette de « fou ». Kelley réfute donc un cliché qui a cours à l'époque. Tous ces hommes, y compris Hess, si amnésique et perturbé soit-il, sont responsables de leurs actes et capables de distinguer le bien du mal. Certes, Göring, le charmeur avec lequel Kelley a tant de points communs, pose un problème particulier. Le psychiatre est sidéré qu'un être aussi intelligent et cultivé ait pu témoigner de tant d'immoralité, et d'une si complète indifférence à l'égard du sort d'autrui. Peut-être l'exemple de Göring suggère-t-il qu'un être intelligent et assumant de hautes responsabilités – Kelley compris – est tout à fait susceptible de perdre le nord et de devenir nuisible. Le monceau de documents relatifs à Göring, qui dépasse de loin la documentation accumulée sur les autres accusés, trahit en vérité l'intérêt singulier que lui porte le jeune psychiatre.

Si Kelley avait espéré découvrir un « virus » nazi, un « noyau » psychopathique commun à tous les accusés, il en est pour ses frais. En revanche, il a détecté des anomalies psychiques qu'il qualifie de « névroses » : il est possible qu'elles aient contribué à déséquilibrer ces individus et à aggraver leur cruauté, sans toutefois leur faire franchir la frontière qui sépare la normalité de la folie. Kelley pense qu'il existe d'innombrables clones de Göring, des individus gouvernés par leur narcissisme, imperméables à tout scrupule moral et qui, « sous les traits d'hommes d'affaires, de politiciens ou de gangsters tout-puissants, assis derrière de larges bureaux, passent leurs journées à prendre des décisions. Parmi ces hommes dont nous connaissons maintenant les visages, poursuit-il, on retrouve des orateurs doucereux et roués comme Goebbels, des représentants de commerce roublards et ambitieux comme Ribbentrop et toute une série de pièces rapportées, avocaillons ou financiers ».

Sa longue proximité avec les prisonniers a convaincu Kelley qu'ils présentent tous une ambition démesurée, une éthique atrophiée et un patriotisme exorbitant, caractéristiques dont la combinaison leur permet de justifier pratiquement n'importe quel acte à la moralité douteuse. Les nazis, qui plus est, y compris les plus haut placés et les plus puissants, n'étaient pas des monstres, des machines à faire le mal ou des automates dépourvus d'âme ou de sentiments. L'inquiétude de Göring pour sa famille, l'amour que portait Schirach à la poésie et l'effroi de Kaltenbrunner devant le sort qui l'attendait ont ému Kelley et l'ont persuadé que ses ex-patients étaient capables d'émotions et de

réactions identiques à celles de tout individu ordinaire. Ceux qui les rejettent « parce que tout à notre dévalorisation du III^e Reich, nous considérons leurs actes avec dégoût et haine » commettent une grave erreur. Leur relative normalité laisse ouverte une interrogation d'autant plus vertigineuse : comment comprendre leur conduite inexplicable ? Faute d'avoir identifié les ressorts secrets du psychisme nazi ou sa faille pathologique, Kelley est amené à conclure, à regret, que de très nombreux individus sont capables de se transformer eux aussi en criminels de guerre.

L'absence de preuves psychiatriques contraint Kelley à se tourner vers la sociologie, l'histoire et la sémantique de Korzybski afin d'essayer d'expliquer le phénomène nazi. « La folie n'explique pas les nazis, écrit-il. Ils n'étaient que des créations de leur environnement, comme tous les êtres humains. Et ils furent aussi, à un degré plus élevé que la plupart des êtres humains, les façonniers de leur environnement. » Comme avant lui d'autres investigateurs de l'essor du III^e Reich, Kelley repère dans la culture allemande de vieilles tendances et des préjugés « barbares » qui préfigurent certains aspects de l'idéologie nazie et expliquent son succès. Ainsi dès la fin du XIX^e siècle et pendant la Première Guerre mondiale, des politiciens allemands ont-ils préconisé la nécessité de massacrer l'ennemi : supérieurs aux peuples voisins, les Allemands auraient eu pour destin de les soumettre. Les nazis n'ont pas inventé la notion de *Führer Prinzip* (principe du chef), qui invite un héros populaire à sauver la nation, ni celle de l'élite chargée de guider le peuple. Ils se sont contentés de puiser au sein de thématiques déjà présentes dans la mythologie nationale. « C'est un fait établi qu'une personne qui pense avec son cerveau émotionnel (le thalamus) ne peut pas penser intellectuellement (avec le cortex) », observe Kelley, qui se réfère ici à la sémantique générale.

« Hitler régnait sur toute une population qui ne pensait qu'avec son thalamus. Dans un tel état, [les Allemands] étaient autant de proies faciles pour Goebbels, Streicher, Ley et autres propagandistes. » Point n'était besoin, dès lors, de détenir d'extraordinaires talents pour exploiter des idées déjà ancrées dans la culture allemande ; il suffisait de posséder une aptitude à commander.

Si la folie ne fut pas le dénominateur commun aux nazis, quel était-il ? Kelley ne distingue que deux traits de personnalité qui reviennent chez tous les accusés de Nuremberg. Le premier, c'est l'énorme énergie qu'ils ont déployée. Göring et ses collègues étaient des bourreaux de travail. « Ils s'imposaient d'interminables journées,

dormaient très peu et vouaient leur vie entière à la nazification du monde. Ils travaillaient comme des forçats, et fanatiquement. Il est bien dommage, ajoute Kelley presque à regret, que nous n'ayons pas une telle énergie à consacrer au bon fonctionnement de la démocratie. » Seconde spécificité, d'après lui : les nazis se concentrent sur les résultats de leurs efforts et ne se soucient guère des moyens à employer pour y parvenir. Ces objectifs varient en fonction des individus et s'ils s'activent à étendre l'influence du nazisme, ils n'oublient pas pour autant d'accroître leur pouvoir et leur prestige personnels.

Kelley va également déployer d'ardents efforts pour percer à jour les motivations et la nature de la personnalité d'Adolf Hitler, omniprésente dans ses discussions avec les chefs nazis incarcérés à Nuremberg. À Mondorf et à Nuremberg, Kelley a pu s'entretenir avec les proches du Führer : hiérarques du régime, médecins, secrétaires et quelques-uns de ceux qui l'ont connu intimement. Il voit en Hitler un individu doté « d'une haute idée de ses capacités propres, confinant à la mégalomanie. Il était fermement convaincu d'être le seul à pouvoir mener le III^e Reich au succès et par moments il semblait croire qu'il avait été élu par le ciel pour accomplir cette mission ». Tous ceux qui ont croisé Hitler ont été confrontés à ses redoutables accès de colère. Sa mégalomanie n'avait rien d'incompatible, estime Kelley, avec le visage du Führer dans l'intimité, où il se montrait gentil et doux avec son entourage, poli avec les femmes, les enfants et les vieillards, amoureux de la bonne chère et des plaisirs simples de la vie.

L'analyse des témoignages des proches de Hitler convainc aussi Kelley que le leader allemand présentait une libido moins impérieuse que la plupart des autres hommes : il est possible qu'il l'ait, à l'instar de Göring, canalisée dans le travail. « Hitler était tout aussi normal, sous toutes ses facettes, que n'importe quel homme normal », avait confié Göring à Kelley. Un constat en soi assez effrayant.

Douglas Kelley n'est pas, et de loin, le premier psychologue ou psychiatre à risquer une analyse de la personnalité du Führer. En 1942, après un examen minutieux de l'antisémitisme de Hitler, le professeur Joseph MacCurdy avait conclu qu'il révélait des tendances délirantes et paranoïdes, apparues au moment où l'armée allemande connaissait ses premiers revers militaires. Le psychanalyste Walter C. Langer et le psychologue Henry Murray ont également composé des profils psychologiques du Führer, qui ont guidé le travail des services de renseignements américains pendant la guerre.

Kelley finit par s'intéresser aux troubles gastro-intestinaux bien

connus de Hitler, des gastralgies dont il a souffert pendant vingt ans. Il y voit l'une des clés de son comportement. À ces embarras, les médecins du Führer n'ont jamais trouvé de cause organique. Pour Kelley, le problème se réduit donc à de simples « maux de ventre d'origine nerveuse ». Kelley considère que « ces symptômes indiquent une névrose d'angoisse et des fixations centrées sur l'estomac. Rien qui suffise à le faire hospitaliser. Il redoutait la mort. Beaucoup de décisions importantes ont été prises [par Hitler] à la va-vite et appliquées de manière tout aussi précipitée ». Kelley découvrira ainsi qu'en 1941, Hitler avait confié à Göring qu'il fallait programmer en urgence l'invasion de l'URSS, parce que ses gastralgies empiraient. Il redoutait d'avoir contracté un cancer de l'estomac et de n'avoir plus que peu de temps à vivre. Résultat : l'Allemagne nazie détourna ses efforts militaires de la Grande-Bretagne, où ils étaient pourtant couronnés de succès, pour préparer une campagne d'invasion de l'Europe de l'Est qui devait tourner au désastre. « Les horreurs qu'a entraînées cette décision sont bien connues, écrit Kelley, et il est consternant de réaliser qu'une guerre entière a été conduite dans la précipitation en raison des sévères crampes d'estomac et des angoisses obsessionnelles compulsives d'un individu névrosé qui présidait aux destinées de son pays. » Dans la même hâte d'accélérer le cours des événements avant d'être fauché par le cancer, Hitler exigea de ses subordonnés un surcroît de travail. Or rien ne permet de supposer qu'il souffrait d'un cancer de l'estomac, et de toute façon il refusait de passer des radios pour ne pas voir ses craintes confirmées. L'un des médecins de Hitler, Karl Brandt, déclara à Kelley que Hitler avait passé ses dernières années à se faire administrer des injections de vitamines et de glucose, afin de traiter ces maux imaginaires.

L'angoisse de mort chez Hitler, évidente quand on songe qu'il a eu jusqu'à cinq médecins à son service, aida Kelley à comprendre l'attitude du chef nazi au regard du suicide. Au début, Hitler interdisait qu'on évoque ce sujet en sa présence. Pendant de longs mois, alors même que le sort des armes s'était retourné contre lui, il répéta souvent que « personne, sauf un faible ou un fou, ne [pouvait] se suicider ». Son opinion changea avec l'accumulation des défaites et la détérioration de sa santé. Après 1944, alors que son bras et sa jambe gauches tremblaient et qu'il ne pouvait plus guère s'en servir – trouble auquel les médecins attribueront une origine hystérique –, il admit comprendre parfaitement « que quelqu'un qui a perdu la santé en arrive à se supprimer... Il exprime alors une peur violente à l'idée que son infirmité gagne sa main droite, explique Kelley. Et puis un jour il annonce froidement que dans un cas pareil, il se supprimerait ».

Un autre élément va renforcer, chez Hitler, le choix du suicide. C'est le sort du dictateur fasciste Benito Mussolini, abattu par les résistants italiens qui ont également pendu son cadavre par les pieds. Lorsqu'il a vu les clichés de cette profanation, expliqua Göring à Kelley, « Hitler s'est mis dans une rage noire. Il a empoigné les photos et fait les cent pas dans le couloir en vociférant : "Ça ne m'arrivera jamais !" En même temps il agitait les photos ». Puis le Führer, spontanément, est revenu plusieurs fois sur le sujet, raconta Göring. « Il jurait qu'il ne serait jamais capturé vivant, et qu'aucun Allemand en colère n'aurait l'occasion de souiller son corps. » C'est pour cette raison, selon Göring, que Hitler s'est refusé à conduire son armée dans l'assaut final contre les Russes. Il craignait que l'ennemi ne s'emparât de son corps. Finalement, dans les jours qui précédèrent son suicide avec Eva Braun dans leur bunker de Berlin, Hitler rédigea un testament où il écrivait notamment : « Moi et ma femme choisissons la mort pour échapper à la honte de la déposition ou de la capitulation. » Kelley mentionnera d'autres particularités de la psyché de Hitler, dont son aversion à toucher les animaux sans porter de gants, son attirance à l'endroit des chevaux (qui lui faisaient peur), sa répétition obsessionnelle des mêmes gestes d'usage et son attention maniaque à l'hygiène quotidienne. Mais rien, encore une fois, qui puisse permettre de le qualifier de fou ou de psychotique.

Kelley sait que les nazis ont commis des atrocités et des crimes de guerre à une échelle jusqu'alors inconnue. Les accusés de Nuremberg eux-mêmes n'ont pu masquer leur stupeur lorsqu'ils ont découvert l'étendue de ces crimes et le bilan qui leur a été présenté. Mais que ces crimes nazis soient le fait d'hommes au profil psychologique normal fait redouter à Kelley qu'ils ne se répètent un jour. « À l'exception du docteur Ley, il n'y avait pas un seul cinglé dans ce groupe », confie-t-il à un reporter du *New Yorker*. Les leaders, en l'occurrence, « n'étaient pas des types exceptionnels, écrit-il. Leur profil de personnalité indique qu'à défaut d'être des individus socialement désirables, on pourrait parfaitement trouver leurs semblables en Amérique » – ou n'importe où ailleurs. Kelley craint donc que des crimes contre l'humanité de grande ampleur puissent être de nouveau perpétrés, par des individus similaires. Ses inquiétudes diffèrent de celles de Hannah Arendt, dont on n'a pas oublié les analyses sur « la banalité du mal » lors du procès d'Adolf Eichmann en 1961. Arendt affirme que les nazis obéissaient aux ordres venus d'en haut, considérant ces ordres comme normaux et leurs propres actes comme anodins. Au contraire, la plupart des nazis étudiés par Kelley continuaient à tenir pour extraordinaires le régime comme le rôle qu'ils y avaient joué : leur nécessité, à leurs yeux, s'inscrivait dans le cours même de l'évolution

humaine. C'est ce type de conception qui a permis à Göring de faire liquider d'ex-collègues et de prendre des décrets meurtriers afin de conforter son pouvoir. Ce qui ne l'empêchait pas, en privé, de se comporter en mari et en père exemplaire.

Une fois sondée la personnalité des chefs nazis, le jeune psychiatre a le choix entre deux options : soit l'on considère les nazis comme des psychopathes soit, comme Arendt quelques années plus tard, on se résigne à les considérer comme des individus ordinaires. Il pourrait s'en tenir à l'opinion que c'est son histoire si particulière qui a façonné la mentalité allemande, et qu'un contexte bien spécifique explique la prise du pouvoir par de tels hommes. Mais il a opté pour un constat inverse qui le laisse profondément ébranlé : les traits de caractère qui ont conduit les hauts responsables du régime national-socialiste à perpétrer ou à tolérer des atrocités existent chez beaucoup de gens issus de cultures bien différentes. Il est vrai que les nazis ont pris le pouvoir en Allemagne en raison d'un contexte culturel spécifiquement germanique. « Mais ce ne sont pas des individus uniques en leur genre », explique souvent Kelley aux auditoires venus écouter les conférences qu'il donne à l'automne 1946, quelques mois après les exécutions de Nuremberg.

« Ces gens-là existent dans tous les pays du monde. Leurs profils psychologiques ne sont pas obscurs. Mais ce sont des gens qui ont des pulsions particulières, qui veulent accéder au pouvoir, et vous dites qu'ils n'existent pas ici. Or je dirais que je suis vraiment convaincu qu'il existe des gens, même en Amérique, qui piétineraient allègrement la moitié de leurs concitoyens si cela leur permettait de prendre le pouvoir contre l'autre moitié, ces mêmes gens qui se contentent de parler aujourd'hui – qui utilisent les droits de la démocratie d'une manière antidémocratique. »

Son observation des nazis à Nuremberg conduit Kelley à penser que les problèmes de l'Allemagne pourraient très bien, en théorie, devenir ceux de l'Amérique. Beaucoup de ses compatriotes se rassurent en se disant qu'aux États-Unis, un petit groupe d'hommes ne pourrait pas confisquer le pouvoir, ni la civilisation sombrer dans une telle barbarie, et que les traditions démocratiques de la nation ne s'accommoderaient pas du totalitarisme. Kelley juge naïf un tel optimisme. Il s'est convaincu que « dans l'Amérique d'aujourd'hui, il n'y a pas grand-chose qui pourrait s'opposer à l'établissement d'un régime de type nazi ». Pis encore, l'intolérance fasciste mine déjà la culture américaine. « J'ai découvert, répandus dans la population américaine, les mêmes sentiments hostiles aux minorités », assure-t-il lors de l'une de ces conférences.

À l'en croire, certains politiciens américains, comme les suprématistes blancs et leurs représentants, le sénateur Theodore Bilbo (Mississippi), le député John E. Rankin (Mississippi) ou le gouverneur Eugene Talmadge (Géorgie) exploitent la mythologie raciste « de la même façon que Hitler et ses sbires. Ils utilisent le racisme comme méthode pour s'arroger un pouvoir personnel, élargir leur électorat, ou encore pour s'enrichir. Ici même, nous acceptons que le racisme serve ce genre de fins. Je suis convaincu que la persistance de ces mythes dans ce pays finira par nous précipiter dans le même cloaque que les criminels nazis ». Kelley précise néanmoins qu'il ne croit pas à une menace immédiate pour les États-Unis. Il dénonce au passage les machinations politiques ourdies par des hommes comme Huey Long¹⁰ et leur emprise sur les forces de police. Il entend même démontrer que des techniques de contrôle social tout à fait similaires à celles qu'instituèrent les nazis sont bien avancées chez les populistes de certaines régions des États-Unis. Ce n'est pas autrement que le jeune Hitler lança son mouvement d'extrême droite depuis son QG idéologique de Munich.

Les Américains, conclut Kelley, devraient revoir sérieusement les fondements de leur culture et de leur politique s'ils veulent s'épargner l'extrémisme et la brutalité des nazis. D'une certaine façon, Streicher et Rosenberg avaient raison de dénoncer l'imminence d'un soulèvement populaire en Amérique du Nord. Mais le chaos racial imputable aux Afro-américains et aux Juifs, prédit par les nazis, n'est pas le plus grand danger encouru par un pays qui doit d'abord se méfier de ses idéologues populistes. Kelley considère que les Américains devraient examiner attentivement « leurs pensées et leur éducation, leurs stratégies et leurs méthodes politiques, s'ils veulent éviter le triste sort des Allemands ». Il insiste sur le fait que les Américains doivent prendre des mesures pour empêcher des individus de ce genre d'occuper des postes importants dans la politique américaine. Compte tenu de l'hystérie anticomuniste et de l'essor spectaculaire de la résistance à l'extension des droits civiques, souligne-t-il, l'Amérique est submergée par les ultranationalistes et les racistes intransigeants. Les Allemands, depuis longtemps sensibles au mythe de la supériorité nordique, raffolent des légendes présentant des héros surgis du peuple qui se transforment en chefs adulés. Ils acceptent le principe d'une caste dirigeante qui écrase le reste de la société pour imposer son pouvoir. « Les Américains commencent seulement à voir s'installer des idéologues de cet acabit », poursuit Kelley. Pour combattre cette menace, le psychiatre propose de supprimer toutes les restrictions sur le droit de vote des citoyens et de faire campagne pour une participation électorale massive des

électeurs. Il prône aussi un système universitaire qui développe le sens critique de ses étudiants et met en garde contre toute décision prise sous le coup de « fortes réactions émotionnelles ». Enfin, il presse ses compatriotes de refuser de voter pour des candidats quels qu'ils soient qui bâteraient leur « capital politique » sur les convictions raciales et religieuses d'un groupe donné, ou feraient allusion, directement ou indirectement, à la couleur de peau, à l'héritage culturel ou à la moralité de ses opposants. « Les États-Unis ne trouveront leur véritable envergure » qu'une fois cet assainissement effectué.

S'il affiche sa foi dans les traditions et dans les possibilités de l'Amérique, Kelley ne cache pas la méfiance que lui inspirent les politiciens de son pays et les masses qu'ils manœuvrent. À ses yeux les titulaires de charges publiques sont souvent manipulateurs, assoiffés de pouvoir, et leurs électeurs, ignorants et crédules.

Sans la vigilance de citoyens intellectuellement évolués, le fascisme pourrait donc s'installer à n'importe quel moment. Il faut toujours se méfier de l'autorité. Kelley n'en a pas conscience, mais les soupçons qu'il nourrit à l'encontre des institutions gouvernementales et des responsables politiques le rapprochent beaucoup des opposants sectaires au système, ces populistes qu'il dénonce.

En 1946, il entame une tournée de conférences intensive afin de diffuser sa réflexion sur le nazisme et de susciter une attente pour l'ouvrage auquel il s'est attelé. Il signe également plusieurs articles à cette époque, dont l'un paraîtra sous un titre malencontreux (« Couine, nazi, couine ! »). C'est surtout en Californie, où il possède le réseau de contacts adéquat, qu'on peut entendre discourir le jeune psychiatre. Il aborde au cours de ces conférences toute une série de thèmes, notamment les facteurs psychologiques associés aux procès de Nuremberg, la stratégie de la « psychiatrie de guerre » et l'arrière-plan physiologique de l'histoire allemande récente.

À la fin de cette année 1946, Kelley a pratiquement achevé son manuscrit. Il contacte alors différents éditeurs new-yorkais qui, à sa grande surprise, ne se montrent guère intéressés. Il signe enfin un contrat avec Greenberg, qui ne lui octroie qu'une maigre avance de trois cents dollars. Fondée vingt-deux ans plus tôt par Jacob et David Greenberg, la maison s'appuie sur un catalogue très diversifié puisqu'elle publie aussi bien des romans de type « western », des livres de cuisine, de la littérature gaie que des ouvrages d'histoire, de sociologie, de criminologie et d'architecture. Ce n'est certes pas un éditeur très « haut de gamme », comme ceux qu'avait envisagés Kelley, mais la proposition de Greenberg est la meilleure qu'il ait reçue et il estime sans doute que la publication de son travail, quel qu'en soit

l'éditeur, fera grimper sa notoriété et progresser sa carrière universitaire. La parution du livre, intitulé *22 Cells in Nuremberg* (« 22 Cellules à Nuremberg »), sera cependant retardée de plusieurs mois. Kelley, qui ne peut compter là-dessus pour faire fortune, doit donc se trouver d'urgence une activité rémunératrice.

Il postule ainsi pour un job de professeur à l'UCLA de Berkeley, l'université où il a fait ses études, mais ne se voit offrir qu'un poste subalterne. « On lui a dit que s'il faisait ses preuves, il pouvait espérer obtenir un poste d'assistant au bout d'une vingtaine d'années », raconte l'un de ses amis et collègues de l'US Medical Corps, le neurologue Howard D. Fabing. Kelley se fait une trop haute idée de lui-même et de ses capacités pour accepter la proposition. Il se met donc en quête d'une situation propre à valoriser comme il le mérite le psychiatre des chefs nazis de Nuremberg.

La meilleure offre, qu'il accepte, émane de l'école de médecine de l'université Wake Forest, en Caroline du Nord, à près de six cents kilomètres de Chattanooga. Lloyd Thompson, son supérieur hiérarchique dans l'armée, vient d'y créer, quelques semaines plus tôt, un département de neuropsychiatrie. Au début, il s'agit essentiellement d'un poste d'enseignant mais un an plus tard, Kelley deviendra directeur de Graylyn, l'unité psychiatrique attachée à l'école, qui peut accueillir trente-cinq patients en soins ou en convalescence, à partir de l'été 1947. Le service occupe la vaste demeure de style normand qui appartenait à Bowman Gray, l'ancien PDG de la Reynolds Tobacco Company, et que sa veuve a donnée à l'université. Au milieu d'un domaine de cinquante hectares, avec ses allées qui serpentent entre des pelouses et des jardinets parfaitement entretenus, trône un « manoir de style anglais, du genre de ceux que seul un Américain doté d'un compte en banque garni de très longue date peut se faire construire », écrit alors un journaliste. La propriété regorge de décors en fer forgé, de carreaux de céramique rares et de meubles de prix. C'est grâce à cet emploi que les Kelley vont enfin pouvoir s'installer.

À Winston-Salem, où ils emménagent en décembre, ils dénichent une maison de briques pourvue d'une bibliothèque assez grande pour accueillir les centaines de volumes du médecin, à l'en croire l'une des plus vastes collections privées d'ouvrages de psychiatrie. À trente-six ans, le jeune psychiatre jouit d'une réputation déjà bien établie et peut se targuer d'une expérience militaire unique en son genre. C'est donc lui, à titre de médecin-chef, qui va superviser la prise en charge des patients de Graylyn. Comme tous les membres de l'équipe, Kelley est

strictement salarié et ne donne pas de consultations privées. L'université a truffé le manoir de toutes sortes d'appareils et d'équipements qui permettent en particulier la mise en œuvre de traitements par insulinothérapie, convulsivothérapie ou ergothérapie. Les officiants peuvent même y expérimenter la lobotomie, cette technique de chirurgie psychiatrique dont Kelley pense, à l'époque, qu'elle peut apporter des améliorations « considérables » voire « spectaculaires » à l'état de cinquante pour cent des patients ainsi opérés. L'usage de la lobotomie sera progressivement abandonné dans le monde en raison de ses effets secondaires assez lourds, de sa faible efficacité et des bénéfices supérieurs des nouvelles molécules psychoactives découvertes au fil des décennies d'après-guerre.

Kelley introduit à Graylyn l'approche novatrice qu'il a expérimentée pendant la guerre auprès de soldats affectés de troubles post-traumatiques. Dans son travail avec les groupes de patients, Kelley affiche un mélange de sérieux, une intelligence quelque peu ostentatoire et une grande habileté dès qu'il s'agit de tracer des courbes ou des schémas au tableau noir. Il développe ces séances en faisant ériger face à un public assis une estrade où les patients interprètent des psychodrames – une nouvelle forme de traitement. Les sujets y « jouent » leurs anxiétés, lesquelles sont ensuite débattues par leurs camarades.

Ces interactions collectives aspirent à débarrasser le patient de son sentiment d'isolement. « Un individu névrosé pense invariablement que son problème est unique, que personne d'autre n'en a jamais souffert avant lui », explique Kelley à un reporter peu après son arrivée à Winston-Salem. « Nous leur montrons, et les autres patients avec nous, que de nombreuses personnes ont été atteintes de ce même trouble et nous essayons de les persuader qu'ils sont capables de surmonter leurs angoisses. »

Conformément à la volonté de Kelley, l'unité n'accepte aucun « handicapé mental » ni aucun psychopathe, qu'il considère comme incurables par la psychiatrie. La plupart des patients traités à Graylyn souffrent de névroses ou de psychoses légères. Ils sont les seuls, d'après Kelley, à pouvoir vraiment tirer profit d'un tel séjour. Il admet également un petit nombre de patients alcooliques, pour autant qu'ils ne présentent pas de tendances psychopathiques.

Kelley aime boire lui-même, et ne s'en prive pas, mais il n'ignore pas pour autant, à titre professionnel, le problème de l'alcoolisme. Pendant de longues années, il se dira partisan de soigner les alcooliques au moyen d'une nouvelle molécule dénommée Antabuse

(disulfirame), disponible à titre expérimental sous forme de minuscules comprimés de couleur blanche. « Aucun homme, déclare-t-il alors, ne pourra résister aux effets de l'Antabuse et boire assez de whisky pour se saouler. Une fois que le médicament les a sensibilisés à l'alcool, rares sont ceux qui peuvent boire plus d'un verre. » La molécule empêche l'élimination de l'acétaldéhyde qui provoque, à des concentrations élevées, maux de tête, essoufflements et violentes nausées. Kelley est convaincu que le très déplaisant « effet gueule de bois » qui en résulte freinera la consommation des buveurs compulsifs. Testé à Graylyn, l'Antabuse « garantit que tout alcoolique sincèrement intéressé par un traitement trouvera un grand secours [dans ce médicament] », là où restent vaines les menaces de damnation ou les lois restreignant le commerce de l'alcool, explique Kelley à un journaliste en 1948. Les chercheurs pourraient d'ailleurs découvrir de nombreux autres traitements contre la dépendance alcoolique si seulement les budgets de recherche étaient assez importants. D'où la proposition que Kelley réitère à de nombreuses reprises : pour financer ces recherches, il faut taxer la vente d'alcool.

L'usage des mots et l'étude de leur signification pour déterminer un comportement, autrement dit la sémantique générale, qu'il a étudiée avec Alfred Korzybski avant la guerre, fait également partie de la « boîte à outils » de Kelley à Graylyn. Juste avant l'ouverture de l'unité psychiatrique, il a accepté la vice-présidence de l'institut de sémantique générale fondé par Korzybski lui-même pour diffuser sa théorie. Kelley reste persuadé que la sémantique générale peut servir, en psychiatrie, pour promouvoir, contre les perturbations émotionnelles, l'usage de la raison. « Nous réapprendrons aux patients à penser afin qu'ils puissent affronter intelligemment et scientifiquement les problèmes de la vie », explique alors Kelley. À côté des patients souffrant de névroses et de psychoses légères, Graylyn accueille de nombreux vétérans démobilisés, venus s'en remettre à l'expertise de Kelley dans le traitement des troubles post-traumatiques. À l'automne 1948, le journaliste Chester S. Davis décrit dans le *Winston-Salem Journal and Sentinel* le traitement de l'un de ces patients, un certain Jonathan Worth (sans doute un pseudonyme). L'homme a survécu à une explosion au combat sur Attu, une île de l'archipel des Aléoutiennes, en Alaska. Occupée par les forces japonaises depuis 1942, Attu a en effet été le théâtre de combats féroces en 1943 (la bataille d'Attu reste le seul engagement militaire livré sur le sol américain pendant la Seconde Guerre mondiale). Ces combats ont laissé Worth physiquement intact, mais psychologiquement meurtri. Le soldat n'a gardé aucun souvenir de l'explosion qui l'a traumatisé. Il se plaint de passages à vide et de violents maux de tête. Kelley, placé devant des symptômes sans cause

organique, diagnostique une psychonévrose, et Worth se voit administrer un traitement classique pour un patient de Graylyn tout juste démobilisé : il reçoit trois semaines durant des injections d'insuline, un traitement destiné à produire des épisodes de coma artificiel et à plonger le corps et l'esprit du patient dans un repos profond. Kelley pense qu'une surdose d'insuline renforcera l'appétit de Worth, l'aidera à reprendre du poids et rééquilibrera son système nerveux central.

De fait, la thérapie insulinique profite à Worth, qui se sent mieux, a meilleure mine mais souffre toujours d'intenses migraines. Kelley lance donc la deuxième phase du traitement : il va utiliser l'un de ses antipsychotiques préférés. Il convoque le patient dans son bureau et lui administre de l'amobarbital sodique (ou du thiopental sodique) afin de le plonger dans un état de somnolence propice à une séance de narco-hypnose. Dans le même temps, il met en route le phonographe où passe un disque bien particulier. Kelley monte le volume. Tandis que Worth sombre dans un demi-sommeil, la pièce s'emplit du vacarme d'un champ de bataille. Un engin de débarquement se fracasse contre un bord de mer rocheux. Des avions en piqué produisent un hurlement strident. Des bombes sifflent et pulvérisent leurs cibles. Des mitrailleuses crachent en rafale leurs munitions. Un univers sonore très proche, en somme, de ce que Worth a dû connaître à Attu.

Soudain, le vétéran se redresse sur le canapé. « En quelques secondes, Jonathan Worth a commencé à revivre le débarquement sur Attu, épisode de sa vie demeuré jusqu'alors comme un trou noir dans sa mémoire », écrit Davis. À Kelley qui l'interroge, Worth explique qu'il se retrouve dans sa position de mitrailleur, posté à l'avant d'un engin de débarquement américain. Il fait feu sur les positions japonaises disposées sur le rivage et voit de nombreux soldats tomber sous ses balles. Après avoir pris pied sur la plage, il découvre que les ennemis qu'il a tués sont en fait des soldats américains. Il s'approche et découvre que l'un d'eux ressemble à son père. Horrifié par sa découverte, il s'évanouit sur un monticule rocheux avant d'être transporté à l'hôpital.

« Quand Jonathan s'est éveillé de son sommeil chimique, le docteur Kelley a discuté avec lui pour lui faire comprendre que ce qu'il avait fait était accidentel, et que son sentiment de culpabilité, certes compréhensible, était inutile. » Dans la chambre où il récupère, Worth est toujours harcelé par ses maux de tête. Kelley se penche alors sur sa relation avec son père. Il estime peu probable que le soldat mort sur la plage ait vraiment ressemblé à ce dernier ; il faut donc

comprendre pourquoi le visage du père est venu se superposer à celui du cadavre. Au cours des séances de psychothérapie qui suivront, Kelley découvrira que le père du soldat était un alcoolique coutumier de violences physiques sur sa femme et son fils, « qu'un jour, alors qu'il était encore tout petit, il projeta à deux mètres d'une claqué monumentale », écrit le journaliste. L'amour que Worth professait pour son père masquait une haine meurtrière. « Le docteur Kelley reconstruira l'histoire, à sa manière, poursuit le journaliste. Lorsque Jonathan a débarqué sur ce rivage et couru vers les cadavres entassés, il a dû encaisser deux chocs : d'abord il réalisa qu'il venait de massacrer des Américains, et ensuite, pour se protéger de ce premier choc, il se persuada qu'il venait de tuer le seul homme qu'il avait toujours voulu supprimer, son propre père. Compte tenu de ces faits, le traitement était assez simple à mettre en œuvre. » Kelley suggérera à son patient que ce père méritait sa haine et que Worth l'a effectivement haï. Le sentiment de révolte du soldat envers son géniteur est tout à fait normal et justifié, insiste Kelley. « Une fois cette leçon consciemment acceptée, les tensions de Jonathan se relâchèrent, les puissants muscles du cou desserrèrent leur étreinte sur la base du crâne et Jonathan Worth découvrit le soulagement merveilleux d'un quotidien sans migraines lancinantes. » John Hersey rapportera le récit étonnamment similaire d'une guérison par narco-hypnose de traumatisme lié à la guerre dans « Une brève discussion avec Erlanger », un article paru dans le magazine *LIFE* en octobre 1945.

Ce que relate Davis du diagnostic, du traitement et de la guérison du trouble dont souffrait Worth est en tout cas aussi spectaculaire que logique. Kelley souligne les fondements scientifiques et rationnels de l'approche sémantique qui est la sienne. Il est fier d'avoir atteint son but : aider le patient à substituer à ses pensées délirantes des représentations rationnelles. La sémantique générale continue de tenir une place privilégiée dans le travail du psychiatre, comme en fait foi l'utilisation des enregistrements de soldats au combat. C'est aussi sur la sémantique qu'il s'appuie lorsqu'il anticipe le pouvoir bénéfique de l'usage et de l'appropriation du mot « haine » par Jonathan Worth pour décrire ses sentiments envers son père. Combinée à tous les autres traitements disponibles à Graylyn, l'application de la sémantique générale pourrait apporter aux patients une guérison bien plus rapide que les autres formes de psychothérapie utilisées séparément. « Si les gens pensaient plus rationnellement, ils n'agiraient pas aussi de façon aussi timbrée », répète volontiers Kelley.

Pendant son séjour à Graylyn, il continue à donner des conférences, surtout dans les États voisins de la Caroline du Nord : Caroline du Sud, Géorgie, Pennsylvanie, Virginie, sans oublier quelques incursions occasionnelles dans le Midwest et sur la côte Ouest. Il y aborde ses sujets fétiches, à savoir les leçons à tirer de Nuremberg et les nouvelles perspectives de la psychiatrie. Entre 1947 et 1949, il donne quarante-six conférences. L'une d'elles, consacrée à la neurologie, se déroule lors d'un congrès de magiciens.

Kelley ne perd pas une occasion d'évoquer l'immaturation émotionnelle du public américain. « L'âge émotionnel moyen du peuple américain est... scandaleusement bas », déclare-t-il ainsi à l'occasion d'une causerie à San Francisco. « Cela me consterne et j'ai presque peur de soutenir une telle affirmation, mais toutes nos connaissances semblent indiquer que l'âge émotionnel de la grande masse des Américains est à peu près de cinq à sept ans. Si nous l'élevions à quinze ans, alors nous serions hors de danger, en tant que peuple et que nation. »

Kelley consacre des conférences entières à la santé mentale déficiente de l'Américain moyen et recommande que soient apportés des changements à l'éducation des enfants afin de réduire le nombre des adultes qu'il estime « pas très brillants ou émotionnellement immatures ». « On les rencontre quotidiennement, explique-t-il un jour à ses interlocuteurs. Il y a celui qui pique des accès de colère comme un enfant, celui qui fera une crise de larmes pour obtenir ce qu'il veut, celui qui reste assis sans rien faire comme un mollusque, indifférent à tout ce qui se passe autour de lui ; et puis le dernier, celui qui de toute façon, refuse de jouer. » Le portrait qu'il dresse de ses compatriotes n'est jamais flatteur ni optimiste. Kelley reconnaît également que nombre de ses collègues psychiatres sont « bizarres », situation qu'il juge « malencontreuse mais compréhensible... Ce sont souvent les instables qui optent pour la psychiatrie. Cette discipline attire sans doute plus d'individus bizarres que l'ensemble des autres spécialités de la médecine », constate-t-il un jour à Wilkes-Barre (Pennsylvanie). Mais il lui arrive aussi de prendre la défense de ses collègues et de déplorer le mythe selon lequel « les psychiatres essaient toujours d'interpréter le [comportement] des convives pendant les dîners ». « Nous interprétons le comportement humain exclusivement aux heures de bureau. »

Parfois, un auditeur lui demande comment Göring a pu se procurer la capsule de cyanure qu'il a utilisée pour commettre son suicide. Kelley dit alors supposer, sans en être sûr, que l'avocat du *Reichsmarschall* a pu la dissimuler dans un dossier qu'il lui a transmis.

En tout cas ; Kelley est certain que Göring ne détenait pas sur lui de capsule de cyanure lorsque lui-même était le psychiatre attaché à la prison : il a ausculté intégralement l'ensemble des prisonniers et n'a jamais trouvé sur eux le moindre objet.

Lors d'autres conférences, Kelley propose de refuser l'entrée du territoire américain aux visiteurs étrangers qui pourraient avoir le projet de propager une idéologie totalitaire. Si cela ne dépendait que de lui, tous les politiciens et les hommes d'État seraient soumis à des tests psychologiques avant d'entrer en fonction. « Ce qui importe avant tout », déclare-t-il en 1947 dans un discours à la Ligue antidiffamation de l'organisation B'nai B'rith, à New York, « c'est d'admettre et de reconnaître le danger. Il ne faut pas que nous ressemblions à ces patients qui appréhendent d'être malades et refusent d'aller voir un médecin parce qu'ils redoutent de voir leurs craintes confirmées. Les racines sont ici – on peut les voir dans les actions antiminoritaires de toutes sortes, contre les Nègres dans le Sud, contre les Juifs dans cette région, contre les Asiatiques sur la côte Ouest... » Mais ce que Kelley ne confesse pas, c'est la pulsion très autoritaire qui sous-tend cette exigence de surveillance et de contrôle. Qui serait chargé de cette mission de contrôle, sinon le bon docteur lui-même ?

S'il dramatise devant ses auditoires ce qu'il a pu découvrir de la mentalité nazie, Kelley ne se montrera pas aussi radical, dans son livre, sur la question du repérage des nazis potentiels. Au début de 1947, Greenberg publie enfin *22 Cellules à Nuremberg*. L'ouvrage est un succès et un deuxième tirage suit rapidement le premier. Kelley y présente ses réflexions d'expert sur les accusés de Nuremberg et sur Adolf Hitler, laissant de côté son interprétation des tests de Rorschach qu'il a rapportés de Nuremberg. Il n'est pas encore prêt à les divulguer.

Pour la plupart, les lecteurs de Kelley sont attirés par sa démolition en règle des légendes qui veulent que tous les nazis soient fous, ou qui assimilent Göring et Schirach à des homosexuels clownesques et l'amnésie de Hess à une simple affabulation. L'ouvrage de Kelley devra sa notoriété au fait qu'il se situe à l'exact opposé de ces thèses : les chefs nazis qui ont pris le pouvoir en Allemagne sont des hommes normaux sur le plan psychiatrique, et d'une intelligence hors pair. La théorie fera un moment son chemin dans l'opinion, avant de perdre de sa vigueur au fil des décennies.

Mais Kelley attendait encore autre chose de son ouvrage : qu'il torde le cou aux rumeurs insinuant qu'il s'était laissé séduire par l'idéologie ou par les personnalités des chefs nazis pendant son séjour

à Nuremberg. « Il n'avait en rien sympathisé avec les nazis, pas plus avec leur philosophie qu'avec leurs actes – tant s'en faut ! écrira la loyale Dukie. Cela dit, en véritable scientifique, il savait tenir en respect son aversion afin d'obtenir les informations dont il avait besoin pour réaliser une étude impartiale, ce dont auraient été certainement incapables ceux qui font de lui un sympathisant. »

De son côté, Gustave Mark Gilbert n'a toujours pas digéré que Kelley ait quitté Nuremberg en emportant tous ses dossiers, ses observations et les résultats des tests. Après la fin du procès et sa démobilisation, Gilbert met en ordre ses notes et rédige à la hâte son propre ouvrage « grand public ». Celui-ci sera consacré aux personnalités des dignitaires nazis et à tout ce qui s'est passé en coulisse, dans la prison et pendant le procès. Son *Nuremberg Diary*¹¹ paraît quelques semaines après celui de Kelley. Comme *22 Cellules*, le livre de Gilbert se garde d'interpréter les tests de Rorschach que lui et Kelley ont fait passer aux détenus, sans doute parce que Gilbert, inexpérimenté en la matière, se sent peu qualifié pour le faire. Il a néanmoins sondé en profondeur les principaux chefs nazis. Sa chronique des mois passés à Nuremberg influencera les psychologues et les historiens qui se pencheront après lui sur le procès. Les portraits des hiérarques nazis tels que les brosse Gilbert diffèrent souvent de ceux de Kelley. Il affirme notamment que les détenus de Nuremberg n'ont rien de normal ou de banal dans leurs caractéristiques psychiques. Il les considère au contraire comme des psychopathes, au profil psychologique bien particulier et dangereux. Göring, insiste Gilbert, est un être impulsif et égocentrique qui manque de courage moral, enclin à se déchaîner contre ses opposants quand il ne s'abrite pas derrière sa façade de génialité. En dehors des membres de sa famille, il est assez indifférent au sort des gens. Quant à la guerre, loin de relever d'un sens aigu de l'intérêt national, elle lui a surtout servi à conforter sa domination sur les autres. Son appétit de pouvoir a donné libre cours au cynisme, au sadisme et à l'avidité. Sa loyauté à Hitler, explique aussi Gilbert, n'était qu'une simple formalité, une façon pour le numéro 2 d'assouvir son insatiable appétit de pouvoir. Le suicide de Göring, souligne encore Gilbert, est un geste de lâcheté théâtral. Là où Kelley présentait les traits de caractère du maréchal déchu comme des qualités communes à bien des gens qui connaissent un succès politique ou financier, Gilbert dresse un portrait fort déplaisant, assimilant son sujet à une personnalité psychopathique. Et contrairement à Kelley, qui met en doute les objectifs de toute autorité politique quelle qu'elle soit, Gilbert considère le nazisme comme une forme singulièrement pernicieuse de domination politique, qui suppose, pour se développer, des conditions bien particulières.

Le Journal de Nuremberg reçoit un satisfecit inattendu venu d'un nazi d'envergure, Albert Speer, qui effectue sa peine de vingt ans à la prison de Spandau et ne tarit pas d'éloges : « Je dois admettre que [Gilbert] restitue l'atmosphère [du régime] avec une étonnante objectivité. Ses jugements sont dans l'ensemble corrects et objectifs. Je ne les aurais pas formulés d'une façon très différente. » Speer n'a jamais caché son approbation au travail de Gilbert à Nuremberg, confessant qu'il éprouvait à l'endroit du psychologue un sentiment proche de la « gratitude ».

En 1950, Gilbert publiera *The Psychology of Dictatorship* (« Psychologie de la dictature »), une analyse plus systématique du régime nazi et de ses leaders. Sans doute la différence la plus notable entre les ouvrages de Kelley et de Gilbert tient-elle au tableau dressé par le second : c'est celui que les Américains, contents d'eux et victorieux, désirent qu'on leur présente. L'auteur est en phase avec son public.

Greenberg vend les droits de *22 Cellules* à un éditeur britannique et table sur des ventes honorables en Europe. « Nous avons toutefois découvert que Frère Gilbert était passé avant nous », écrit alors à Kelley un responsable de la maison d'édition. « Mais vous avez sans doute remarqué dans le *Times* que le livre de Gilbert sortira fin mars. C'est assez réconfortant et ce sera un véritable atout de l'avoir ainsi battu au poteau. »

Survient une réclamation de Leon Goldensohn, le psychiatre qui a pris la suite de Kelley à Nuremberg. Il conteste l'affirmation figurant sur la jaquette de *22 Cellules*, selon laquelle Kelley aurait été le seul psychiatre de la prison à avoir noué des contacts intimes avec les détenus. Greenberg la supprime sans états d'âme. « Je ne crois pas que nous ayons du souci à nous faire à son propos », ajoute le responsable en charge du livre. Goldensohn, de fait, a conservé les relations détaillées de l'ensemble de ses entretiens avec les nazis, mais il s'est jusqu'ici gardé de les publier. L'ouvrage sortira finalement en 2005, soit quarante-cinq ans après la mort de Goldensohn, grâce à Robert Gellately, un historien spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, sous le titre *Les Entretiens de Nuremberg, un psychiatre face aux criminels de guerre nazis*¹².

Jamais le dernier à accepter une apparition publique, Kelley va se faire le promoteur infatigable de *22 Cellules*. Il considère qu'il a un message urgent à délivrer. En mars 1947, il passe à New York quatre jours entièrement consacrés à la promotion de son livre. Il accorde pas moins de quatre interviews radiophoniques, enregistre une autre

émission qui sera diffusée ultérieurement et tient la vedette d'une conférence de presse. Il souligne que l'ouvrage n'est pas destiné à des psychiatres, des médecins ou des universitaires : il voudrait que sa lecture influence la pensée et le comportement du public américain dans son ensemble. Les lecteurs, espère-t-il, prendront ainsi la mesure des traits de caractère qui ont permis à un groupe d'hommes de dominer cruellement un pays et de se persuader qu'ils y étaient autorisés. Il veut faire comprendre que n'importe qui peut devenir l'un de ces hommes, autrement dit, que l'Amérique pourrait très bien suivre l'exemple de l'Allemagne nazie. À ce moment crucial de l'histoire des États-Unis, pourquoi les leçons qu'il a ramenées de Nuremberg ne contribueraient-elles pas à indiquer la voie à suivre ? Les nazis, prévient-il, sont comme vous ou moi. Pour basculer, il suffit d'un coup du sort. Avertissement dont les accents sonnent quelque peu paranoïdes dans cette Amérique d'après-guerre qui affiche un optimisme à tous crins. Mais Kelley est si convaincu de ce qu'il affirme qu'il demandera à son jeune fils, quelques années plus tard, de lire *22 Cellules*. « C'était important pour lui », se souvient Doug Kelley fils. « Il m'a fait asseoir et lire la dernière partie du livre afin que je comprenne que n'importe qui, n'importe où, dans n'importe quelle culture pouvait créer un régime comme celui-ci. »

Dans la note de lecture sur *22 Cellules* qu'il confie à une revue de psychologie, Lewis Terman se dit impatient de lire l'autre ouvrage annoncé par Kelley, où il présentera les transcriptions des tests de Rorschach et leurs interprétations. Or Kelley et Gilbert s'opposent sur la partie contractuelle d'une telle publication, qui associerait leurs deux noms. Ils échouent à trouver un accord, chacun disputant à l'autre sa préséance.

Kelley n'en conservera pas moins toute sa confiance à la valeur du test de Rorschach, qu'il continuera d'utiliser comme outil de diagnostic jusqu'au terme de sa carrière. Il acceptera même la présidence de l'institut Rorschach à la fin des années 1940.

Il se sent, en vérité, une responsabilité morale autant que professionnelle. Impossible, pour lui, de se satisfaire de la présentation de ses résultats telle qu'elle figure dans *22 Cellules*. C'est pourquoi, à partir de 1947, il va partager les résultats de sept des tests de Rorschach « nazis » avec un groupe d'experts internationaux dont il respecte la compétence. On y retrouve notamment Marguerite Loosli-Usteri, la première présidente de l'international Rorschach Society, S. J. Beck, un psychiatre de Chicago qui a signé de nombreux articles sur les tests de Rorschach, et Bruno Klopfer, avec lequel Kelley collabore depuis longtemps sur le sujet.

Il prévient ses confrères : « Les différences entre les systèmes de

notation ou les méthodes interprétatives ne m'intéressent pas plus que d'utiliser ces tests pour valider la méthode de Rorschach. La seule chose qui m'intéresse, c'est d'obtenir du plus grand nombre possible d'experts les profils de personnalité les plus complets qu'on puisse tirer de ces résultats. « Il espère, ajoute-t-il, publier un article qui rassemblera leurs conclusions et en présentera la synthèse.

Plusieurs de ses correspondants lui renverront leurs commentaires, parfois extrêmement détaillés et rédigés avec un soin évident. Mais Kelley ne publiera jamais l'article projeté. Cette promesse non tenue indisposera en particulier Marguerite Loosli-Usteri, qui déplorera auprès de lui, six ans plus tard, qu'il ait laissé échapper une telle occasion. « Personne ne s'intéressera plus à la psychologie de ces sept hommes », lui écrit-elle alors.

Ce n'est pas la première fois qu'une équipe d'experts se penche sur les résultats des tests de Rorschach « nazis » : lors du premier congrès de la Fédération mondiale de la santé mentale, qui s'est tenu à Londres en 1947, la psychologue Molly Harrower a invité dix de ses collègues à examiner les dossiers de dix-sept accusés, constitués par Kelley et Gilbert, pour qu'ils soient évalués. Harrower a ajouté huit autres résultats de tests (fournis par Gilbert) sans relation avec les premiers. Mais cette première tentative, déjà, a fait long feu. Molly Harrower elle non plus n'a pas tenu ses promesses. Pourquoi ? En 1976, elle expliquera avoir botté en touche : « [Les tests] ne montraient pas ce que nous nous attendions à voir – et que l'opinion publique exigeait ardemment que nous voyions – à savoir que ces hommes étaient des monstres, des déments, aussi différents des hommes ordinaires qu'un scorpion l'est d'un chiot. Nous avons découvert une large palette de personnalités, des grands névrosés au psychisme gravement perturbé, mais aussi des individus parfaitement bien adaptés. »

Les membres de l'équipe d'experts, réalisera-t-elle après coup, distinguaient de façon trop tranchée entre le bien et le mal ; l'idée qu'ils se faisaient du psychisme ne laissait pas de place aux profils de personnalité intermédiaires, ceux d'individus tout à fait capables de commettre certaines atrocités. Si bien qu'en définitive, Kelley aura été le seul expert à défendre publiquement la thèse selon laquelle nombre de citoyens ordinaires sont tout à fait semblables aux pires des nazis.

Peu à peu, l'intérêt de Kelley pour son travail de clinicien va commencer à décroître. En apparence, il semble dévoué à son enseignement à Bowman-Gray et à la supervision des traitements des patients de Graylyn. Mais son séjour à Nuremberg et son impuissance

à diagnostiquer des troubles psychiatriques chez les nazis, ou même un profil de personnalité qui leur soit commun, ne le laissent pas en repos ; il est plus que jamais désireux d'essayer de mieux comprendre l'esprit des criminels. De ces longs mois passés à étudier des hommes responsables des pires horreurs qu'ait connues l'histoire moderne, il a tiré la conclusion que des individus paraissant à bien des égards normaux étaient capables de se conduire comme des monstres. Alors en quoi les outils de la psychiatrie peuvent-ils encore l'aider dans ses recherches ? C'est vers la criminologie que Kelley va désormais se tourner.

En embrassant une nouvelle carrière, il prend un risque : cette quête des ferments de la violence chez les autres va le contraindre à se confronter aux dimensions de lui-même les plus sombres. La criminologie peut certes l'aider à comprendre certains comportements aberrants, mais qui sait si elle ne va pas réveiller le monde obscur et inquiétant, si peu sensible aux accomplissements d'un grand homme, où sa mère June l'a fait baigner tout au long de son enfance ? En se tournant vers cette nouvelle discipline, Kelley s'expose à se trouver confronté à ses angoisses les plus profondes.

En 1947, pour la première fois de sa carrière, il accepte un poste de consultant auprès d'un service de police. C'est à Winston-Salem, où il va à la fois enseigner certaines techniques psychiatriques et apporter son concours à l'élucidation de quelques affaires criminelles.

Au printemps de cette année-là, il témoigne ainsi en justice au sujet d'un certain Ralph Vernon Litteral, inculpé de viol. L'accusé, avance Kelley, présente des lésions cérébrales. Le psychiatre s'appuie sans doute sur un test de Rorschach. Par médias interposés, il se retrouve à polémiquer avec le gouverneur de Caroline du Nord, Gray Cherry, hostile à toute mesure de clémence. Après s'être personnellement entretenu avec Litteral, Cherry rejettera le diagnostic de déséquilibre mental posé par Kelley. Celui-ci riposte : s'il prétend jouer au psychiatre, le gouverneur devrait commencer par passer un diplôme de médecin. Cherry s'empresse de répondre à son tour : « Ce boulot de gouverneur ne relève pas de la science exacte et je crois que la psychiatrie est tout aussi nébuleuse. » Kelley réplique sèchement : « S'il [Cherry] est compétent pour déterminer si cet homme était capable de distinguer entre bien et mal, alors nous avons résolu le problème de la pénurie de psychiatres. » Condamné à mort, Litteral sera exécuté en novembre 1947.

Kelley innove aussi dans l'usage qu'il fait des narco-hypnotiques. Il les utilise dans les enquêtes criminelles, plus particulièrement dans les

cas d'amnésie ou de souvenirs refoulés par hystérie. Il remplace ainsi le Penthotal et l'amytal par du Somnoform, un anesthésique dentaire très répandu. L'odeur indétectable de cette molécule devient un atout : plus besoin de seringues hypodermiques pour l'administrer, car sous sa forme gazeuse l'odeur est si imperceptible que le patient ne la remarque qu'après avoir été intoxiqué. Et il est alors trop tard pour se soucier de ladite exhalaison. Le Somnoform produit ses effets en quatre-vingt-dix secondes ; leur emprise dure dix minutes. « Reniflez un bon coup », suggère un jour Kelley à un journaliste. « Allons, venez inhaler. Ça ne vous fera pas de mal. Parfois on a juste l'impression d'avoir bu un verre de trop. » Le psychiatre parle d'expérience : il a expérimenté sur lui-même tous les sérums de vérité. « Après quelques inspirations, dit-il du Somnoform, vous commencez à vous sentir tout engourdi, hormis une discrète sensation de fourmillement. Puis la somnolence survient, et la sensation que vous vous mettez à flotter. Peu après, tout vous apparaît merveilleux et vous vous détendez. Vous avez cette sensation constante que quelque chose ou quelqu'un est en train de se dissoudre sous vos yeux. » Le psychiatre espère découvrir une molécule hypnotique encore plus simple à administrer que le Somnoform, sous forme d'ampoules par exemple. Elle serait alors utilisable sur les scènes de crime, avec les témoins encore présents.

Grâce aux médicaments existants ou à de nouvelles molécules, la narco-hypnose va connaître alors une éphémère heure de gloire dans les enquêtes criminelles. À la fin des années 1940 et au début de la décennie suivante, les aveux obtenus par la police avec ces sérums de vérité entraîneront la libération de plusieurs personnes suspectées de meurtres en Californie, en Oklahoma et dans d'autres États. Ces drogues, affirment Kelley et d'autres experts avec lui, peuvent déclencher des confessions, aider à mettre hors de cause des suspects accusés à tort et permettre de soutirer à des témoins de crimes des détails que leur mémoire consciente a refoulés. Alors même que Kelley reconnaît que l'on peut mentir sous l'influence de ces substances, il s'impose comme leur champion peut-être le plus éloquent, et se plaît à confier aux journalistes ses plus spectaculaires réussites en la matière. Ainsi l'histoire de cette adolescente qui, dans une crise d'hystérie, a perdu le souvenir de ses parents, devenus pour elle de parfaits étrangers. L'administration de Somnoform par Kelley plongera la jeune fille dans un état hypnotique permettant au psychiatre de lui intimier de se rappeler tous les événements importants de sa vie, à commencer par ses expériences avec ses parents. Kelley affirme qu'en s'éveillant de sa narco-hypnose, la jeune fille a regardé ses parents et lancé : « Bonjour papa, bonjour maman ! » Kelley diagnostiquera quelle souffre de « déni parental », une forme de rejet du père et de la

mère. Ce trouble requiert toujours un traitement, mais la narco-hypnose a libéré la patiente de ses symptômes les plus violents.

Dans les années 1930, Herman Morris Adler, un psychiatre spécialisé dans l'étude des criminels, avait suggéré la création à Berkeley d'un cursus universitaire inédit et révolutionnaire au sein d'une discipline relativement récente : la criminologie. Après le décès soudain d'Adler en 1936, le projet avait été abandonné. Il reviendra en force après la guerre et les administrateurs de l'université se mettront en quête de candidats à la direction d'un département qui s'apprête à proposer le premier cursus de criminologie sur la côte Ouest – et l'un des premiers à l'échelon national. Le succès de librairie de *22 Cellules*, qui vient de paraître, attire l'attention sur Kelley. C'est le même homme à qui l'on n'a proposé quelques années plus tôt qu'un fort modeste emploi d'assistant. L'université lui offre maintenant un poste à part entière de professeur en criminologie, à pourvoir à l'automne 1949. Kelley répond qu'il va « examiner sérieusement cette proposition », mais attendra d'en avoir discuté avec l'administration de Bowman-Gray avant de prendre sa décision.

Les Kelley accueillent leur premier enfant, Doug, à la fin de 1947. Deux autres suivront en 1951 (Alicia) et en 1953 (Allen). Dukie a tout récemment hérité de quatre cent mille dollars. Le couple peut dès lors assumer financièrement les aléas d'un changement de carrière, d'autant qu'une installation à Berkeley équivaudra à un surplus de revenus et de prestige. Un bémol toutefois : l'image de psychiatre clinicien longtemps cultivée par Kelley risque d'en pâtir. « Il s'agira d'un poste exclusivement dévolu à l'enseignement et à la recherche. Si j'accepte, j'abandonnerai ma pratique psychiatrique et me consacrerai à plein temps à ce travail de recherche. »

Il ne résiste pas. Il envoie sa démission à ses supérieurs de Bowman-Gray avec effet au 31 juillet 1949, deux ans exactement après l'ouverture de Graylyn sous sa direction. Il y aura supervisé le traitement de plus de cinq cent soixante patients hospitalisés, sans compter les mille six cents vétérans venus consulter en hôpital de jour.

Le tirage de *22 Cellules* est épuisé depuis quelques mois et Greenberg en a rétrocédé les droits à Kelley, pour deux cent cinquante dollars. Saturé de lectures consacrées à la guerre, à ses répercussions et même au procès de Nuremberg, le gros du public ne manifeste plus guère d'intérêt pour Hitler et ses comparses. Le livre qui a forgé la réputation de Kelley quitte donc le devant de la scène. Mais sa réputation va servir la nouvelle carrière de son auteur et faire de lui une autorité reconnue dans son domaine.

CHAPITRE 9

Cyanure

K

elley goûte toujours autant les feux de la rampe. Éloquent, excellent conteur, il adore enseigner. Le poste qu'il accepte à l'École de criminologie de Berkeley en 1949 lui offre la possibilité de se plonger dans un domaine qui le captive depuis son passage à Nuremberg. Il a pour étudiants de jeunes juristes en herbe qui visent une carrière dans la police ou la justice, un monde qu'il commence à mieux connaître grâce à son expérience de consultant pour la police et le bureau du procureur de Winston-Salem. Il quitte donc les commissariats et les bureaux poussiéreux de Caroline du Nord pour les gratte-ciel et les jardins paysagers de la plus importante université californienne – et pour un salaire annuel de neuf mille dollars¹³. Il va rapidement se frayer un chemin dans cet univers judiciaire assez glauque qu'il apprécie tant.

Son ralliement à la criminologie intrigue pourtant nombre de ses collègues psychiatres. Et éveille des vocations. Un collègue médecin lui écrit par exemple : « Acceptez-vous dans votre cours les détectives amateurs ? Si c'est un jour possible, j'aimerais beaucoup entendre vos aventures, comme tout bon lecteur d'Ellery Queen¹⁴ ou de Nero Wolfe¹⁵ en aura forcément envie. »

Lors de son premier semestre à Berkeley, Kelley enseigne l'expertise psychiatrique en criminologie et la détection de la tromperie. Les étudiants constatent que ce médecin-professeur ne cadre pas avec l'image habituelle du psychiatre. Il plaisante pendant les cours, ménage des silences théâtraux au beau milieu d'un exposé pour intriguer son auditoire et couvre le tableau noir de diagrammes compliqués qui ressemblent à des tableaux abstraits. Kelley démarre dans le même temps une nouvelle collection d'objets criminels qu'il achète aux surveillants de la prison de San Quentin. Il s'agit d'outils ou d'armes de fortune confisqués aux détenus, comme cette cuillère dont le manche est aussi tranchant qu'une lame de couteau...

Dans son cours sur la « détection de la tromperie », Kelley enseigne à ses étudiants que des perspectives et points de vue divergents peuvent, le plus rationnellement du monde, conduire à des conclusions tout aussi divergentes. Pour appuyer sa démonstration, il recourt souvent au « stratagème de l'eau » : il dispose devant ses étudiants des récipients remplis d'eau chauffée à différentes températures – chaude, tiède et froide –, puis leur demande d'y plonger la main. Après qu'ils se sont habitués à une certaine température, ils doivent retirer leur main et la plonger dans un quatrième récipient rempli d'eau froide. Ses élèves sont toujours amusés de découvrir que cette eau froide va leur sembler glaciale, tiède ou chaude, selon la température du récipient précédent. Kelley veut leur faire « sentir » que la perception du légal et du criminel – sans parler de notre notion de la justice – varie, elle aussi, en vertu de la sensibilité et de l'expérience de chacun.

Il aime toujours autant jouer au magicien et rappelle volontiers qu'« avoir appris les techniques du prestidigitateur pour berner son public permet de reconnaître les mêmes manœuvres dans les mensonges délibérés des criminels ».

L'homme qui, vingt ans plus tôt, médusa les résidents de Berkeley en conduisant une voiture les yeux bandés ou en parvenant à s'extraire d'un casier métallique fermé à clé a désormais acquis la maîtrise de nouveaux tours, plus simples mais non moins efficaces. Il lui arrive aussi de sortir un jeu de cartes pendant un cours et de s'arranger, après avoir battu et coupé, pour tirer invariablement la même carte. Il finit par convaincre ses étudiants que toutes les cartes sont identiques, puis les laisse examiner le jeu et constater alors que les cinquante-deux cartes sont bien différentes. Son objectif ? Leur démontrer une fois encore que le témoignage de nos sens est parfois trompeur. « Tous mes étudiants assistent à mes cours », raconte-t-il avec la pointe de fierté du professeur qui se flatte de n'être jamais ennuyeux.

Il décide d'ailleurs d'écrire un livre sur la tromperie dans lequel il parlera de son expérience à Nuremberg, mais aussi des escrocs ordinaires et de la magie en général. À l'aube de la quarantaine, Kelley présente l'image d'un homme robuste aux joues rubicondes, bien en chair avec son ventre de buveur de bière et des cuisses assez solides pour porter ses quatre-vingt-cinq kilos.

Le matin, avant de prendre la route du campus, il scrute souvent son visage dans le miroir de la salle de bains et articule plusieurs fois « A -E-I-O -U » pour exercer sa voix, l'un de ses meilleurs atouts. Avant

que quiconque (sauf lui) l'ait réalisé, le nouveau venu devient une autorité internationalement reconnue dans son domaine, une discipline jusqu'alors obscure et peuplée d'universitaires timides, des « poules mouillées » même, à en croire l'un d'entre eux. Kelley prend plaisir à faire redescendre sur terre la criminologie ; il demande à ses étudiants de consulter des ouvrages consacrés aux marginaux et aux voyous, comme ceux de l'écrivain Joseph Mitchell ou du linguiste David Maurer. « Il arrondit aussi ses fins de mois comme expert médico-légal, conférencier, etc. », raconte son ami criminologue Howard Fabing, admiratif, à un collègue. Une part importante du revenu de Kelley lui est assurée par le département de police de Berkeley, qui l'a engagé comme consultant psychiatrique en novembre 1949, peu après son arrivée. C'est du reste une tradition que les responsables de la police locale bénéficient de l'expertise des universitaires du cru. Un légendaire chef de la police, August Vollmer, a également longtemps enseigné la justice criminelle à l'université. Une autre star de l'École de criminologie, Paul L. Kirk, est souvent consultée par la police locale. Ancien chimiste associé au Projet Manhattan¹⁶, Kirk s'est spécialisé dans l'examen scientifique des indices recueillis par la police dans le cadre d'enquêtes criminelles. Il a aussi réalisé des analyses de sang pour le compte de la défense dans l'affaire Sam Sheppard¹⁷, contribuant à faire annuler la condamnation de ce dernier. Tout au long des années 1950, Kelley travaillera en étroite relation avec le surintendant John Holstrom, l'homme qui lui a fait prêter le serment de la police, l'a nommé psychiatre de la police et lui a délivré un insigne de chef de la police du comté d'Alameda, que Kelley sait faire apparaître avec la même dextérité qu'une carte de son jeu de magicien : un jour qu'il roule trop vite sur une autoroute de Californie du Nord avec son fils, il est arrêté par un agent. « Le vieux a sorti son portefeuille et lui a montré son insigne, se souvient Doug. L'agent lui a dit : "Oh, je vois, excusez-moi..." J'ai pensé : "Quel hypocrite ! Et moi, je ne peux pas en avoir un aussi, de badge ?" »

Cet insigne, Kelley le doit pour l'essentiel aux tests psychologiques qu'il fait passer aux nouvelles recrues de la police de Berkeley. L'une de ses premières missions est en effet d'examiner treize candidats à des emplois d'agent de police ou d'adjoint administratif. Il en écarte trois au motif qu'ils « sont assez instables pour représenter à ces postes des risques potentiels ». Ce pourcentage élevé de rejets décide Holstrom à lui confier le recrutement des futurs policiers. Partisan d'une sélection rigoureuse, Kelley va se forger une solide réputation en éliminant sans pitié les mauvais candidats. Il prend aussi l'initiative, nettement plus insolite, d'évaluer la santé mentale de certains résidents de Berkeley qui ont signalé des infractions. Ainsi en 1950, il

examine sept personnes qui ont multiplié les signalements et même, dans deux cas, leurs familles. Il aboutit à la conclusion que plusieurs d'entre elles sont mentalement perturbées et devraient être « soit internées soit adressées à un psychiatre pour recevoir un traitement ». Alors, prédit-il, les « appels au secours bizarres chuteront spectaculairement ». « Je ne crois pas vraiment que Berkeley soit plus folle que n'importe quelle autre ville, confie-t-il à un journaliste venu l'interviewer, mais Berkeley compte un pourcentage élevé de psychotiques et de zinzins qui se baladent dans ses rues. On en découvre environ deux nouveaux par semaine. » En 1953, Kelley se lance cette fois dans une campagne contre les chauffards. Il n'hésite pas à affirmer que les conducteurs qui multiplient les infractions au code de la route sont mentalement dérangés.

Son expérience des affaires policières et judiciaires l'amène à rédiger de nombreux articles et à prononcer des conférences sur le thème de la police et du maintien de l'ordre public. L'un de ses sujets de prédilection a trait aux « flics obtus » : « Environ trente à cinquante pour cent des policiers de ce pays sont totalement incapables de vous protéger ou de résoudre des crimes », déclare-t-il, péremptoire, dans un article, « ils sont émotionnellement instables, disposent de capacités de réflexion très limitées et sont psychologiquement fragiles. » Pis encore, il affirme que beaucoup de policiers en activité sont paranoïaques, sadiques et, en fait, déments. « Ils sont tout aussi dangereux que le braqueur qui surgit de derrière un buisson dans l'allée menant à votre garage et vous colle un pistolet dans le dos. » Pour remédier à cette situation lourde de périls, il préconise de soumettre les candidats policiers à des tests psychologiques semblables à ceux qu'il supervise à Berkeley, y compris des tests de QI et de Rorschach. Dans ses causeries, il raconte parfois l'histoire de cette jeune recrue à qui il présente une planche du test de Rorschach et qui lui confie voir un « lapin coupé en deux et écrasé ». Ce candidat, ajoute Kelley, a été aussitôt écarté du travail policier. Il admoneste souvent les chefs de la police qui n'ont pas encore adopté de procédures de sélection scientifiques. « C'est déplorable ! », s'insurge-t-il. À mesure qu'il s'immerge toujours plus avant dans le monde du crime et de la chasse aux criminels, Kelley semble développer une vision de plus en plus pessimiste des tendances criminelles de la société en général, et guère plus positive de la compétence des policiers chargés de la réprimer.

Il arrive aussi que ses cibles répliquent : à l'été 1954, des responsables policiers du New Jersey réunis en congrès inscrivent à

l'ordre du jour un débat portant sur un récent article de Kelley à propos des fameux « flics obtus ». Ils alertent même le FBI à ce sujet. Un intervenant estime les opinions de Kelley « très défavorables aux forces de police en général » et note, à court d'arguments sérieux, que *22 Cellules* à Nuremberg a reçu une critique favorable dans les colonnes du journal d'une petite organisation politiquement subversive. Lors de la réunion de l'Association internationale des chefs de la police, quelques semaines plus tard, où Kelley prononce une allocution, des agents du FBI venus enregistrer son exposé sur les auteurs d'infractions routières relèvent dans un rapport à leur hiérarchie qu'il ne contient aucun propos diffamatoire à l'encontre des policiers.

Dans ses conférences, Kelley aborde une grande diversité de sujets. À Los Angeles, il déclare à son public que les Russes sont aussi dangereux que les nazis et que les États-Unis devraient jouer la carte de la fermeté et non celle de l'apaisement pour répliquer à l'engagement soviétique en Corée du Nord. En 1951, dans une causerie donnée à San Francisco, il s'en prend à ses collègues psychiatres, totalement dépassés à ses yeux, qui utilisent de grands mots « pour masquer le fait qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent ». Il évoque souvent le cas des psychopathes et souligne que leur profil-type est difficile à définir, mais « qu'on ne peut se méprendre quand on en rencontre un ». Sur la liste de ses conférences, dans une brochure promotionnelle, on peut lire notamment : « Faits et fables en psychiatrie », « La peur : faits et fictions », « Imposteurs, escrocs et pigeons », « Comment rester jeune d'esprit » et « Rien que la vérité ». Il disserte avec animation sur la délinquance juvénile et impute aux parents modernes l'augmentation des crimes et délits dus aux mineurs. Trop souvent, souligne cet expert ès éducation, on n'a pas appris aux enfants à réfréner leurs tendances malsaines et à éprouver de la culpabilité quand ils quittent le droit chemin. Le docteur Kelley a beaucoup de reproches à faire à l'humanité en général.

Il est également sollicité comme expert dans de nombreuses affaires criminelles. Collaborant parfois avec l'accusation, parfois avec la défense, Kelley va témoigner ou réaliser des expertises dans plusieurs dossiers célèbres, tel celui de Ray Cullen, poursuivi pour les meurtres de sa femme et de son beau-père en 1949 ; de Mary Edna Glenn, inculpée en 1952 pour le meurtre de ses deux enfants ; de Hildegard Pelton, qui a assassiné son mari, lequel l'avait violée à de nombreuses reprises ; de Rodney Sheran, inculpé en 1955 du meurtre de sa femme ; de Saul Sidney Klass, un bijoutier accusé d'avoir abattu,

pour se venger, le médecin qui soignait son épouse décédée. Avec l'appui du bureau du procureur, Kelley procède aussi à l'examen de Stephen A. Nash, qui a commis une série de meurtres gratuits à Los Angeles – il omet toutefois de lui préciser qu'il est psychiatre. Dans de nombreux cas similaires, il se sert de sa compétence dans l'interprétation du test de Rorschach dont il fera jusqu'à la fin de sa carrière un atout maître de son arsenal de consultant. L'ouvrage qu'il a rédigé en 1942 avec Bruno Klopfer sur le test aux taches d'encre trône d'ailleurs sur une étagère de son bureau. Le psychiatre rappelle souvent en public que le Rorschach est un outil valable, malgré le mystère qui continue à l'entourer. Un jour, pourtant, il laisse percer un doute sur la raison pour laquelle ce test « fonctionne » : « Le test de Rorschach en est presque à sa vingt-neuvième année d'existence, écrit-il en 1951. A-t-il réussi à s'imposer ? C'est plus difficile à dire. Nous ignorons toujours complètement pourquoi il donne des résultats probants – des théories, certes, au kilo, mais peu de faits mesurables sur la balance de précision. »

De même, Kelley s'affiche en partisan convaincu de plusieurs sérums de vérité. Il défend notamment l'usage du Somnoform pour arracher des aveux aux prévenus et passer outre leur éventuelle amnésie. Certains menteurs pathologiques auxquels on injecte ce produit, reconnaît-il, persistent dans leurs affabulations, mais il s'agit là de rares exceptions. Il espère qu'on pourra encore améliorer ce sérum. « Je suis à la recherche d'un produit qui tiendrait dans un flacon tout petit, disons de la taille de ce crayon, explique-t-il à un journaliste. Quand j'en disposerai, je m'estimerai vraiment satisfait. »

En 1955, avec le meurtre d'une adolescente de quatorze ans du nom de Stephanie Bryan, Kelley va connaître l'affaire criminelle la plus retentissante de sa carrière. Stephanie Bryan, la fille d'un médecin local, a disparu un jour qu'elle rentrait de son lycée dans le secteur du campus de Berkeley, et qu'elle avait pris un raccourci en empruntant une zone boisée. Le cadavre de la jeune fille sera finalement retrouvé à Trinity County, à l'extrême nord de la Californie, où il a été sommairement enterré. Le principal suspect est un étudiant de vingt-sept ans du nom de Burton Abbott, à la personnalité énigmatique. Ce jeune homme au physique délicat et à l'intelligence affûtée arbore lunettes, fine moustache et mains manucurées. Un reporter le compare à « un crayon posé sur la pointe ». La police mandate Kelley et l'expert graphologue Albert Riedel pour lui tirer les vers du nez. Les deux experts vont finir par percer la façade désinvolte et nonchalante du jeune homme : après

l'interrogatoire approfondi de Riedel, assisté d'un détecteur de mensonges, Kelley prend la relève et met en application ses techniques de questionnement et d'analyse. Parmi de nombreuses autres questions, il demande à Abbott si ce dernier a assisté à un congrès de numismates qui avait lieu au Claremont Hôtel, un bâtiment situé à proximité du raccourci fatal à la victime. « Collectionnez-vous les pièces de monnaie ? » insiste Kelley. « Non », répond le suspect, qui indique cependant, peu après, que sa femme, elle, est collectionneuse. « Quel genre ? » enchaîne Kelley. « Le genre qui coûte cher ! » plaisante Abbott. Le psy ne rit pas, mais prend note de l'hilarité déplacée du prévenu. Lors d'un autre entretien, son interrogateur présente à Abbott une description détaillée du lieu de découverte du cadavre de Stephanie Bryan, sans oublier l'état de décomposition du corps qui a été déchiqueté par les animaux. Abbott écoute sans trahir la moindre émotion : « Dites donc, O'Meara, lance-t-il à un tiers qui se trouve dans la pièce, et ce sandwich au jambon que vous m'avez promis ? » Kelley observera plus tard que, de toutes les personnes qu'il a eu l'occasion d'interroger au cours de sa carrière, « Hermann Göring et Burton Abbott étaient les plus égocentrés ».

Abbott en vient à détester et à craindre le psychiatre qu'il surnomme « le laveur de cerveau ». Il se plaint de l'enfer qu'il lui fait subir. Il répond avec dédain aux commentaires du psy quand celui-ci lui laisse entendre qu'il manque de conscience morale et qu'il est émotionnellement immature. « Il a tout faux, rétorque Abbott. Ma conscience est très développée. Je suis surtout en train de développer un syndrome de persécution. Le docteur Kelley me semble très pénétré de sa propre importance. » De telles remarques ont dû convaincre Kelley que ses questions avaient touché juste. Niant sa culpabilité jusqu'au bout, même après qu'on eut retrouvé dans sa cave des effets de la jeune fille assassinée, notamment son sac, Abbott sera inculpé, condamné à mort en 1956 et gazé à San Quentin l'année suivante.

Grâce à ces différentes affaires, Kelley devient un consultant estimé auquel les autorités font régulièrement appel comme expert pour les procédures de recrutement ou lors d'enquêtes criminelles. Parmi ses clients institutionnels figurent ainsi la base aérienne de Travis, la prison de San Quentin, l'hôpital militaire Letterman, le bureau du procureur général de Californie, la Commission à l'énergie atomique et le département de la police d'Oakland. Il meuble les rares heures de détente qu'il s'accorde en acceptant des missions de consultant *freelance* en Amérique latine, au Pakistan, en Thaïlande et dans le reste du monde. Il réduit encore ses moments de liberté en acceptant la présidence de l'East Bay Psychiatrie Association. Au milieu des

années 1950, Kelley envisage d'alourdir sa charge de travail en démarrant une nouvelle activité de consultant psychiatrique en entreprise.

La proximité de Hollywood rend d'autres tentations inévitables. En 1954, le réalisateur Nicholas Ray, qui prépare le tournage de *La Fureur de vivre*, contacte Kelley pour avoir son avis sur la crédibilité du scénario de Stewart Stern (adapté d'un roman de Robert Lindner, avec le renfort du scénariste Irving Shulman). Le cinéaste attend de Kelley qu'il se concentre sur la façon dont le script brosse le tableau des bandes de jeunes voyous et de la délinquance juvénile en général. Le psy se contente de lui signaler quelques inexactitudes, dont un dialogue entre des policiers et des techniques d'interrogatoire qui lui paraissent peu plausibles, ainsi qu'une rencontre irréaliste entre les personnages interprétés par James Dean et Sal Mineo. Il souligne aussi l'absence quasi totale de psychiatres pour adolescents dans l'histoire, tout en reconnaissant que leur donner plus d'importance « risquerait de ralentir l'action ».

Toujours en 1954, Kelley intervient dans une émission de télévision de la chaîne NBC consacrée à la prestidigitation. Avec son cachet, il s'achète un poste en couleur, un appareil rare et cher à l'époque. Les techniques de *storytelling* (communication narrative) l'intéressent depuis déjà longtemps et il rêve de s'adresser à un très large public. Kelley propose donc régulièrement des projets d'émissions de télé dédiées au crime et à la psychiatrie. Il discute de son projet, « Escrocs, imposteurs et pigeons », qui présenterait chaque semaine un arnaqueur, un charlatan ou quelque autre fripouille tristement célèbre ainsi que les escroqueries qu'ils ont commises. Pour cette série, Kelley s'inspire d'une lettre du type « prisonnière espagnole » (l'ancêtre de l'arnaque nigériane qui a envahi nos messageries électroniques), adressée par des escrocs mexicains à son père. Kelley parvient à convaincre les pigeons de lui virer cinquante dollars afin, explique-t-il, qu'il puisse se rendre dans le Sud pour finaliser une transaction...

Selon un ami de Kelley, ce dernier « estime avoir assez d'idées de scripts pour tenir cinq ou dix ans sans avoir besoin de se creuser la cervelle ni de lire... Véritable homme-orchestre, il joue sur tous les tableaux et affiche des compétences multiples : il est tout à la fois criminologue, médecin, psychiatre, magicien, etc. Bref, le docteur Kelley a réponse à toutes les questions relatives à la cupidité humaine, y compris la psychologie de base des protagonistes, celle de l'escroc comme celle de sa proie ». Tant de présomption fleurit quelque peu la

forfanterie, sinon le charlatanisme, mais l'université de Californie semble avoir supporté inconditionnellement son enseignant. De fait, l'École de criminologie, sa faculté et ses programmes ont tout à gagner, en termes de crédibilité comme de notoriété, à ce type d'émission qui martèle aux téléspectateurs américains que « le crime ne paie pas » et que les « bons pasteurs de Berkeley veillent sur la sécurité de leurs petites brebis américaines », comme le souligne ironiquement un ami.

La série en question, pourtant, ne verra jamais le jour. Kelley apparaît dans quelques autres émissions, notamment dix épisodes de *La Science en action* ainsi que dans une autre intitulée *Pourquoi, docteur ?*, sponsorisée par la Californian Medical Association. Il se voit attribuer près de cinquante mille dollars de subventions pour un autre projet d'émission, *Criminal Man* (« L'Homme criminel ») par un certain Institut pour la télévision éducative du Michigan. Son partenaire dans cette opération est Gordon Waldear, un expilote d'essai devenu journaliste et producteur après avoir été blessé dans un accident d'avion. Les deux hommes ont déjà travaillé ensemble, Waldear jouant les collaborateurs anonymes sur le manuscrit d'un livre où Kelley synthétisait l'essentiel de son expérience et de sa sagesse, à l'intersection de la psychiatrie et de la criminologie. Mais Kelley finira par considérer Waldear comme un « psychopathe », ainsi que Dukie le relatara plus tard. Pendant qu'ils travaillaient sur ce livre, « Doug a vécu un vrai calvaire », dira-t-elle. « Vous auriez peine à imaginer le degré de frustration et de pression qu'il a enduré à cause de l'incapacité totale de Waldear de travailler à un rythme décent, comme de sa grande difficulté et parfois de son impuissance totale à se mettre au travail. Il ne venait pas aux rendez-vous, mentait constamment et se montrait complètement irresponsable, tant dans ses engagements contractuels que dans la gestion de ses finances. »

Le jugement de Kelley est excessif : son partenaire n'a peut-être pas été aussi productif et rigoureux qu'il l'avait espéré, mais il n'avait rien d'un psychopathe. Dans les décennies suivantes, Waldear deviendra une figure appréciée et respectée parmi les documentaristes et les producteurs de la côte Ouest. C'est d'ailleurs grâce à son indéniable talent comme producteur de télévision que la série d'émissions *L'Homme criminel* sera réalisée sans encombre et connaîtra un étonnant succès. En vingt épisodes, la série couvre toute l'histoire du crime, ses causes, les diverses catégories d'actes criminels, les stratégies de lutte contre le crime et les réponses à apporter. La série tente « de permettre au public de mieux comprendre l'homme qui

commet un crime afin qu'à l'avenir on se préoccupe davantage de la réhabilitation du criminel que de lui infliger une "simple punishment-vengeance" », annonce le synopsis de la série. Kelley est convaincu que ces programmes de télévision, y compris les émissions dédiées à des sujets scolaires, peuvent intéresser un large public. « Pourquoi les émissions éducatives ne pourraient-elles être aussi captivantes que des jeux ? » Devant la caméra, il travaille dur pour ne pas avoir l'aspect ni la voix d'un prof guindé. Il met à contribution ses considérables pouvoirs de persuasion, module ses intonations, n'hésite pas à hausser le ton, grimace, sourit et fronce ses broussailleux sourcils.

« Non ! » lance-t-il au public dans une émission qui se demande si les criminels partagent certaines caractéristiques physiques. « Il n'y a pas de physique-type du criminel. Tout cela relève du folklore. C'est du même niveau que d'affirmer : la Terre est plate. On ne peut rien déduire du physique. On ne naît pas criminel. » Dans un autre épisode consacré aux causes de la violence, Kelley interprète avec son fils Doug une saynète. Ce dernier joue le rôle d'un enfant qui frappe sans trêve un tambour, tant et si bien qu'il finit par rendre son père à moitié fou. Kelley joue le père exaspéré.

Tourné dans les studios de KQED à San Francisco et achevé à la fin de 1957, *L'Homme criminel* sera diffusé sur des chaînes éducatives nationales à l'été et à l'automne 1958. Kelley ne verra jamais ces émissions, ni sur l'écran de sa chère télé couleur, ni sur aucun autre. Cette série aura constitué l'ultime projet professionnel de sa carrière. Les enfants Kelley savent que lorsque leur père travaille dans son bureau sur un projet sensible pour la police ou la justice, plongé dans le noir, perdu dans ses pensées, il est inaccessible. Il ne veut pas être dérangé et met souvent de la musique, ethnique ou classique, lors de ces longues retraites dans son antre. « Quand il y avait de la musique, c'est que papa était sur une affaire importante », se souvient Doug.

Policiers, suspects dans des affaires criminelles, avocats ou procureurs rendent à Kelley de fréquentes visites. Le psychiatre a équipé son bureau d'un tiroir secret contenant un magnétophone et d'un cendrier qui dissimule un micro caché. Il les utilise subrepticement pour en registrer ses entretiens. Un jour, un homme vient subir une expertise psychiatrique. C'est un criminel « qui a abattu des gens avec son pistolet caché dans sa poche d'imperméable », se rappelle Doug fils. Le jeune garçon joue quelques minutes avec l'inconnu, jusqu'au moment où Kelley descend de son bureau. Les deux hommes montent au premier étage, la porte se referme derrière eux. La musique couvre bientôt leurs voix.

Dès l'enfance, Doug fils a repéré les deux dimensions de la psychiatrie criminelle qui plaisent tant à son père. L'énigme et le défi intellectuel qui caractérisent ces affaires s'ajoutent au besoin qu'éprouve Kelley de se sentir le « caïd du campus ». Cette alchimie globale rend ce travail de consultant policier et judiciaire irrésistible à ses yeux. Mais travailler pour la police éveille aussi chez lui des angoisses lancinantes, qui confinent parfois à la paranoïa. Les crimes des autres le dérangent, réveillent une colère profondément enfouie, à la mesure de tous les sentiments qu'il a refoulés et d'un rapport au monde qu'il n'a jamais reconnu, encore moins affronté. Ses angoisses s'expriment dans sa hantise que des criminels s'introduisent chez lui pour le violenter, lui ou ses proches. Il détient deux pistolets chargés, fournis par la police de Berkeley, et a fait installer des serrures de haute sécurité sur les fenêtres du premier étage.

La célébrité dans le domaine psychiatrique qu'il a conquise à Nuremberg continue de le poursuivre, et ses relations d'alors avec les nazis resurgissent de façon parfois déplaisante. En 1952, il reçoit ainsi une missive indignée émanant de Christa Schröder, l'une des secrétaires d'Adolf Hitler. Kelley l'avait interrogée lorsqu'elle était détenue à Nuremberg. Cette ancienne intime du Führer reproche à Kelley le tableau qu'il a brossé d'elle dans des articles parus dans la presse ainsi que dans *22 Cellules à Nuremberg*. Il évoquait dans l'ouvrage « une demoiselle de taille moyenne, bien en chair, trapue, la quarantaine bien sonnée, négligée, non nordique dans son apparence » et présentait comme suit son indéfectible loyauté à Hitler : « Même quand l'évidence de sa brutalité est devenue indéniable, il est resté pour elle un héros. Par conséquent ses commentaires, si francs soient-ils, sont ceux d'une personne qui refuse de voir chez Adolf Hitler autre chose que de la grandeur. » M^{me} Schröder accuse Kelley d'avoir rompu la promesse qu'il lui avait faite : ne jamais utiliser ses conversations avec elle dans aucune publication. Elle lui reproche vigoureusement les inexactitudes et la malveillance qui émaillent, dit-elle, de ses commentaires. Kelley est bien placé pour savoir, souligne-t-elle encore, que les conditions très rudes de la vie en prison ne permettaient pas à la détenue de soigner son apparence. Elle rappelle qu'au moment de leur rencontre, elle se trouvait déjà depuis six mois derrière les barreaux, traumatisée par l'effondrement de l'Allemagne, et qu'elle ne possédait aucun accessoire, « ni peigne, ni épingle à cheveux ou lacets, sans parler de crèmes ou de nécessaire de manucure ». Elle avait trente-huit ans à l'époque et affirme qu'elle n'est absolument pas « non nordique ». Par ailleurs elle mesure un mètre soixante-dix. Elle exige donc des excuses de Kelley et « un dédommagement pour ces insultes », s'il veut éviter que la presse européenne ne se remplisse d'articles défavorables à son endroit. La

réponse de Kelley, s'il y en eut une, est restée inconnue. Et il ne fut relevé aucune campagne hostile au psychiatre de Nuremberg dans les journaux européens. Christa Schroeder a poursuivi sa carrière au sein de différentes entreprises allemandes avant de décéder en 1984.

Ses honoraires de consultant ajoutés à son salaire de professeur font de Douglas Kelley un homme aisé. L'argent qu'il gagne, il le dépense : il acquiert divers spécimens et appareils pour son laboratoire privé, chine des objets d'art et d'artisanat populaire lors de ses voyages, accumule livres ou gadgets pour la cuisine. Cet argent bien gagné, il est libre de le dépenser à sa guise, estime-t-il. Épargner en prévision de l'avenir ? La pensée ne l'effleure pas souvent, contrairement à son épouse Dukie. Le couple a d'ailleurs emménagé depuis peu dans une magnifique villa située sur Highgate Road à Kensington, au cœur d'une communauté de professeurs d'université, d'avocats et de médecins aisés, juste au nord de Berkeley. C'est une maison de style espagnol en U au toit de tuiles rouges, aux façades décorées de stucs et nantie d'un élégant patio en briques. Un portail vert ouvre sur un jardin complanté d'eucalyptus et de séquoias, sans oublier le verger qui abrite amandiers, cerisiers, pêcheurs, plaqueminiers. Le parc s'étage en terrasses superposées jusqu'à une grande pelouse qui surplombe une route et le cimetière voisin. Des allées pavées de pierres du pays serpentent entre les massifs. Un jardinier s'occupe d'entretenir la propriété, bien que Dukie prenne plaisir, à l'occasion, à s'adonner aux travaux du jardin, au soleil.

À l'intérieur, les salons et les chambres se succèdent le long de couloirs baignés de lumière par de hautes fenêtres. Pourtant les pièces de cette maison semblent sombres, par la faute, peut-être, du fatras d'objets issus de l'expédition Donner, de fossiles, de spécimens de plantes et d'animaux et de tant d'autres pièces de collection insolites qui peuplent chaque coin, chaque recoin. Chez les Kelley, les flacons de verre contenant des esquilles des chariots Donner, étiquetées et certifiées authentiques par Charles McGlashan, sont traités à l'égal de saintes reliques. Au premier étage, le maître de maison a entreposé un étrange assortiment d'objets, parmi lesquels des camisoles de force ou des jeux de cartes discrètement marqués de minuscules roues et autres symboles, sans oublier un canard de bois comiquement monté sur un petit piédestal, dont on peut actionner la tête et le bec pour pincer une carte dans un jeu. Kelley a renoncé à réaliser ses numéros en professionnel du music-hall devant un public anonyme, mais il ne résiste pas au plaisir d'épater ses voisins et amis, ses élèves ou ses auditeurs en exécutant à l'occasion quelques tours de prestidigitation.

Au premier étage, son bureau jouit d'une vue magnifique. Souvent, les brumes descendues des collines qui entourent la baie viennent masquer l'île d'Alcatraz et son trop célèbre pénitencier. Les couchers de soleil rougeoyants illuminent le bureau de splendides teintes mordorées. C'est l'ancre privé du *pater familias*, une pièce où les enfants, Doug, Alicia et Allen, savent qu'ils n'ont pas le droit d'entrer sans permission. Le bureau lui-même, toujours parfaitement net, fait face aux fenêtres. À l'extrémité de la pièce, derrière une porte, se trouve le laboratoire du docteur, un étonnant cabinet de curiosités truffé d'ossements, de spécimens de plantes, de scies crâniennes, de minéraux, de roches et de bocaux fermés recelant les produits chimiques les plus variés, ainsi qu'un attirail complet d'outils d'investigation scientifique. La bibliothèque de Kelley s'est encore enrichie depuis qu'il est arrivé de Caroline du Nord et elle renferme à présent une remarquable collection d'ouvrages sur l'art, la mythologie ou encore la sorcellerie du Sud-Ouest américain, sans compter les textes de biologie, de zoologie, de chimie et d'astronomie. Kelley conserve aussi précieusement les ouvrages dédicacés par les chefs nazis qu'il a rapportés de Nuremberg.

L'escalier de couleur noire qui mène au rez-de-chaussée est interrompu à mi-hauteur par un large palier ceint d'une rambarde qui domine tout le salon. Kelley aime à se détendre dans le séjour quand il parvient à tenir à distance ses soucis professionnels. Les alcôves, sous l'escalier, abritent une impressionnante collection de disques ainsi qu'une chaîne haute fidélité – phono, radio et enceintes – logée dans un meuble en bois fabriqué sur mesure. Qu'elle soit hawaïenne, africaine ou classique, la musique plonge Kelley dans un état second. De l'autre côté de la pièce trône un piano demi-queue. Un iguane à cornes et un lézard, immobiles comme des statues, fixent les visiteurs depuis leur terrarium disposé contre un mur.

Vêtu d'un short et d'un tee-shirt blanc, Kelley se relaxe volontiers face à la télé, dans un fauteuil de cuir vert confectionné spécialement pour que Doug et Alicia puissent s'asseoir sur les bras tandis qu'il installe le petit Allen sur ses genoux. Il peut ainsi passer de longs moments à regarder des matches de boxe, une canette de bière Pabst Blue Ribbon posée sur la desserte à côté de lui. Plus il boit, plus il se renferme en lui-même. Selon Doug fils, il finit souvent la journée dans un état qui varie « entre éméché et ivre mort ».

En regardant les canettes s'amonceler, les enfants se demandent d'ailleurs si leur père ne s'est pas attaqué à un nouveau problème scientifique : combien de bières un homme est-il capable d'engloutir

tout en continuant à penser et à fonctionner ? L'interrogation angoissante qui mine Kelley se formule autrement : comment échapper aux vertigineuses questions de la criminologie, cette discipline qui le captive et le met à la torture ? La bière est la réponse la plus simple.

Le salon, avec sa grande table en merisier et ses sièges tendus de cuir, est le théâtre de grandes parties d'échecs, de jeux de société ou encore de quiz improvisés. Kelley et Dukie sont tous deux prompts à plaisanter et la maison résonne souvent de leurs calembours et autres jeux de mots, tendance chez eux quelque peu systématique. Les enfants sont tenus de les imiter. « Quand nous ne connaissons pas la signification d'un mot, nous devons la chercher », raconte Doug fils. Les enfants s'élancent volontiers en chaussettes pour de superbes glissades sur toute la longueur du carrelage ciré. Dehors, des bottes de foin alignées contre le mur du garde-manger servent de cibles au tir à l'arc, jusqu'au jour où une flèche traversera la cuisine par la fenêtre ouverte.

Cette cuisine, à l'extrémité du couloir qui donne sur la salle à manger, est le domaine de Kelley, le lieu où il exerce un contrôle absolu. « Papa était comme un boy-scout, toujours prêt », se souvient Doug. Son père y stocke des sacs de vingt-cinq kilos de haricots secs, des sacs de riz, des jerrycans d'eau potable, sans oublier un assortiment complet d'épices et condiments. Utilisant un hachoir manuel, il broie de prodigieuses quantités de viande, stocke ses réserves de nourriture dans deux frigos et trois congélateurs. Ce cuisinier inspiré améliore sans cesse ses recettes, qu'il goûte systématiquement, et clame de bon cœur : « Méfiez-vous d'un chef maigre et affamé ! » Il adore exécuter sa recette fétiche, un cari indien, mais il a d'autres spécialités : canard à la presse, soupe de nids d'hirondelles, bacon poêlé en escalopes bien épaisses et même ces « pattes d'ours farcies » qu'il mitonne sur deux cuisinières équipées chacune de huit brûleurs et surmontées de plaques en fonte du type fast-food où la viande grille à quatre cent cinquante degrés.

Lorsque le couple reçoit amis ou voisins à dîner, Kelley s'attelle souvent à la préparation de mets ambitieux. De toute façon M^{me} Kelley n'a jamais vraiment appris à cuisiner et son époux insiste pour se charger lui-même de l'exercice. Lors de ces soirées, le psy résiste rarement à la tentation de capter l'attention de son auditoire. Sa spécialité de canard est toujours très prisée, surtout quand il jette avec force simagrées la carcasse dans la presse, avant l'apothéose de sa performance théâtrale : le moment où il commence à tourner la

grosse poignée pour en extraire le jus qu'il verse ensuite lui-même fièrement dans les assiettes de ses invités. Mais il a d'autres cordes à son arc pour attirer l'attention générale. Lors d'une fête organisée dans le jardin, les visiteurs remarquent un gros animal, blaireau ou opossum, qui traverse la pelouse. Kelley, toujours ravi de se donner en spectacle, stupéfie ses invités en se levant de table et en poursuivant l'animal – qui fait le mort. Le maître de maison ne le tient pas quitte : il l'attrape par la queue et le brandit comme un trophée afin que tous admirent sa prise. Et surtout l'admirent, lui. Professionnel de la scène, Kelley est prêt à endosser n'importe quel costume, si saugrenu soit-il, pourvu qu'il lui garantisse de charmer son public.

En famille, les Kelley ne parlent jamais politique. Les enfants ont toujours ignoré pour qui votaient leurs parents, sauf au moment de l'élection présidentielle de 1952, lorsque Kelley et Duke arborent des badges à l'effigie d'Eisenhower. On est alors en pleine période maccarthyste et les universitaires de gauche sont pourchassés sans pitié. Dukie met en garde son époux : « Ne signe jamais aucune pétition, tu risques de ruiner ta réputation. » La notoriété attachée à un nom est le bien le plus précieux qu'un homme possède, surtout un homme public, et il faut la préserver à tout prix. C'est une période lourde de menaces pour les intellectuels, et la vigilance est de rigueur.

Kelley est un vrai Californien, comme en témoignent les fréquents voyages en voiture qu'il s'accorde avec les enfants, profitant des vacances d'été ou de congés sabbatiques. Sur un coup de tête, il peut lui arriver de prendre des congés de quatre mois. Il entasse alors les enfants et tout un attirail de camping dans une vieille De Soto qu'il a modifiée en ôtant la banquette arrière pour la transformer en une sorte de 4 x 4. La famille explore ainsi l'Arizona et le Nouveau-Mexique, terres ancestrales des tribus indiennes du Sud-Ouest américain. Ils recueillent des vestiges archéologiques, des objets d'artisanat et s'intéressent à toutes les découvertes que leur proposent la cuisine, la culture et la religion locales. Cette recherche de connaissances tous azimuts, dans laquelle Kelley joue le rôle d'entraîneur, a pour but d'éveiller chez ses enfants une curiosité aussi insatiable que la sienne. Il les incite ainsi à goûter toutes les nourritures exotiques possibles, au risque de se heurter parfois à une fin de non-recevoir : Alicia refuse énergiquement les ormeaux qu'il lui propose un jour et les efforts de son père pour l'inciter à avaler le plat de fruits de mer restent lettre morte. Chaque excursion doit être une occasion d'apprentissage : à ses enfants, il ne laisse aucun répit. Quand la famille regagne ses pénates, c'est avec une voiture bondée à ras bord d'une multitude d'objets destinés à rejoindre la collection de

souvenirs de Kelley, qui illustrent aussi bien les sciences exactes que l'anthropologie ou l'histoire. « Il faisait l'effet d'une araignée rassemblant toutes sortes de choses », se souvient son fils Doug.

La collectionniste vorace du psychiatre ne tarde pas à remplir la demeure familiale de Highgate Road. Kelley confie à un ami son vœu d'ajouter à ses trésors un fœtus de requin et ajoute qu'il « traverserait la baie à la nage » pour pouvoir en rapporter un. Après ces voyages, Kelley se sent revigoré. Il est le digne descendant de son grand-père qui, quelques décennies plus tôt, se lançait dans de longues et fréquentes randonnées au départ de Truckee, la petite bourgade proche de la Sierra Nevada. Ce travailleur acharné qui croit aux bienfaits des ruptures fréquentes avec son environnement familial se sent plus fort après ces périodes de dépaysement géographique et culturel, consacrées à la découverte de nouveaux territoires où il peut chasser les objets qui le passionnent tant. Et comme son grand-père avocat, Kelley sait exercer sa capacité d'écoute : il a l'art de se concentrer ostensiblement sur tout ce que lui confie son interlocuteur, patient ou client ; le talent de plonger la vrille de son regard dans l'âme de ceux qui l'entourent ; le don de susciter les flatteries et de soutirer les secrets.

Truckee et le lac Donner sont ses lieux de vacances favoris. C'est la région dont il se sait originaire, de même que tout au long de sa vie il a reconnu ses ascendants McGlashan, valeureux, héroïques même, comme ses ancêtres de cœur. Il ne s'est jamais beaucoup préoccupé de ses racines paternelles. Doug fils se souvient d'un voyage dans ces montagnes : Kelley descend une canette tout en conduisant et s'enivre. Sa conduite, dès lors plus agressive, effraie les enfants. « C'était un excellent conducteur, mais il prenait des risques », explique son fils. Dukie est souvent assise à son côté, silencieuse, le visage tendu, les mains crispées, les jointures blêmes. Les risques que prend Kelley au volant, ainsi que ses fréquents accès de colère dans l'intimité familiale, trahissent la souffrance qui le ronge. Jonglant entre ses jobs d'enseignant, de consultant pour la police et la multitude d'articles qu'il rédige sur la psychiatrie, la criminologie, le mariage et la paternité, il n'arrête jamais. Il s'inflige une somme de travail très lourde. Trop lourde. La tension est permanente. Chaleureux mais têtu, il lui arrive de se disputer avec ses collègues enseignants et les intrigues universitaires le stressent. Il peut à l'occasion se montrer querelleur, voire mesquin, et monter sur ses grands chevaux pour des motifs dérisoires. C'est ainsi qu'un jour il prend la mouche pour une note d'hôpital de dix-sept dollars cinquante correspondant à une

radiographie qu'a dû passer Dukie. Il écrit au directeur de l'hôpital en personne, en termes cinglants : « La facture me semble un peu élevée selon ma conception de l'intégrité professionnelle. Cependant, je suppose que vous avez vos propres critères à cet égard. »

La rage intérieure de Kelley dépasse toutefois de loin le simple stress ordinaire. Dans sa famille, sautes d'humeur, rancunes et disputes sont trop fréquentes. Le caractère de sa mère, June Kelley, l'avocate brillante et précoce qui s'est vouée à défendre la réputation et le bien-être de son propre père, se durcit et s'aigrit sur le tard. Elle pousse Kelley à ne jamais se contenter de ce qu'il a, à désirer toujours plus : plus de connaissances, plus de pouvoir, plus de prestige. Les racines du tumulte mental de June restent inconnues mais son intériorité semble assez sombre, chargée de colère et d'angoisse. June a appris à son fils à réfléchir vite et à détecter les menaces, comme un être cerné par les périls. Le rôle filial de Kelley a consisté à soutenir June émotionnellement et à l'aider à tenir le coup.

Depuis l'enfance, la face joviale de Kelley l'amateur de plaisanteries, de tours de cartes et de magie, son enjouement naturel, lui viennent de son père, Doc, le dentiste dont il ne s'est pourtant jamais senti très proche. Doc, qui n'est pas ambitieux, a exercé pendant près de cinquante ans dans le même cabinet d'Irving Street, à San Francisco. Son appartement, aux meubles recouverts de lin et aux fenêtres bordées d'épais rideaux, se trouvait juste au-dessus. L'autre visage de Kelley, c'est une furieuse ambition. À cet homme qui n'est jamais satisfait, quelle que soit l'altitude qu'il a atteinte, la reconnaissance des autres est essentielle. Ces ficelles-là, c'est June, sa mère, qui les tire.

Comme le confiera son fils Doug dans une métaphore saisissante, son père ne savait pas « comment laisser *le petit Kelley* [en lui] s'exprimer et jouer avec le grand ». Toutes les informations qu'il apprend et assimile le poussent vers l'avant, mais il ne parvient jamais à une conclusion qui le satisfasse. Sans doute recherche-t-il dans la criminologie une explication à ses propres explosions émotionnelles et à sa soif de reconnaissance. Mais le psychiatre prestigieux est un être profondément désemparé à qui ses recherches et son travail d'enseignant n'ont en rien prodigué la solidité qu'il affiche. Son travail n'apporte que perturbations émotionnelles et frustrations à ce mélange « d'éponge et de taureau de combat », ainsi, on l'a vu, que le décrira son fils, qui précisera : « C'était un homme de la Renaissance sous amphétamines. »

La découverte qu'il a faite à Nuremberg, à savoir que le

comportement de certains des pires criminels des temps modernes ne relève d'aucun profil psychiatrique-type et ne révèle nulle pathologie mentale spécifique, continue de le tourmenter. Elle aiguillonne son féroce appétit de travail et de recherche. Et déclenche ses explosions imprévisibles contre sa famille, lorsqu'il a trop bu. Des moments où ses enfants ont peur de lui.

Dukie fait de son mieux pour aimer et soutenir ce mari volcanique. Elle est forte et Kelley sait quelle excellente partenaire il a trouvée en elle. Ils ont leur « leitmotiv conjugal », un petit air de trois notes que Kelley siffle quand il la cherche dans la maison ou le jardin. Quand Dukie répond, ces trois notes expriment, au-delà des mots, l'affection qui les unit. M^{me} Kelley ne doute pas de l'amour de son mari mais elle déplore, sans oser lui en vouloir, son incapacité à lui dispenser l'attention et la douceur qu'elle attend. La plupart du temps elle parvient à gérer ses humeurs et à l'empêcher de s'effondrer sous le poids de tous les fardeaux qu'il porte. Seule ombre au tableau, le lien de Kelley avec sa mère, toujours aussi fort, qui l'insupporte. Dukie lui reproche d'être plus proche de June que d'elle. Les disputes conjugales, de plus en plus fréquentes, vont se déclencher et dégénérer sans raison apparente. Tous les prétextes y sont bons : la signification d'un indice dans un quiz télévisé, le livreur de journaux qui a balancé le journal au mauvais endroit... Pendant ces altercations, la voix de Kelley se change en rugissement. Celle de Dukie, puissante mais haut perchée, est noyée sous la violence des vociférations. Entre eux deux, tout peut arriver. Un soir une dispute éclate au cours du dîner, un verre est brisé ; Dukie ne réalise pas qu'elle s'est blessée et sert à Doug fils une assiette maculée de sang. Quand, son fils le lui fait remarquer, elle essuie calmement le bord de l'assiette avec sa serviette et la lui tend de nouveau. Autre dispute, plus impressionnante encore, ce jour où dans le couloir ensoleillé du premier étage qui mène au bureau du psychiatre, mari et femme s'apostrophent, crient, hurlent. L'algarade s'envenime et soudain Kelley sort un pistolet qu'il braque sur Dukie. Son doigt presse la détente, le coup part. Il a heureusement abaissé son arme au dernier moment et c'est aux pieds de M^{me} Kelley que la balle va forer un trou bien nef – que la maîtresse de maison masquera par la suite en le recouvrant d'un petit tapis. Quel numéro superbement exécuté, n'est-ce pas ? Mais en cet instant de folie, Doug fils ne peut éviter de s'interroger : « S'il l'avait tuée, est-ce qu'il nous aurait tués aussi ? C'était le secret que notre famille dissimulait soigneusement : de temps à autre, le père devenait fou. »

Souvent Kelley monte au premier étage « pour regarder le trou dans le plancher ». Dukie a de bonnes raisons, pense-t-elle, d'être en

colère contre son mari. En 1950, peu après leur emménagement à Berkeley, son propre père a été témoin d'un accès de fureur du psychiatre, une explosion qui a révélé au beau-père le tempérament éruptif de son gendre. Homme réservé et paisible, M. Hill a été scandalisé par le traitement alors réservé à sa fille. Il ne se remettra jamais de ce choc, suivi peu de temps après d'une attaque cérébrale à laquelle il ne survivra pas. Dukie en a voulu à Kelley. Non seulement de la mort de son père, mais aussi d'avoir détruit un certain idéal de vie familiale, son idéal à elle, pétri d'amour, de chaleur, de dévouement mutuel toujours plus profond. Une vision idyllique puisée dans sa lecture assidue des romans de Clarence Day¹⁸. Tel est l'environnement émotionnel qu'elle aurait voulu instaurer avec son époux et que les explosions épisodiques de celui-ci, sa rage refoulée, ont rendu impossible. Quand elle est réellement à bout, que sa colère à elle déborde et qu'elle déprime pour de bon, elle fourre quelques affaires dans une valise, emmène les enfants les plus jeunes et s'en va passer un jour ou deux chez des parents, dans la région. « Un jour j'ai dit à papa qu'ils me manquaient vraiment, se souvient Doug fils. Il a répondu : "Moi aussi, allez, on va les chercher." On y est allés et on les a ramenés à la maison. »

C'était sans doute inévitable, toujours est-il que Kelley, collectionneur, analyste, chercheur de vérité jusqu'au tréfonds des replis les plus obscurs de l'âme humaine, et ex-magicien, s'est donné pour objectif de faire de son fils aîné un individu exceptionnel.

Le jeune Doug a été le cobaye auquel il a appliqué ses techniques agressives de développement mental, pratiquement dès le moment où le nourrisson est sorti de la maternité. Le fils a remplacé Göring, Hess et Rosenberg comme sujet expérimental du père. Chez lui, le garçon est soumis à un entraînement intensif, cours particuliers, gavage d'informations en tout genre, sans oublier les exercices destinés à booster son intelligence. Il se rappelle encore aujourd'hui la souffrance et le stress des exercices d'observation que lui infligeait son père et qui prenaient la forme d'un défi : assis dans le salon, Kelley demande à Doug de balayer la pièce du regard et de prendre note du plus grand nombre de détails possible. Après avoir prié le garçon de quitter la pièce, Kelley modifie légèrement la disposition des objets. Parfois il s'agit seulement d'un crayon poussé de l'autre côté de la table basse. « Qu'est-ce qui a changé ? » interroge Kelley au retour de son fils. Doug redoute ces exercices qui peuvent le plonger dans un état de panique, mais il éprouve aussi de l'excitation et de la satisfaction quand il répond correctement. Une étrange combinaison de sentiments.

« Je passais tout le temps des tests de QI », explique Doug. Kelley

en transmettait les résultats, qui oscillaient généralement entre 150 et 160, aux responsables de l'école ainsi qu'à son collègue et ami de longue date Lewis Terman, professeur à Stanford, spécialisé dans l'éducation des enfants et plus particulièrement des surdoués. En 1952, alors que Doug est âgé de quatre ans, le *Saturday Evening Post* publie un article consacré aux individus dotés d'un quotient intellectuel élevé et à la théorie de Terman. Sur la photo illustrant l'article, on voit Dukie penchée au-dessus de Doug fils. L'enfant, assis sur le canapé, tient dans les bras une poupée et regarde l'objectif avec curiosité. Sa petite sœur Alicia est à côté de lui. Kelley, en surplomb, porte une cravate de soie luisante. Seule figure se tenant debout, rayonnant d'intelligence, il a les yeux fixés sur le crâne de son fils.

Kelley soumet la mémoire de Doug fils à un entraînement intensif. Le jeune garçon doit fréquemment se rendre sur les campus de Stanford et de Berkeley où il rencontre les meilleurs « testeurs d'intelligence » du moment : Bruno Klopfer, Alfred Korzybski et Samuel Ichiye Hayakawa. S'il lui prend subitement l'idée que Doug a besoin d'apprendre l'astronomie, Kelley demande à l'astronome dirigeant le planétarium le plus proche de venir lui donner des cours. À l'école, il lui fait sauter trois classes. Malgré le caractère écrasant de sa propre autorité, qui ne souffre aucune contestation, il l'incite à remettre en question l'autorité des autres. Chaque jour, le jeune Doug doit satisfaire à une nouvelle exigence paternelle : « Quand je me réveillais, papa me tendait un jus protéiné et une feuille sur laquelle il avait noté des mots à mémoriser pendant la journée. » Kelley s'acquitte de sa mission de père en despote sévère, irritable et absolument inflexible. Il veut se forger un rejeton aux performances intellectuelles hors pair, le plus aigu des observateurs et des analystes qu'on puisse fabriquer à partir d'un enfant. En tant que professeur et expert de la pensée rationnelle, Kelley est convaincu de tout savoir. Son but ultime est d'enseigner à son fils comment parvenir à des conclusions rationnelles « et puis à sortir de soi et à comprendre comment les autres vous voient », se souvient Doug. Si les réactions des autres importent tant à Kelley, c'est finalement parce que seuls les éloges des personnes extérieures à la famille lui apportent un semblant de gratification. Mais ses visées sont aussi plus ambitieuses lorsqu'il inculque à Doug l'importance d'une observation attentive d'autrui. Scruter les attitudes d'un individu, prêter une attention étroite à ce qu'il dit ainsi qu'à son langage corporel permettent de prédire son comportement – du moins c'est ce que professe Kelley. Le psychiatre explique à son fils que ce type de prémonition, après un examen attentif, peut parfois s'accompagner de télé-empathie : la capacité de savoir ce que les autres sentent et pensent. Kelley lui-même est passé

maître dans cet art, capable de capter l'attention des convives dans une soirée, de se montrer persuasif, de leur donner l'impression d'une profonde compétence et de lire dans leur esprit quand il exécute un tour de magie. Il est sans doute au moins une aptitude que l'éducation autoritaire de Kelley a transmise à son fils, c'est cette empathie particulièrement aiguë. Doug parvient en effet à jauger avec beaucoup de finesse l'atmosphère qui règne dans un endroit, l'humeur de ceux qui l'occupent, et il sait circonvénir ceux qui se dressent entre lui et ses buts. « J'ai une perception assez fine de l'ambiance qui règne dans une pièce... Évidemment c'est une capacité très précieuse, mais c'est aussi un terrible fardeau », commente-t-il. De fait, il utilise ce talent que Kelley lui a insufflé pour « prendre la température » et prévoir une éventuelle explosion de son père. Mais un enfant a assez à faire avec ses propres soucis et inquiétudes sans avoir en plus à décrypter les complexes et les impulsions des adultes qui l'entourent. Quoi qu'il en soit, en grandissant, Doug Kelley fils se met à rejeter les fondements de l'éducation paternelle. « Je ne voulais pas réussir, diriger ou prendre le contrôle », insiste-t-il. Il refuse de devenir le personnage imaginé par son géniteur et continue à « aimer une part de [lui] - même », poursuit-il. Doug ne supporte plus le refus de son père d'accueillir la moindre opposition, il commence à fumer de la marijuana et à boire dès l'âge de onze ans. Secrètement, il se conditionne à ignorer volontairement ce qui se passe autour de lui. Et peu à peu l'adolescent apprend à valoriser quelque chose que son père n'a jamais compris, c'est-à-dire l'individualité des autres. La tentative de créer un fils brillant, une sorte de surhomme, le digne descendant des McGlashan, aura été le projet, voué à l'échec, qui mobilisa toute l'énergie du docteur Kelley entre son retour d'Allemagne et la fin de sa vie. Comme si, après avoir scruté les profondeurs obscures de l'esprit nazi et n'y avoir rien trouvé qui les distingue fondamentalement de lui-même ou de qui que ce soit, Kelley avait décidé de créer avec son fils un être humain meilleur, plus fort, plus proche de l'idéal, un individu débarrassé des tares et faiblesses de la vieille humanité, celle-là même qui avait permis le déchaînement des atrocités de la Seconde Guerre mondiale. Peut-être est-ce aussi parce qu'il avait commencé à prendre conscience de ses propres échecs que Kelley a placé un tel espoir dans l'avenir de son fils. Il fut, à l'évidence, un homme miné par de douloureux tourments : peut-être Doug connaîtrait-il une vie meilleure si son père pouvait le former et l'armer contre un monde où l'insignifiance, l'ignorance, la criminalité et surtout le mal semblent l'avoir emporté...

Le psychiatre pessimiste peut aussi se montrer sous un jour moins ingrat : « Pour nos anniversaires, mon père nous comblait toujours de cadeaux. Il nous emmenait là où nous le voulions et il était souvent

enjoué », concède Doug. Mais les névroses de Kelley lui laissent peu de liberté de manœuvre pour se montrer un bon père. « Il ne voulait pas comprendre que nous étions des êtres différents de lui, et pas simplement ses enfants. » À l'âge de sept ans, le petit Doug élabore déjà des plans pour échapper à la férule paternelle. Et cela va plus loin : « Si je monte sur le congélateur avec le hachoir à viande, serai-je assez chanceux pour le lui enfoncer d'un coup dans la tête avant qu'il ait compris ce qui lui arrivait ? » se rappelle-t-il avoir pensé. Mais ce n'était pas un enfant violent et s'il a fait le choix « de se taire, de bouillir intérieurement et de survivre », il a avant tout besoin qu'on le « laisse en paix et d'être libre ».

Avoir un père comme Douglas Kelley représente à la fois une aubaine et une malédiction. Son fils a découvert le bonheur d'apprendre et l'aventure de la curiosité. Il a acquis le don de lire dans l'esprit des gens et passé des heures enthousiasmantes à cultiver son esprit. Mais il doit aussi affronter l'implacable énergie d'un guide en proie à de terribles conflits intérieurs, un psychiatre de haut niveau en détresse. Qui refusait obstinément de consulter un confrère. En tant que père, Kelley est capable d'amour, mais il ne sait guère s'ouvrir à ses enfants. Quand il veut s'approcher d'eux, sa rage intérieure toujours à fleur de peau les tétanise. Il les entraîne derrière lui, bon gré mal gré, comme un train fou. Cette éducation constitue une terrible épreuve pour Doug fils. Le soir dans sa chambre, au sous-sol de la demeure familiale, il connaît des moments de profonde révolte : « j'avais des accès de fureur et je devenais dingue, je saccageais ma chambre et puis je remettais tout en ordre, je dormais d'un sommeil léger parce que je craignais que mon père ne se saoule et descende me coller une raclée. » Doug sait que la violence de son père ne dépasserait pas certaines limites, mais il la redoute néanmoins : « Je savais qu'elle était dangereuse. » Kelley peut entrer dans une colère homérique sous n'importe quel prétexte – et même sans la moindre raison. Mais parfois le psychiatre descend simplement embrasser son fils sur le front. Et Doug ne sait jamais auquel de ces deux personnages il aura affaire la prochaine fois qu'il entendra ses pas sonores dans l'escalier.

Souvent Doug construit des dialogues imaginaires pleins de rancune avec son père. Il lui déclare ainsi, en son for intérieur : « Tu crois que tu sais tout, mais tu n'auras pas mon essence. Tu ne peux pas me briser ni entrer ici », dit-il en montrant son cœur. « Cette pépite, pour l'avoir, il faudra que tu me tues. » Parfois Doug fils sort par une des fenêtres du premier étage et monte s'asseoir sur le toit pour

réfléchir à l'énigme que constitue son père. « Il était difficile de comprendre comment quelqu'un qui avait de tels dons et pouvait aider tant de gens était incapable de se venir en aide à lui-même. Ça reste aujourd'hui encore assez déconcertant », dit-il. Il est vrai que les relations et les collègues de Kelley ne soupçonnent pas à quel point il est psychologiquement perturbé.

Contiguë à la chambre de Kelley, il y a une penderie où les enfants, quand les insultes fusent entre leurs parents, ont coutume de s'enfermer pour écouter. « Je rentrais là-dedans, je m'enveloppais dans un manteau de fourrure et j'écoutais, confie Doug. Je me disais qu'ils étaient fous. Papa était en colère, une colère froide, cérébrale. Celle de maman était plus douce. Il était si dominateur. Je me rappelle une violente dispute à propos de quelque chose qu'un présentateur avait dit à la télé. Je savais que maman avait raison. Mais c'est mon père qui a eu le dernier mot. » Doug poursuit : « J'avais toujours peur que l'un des deux ne meure. La hantise de ma mère était qu'il mît fin à ses jours après avoir supprimé tout le monde. Un personnage si imbu de lui-même ne pouvait s'avouer à lui-même : "Il y a quelque chose qui cloche chez moi" ».

Dans l'esprit de Kelley, demander de l'aide à un confrère psychiatre lui ferait courir le risque de ternir sa réputation – hypothèse inconcevable. Et puis qui ? Qui solliciter qui ne sache pas qu'il était un interprète mondialement reconnu du test de Rorschach, consultant pour la police chargé d'évincer les candidats indésirables et expert estimé en matière de délinquance et de comportement criminel ? Pour l'amour du ciel ! se lamente-t-il probablement à ses pires heures de désespoir et de colère, qui voulez-vous qui soit capable de comprendre un type qui a soigné les nazis, les criminels les plus célèbres du siècle, mais se montre incapable d'empêcher son propre esprit de céder au vertige du chaos ? Comment avoir la garantie que son confrère garderait le silence ? Il s'est construit une splendide image publique fondée sur la compétence, l'autorité, la rationalité et le contrôle. Chez lui, il tombe le masque et sirote ses bières en short et tee-shirt. Mais ressemble à un volcan sur le point de faire éruption. Dukie devait plus tard confier à son fils que son père était trop « prestigieux » pour se permettre de consulter un psychiatre.

La colère et les frustrations de Kelley restent donc enfermées sous le couvercle. Ses émotions se canalisent dans le travail ou explosent dans ses moments de crise. Les multiples responsabilités qu'il a endossées sont là pour le distraire de ses démons intérieurs. Il zappe entre les cours, les consultations criminelles, les apparitions à la télé,

les conférences, les tests d'entrée dans la police, ses propres articles et ses devoirs conjugaux ou familiaux. Il prépare le dîner tous les soirs, rencontre et ausculte des psychopathes, essaie d'obtenir de ses enfants qui ne sont même pas encore adolescents des performances intellectuelles de haut niveau et divertit ses auditoires. Tout cela sans jamais tenter de soigner son effrayante instabilité psychique. Et puis il grossit : son poids grimpe avec son stress et il est sujet à des ulcères duodénaux. Mais il en faut plus pour le dissuader de manger des plats épicés et il avale des antiacides à peu près comme Göring engloutissait ses cachets de paracodine. Son généraliste, le docteur Borson, le met en garde : son ulcère est sans cloute le résultat d'un surmenage professionnel. Mais Kelley a mieux à faire que de perdre son temps à se soigner lui-même.

Certains repèrent quand même les écueils de cet activisme frénétique. Lewis Terman l'avertit du risque qu'il encourt à tirer autant sur la corde. « Je suis stupéfait par le nombre d'activités dans lesquelles tu t'es investi et je ne peux m'empêcher de me demander si ce n'est pas un peu trop pour ton équilibre professionnel à long terme », écrit Terman à Kelley en 1955. Terman est nettement plus âgé que Kelley, et le connaît depuis l'enfance. Lui-même est d'ailleurs un bourreau de travail – une inclination qu'il regrette. Dans sa réponse, Kelley explique d'une manière défensive comment il a accru le rythme de son activité pour réussir à tout faire. Par exemple, écrit-il : « La préparation d'un discours ou d'un article me prend en général vingt à trente minutes, à moins, bien sûr qu'il ne s'agisse d'un projet de recherche important. » Il admet pourtant qu'il ne parvient pas à concilier adéquatement les rôles de père, d'enseignant et de chercheur, et promet à Terman de tenir compte de sa mise en garde. Mais il ne tiendra pas sa promesse, ses démons intérieurs ne lui laissant aucun répit. Cette même année, sa mère meurt. Bien qu'il n'ait laissé aucun témoignage de sa réaction d'alors, l'événement a dû le bouleverser. George Dreher, un ami de la famille, a remarqué la lourdeur du fardeau que portait Kelley. À l'automne 1957, il constate que Kelley souffre « du poids de son exceptionnelle charge de travail », ainsi qu'il l'indiquera à Dukie dans un courrier ultérieur. « Mais je ne comprends que maintenant la violence de la tension intérieure qui en résultait. Il est probable que non seulement moi-même mais bien d'autres, qui aurions dû comprendre et réagir, avons été entravés par l'évidente impression de compétence et de vitalité qu'il dégageait. » Lorsque Dreher écrit cette lettre, il est trop tard.

À l'âge de quarante-cinq ans, les pressions professionnelles qui

pèsent sur Kelley, les griefs et les déceptions intimes ajoutés à l'échec de son mariage vont former un mélange explosif et mortel. Doug fils revoit la scène de cauchemar comme un vieux film en super-huit.

C'est le jour de l'an de 1958, en fin d'après-midi, le lendemain de son anniversaire. L'arbre de Noël est toujours là, dans le coin du salon. Alicia et Allen, les deux enfants les plus jeunes (huit et quatre ans), jouent près de la cheminée. Sur l'écran de la télé passe un match de football américain que regardent Doug fils et son grand-père, Doc.

Kelley et Dukie préparent le dîner dans la cuisine. Tout à coup, on entend des éclats de voix venant de ce côté. La tension monte, le sens de la querelle n'est pas audible mais les vociférations grimpent de quelques décibels. Doc lève les yeux et tend l'oreille. Kelley et Dukie s'invectivent à tour de rôle. Pas de doute possible, c'est une très violente dispute. À un moment, Kelley ouvre brutalement la porte et traverse à grands pas le salon. Fulminant, égaré, il marmonne des phrases incompréhensibles. Il n'en peut plus, rugit-il. Il grimpe à l'étage, s'enferme dans son bureau, claque la porte. Arraché, un cale-porte en porcelaine bleue roule et se brise, éparpillant dans l'escalier une multitude de tessons de porcelaine. Dukie entre dans la pièce et jette à Doc un regard effrayé. « Cette fois ça va vraiment mal », fait-elle.

Doc se lève et fait sortir de la pièce les petits Alicia et Allen. Doug fils prend position derrière le canapé pour regarder la scène. Quelques instants se passent et ce qui devait arriver arrive : le père sort de son bureau et apparaît en haut des marches. Il tient quelque chose dans la paume de sa main. Dukie s'avance au bas de l'escalier sans rien dire. Kelley, posté sur le palier en mezzanine, apostrophe ses proches. Il les harangue presque. « Je ne peux plus supporter tout ça ! hurle-t-il. Je vais avaler cette capsule de cyanure et dans trente secondes je serai mort. Je vais prendre ça et personne n'en aura rien à faire ! »

Dukie intervient : « Doug, non ! » Doc s'écrie : « Ne fais pas ça ! »

En quelques secondes interminables qui s'écoulent comme au ralenti, le monstre qui couve et grandit lentement en lui, fruit du stress, de la colère, de la frustration et de la peur, prend possession de Kelley. Il est aussi visible de tous ses proches qu'un noir et soudain nuage enténébrant le ciel. Cette créature qui jusqu'alors n'avait jamais osé se montrer aussi impudemment occupe d'un coup tout l'espace. Elle a pris le contrôle de l'âme de Kelley et comprend aussi parfaitement l'intensité du drame en train de se jouer que la fascination qui tient son public en haleine. Elle force le père à ouvrir la paume de sa main et à placer quelque chose dans sa bouche. Il

l'avale.

« Non, Doug, non ! » hurle Dukie. Tel un pantin désarticulé, Kelley s'effondre sur les premières marches, comme si le monstre qui le possédait venait de lui donner congé tout aussi brusquement. Dukie grimpe les marches quatre à quatre, tend la main, empoigne Kelley, le traîne jusqu'au bas de l'escalier. Il est encore vivant, suffoque, lui lance des regards effarés. Elle lui soutient la tête de la main. Ils échangent quelques mots. La mécanique du spectacle si bien rodé s'est grippée. Il n'était pas prévu que ça aille aussi loin.

Avec le renfort de Doc, Dukie tire son mari jusqu'au cabinet de toilettes qui jouxte l'entrée. Puis elle se précipite pour appeler les secours tandis que Doc verse de l'eau dans la bouche de Kelley pour lui faire régurgiter le poison. Doug fils, qui n'a pas bougé de son poste d'observation, est sous le choc.

Les secours arrivent enfin. Quelqu'un fait sortir les enfants de la maison par la porte d'entrée. Au moment où Doug fils passe à côté de son père qui gît sur le carrelage des toilettes, le haut du corps sous le lavabo et les jambes dans le couloir, il aperçoit son visage. Ravagé par les convulsions, Kelley a les yeux rouges exorbités et la bouche écumante. Le jeune garçon se dit alors : « Je ne voudrais vraiment pas mourir comme ça. » Puis quelqu'un l'entraîne et les enfants vont passer les heures qui suivent chez des voisins. « Je ne m'étais pas imaginé qu'il allait mourir, jusqu'à ce que maman rentre à la maison et me l'annonce... Je croyais qu'il s'en tirerait », raconte Doug fils. Les médecins de l'hôpital de Berkeley, où est transporté Kelley, le déclarent mort à son arrivée.

Ce soir-là, le commissaire divisionnaire Holstrom passe voir les Kelley. Il jette un coup d'œil à Doug fils, l'emmène dans une chambre et cherche ses mots. « C'est terrible, dit-il au jeune garçon. Mais ne t'y cramponne pas. Il peut rester vivant dans ton pauvre cœur, mais va de l'avant et emporte-le avec toi. » Va de l'avant – n'en reste pas prisonnier. Doug fils n'oubliera jamais la gentillesse du policier.

Dukie, plus tard, tentera de l'apaiser avec une explication puérile. « On se disputait, mon chéri, dit-elle, et ton père s'est brûlé avec la poêle. » Après la scène dont l'enfant vient d'être le témoin, ces paroles sont dérisoires. Son père ne s'est pas donné la mort à la suite d'une brûlure accidentelle, et il le sait bien, jusque dans son incompréhension, Dukie reste loyale à Kelley. Pour elle, ce suicide demeure à jamais inexplicable. Son mari n'a pas laissé de note derrière lui. « Je n'ai jamais su le pourquoi. Il n'était pas malheureux », insiste-

t-elle quand un reporter de San Francisco vient la questionner, plus de quarante ans après, « je me suis sorti ça de la tête. Je ne veux pas essayer de me rappeler... C'est quelque chose auquel je ne veux pas penser. C'est juste un mystère. »

Sur ce suicide, Doug fils, lui, n'a jamais cessé de s'interroger. Il a voulu comprendre. En cela il est bien le fils de son père. Ce dernier aurait pu éviter la tragédie, estime-t-il, jusqu'au moment où il s'est emparé de la capsule de cyanure, optant alors pour un geste irréversible. Un véritable homme de caractère aurait pu contenir sa fureur, retrouver ses esprits, mais Kelley n'était qu'un homme comme les autres. Doug fils est arrivé à la conclusion que son père, quand il s'est adressé à eux depuis le palier, jouait la comédie, mais que la puissance accumulée de ses émotions et sa souffrance intérieure l'ont emporté sur la pensée rationnelle dont Kelley était pourtant, notamment à travers la sémantique générale, un prosélyte convaincu. Comme si sa raison l'avait subitement déserté.

Le psychiatre n'étant pas décédé de mort naturelle, la police du comté décide de pratiquer une autopsie, laquelle ne révèle aucune maladie qui aurait pu conduire le psychiatre à un geste désespéré. Des rumeurs ont en effet circulé selon lesquelles Kelley aurait été déprimé par l'aggravation d'une grave maladie de l'estomac ou de l'intestin. Deux jours plus tard, l'urne contenant ses cendres rejoint le caveau de la famille McGlashan, où le mémorial à Charles McGlashan domine l'inscription des autres membres de la famille, celle de Kelley comprise. À l'office religieux, l'assistance est clairsemée. Dukie, qui craint de traumatiser les enfants, ne leur a pas permis d'y assister. Une lourde tristesse s'abat sur la demeure de Highgate Road.

Dans les journaux de la baie, les jours suivants, il est beaucoup question de ce suicide. Presque tous les articles évoquent le choc que représente cette nouvelle pour ses collègues et amis, ainsi que leurs tentatives d'explications : l'hypothèse est ainsi formulée que Kelley aurait été terrassé par un extrême surmenage, une maladie mortelle ou encore la réalisation soudaine du caractère incurable de la malfaisance humaine. Certains suggèrent que sa mort était inévitable. Un journaliste de la *Berkeley Gazette* rappelle, de façon assez sinistre, que « le docteur Kelley a affirmé un jour que la vie professionnelle d'un psychiatre durait environ quinze ans, et puis qu'ensuite soit il devenait fou, soit il se suicidait. Il exerçait depuis 1940 ». Aucun compte-rendu ne mentionne la dispute qui a éclaté avant le geste fatal de Kelley, et beaucoup prétendent même qu'il a serré Dukie dans ses bras et lui a souhaité une heureuse année juste avant d'avaler le

cyanure. Le journaliste du *San Francisco Examiner* conclut même, assez sottement : « Pour autant qu'on le sache, sa vie ne renfermait pas le moindre noir secret. »

On a émis aussi toutes sortes d'hypothèses au sujet de l'origine et de la signification du cyanure. À commencer par celle-ci : en 1946, Kelley aurait-il pu fournir lui-même le poison au *Reichsmarschall* ? Plusieurs journalistes qui ont couvert le suicide du psychiatre affirmeront que la dose mortelle de cyanure était un souvenir de Nuremberg, voire un cadeau du maréchal. Un présent de Göring ? Peut-être, mais pas au sens littéral du terme. L'exemple du chef nazi démontre qu'un homme qui anticipe la nécessité de s'empoisonner en garde volontiers une dose à portée de main.

Tous ces journalistes, avec un tact louable mais une négligence peu professionnelle, évitent d'interroger Dukie. Elle répond aux questions de la police, mais ne reçoit pas la moindre visite d'un enquêteur officiel ou d'un reporter. Établir un lien direct entre le décès de Göring et celui de son époux lui semble « du dernier ridicule et témoigne d'une sorte d'usage irrationnel – et non informé – de quelque motivation cachée relevant des propres problèmes de l'auteur ». Remarquant qu'il aurait été contraire à l'éthique et illégal, pour son mari, d'assister Göring dans son suicide, elle se demande si « ces calomniateurs auraient été jusqu'à commettre ce genre d'acte ». Et elle balaye la possibilité que Göring ait pu remettre une capsule de cyanure à Kelley : « Absurde ! »

Dukie doute d'ailleurs que Kelley ait absorbé le cyanure sous forme de capsule. Ce qu'il tenait au creux de la main s'apparentait plutôt à une poudre, écrira-t-elle en 1985. « Je n'ai pas vu le récipient mais d'après la façon dont il le tenait dans sa paume, je dirais que c'était rond et assez grand pour qu'il puisse rapidement verser un peu de poudre dans l'autre main, la porter à la bouche et l'avaler. » Elle est convaincue que Kelley est décédé très peu de temps après son empoisonnement, sans doute au moment où Doc tentait de lui verser de l'eau dans la bouche : « J'ai entendu un choc sourd pendant que je parlais [au téléphone] et je crois qu'il est tombé raide mort à ce moment-là – très vite et sans souffrir. » Ce compte-rendu relève plus du vœu pieux que d'une description exacte de la réalité. La mort de Kelley, comme Doug fils a pu le constater, n'a pas été indolore. Le médecin généraliste de Kelley expliquera aux reporters que personne ne prend de gaieté de cœur la décision d'avaler du cyanure, parce que ce produit chimique provoque dans la trachée des « brûlures très douloureuses ». Reste la question la plus évidente, celle à laquelle

Dukie n'a jamais répondu : pourquoi son mari a-t-il utilisé du cyanure ?

Il avait des pistolets dans son bureau – une mort par arme à feu aurait été plus rapide, plus « propre », au moins pour la victime, et plus « virile ». Si Kelley voulait du mélodrame à l'occasion de ce premier de l'an, pourquoi ne pas avoir brandi un pistolet ou un couteau pour tenir son public en haleine, au lieu d'une substance cachée dans sa main, donc invisible aux témoins de la scène ? En tant que psychiatre accoutumé aux modes opératoires des criminels, Kelley savait qu'ingérer du cyanure entraînerait une agonie parmi les plus éprouvantes qui pussent être infligées au corps humain. Le choix de ce poison particulier et de cette forme extrêmement rare de suicide dépasse un simple désir d'exhibition mélodramatique qui aurait mal tourné. Le cyanure est une évocation délibérée du suicide de Göring, l'ultime geste de défi héroïque du *Reichsmarschall* aux vainqueurs qui l'ont acculé. Lorsque Kelley s'empare du cyanure, ce geste ultime exprime le rejet du destin qui l'attend et qu'il juge, semble-t-il, pire que la mort. Cette mort qui offre la fuite la plus rapide et la plus noble au psychiatre placé devant un futur ignominieux : la dégringolade d'un individu terrassé par les insécurités, les responsabilités et les pressions qui le submergent – la chute d'un homme qui finira par perdre la face. Exactement comme Göring, au regard de la haute opinion qu'il avait de lui-même, ne pouvait accepter de se voir infliger l'indignité d'une pendaison, Kelley redoutait de passer pour un incapable, indigne de louange ou de reconnaissance. La douleur de cette mort était préférable à la souffrance pire qui l'attendait s'il avait dû affronter la vie à venir.

Dans son ouvrage de 1950, *La Psychologie de la dictature*, Gustave Gilbert expliquait en ces termes l'adhésion de Göring au nazisme : « Ce furent l'ivresse de gloire, la frénésie de la grandeur, le théâtre de l'héroïsme qui l'attirèrent. » Kelley était sensible au même genre d'émotions fortes et d'existence vécue le pied sur l'accélérateur devant des auditoires captivés. Leurs ressemblances expliquent sans doute le lien profond qui se noua entre Göring et lui. Deux hommes qui choisirent, une fois la chevauchée héroïque parvenue à son terme amer et terrible, de s'éjecter en vol. Ce n'est pas une coïncidence si le cyanure, un poison violent aux ravages particulièrement impressionnants, fut leur choix à tous deux.

Les nécrologies et autres éloges funèbres, s'ils vantent alors les immenses qualités de Kelley, démontrent involontairement à quel point le psychiatre aura su efficacement masquer à toutes ses relations

certains aspects de sa vie privée. « Pendant presque trente ans, nous avons été des amis extrêmement proches », écrira ainsi Daniel Fitzkee, un ami prestidigitateur. « En trente ans, au fil de toutes ces années, je ne l'ai jamais vu agir impulsivement... Doug m'avait dit, comme je suppose il l'avait dit à d'autres, que personne ne connaît son propre point de rupture. » Si Kelley a mis fin à ses jours, suppose alors Fitzkee, c'est qu'il s'infligeait un rythme de travail trop pesant et qu'il a craqué sous la pression. « Même pour un homme aussi complexe, la réponse n'est pas plus compliquée que ça. »

Peu à peu, les journaux cessent de parler du suicide, les cartes de condoléances, d'affluer. La famille Kelley, ou ce qu'il en reste, est livrée à elle-même.

CHAPITRE 10

Post mortem

U

ne fois achevé le travail des policiers et les cendres de Kelley inhumées dans la sépulture familiale, Dukie, de retour à Kensington, tente de reprendre en main la destinée des siens. C'est un peu comme si le conducteur de la diligence avait été tué et qu'il fallait saisir à la volée les rênes de chevaux emballés. Kelley reste omniprésent, parmi ses appareils de laboratoire, objets et gadgets en tout genre, mais il n'est plus là pour leur donner sens ou vie. Pour ses enfants, Dukie a toujours su représenter une présence aimante, mais elle ne sait comment leur imposer son autorité et sa propre conception de l'existence. Son mari avait confisqué ce rôle : la discipline, l'éducation, les idées et l'argent du ménage, c'était lui. Il s'était même imposé dans la cuisine. Dukie n'a pas la moindre idée de ce que cela signifie de préparer un repas.

Au cours de l'année qui suit la mort de Kelley, elle met en vente bon nombre d'instruments et d'appareils scientifiques : cristaux, mortiers, béchers, pipettes, becs Bunsen, autoclave, microscope, lames de spécimens botaniques, une collection d'algues, une autre de plantes vénéneuses sous verre, un sextant à bulle, deux crânes humains, une carte en relief de la Californie, un appareil photo Polaroid avec flash, le magnétophone caché dans le tiroir du bureau, une maquette de raffinerie, et un moteur à vapeur miniature... Mais elle conserve beaucoup d'objets, à commencer par la vaste collection de dossiers médicaux, de papiers, de notes, de résultats du test Rorschach et de souvenirs divers qu'il a rapportée de Nuremberg.

Dukie s'efforce également de promouvoir de son mieux les idées et les opinions de son mari. En 1961, elle autorise une réimpression de *22 Cellules à Nuremberg*. Les récits autobiographiques, tel le journal d'Anne Frank, commencent à susciter l'intérêt des lecteurs, mais les criminels de guerre nazis sont passés de mode : l'ouvrage de Kelley se vend mal. Sa série d'émissions intitulée *L'Homme criminel*, en revanche, remporte un franc succès. Diffusée après sa mort sur des

chaînes éducatives dans l'ensemble du pays, elle vaut à l'une d'elles un prix Sylvania pour sa qualité exceptionnelle. Dukie espère capitaliser sur ce succès pour vendre le manuscrit consacré à la criminologie, commencé avec Gordon Waldear et demeuré inachevé. Waldear y travaille depuis plusieurs mois et tente de convaincre des éditeurs, mais l'ouvrage ne verra jamais le jour. Argument avancé : privé du dynamisme de Douglas Kelley pour le promouvoir et le présenter dans les conférences captivantes qui ont fait sa renommée, le livre a peu de chances de trouver son public.

Cet échec ne décourage pas Dukie, qui va continuer à promouvoir activement les théories et l'œuvre de son mari. Sa carrière, songe-t-elle, pourrait être portée à l'écran. Elle contacte à cette fin un scénariste de télévision du nom de Frank L. Moss, qui a notamment signé des épisodes de *Route 66* et de *US Marshall*, et s'efforce d'intéresser un producteur au projet. La note d'intention de la série évoque un « psychiatre consultant et ses aventures dans le monde du crime et de la criminologie ». Ce projet lui aussi restera lettre morte.

À l'été 1961, la famille Kelley quitte la demeure de Highgate Road et emménage un peu plus haut sur les collines, dans une maison baignée de lumière, avec vue panoramique sur la baie. Le temps passant, le souvenir du traumatisme s'efface peu à peu et Dukie, à l'incitation de ses ami(e)s, envisage de refaire sa vie. On lui présente des prétendants éventuels. L'un d'eux lui propose une sortie d'une journée sur son bateau, qu'elle accepte. Mais dès le début les choses tournent mal : le petit Allen tombe à l'eau en montant à bord.

« Je suis très bien toute seule, grommelle-t-elle souvent à l'adresse des enfants. Pourquoi veut-on me marier ? » Plus elle avance, plus elle est convaincue qu'elle n'a nul besoin d'un homme pour « l'enquiquiner ». Elle estime avoir été mariée au meilleur spécimen possible. En digne fille du Sud, stoïque et loyale, elle a fait le choix de se souvenir de tout ce qui fut satisfaisant et réussi. Le reste, elle l'a relégué aux oubliettes. Elle décide qu'elle et Doug, ainsi qu'elle continue d'appeler son mari, ont tiré le meilleur parti de leur destin.

Cette mémoire sélective n'est guère de nature à aider ses enfants à se remettre de la mort accablante de leur père. La famille « vole en éclats, le traumatisme du suicide ayant laissé à chacun des séquelles différentes », explique Doug fils. Allen, le plus jeune, reste le bébé de Dukie, qui le veille très tendrement. Alicia, de son côté, se rapproche de sa mère et prend soin d'elle.

Doug fils, lui, rejette activement tout ce que son père lui a appris. « Je détestais l'idée du pouvoir, de guider les autres », dit-il. Comme ses parents lui ont fait sauter plusieurs classes, il entre en classe de cinquième à neuf ans. Après un court passage par un collège militaire du Tennessee, il revient au lycée d'El Cerrito, à côté de Berkeley, pour passer le bac. Doug Kelley fils va faire son chemin, se marier à plusieurs reprises, passer d'une période hippie à la vie professionnelle en évitant toujours de se distinguer, d'exceller, bref d'être le « superman » que son père avait rêvé qu'il fût. Et il fera carrière dans un centre de tri postal. Il gagnera auprès de ses camarades de travail la réputation d'un homme à l'intuition exceptionnelle, celui qui est au courant de tout dans le bâtiment : il le doit à sa « télé-empathie », toujours en alerte. Un temps il comptera parmi ses collègues une certaine Georgia Abbott – la femme qui découvrit les effets de Stephanie Bryan dans le sous-sol de la maison de Burton Abbott, son mari. Lequel termina à la chambre à gaz à la suite, notamment, du rapport psychiatrique rédigé par le père de Doug...

George « Doc » Kelley continuera d'exercer son métier de dentiste à San Francisco jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans, survivant à son fils près de quatorze ans. Il le rejoint au cimetière de Truckee en 1971. À ce moment, seuls trois des hommes qui occupaient les vingt-deux cellules de Nuremberg sont encore en vie. Derrière les barreaux de la prison de Spandau, à Berlin, Rudolf Hess se survit à lui-même. En 1948, Maurice N. Walsh, un psychiatre de la clinique Mayo qui travaille comme consultant pour l'armée américaine, l'a examiné. Quelques années plus tôt, Walsh s'était intéressé au fonctionnement mental des tyrans après avoir eu comme patient Rafael Trujillo, alors dictateur de la République dominicaine. Ce dernier, officiellement venu pour un bilan de santé, avait en réalité besoin de faire soigner une syphilis. Un entretien avec le despote avait convaincu Walsh de sa folie : « Schizophrène... incapable d'éprouver un sentiment de culpabilité ou des émotions d'amour et de tendresse normales. » Walsh s'était demandé comment un tel homme pouvait diriger un pays et s'attacher des partisans sincères. Il commença alors à tenter de percer à jour l'insensibilité de tous ces potentats face à la vie humaine et aux droits de l'homme.

À Spandau, un groupe d'officiels alliés accompagnait Walsh lors de sa visite à Hess, ce qui compliqua quelque peu son entretien. Hess, très amaigri et souffrant toujours de fréquentes crampes d'estomac, « était affable et agréable pendant l'interview, qui dura deux heures et fut pour une très large part traduite par l'interprète américain », écrira

Walsh. Son amnésie semblait alors avoir disparu et Hess se rappelait clairement la plupart des événements de son passé. Il avait certes quelques difficultés à se souvenir de ses phases amnésiques anglaises mais répétait qu'à Nuremberg, il simulait. « Après quoi, Hess a demandé la permission de faire une déclaration, racontera Walsh. Avec une dignité considérable et une grande emphase, il a déclaré d'une façon très formelle qu'il considérait son emprisonnement actuel comme déshonorant et injuste. Il a affirmé que dans cette prison lui et ses camarades étaient parfois insuffisamment nourris, et contraints à un rude labeur, ce qui était contraire à la sentence du tribunal de Nuremberg... Il a dit qu'il souhaitait demander à être remis en liberté. » Dans son rapport à ses supérieurs, peu après l'entretien, Walsh déclara que Hess ne souffrait pas d'hallucinations ni de délire, que son humeur était normale et qu'il n'était pas psychotique. Selon lui, l'ancien dauphin d'Adolf Hitler était capable d'émotions plus profondes que ce à quoi il s'attendait. Il qualifia Hess d'« individu d'une intelligence supérieure avec des traits de personnalité schizoïdes », ayant présenté un épisode d'amnésie hystérique dans le passé en raison d'un intense stress émotionnel.

Quelques décennies plus tard, Walsh reviendra pourtant sur cet examen psychiatrique, dans des termes très différents. Hess, se souvient-il alors, « présentait une schizophrénie latente. Il n'y avait aucun doute sur la nature foncièrement psychiatrique de ses troubles psychiques ni sur le fait qu'il avait eu des épisodes psychotiques récurrents pendant plusieurs années d'affilée. La situation était vraiment étrange ». Walsh conclut en déplorant la longue peine d'emprisonnement infligée au pensionnaire de Spandau. « Les autorités militaires m'avaient interdit de rendre public mon diagnostic sur Hess, car il risquait, m'a-t-on dit, d'irriter les Russes, et à l'époque du blocus aérien de Berlin, les Russes prenaient très facilement la mouche. »

Les Soviétiques s'opposaient en effet absolument à toute mesure de clémence envers Rudolf Hess, dont l'incarcération, à leurs yeux, devait aller à son terme. Dans des circonstances normales, selon le système judiciaire américain ou britannique, Hess n'aurait peut-être pas été déféré devant un tribunal mais les Russes, une fois la sentence prononcée, exigèrent sa stricte application. Dans les années 1970, alors que les derniers de ses compagnons de geôle, Baldur von Schirach et Albert Speer, ont été libérés et qu'il est désormais le seul détenu de Spandau, des comités de citoyens britanniques demanderont à ce que le dossier de Hess soit réexaminé, requête appuyée par son épouse et son fils, qui sollicitent une remise de peine. L'URSS, seule

parmi les vainqueurs alliés, refuse obstinément toute remise en liberté.

John Dolibois, le premier interprète de Kelley à Nuremberg, entrevoit Hess pour la dernière fois en 1984. En visite auprès de la brigade de l'US Army à Berlin, le couple Dolibois survole la ville en hélicoptère. L'appareil fait un passage à basse altitude au-dessus de la prison de Spandau. « En me penchant je repérai une silhouette solitaire qui cheminait à pas lents le long d'une des allées du jardin de la prison », raconte Dolibois. Hess, maladif, s'est replié sur lui-même. Il refuse de parler à quiconque et même de voir sa famille. L'individu qu'il a connu, campé dans un déni farouche, n'est plus. « Voûté, il avançait lentement en traînant les pieds. » Trois ans plus tard, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, Hess réussira à commettre un suicide assez singulier en s'étranglant lui-même avec un câble électrique. La prison de Spandau sera démolie peu après pour éviter que les néonazis n'en fassent un lieu de commémoration.

Pendant que la santé de Hess se détériore, les experts se disputent au sujet de l'interprétation des tests de Rorschach auxquels Kelley et Gustave Gilbert l'ont soumis, ainsi que Göring et les autres accusés de Nuremberg. Ces résultats ont inspiré à de nombreux psychologues des objections méthodologiques : déboulonnés de leur piédestal, stressés par leur capture et l'incarcération, les dignitaires nazis n'ont pas passé ces examens dans des conditions que l'on peut qualifier de normales. Sans doute n'étaient-ils pas non plus représentatifs des nazis en général et ils se sont retrouvés, en tant que détenus, en position de subordination face à leurs examinateurs. Mais ce que leurs résultats laissent entrevoir de la psyché des chefs nazis a fait de ces tests de Rorschach, quoi qu'on en dise, les tests les plus débattus de toute l'histoire.

Voici les deux camps en présence : dans le premier se rangent ceux qui considèrent, avec Kelley, que les tests de Rorschach des détenus nazis ne font en rien apparaître un « fonctionnement mental nazi », voire une « mentalité nazie ». Quelques-uns, parmi ceux-là, affirment aussi que de nombreux individus jugés sains d'esprit seraient capables d'un comportement semblable à celui des nazis si les circonstances s'y prêtaient – une sinistre conclusion qui semble avoir accablé Kelley quand il l'a faite sienne. Dans l'autre camp figurent les analystes qui mettent en évidence certaines indications tirées du test : elles démontreraient, selon eux, que les chefs nazis présentaient effectivement des symptômes de troubles mentaux.

Gustave Gilbert a été l'un des premiers à défendre cette théorie. En 1961, alors professeur à la faculté de psychologie de Long Island, il a

relancé le débat lors de sa comparution à Jérusalem comme expert au procès d'Adolf Eichmann, l'architecte de la solution finale réfugié en Argentine et enlevé par un commando israélien en 1960. La Cour s'attachait à comprendre la mentalité des criminels de guerre nazis. Témoignant à la barre en présence d'Eichmann, Gilbert expliqua avec les précautions et la solennité requises que son étude des résultats du test de Rorschach auquel ont été soumis les prisonniers de Nuremberg révélait un profil de personnalité commun, caractérisé par une sociabilité déficiente et un manque d'intérêt pour la souffrance d'autrui – une vision diamétralement opposée à celle de Kelley. Gilbert intitula d'ailleurs éloquentement deux de ses articles universitaires portant sur la psychologie nazie « La mentalité des robots meurtriers SS » et « Göring, psychopathe aimable ».

Mais en 1963 la thèse de Kelley, qui soutient la nature très ordinaire de la psychologie nazie, recevra l'appui indirect de la célèbre expérience de Stanley Milgram : on y voit des volontaires, obéissant aux ordres qu'ils reçoivent, administrer des chocs électriques apparemment douloureux et même mortels à des sujets qui sont en réalité des acteurs. La personnalité des exécutants, explique Milgram, ne joue alors qu'un rôle secondaire. Les leçons de la Seconde Guerre mondiale ont eu un impact décisif sur les recherches de Milgram, si l'on en croit son collègue Philip Zimbardo, qui a lui-même conduit une expérience célèbre sur le potentiel de violence des êtres humains (dite « expérimentation de la prison de Stanford »), « La question que se posait Milgram, explique Zimbardo, était la suivante : est-ce que l'Holocauste pourrait se produire aux États-Unis ? Si Hitler vous intimait d'électrocuter quelqu'un, le feriez-vous ? Et tout le monde répondait : "Non, Stanley, ce n'est pas notre genre de faire une chose pareille." Or ce qu'il pensait, lui, et ce alors même qu'il était encore lycéen, c'était : "Comment pouvez-vous le dire, sans jamais vous être trouvés dans une situation de ce type ?" »

Une décennie va s'écouler après les premiers travaux initiaux de Milgram. Les résultats des tests de Rorschach effectués à Nuremberg sommeillent dans des cartons. La plupart des dossiers de Kelley sont d'ailleurs entreposés dans des boîtes d'archives chez Dukie, et les chercheurs n'y ont pas accès. Molly Harrower, cette même spécialiste du Rorschach qui avait tenté de dégager une interprétation consensuelle des tests de Nuremberg dans les années 1940, effectue une nouvelle tentative quelque trente ans plus tard. Maintenant professeur à l'université de Floride, la chercheuse, qui regrette d'avoir suspendu ses investigations antérieures, confie à un groupe de quinze experts les tests de Rorschach que Gilbert a fait passer à Göring, Hess,

Ribbentrop et cinq autres nazis – qui ne sont pas identifiés afin d'éviter les biais – ainsi que huit résultats de Rorschach émanant de patients hospitalisés et de membres du clergé, qui servent de groupe témoin. À la fin des années 1970, on ne dispose pas encore d'une méthode standardisée d'interprétation du test de Rorschach, et Harrower n'a donné aucune consigne en la matière à ces spécialistes. Ces derniers vont réussir à identifier correctement des troubles mentaux chez certains des sujets testés, mais ne pourront relever aucune similitude dans leurs interprétations des résultats des chefs nazis. « Le fait qu'ils n'y soient pas parvenus rend impossible à soutenir l'idée selon laquelle les crimes de guerre seraient imputables à des pathologies mentales », conclut Harrower. Les experts, en fait, considèrent que tous les nazis concernés, à l'exception de Ribbentrop, sont soit normalement adaptés, soit exceptionnellement bien adaptés : le test de Rorschach ne permet pas de différencier les nazis des gens ordinaires. En tout cas, estime Harrower, leurs traits de personnalité cadrent mal avec la brutalité du régime nazi et les atrocités dont il s'est rendu coupable. Plus décisive dans l'essor du fascisme allemand aura été la réceptivité des gens ordinaires aux mythologies, aux manipulations de la propagande, à la tromperie et à la peur. Et cette réceptivité est constitutive de la nature de notre espèce. « Cela pourrait arriver ici », termine Harrower, en écho à Kelley.

À peu près à la même époque, l'équipe de chercheurs de Michael Selzer et Florence Miale, une étudiante de Bruno Klopfer, spécialiste du Rorschach depuis plusieurs décennies et l'un des experts consultés par Harrower juste après la guerre, entament leurs propres investigations sur ces mêmes résultats. Selzer, qui est professeur au département de sciences politiques de l'université de New York, écrit à Dukie en 1975 pour lui demander l'accès aux dossiers de Kelley. La veuve du psychiatre rejette sa demande. Les dossiers de son mari, argumente-t-elle, représentent un volume trop important pour qu'elle puisse les consulter, ses notes sont impossibles à lire et d'ailleurs, il gardait en mémoire sans les consigner la plupart des informations qu'il accumulait. Mais la véritable raison pour laquelle elle ne veut pas partager ses dossiers, comme elle l'expliquera plus tard à un ami, c'est que Kelley n'aurait pas approuvé le genre de profilage psychanalytique des hauts dignitaires nazis auquel Selzer, pense-t-elle, veut se livrer. Peut-être Dukie craint-elle surtout de perdre sa mainmise sur les dossiers de son mari. Toujours est-il qu'elle déclinera également une requête du Rorschach Institute, en Suisse, portant sur ces mêmes résultats de tests.

Selzer et Miale se consolent avec les dossiers de Gilbert, auxquels ils ont accès. Ils publient en 1975 leur ouvrage : *The Nuremberg Minci* :

the Psychology of the Nazi Leaders (« L'esprit de Nuremberg, la psychologie des chefs nazis ») où ils reprennent à leur compte les conclusions de Gilbert, à tel point que ce dernier accepte de préfacer l'ouvrage et saute sur l'occasion pour envoyer quelques flèches à Kelley. Le psychiatre, écrit Gilbert, a « gâché » la possibilité d'obtenir des nazis des résultats exploitables en se faisant assister d'un interprète pour « certains de ces tests sans avoir même demandé si l'on avait prévu de lui adjoindre un psychologue germanophone [en l'occurrence Gilbert]. Cette médiation altérerait l'exhaustivité et la précision de ces résultats de tests et elle interférerait avec l'imagerie ». Cette préface de Gilbert sera l'une de ses dernières publications avant sa mort en 1977.

Les auteurs de l'ouvrage continuent dans la même veine, écrivant tout d'abord qu'Arendt, Milgram, Kelley et consorts « ne [les] ont pas persuadés que les grands criminels de guerre nazis étaient des gens normaux, ordinaires, fondamentalement semblables à vous et moi ». Au contraire, estiment-ils, ces accusés présentent un profil psychopathologique identique. En s'appuyant sur leurs interprétations du test de Rorschach, ils définissent comme psychopathes la plupart des chefs nazis présentant une capacité limitée à éprouver de la culpabilité ou de l'empathie pour autrui, ainsi qu'à se fixer des normes de comportement politiques ou philosophiques. L'égoïsme forcené des politiciens nazis a joué un rôle primordial dans leurs actes ; il permet d'expliquer la distance qui les sépare de la plupart des gens et constitue la racine de leur anormalité et de leurs troubles psychologiques.

Bien que cette conclusion semble contredire en tout point celle de Kelley, qui aurait condamné sans appel Selzer et Miale s'il avait eu connaissance de leur analyse, l'opposition n'est pas aussi tranchée qu'on pourrait le penser. Comme l'a souligné l'historien et sociologue israélien José Brunner, Selzer et Miale n'excluent pas, en effet, que dans les couches « supérieures » de la population, politiciens, industriels, artistes, etc., le profil de personnalité propre aux nazis soit très répandu. Kelley n'aurait pas dit autre chose.

Harrower déclarera que les conclusions de Selzer et Miale sont, de manière rédhibitoire, biaisées par la connaissance qu'ils ont des carrières et des crimes des dignitaires nazis. Elle leur reproche de ne pas avoir analysé les résultats des tests en aveugle ou en les confrontant à ceux d'un groupe témoin. D'après elle, « leurs interprétations des résultats des tests reflètent leurs propres opinions sur la mentalité nazie ». En d'autres termes, l'ouvrage de Selzer et Miale se réduirait à la démonstration d'une thèse validée par avance.

En 1978, Barry Ritzler, psychologue à l'université de Long Island,

apporte une nouvelle contribution au débat. Pour éviter les interprétations arbitraires, sa méthode se fonde sur des critères quantitatifs et statistiques et les réponses sont standardisées afin de pouvoir être comparées avec une base de données rassemblant des milliers d'autres résultats de tests, recueillis dans des conditions similaires au cours des dernières années. Le tableau que livre Ritzler se situe à mi-distance de Harrower et de Selzer-Miale : il conclut que les réponses des nazis diffèrent clairement de la normale, mais que l'écart est trop limité pour que l'on puisse y déceler un déséquilibre psychique. Les accusés de Nuremberg, dit-il, ressemblent à des « psychopathes qui auraient réussi » en parvenant égoïstement à se saisir de chaque occasion pour faire progresser leur pouvoir et leur carrière, dans une complète indifférence envers autrui. Mais ils ne présentent pas pour autant les symptômes avérés de psychopathes définis sommairement comme des malfaisants chroniques.

La méthode d'évaluation des tests utilisée par Ritzler a été mise au point par Samuel J. Beck, un psychologue de Chicago à qui Kelley avait envoyé quelques-uns des examens effectués sur les nazis en 1947. Des années après la mort de Beck, en 1992, le chercheur Reneau Kennedy découvrira ces dossiers dans les archives du psychologue, à l'institut de psychanalyse de Chicago. Avec pour conséquence, malgré tous les efforts de Dukie pour empêcher leur exploitation, que plusieurs des dossiers de Kelley sur les nazis de Nuremberg seront pour la première fois rendus publics. Quelques chercheurs de renom s'associeront alors afin de soumettre les résultats des tests de Rorschach « nazis » à une analyse plus exhaustive que jamais. En 1995, cette équipe composée de Ritzler, Harrower, Robert P. Archer et du psychologue Eric Zillmer, de l'université Drexel, autre intervenant de longue date dans la controverse, publie *The Quest for the Nazi Personality* (« Enquête de la personnalité nazie »). L'étude psychologique consacrée aux criminels de guerre nazis, qui s'appuie sur les résultats de Kelley comme sur ceux de Gilbert, conclut qu'il est impossible, à partir de ces résultats de tests, de poser un diagnostic psychiatrique sur les individus en question. Göring, Hess et leurs compatriotes partageaient peut-être certains traits de caractère, mais ces aspects ne font pas d'eux des malades mentaux ni des psychopathes et on les retrouve sans doute chez de nombreux dirigeants politiques – entre autres. « En fait, écrivent les experts, les différences entre les membres de ce groupe dépassent de loin leurs ressemblances. »

Ils ajoutent que « de nombreux individus [...] ont participé à des atrocités sans souffrir de troubles diagnostiquables permettant d'expliquer leurs actes ». Autrement dit, le sadisme pathologique

pouvait faire partie des voies d'accès au sommet de l'élite nazie mais sur le banc des accusés à Nuremberg, on retrouvait les profils de personnalité les plus variés.

La psychiatrie et la psychologie contemporaines connaissent des tendances cycliques, et l'idée que se faisait Gilbert de la mentalité nazie s'imposera peut-être de nouveau. Il n'en reste pas moins que Ritzler, Harrower, Archer et Zillmer apportent ici un renfort décisif aux thèses de Kelley. Jusqu'à ce qu'une nouvelle étude vienne la réfuter, leur position est claire : la « personnalité nazie », que Kelley a cherchée en vain, qui a séduit Gilbert et tenté de nombreux autres chercheurs, est bien un mythe.

Il faudra vingt-huit ans à Doug Kelley fils, après la mort de son père, pour se sentir prêt à une réconciliation avec Dukie. Pendant toutes ces années, il en voudra à sa mère du rôle qu'elle a joué dans son éducation, elle qui fut incapable de le protéger des tempêtes émotionnelles de son père. Puis, au milieu des années 1980, il comprendra que son exigence de réparation aurait contraint sa mère à une remise en question trop douloureuse. Elle ne voulait pas se rappeler les épisodes éprouvants de sa vie conjugale. Doug décidera donc de cesser d'espérer qu'elle reconnaisse les fautes et erreurs de son père. En 1987, il lui rend visite à Santa Barbara, en Californie, où elle habite une maison jouissant d'une vue magnifique sur l'océan. Officiellement, il vient l'aider à prendre en main son nouvel ordinateur. À dater de ce jour, leur relation commencera à s'améliorer. « C'était une façon de lui dire : "Je t'aime, nous sommes une famille", se souvient Doug. À partir de ce moment, je suis devenu Doug pour elle, pas Douglas. Pas seulement son fils, mais un égal avec lequel elle pouvait se montrer plus franche. »

À l'époque, Dukie ne conservait de son mari décédé que le souvenir un peu figé de son intelligence étincelante et de son insatiable curiosité. Doug, lui, le considérait comme un père qui avait eu une façon d'aimer singulière, un homme qui lui avait imposé une éducation insupportable, un être tourmenté par des démons anciens qui avaient fini par échapper à son contrôle. À la mort de Dukie, en 2007, Doug héritera des vieux cartons élimés remplis de papiers, de dossiers médicaux et de notes rapportés d'Europe par son père soixante ans plus tôt.

Alicia, la sœur de Doug, est morte dans un accident de voiture en 2006. Son frère Allen est gravement malade et handicapé.

Doug reste donc le seul gardien de ces archives inexploitées, ce qui fait de lui le dernier McGlashan à veiller sur une collection recelant

une histoire explosive. Doug fils a d'ailleurs gardé bon nombre d'objets ayant appartenu à son père : une météorite, des feuilles conservées sous verre, des bois gravés africains et quelques cristaux de roche polis. À ma demande, il m'a montré les esquilles d'une diligence de l'expédition Donner. En suspension dans l'huile, à l'intérieur d'une minuscule ampoule de verre, cette relique d'une épouvantable épreuve revenue du passé n'est guère plus substantielle qu'un cil – et il faut cligner de l'œil pour être sûr qu'on l'a bien aperçue.

Sexagénaire robuste et baraqué, le visage ridé et le crâne dégarni, Doug fils a classé les archives de son père dans des dossiers étiquetés aux noms des accusés de Nuremberg. Cette collection exhale une odeur de tabac, de papier desséché et de photos décolorées. On y trouve aussi trois petites boîtes de la taille d'un écrin à bijoux. Ce qu'elles contiennent est un peu particulier : l'une renferme un jeu de diapositives sur verre représentant le cerveau de Robert Ley. Dans une autre, six paquets en papier encore scellés et revêtus de sceaux de cire rouge contiennent les rations de sucre, chocolat et autres denrées que Rudolf Hess croyait empoisonnées. Dans la dernière de ces petites boîtes, couché sur un lit d'ouate, un flacon de verre contient une centaine de comprimés de paracodine, dernier vestige de la pharmacie de Hermann Göring.

Cette collection devrait rejoindre un musée ou une institution spécialisée, mais Doug n'a pas encore cédé. Il préfère la garder à portée de main. Il a soif de savoir et n'a pas renoncé à comprendre.

REMERCIEMENTS

Sans l'aide de Doug Kelley, le fils aîné de mon sujet, Douglas McGlashan Kelley, je ne me serais pas lancé dans la rédaction de ce livre. J'ai retrouvé Doug en 2008 avec l'espoir qu'il se souviendrait de la carrière de son père, si estompés que soient ses souvenirs. J'ai été comblé en découvrant qu'il possédait la collection complète des papiers et des photos de son père retraçant son séjour à Nuremberg, ainsi que les dossiers concernant sa carrière en général. Doug m'a invité dans sa vie et a répondu à mes questions avec beaucoup de gentillesse. Intelligent et drôle, il a sondé ses souvenirs d'enfance avec générosité – un exercice souvent douloureux et déstabilisant pour le fils de Douglas McGlashan Kelley. Je suis reconnaissant à Doug et à sa compagne Christine Straub d'avoir secondé avec enthousiasme et hospitalité ma tentative de reconstituer l'histoire du docteur Kelley.

J'ai aussi eu beaucoup de chance d'interviewer les hommes qui sont peut-être les dernières personnes en vie à avoir collaboré avec Kelley à Mondorf et Nuremberg. Mes remerciements à John Dolibois et Howard Triest pour leur temps, leurs idées et leur patience. Merci également à Steven Miles de l'université du Minnesota et à Michael Gelles des entretiens qu'ils ont bien voulu m'accorder.

Plusieurs institutions et services d'archives m'ont aussi aidé dans mes recherches. Je remercie Luisa Haddad et ses dévoués collègues du département des collections et archives spéciales de l'université de Californie à Santa Cruz ; Hilary Lane de la bibliothèque d'histoire de la médecine de la Mayo Clinic ; l'équipe des Archives nationales américaines à Silver Spring, Maryland ; et les archivistes de la William Donovan Nuremberg Trials Collection à la bibliothèque de droit de l'université Cornell.

Beaucoup d'autres m'ont aidé dans ce projet d'une manière ou d'une autre. Qu'ils soient tous remerciés :

Le docteur Arnold E. Aronson, Maisy et Bert Aronson, Ann Bauer, Laurie Brickley, Katherine Eban, Cornelia Elsaesser, Sue et Stephen Feinstein, Nancy Gardner, Elizabeth Giorgi, Anne Hodgson, Eugene Hoffman, Jon Klaverkamp, Bill Magdalene, Mary Meehan, Brad Schultz, Marx Swanholm et Laura Weber.

J'ai évoqué pour la première fois la relation entre Douglas McGlashan Kelley et Hermann Göring dans un article paru en 2011 dans le magazine *Scientific American Minci*. Mes remerciements à la responsable éditoriale Karen Schrock pour ses conseils judicieux et pour l'ouverture d'esprit qu'elle a montrée sur ce sujet inhabituel.

Je remercie l'équipe de Mythology Entertainment – Brad Fischer, Laeta Kalogridis et Jamie Vanderbilt pour l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail et pour leur soutien.

Comme toujours, j'ai bénéficié de la confiance, de l'expérience et des suggestions de mon agent littéraire, Laura Langlie, dont le bon sens et le calme l'emportent toujours. Je remercie aussi mon agent en droits de diffusion et d'exécution, Bill Contardi, pour son merveilleux travail. L'expertise juridique de Kenneth Weinrib a également été essentielle.

Parfois vous avez besoin qu'on vous laisse vous installer pour écrire sans poser de questions. C'est dans les quelques *coffee-shops* que je fréquente que j'ai trouvé cette compréhension : Caribou, Dunn Brothers, Quixotic et Sebastian Joe's. Tous ont désormais compris que j'étais un buveur de thé.

Enfin, je veux remercier ma femme, Ann Aronson, pour avoir écouté mes élucubrations, étudié mon manuscrit et m'avoir donné tant de raisons de vouloir m'extraire de mon antre. Elle et mes filles, Natalie et Sasha, ont beaucoup enduré pendant cette période où j'étais submergé par mes obsessions. Elles ont tout mon amour.

Notes

[←1]

. Qui équivaut au grade de commandant. (N. d. T.)

[←2]

. Baby Face Nelson, célèbre criminel américain des années 1930. (N. d. T.)

[←3]

Le film *September Dawn* (« Septembre Funeste »), réalisé par Christopher Cain en 2007, retrace la tragédie de Mountain Meadows. (N. d. T.)

[←4]

Littéralement : « liage temporel ». (N. d. T.)

[←5]

« Science et santé mentale, une introduction aux systèmes non aristotéliens et à la sémantique générale ».

[←6]

Un *Bund* est une alliance. (N. d. T.)

[←7]

Foxy Grandpa, personnage de bande dessinée américaine créé par Carl Edward Schultze (1866-1939). (N. d. T.)

In Richard III, de William Shakespeare, acte I, scène II. (N. d. T.)

The Mystery of Hermann Goering's Suicide, Ben E. Swearingen, Routledge et Kegan Paul, 1984.

Huey Pierce Long (1893-1935), surnommé « The Kingfish », est un homme politique franco-américain populiste et sudiste, présenté par ses adversaires comme figure principale du fascisme américain dans l'entre-deux-guerres. Membre du Parti démocrate, il fut gouverneur de Louisiane de 1928 à 1932 et sénateur de cet État au Congrès des États-Unis de 1932 à 1935. (N. d. T.)

[←11]

Le journal de Nuremberg, Flammarion, 1947. (N. d. T.)

[←12]

Flammarion, 2005. (N. d. T.)

[←13]

Près de 90 000 dollars d'aujourd'hui.

Ellery Queen est à la fois un pseudonyme collectif utilisé par deux écrivains américains, Manford (Emanuel) Lepofsky, alias Manfred Bennington Lee (1905-1971) et Daniel Nathan, alias Frédéric Dannay (1905-1982), tous deux nés à Brooklyn, et le nom du héros principal des romans d'une série du même nom.

Nero Wolfe est un détective de fiction créé par le romancier américain Rex Stout. L'assistant personnel de Wolfe, Archie Goodwin, raconte les affaires menées par ce détective de génie dans trente-trois romans et trente-neuf nouvelles des années 1930 aux années 1970, la plupart se déroulant à New York. C'est un détective en fauteuil qui résout les énigmes policières à distance.

Projet Manhattan : nom de code du projet de construction de la première bombe atomique américaine, pendant la Seconde Guerre mondiale. (N. d. T.)

[←17]

Sam Sheppard, médecin de l'Ohio accusé du meurtre de sa femme en 1954. (N. d. T.)

Clarence Shepard Day fils (1874-1935), écrivain américain, surtout connu pour son autobiographie *Life with Father* (1935). (N. d. T.)